



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









10

Lucy B

Lucy B



Vol III 925

Completed



*[Faint handwritten notes at the bottom of the page]*

Adkins.

Wm. H. H. H.

*Demus probationis parisiensis*  
**POESIES**

*Societatis DE Jesu*  
**DE Villiers**

**NOUVELLE EDITION.**

**Augmentée d'un nouveau Poëme, & de  
quelques autres Pieces.**

**A PARIS,**

**De l'Imprimerie de JACQUES COLLOMBAT, I. Imprimeur  
ordinaire du Roy, du Cabinet, Maison & Batimens  
de Sa Majesté; rue S. Jacques, au Pelican.**

---

**M. DCC. XXVIII.**

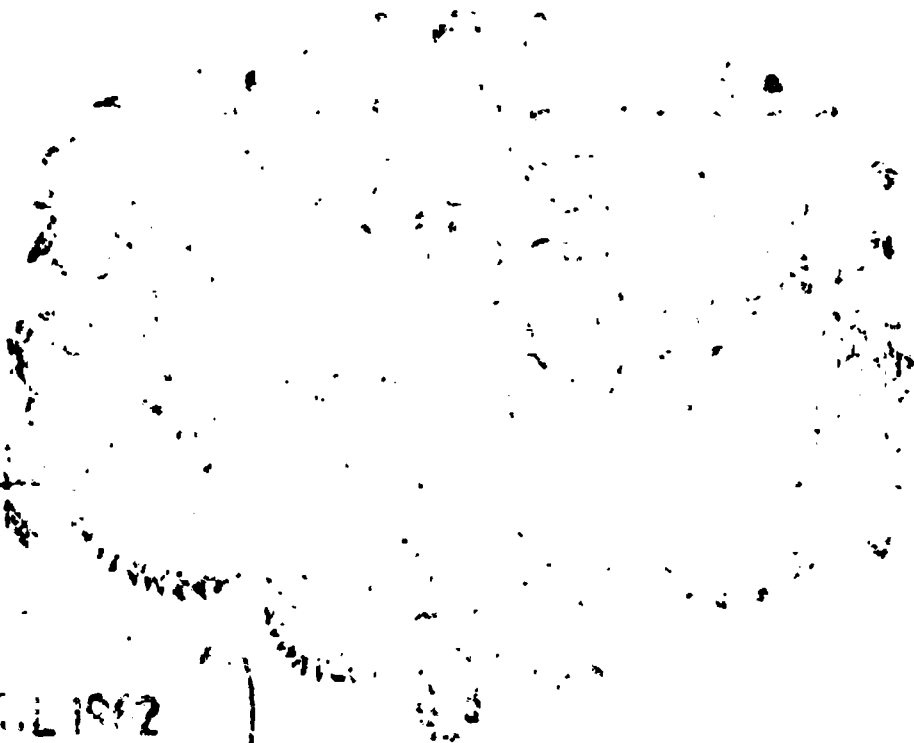
*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

SECRET

\*\*\*\*\*

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL



25 JUL 1962

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL



# FRAGMENTS

## D'UNE LETTRE DE L'AUTEUR à son Imprimeur.

**E** n'est point à moy que vous devez vous en rapporter ; c'est à vous à vous consulter sur la nouvelle Edition ; car pour moy , il me semble que ces Ouvrages n'ont déjà été que trop souvent imprimez.

Ce que je vous recommande instamment , c'est de n'y mettre ni Avertissement ni Préface , qui ne servent ordinairement que de prétexte aux Auteurs qui aiment à parler d'eux. Tout honnête homme , & pour dire encore quelque chose de plus , & me servir des termes d'une \* Dame illustre qui pense toujours , & s'exprime si bien : *Une personne polie ne trouve jamais le temps de parler de soy.*

D'ailleurs , si les Ouvrages sont bons , on les trouvera bons ; s'ils ne le sont pas , quelque chose que vous puissiez dire , on ne les trouvera pas meilleurs.

De plus , n'ayant composé la plupart de ces Ouvrages que pour ma propre instruction ; je voudrois que vous trouvassiez le moyen , pour me servir encore des termes de l'illustre Personne dont je viens de parler , de me faire dire comme elle fait en finissant les excellens avis qu'elle donne à ses Enfans : *Si les avis sont perdus pour vous , ils seront utiles pour moy ; par ces préceptes je me forme de nouvelles obligations ; je fortifie ma raison même contre moy , & me mets dans la nécessité de luy obéir , ou je me charge de la honte d'avoir scû la connoître , & de ne luy avoir pas été fidèle , &c.*





L'ART  
DE  
PRÊCHER.



# L'ART DE PRÊCHER. A UN ABBÉ.

---

## CHANT PREMIER.

**L** ENFIN tu vas prêcher : la Liste le publie.  
Et fait voir imprimez ton nom & ta folie.  
Mais de tous les métiers où l'on peut s'attacher,  
Sçais-tu que le plus rude , Abbé , c'est de prêcher ?

Ce métier , diras-tu , n'a rien pour moy de rude ;  
J'ay des forces , du feu , de l'esprit , de l'étude ,  
On m'a vû sur les bancs ; & jamais Bachelier  
N'a sçu , ni mieux que moy , ni plus souvent crier.  
Je possède la langue ; & pour l'air & la grace ,  
Il n'est point à la Cour d'Abbé qui me surpasse ;

J'ay le geste . . . . il faut voir ; la main belle , l'œil vif ;  
 Je rends à mes discours l'Auditeur attentif ,  
 Ma voix d'un ton perçant le frappe & le réveille ,  
 Et jusqu'aux derniers rangs va chercher son oreille.  
 Avec moins de talent vingt Abbez ont prêché ,  
 A qui bien-tôt la Chaire a valu l'Evêché.  
 J'attens de mes Sermons la même récompense ,  
 En un mot , c'en est fait , Mercredi je commence.

Abbé , laisse-moy là ce dessein imprudent ,  
 Ou diffères du moins , & viens en attendant  
 T'instruire dans mes Vers , & te prêcher toy-même.  
 Assez d'autres sans toy prêcheront ce Carême ,  
 Assez , qui se trouvant sans Chaire & sans employ ,  
 Viendront briguer l'honneur de suppléer pour toy.

PRECHER n'est point un Art dont la haute science  
 S'acquiere par l'étude ou par l'expérience ;  
 Dieu qui le connoît seul , qui seul peut le donner ,  
 Ne le donne qu'à ceux qu'il veut y destiner.

Ces beaux , ces grands talens que tu viens de décrire ,  
 Le geste , l'air , la voix , nous servent pour bien dire ;  
 Par là sur le Théâtre on applaudit l'Acteur ,  
 Par là dans le Palais on vante l'Orateur ;  
 C'est par là , du bon droit que prenant la deffense ,  
 \* Lamoignon se distingue & charme l'Audience ,

\* *M. le President de Lamoignon étoit alors Avocat General.*

## CHANT PREMIER.

Quand d'un esprit si juste & d'un style si net,  
D'une cause embroüillée il expose le fait,  
Et laissant des plaideurs la longueur inutile,  
Il ramasse en deux mots ce qu'ils ont dit en mille.

Mais ce qui rend ailleurs l'Orateur excellent,  
N'est du Predicateur que le moindre talent,  
Et si l'Esprit de Dieu n'anime sa parole,  
C'est un Déclamateur, un Orateur frivole.

Tu ne l'ignores pas, que l'on doit en prêchant  
Convaincre l'incrédule, étonner le méchant,  
Et loin des passions où l'ame est égarée,  
Faire suivre aux pecheurs une route assurée.

Or, dis-moy par quel art ce miracle est produit ?  
Dieu, \* te répondra-t'on, Dieu seul produit le fruit.  
Seul il tient en sa main cette grace puissante,  
Et l'homme seulement arrose, sème, plante.  
Mais il arrose, sème, & plante vainement,  
Si Dieu de ses desseins ne le fait l'instrument,  
Et sur le tronc stérile où le fruit doit paroître,  
Ne répand la vertu qui seule le fait croître.

Voilà ce qu'un Docteur, Abbé, te répondra,  
Et que mieux qu'un Docteur la raison t'apprendra.

Crois-tu donc, qu'à ta voix, Dieu sur le tronc stérile  
Fasse naître le fruit, & germer l'Évangile ?

\* *S. Paul, 1. Cor. 3. 6.*



Consulte-toy, répons : hé bien , qu'en penses-tu ?

Si ta voix a du Ciel reçu cette vertu,  
Si ton cœur est brûlant des ardeurs de ce zele,  
Dont l'Apôtre envoyé chez un peuple infidele,  
Déploya ces discours , ces tons , ces traits vainqueurs ,  
Qui gagnerent soudain , & changerent les cœurs :  
Je ne t'arrête plus , va prêcher , monte en Chaire ,  
A l'erreur , au peché , cours déclarer la guerre ,  
Et tu verras bien-tôt , prompts à se convertir ,  
Les pecheurs à tes pieds porter leur repentir.

Mais de tant d'Orateurs si tu fuis la maxime ,  
Du public en prêchant si tu brigues l'estime ,  
Si tu veux , peu sensible au progrès de ta foy ,  
Quand tu parles de Dieu , qu'on ne pense qu'à toy ;  
Ce n'est point là prêcher , c'est faire dans l'Eglise  
Le métier , qu'au Theatre à peine on autorise ,  
Et mieux que toy \* Baron , moins que toy criminel ,  
Dans le même métier réussit à \* l'Hôtel.

Hé qui sçait , diras-tu , si l'ardeur qui m'enflâme ,  
N'est point ce feu divin allumé dans mon ame ?  
Et si Dieu , qui toujours fut maître de son choix ,  
Pour convertir les cœurs n'a point choisi ma voix ?

\* *Fameux Comedien.*

\* *L'Hôtel de Bourgogne , où étoit la Comedie.*

Sur ce doute, en deux mots, veux-tu qu'on t'éclaircisse,  
Écoute encor, réponds, parle sans artifice.

Toy qui veux réformer les vices des Chrétiens,  
As-tu pris soin, dis-moy, de corriger les tiens ?  
Et si la mode étoit à la fin du Carême,  
De prêcher à son tour le Predicateur même,  
Crois-tu qu'on ne pût pas, sans ailleurs en chercher,  
Par tes propres sermons toy-même te prêcher ?

Certain Predicateur, homme éloquent, habile,  
Et qui d'un air touchant annonçoit l'Évangile,  
Contre l'excès du luxe ayant un jour prêché,  
Un Bourgeois, homme simple, en eut le cœur touché;  
Et sortant du Sermon, alla dire à sa femme  
Qu'il alloit tout quitter, voulant sauver son ame.  
Tout quitter, reprit-elle ! Oüi : c'est ce qu'il a dit,  
Il faut pour se sauver n'avoir qu'un seul habit ;  
J'en ay deux, j'en garde un ; pour l'autre, va le prendre,  
Et porte à l'Hôtel-Dieu l'argent qu'on peut le vendre.  
Ne peut-on adoucir ce severe Docteur,  
Dit-elle, & voir un peu ce beau Predicateur ?  
Elle va, court chez luy ; mais, Monsieur est à table,  
Luy répond un valet, d'un ton peu charitable.  
J'attendray : D'aujourd'huy vous ne pourrez le voir,  
Dès qu'il se met à table il en a jusqu'au soir.

Ce soir je reviendray . . . Non , c'est peine inutile ,  
 Monsieur n'y fera pas , il doit jouër en ville.  
 Et demain ? Oüy demain , venez à son lever ,  
 Comme il se leve tard vous pourrez le trouver.  
 Elle vient à midy. Vous demandez mon Maître ,  
 Dit le Valet , bien-tôt vous le verrez paroître ,  
 Attendez . . . Quoy ! si tard , il est encore au lit ?  
 Non , pour aller aux champs Monsieur change d'habit.  
 Change d'habit , dit-elle , adieu , je me retire.  
 Puis qu'il a deux habits je n'ay rien à luy dire .  
 Elle sort aussi-tôt , & va faire au logis : . . .  
 Le conte du repàs , du jeu , des deux habits . . .  
 Et l'exemple aisément dissipa le scrupule  
 Que donnoit le Sermon à ce Bourgeois credule.

C'est ainsi qu'en prêchant on fait si peu de fruit ;  
*Le Sermon édifie , & l'exemple détruit.*

En vain , exact aux loix pour la Chaire prescrites ,  
 Tu dis , tu fais valoir tes Sermons hypocrites ;  
*Si tu veux me toucher , fais que je trouve en toy*  
 Les vertus qu'en prêchant tu veux produire en moy.

Chacun en t'écoutant pense à toy , te contemple ,  
 Et cherche à chaque mot ta preuve en ton exemple ;  
*Le discours plaist , instruit , gagne l'attention ;*  
*L'exemple persuade , & fait impression.*

## CHANT PREMIER.

T'en es-tu souvenu ? joindras-tu la pratique  
Aux leçons des vertus que ta voix nous explique ,  
Et voulant du salut nous ouvrir le sentier ,  
T'y verra-t'on paroître & marcher le premier ?

As-tu dans une vie humble, mortifiée ,  
Une ame , aux passions , aux sens crucifiée ?  
As-tu prié , veillé , jeûné , pour obtenir  
De pouvoir dans la Chaire ; humble te soutenir ,  
Mépriser du succès la gloire éblouissante ,  
Souffrir qu'on la partage , & d'une ame contente ,  
Loin d'en être jaloux , toy-même encourager ,  
Ceux qui , non moins goûtez pourroient la partager ?

Es-tu sûr que ton cœur soit si libre d'envie ,  
Que quand une autre voix également suivie ,  
Viendra te dérober ta vogue & ton fracas ,  
On ne juge à ton air que tu ne goûtes pas  
Les fruits , les plus grâds fruits dont tu n'es pas l'Apôtre ,  
Et même le salut procuré par un autre.

N'imiteras tu point ceux qu'on voit s'oublier ,  
Venir trancher du grand dans cet humble métier ,  
Et du moindre succès que la Chaire leur donne ,  
Prendre un air suffisant , qui ne trouve personne  
Digne d'être connu , cultivé , visité ,  
S'il n'offre à leur orgueil un nom de qualité ?

Tu le vois , de quel air vient , parle , & se presente  
Celuy que si souvent tu trouves chez Chrysante ;  
Il arrive , & déjà trois fois il a cité  
Le Duc qu'il vit hier ; trois fois a raconté  
Ce qu'est venu tantôt luy dire en confidence  
Un de ses bons amis , un Maréchal de France.  
Infatué des Grands qu'il nomme à tout propos ,  
A peine aux noms bourgeois il peut dire deux mots ,  
Croyant avoir acquis des titres de noblesse ,  
En prêchant de la Croix l'opprobre & la bassesse.

Quoy sans honte à Paris ou sans faire pitié  
Un grand Prêdicateur peut-il aller à pié ?  
La bouë & la sueur à son nom , à sa gloire  
Imprimeroient sans doute une tache trop noire.

Il faut donc que traînez par un double cheval  
Soit le petit collet , ou l'habit monachal.  
C'est ainsi , tels que soient leur nom & leur naissance ,  
Qu'aller à pié seroit pour eux une indécence.

A tant d'autres abus dans la Chaire exposé ,  
Comment à la fournir t'es-tu donc disposé ?  
As-tu mis à te vaincre , à te changer toy-même ,  
Autant d'attention , qu'à faire ton Carême ?

Non , ce point est le seul qui te soit échapé ,  
Sans prendre d'autres soins , tu ne t'es occupé



Qu'à faire des Sermons , les polir , les' apprendre ,  
Et trouver une Chaire où l'on voulût t'entendre.

Ce n'est qu'à ces moyens qu'on se croit obligé ,  
Et le plus important est le seul négligé.

*Souvent même , souvent , loin de la prendre à tâche ,  
En prêchant la vertu , la vertu se relâche ,  
Et l'on croit même encor devoir s'en relâcher ,  
Par la peine & le soin qu'on prend à la prêcher.*

Mais quōy ? peut-on , dis-tu , joindre une vie austere  
Au fatigant travail de ce dur ministere ;  
Aux veilles de l'étude , où l'on se doit entier ?  
La poitrine d'ailleurs s'épuise en ce métier.  
Si l'on ne se ménage , enfin on s'y consume.  
Voit-on prêcher quelqu'un qui jamais ne s'enrhume ?  
Voudroit-on que son lit ne fût pas étoffé ,  
Et qu'un Predicateur ne prît point de *café* ?  
Vivra-t'il en reclus , quand chez luy son mérite  
Attire chaque jour visite sur visite ?  
Veut-on que de son air on sorte rebuté ?  
Qu'il ne visite point , quand il est visité ? ....

Non , j'accorde qu'il doit être honnête , accessible ;  
Qu'une retraite entiere est alors impossible ;  
Que son zele a besoin de voir & d'être vu ;  
Que de certains secours il peut être pourvu ;

Dispensé des devoirs , qui sont incompatibles  
Avec le dur travail & les veilles penibles ;  
Et qu'un Sermon enfin doit être préparé ;  
Ce n'est point ce qu'en luy l'on verra censuré.

Il peut voir ses amis sans se rendre coupable ,  
Les suivre à la campagne , & paroître à leur table ;  
Mais qu'à tous ces plaisirs , ces soins & ces repas ,  
Il se prête à regret , & ne se livre pas ;  
Que par tout sa conduite à ses Sermons réponde ,  
Et qu'il prêche d'exemple au milieu du grand monde.

Tes Sermons sont tous prêts , mais toy-même l'es-tu ,  
De faire en te montrant honorer la vertu ;  
De faire condamner jusqu'à l'ombre du crime ;  
D'exprimer par tes mœurs ce que ta voix exprime ;  
Ne point donner enfin sujet de soupçonner ,  
Que tu fais ce qu'en Chaire on t'entend condamner ?  
Pour peu que l'on te voye au grand monde te plaire ,  
Chercher l'amusement , goûter la bonne chere ,  
En Ville , à la Campagne , en Carosse amené ,  
Nourri de mets exquis , dorloté , promené ,  
On ne pourra t'entendre attaquer la mollesse ,  
Louër la pauvreté , réprover la richesse ,  
Sans rire des Sermons que tu crois applaudis ,  
Et te croire semblable à l'homme aux deux habits.

Encor , si ne faisant qu'en railler & qu'en rire ,  
 Aux seuls Predicateurs se bernoit la satire :  
 Mais la foy même en souffre , & l'incrédulité  
 Autorise par là son indocilité . . . .  
 Le Philosophe Athée , & la femme mondaine ,  
 Cherchant à s'étourdir sur la foy qui les gêne ,  
 Qui parle en dépit d'eux , & prêche au fond du cœur ,  
 Saisissent ce prétexte , & vont d'un ton moqueur  
 Demander : *Croyez-vous , Messieurs , ce que vous dites ?*

Des veritez qu'il voit par leurs mœurs contredites ,  
 L'impie en ses erreurs aimant à persister ,  
 Prend & l'occasion & le droit de douter ;  
 Trop aveugle pour voir , que la foy dont il doute  
 Ne se mesure point à la voix qu'il écoute ;  
 Mais à celle de Dieu , qui luy-même a dicté ,  
 Et des préceptes saints fait voir la verité.  
 Sans remonter plus haut , *quand celui qui l'annonce*  
*Semble trahir sa foy , le pecheur la renonce.*

Peut-il aveugle & sourd en user autrement ?  
 On croira qu'un pecheur ; faux dans son jugement ,  
 Et toujours ennemy , quelque semblant qu'il fasse ,  
 De la voix qui l'instruit , l'accuse & le menace ,  
 Voit un Predicateur partager des mondains  
 La table , les plaisirs , les amusemens vains ,

Passer chez eux oisif les beaux jours de l'Automne,  
Sans croire que la voix qui le prêche & l'étonne,  
Prend contre luy des tons, des tours exagérés,  
Et que tous les Sermons sont des discours outrés?

C'est-là le triste effet, qu'en ce saint ministère  
Produit souvent l'exemple aux préceptes contraire:  
Ainsi, qui dans la Chaire est monté sans vertu,  
Et dans un corps toujours fragile & combattu,  
Ne s'est pas efforcé par de saints exercices  
D'arracher de son cœur jusqu'à ses moindres vices,  
Court risque d'affoiblir la foy qu'il vient prêcher,  
Et d'endurcir les cœurs qu'il auroit dû toucher.

C'est-là ce que sur tout, puisqu'il ne faut rien feindre,  
Un homme comme toy, doit plus qu'un autre, craindre,  
Toy, qui d'un vain orgueil t'étant laissé flatter,  
Dans la Chaire soudain cours te précipiter.

Pour la dernière fois résous-toy de te taire,  
Et d'aller retournant sans honte au Seminaire,  
Renfermer pour cinq ans cet aveugle desir,  
Et de tous tes devoirs te convaincre à loisir.

Là, t'étant fait un fond de vertu véritable,  
Là, devenu devot, humble, droit, charitable,  
Libre enfin des défauts qu'on te peut reprocher,  
Je te croiray du Ciel envoyé pour prêcher.

Ce conseil te fait peur. Quoy? cinq ans de retraite!  
Non, non, je veux prêcher, c'est une affaire faite,  
Mercredy l'on m'attend; la Paroisse, je croy,  
Recevrait joliment qui s'offriroit pour moy.  
Et puis, vous le sçavez, ma parole est donnée,  
Je l'ay sur le registre avec mon nom signée.  
Voulez-vous que manquant au Carême promis,  
J'afflige mes parens, j'irrite mes amis,  
Qui tous avec chaleur ont brigué cette Chaire,  
Et pour me l'obtenir remué ciel & terre?  
Enfin elle est à moy, je la veux conserver,  
Une Chaire n'est pas si facile à trouver.  
Je n'ay pas, il est vray, les vertus d'un Apôtre;  
Mais je suis honnête homme, & je vis comme un autre,  
Tel, qui n'est pas meilleur, voit la foule après luy,  
Et la vertu n'est pas ce qu'on suit aujourd'huy.

Acheve, & puis qu'enfin ta Chaire est retenüe,  
Découvre-nous, Abbé, ton ame toute nuë;  
Apprens-nous par quel art tu prétens attirer  
Des Auditeurs en foule, & t'en faire admirer;  
Car tu n'esperes pas que ce soit ton mérite;...  
Tu sçais d'autres moyens de te faire une suite,  
Et d'avoir chaque jour certain nombre invité,  
Chargé de t'applaudir sans t'avoir écouté.

Tu rougis & tu crains que ma muse sincere  
N'aïlle de ta cabale éclairant le mystere,  
Montrer de quels ressorts tu te feras servi  
Pour attirer la foule & te croire suivi.

Il est vray qu'en un champ si propre à la satire,  
A tes dépens, Abbé, je pourrois faire rire;  
Mais tu n'es pas le seul. Peu de Predicateurs  
Auroient, sans un peu d'art, des foules d'auditeurs.  
Du moins en voyons-nous de qui l'heureuse adresse  
Sçait d'une forte brigue appuyer leur foiblesse,  
Et qui d'amis puissans en Chaire protégés,  
Ont toujours en prêchant des auditeurs gagés.

Tu peux les imiter sans honte & sans scandale;  
Va, sois Predicateur par brigue & par cabale,  
La mode en est par tout, & l'on n'en rougit plus.  
Ce fut par là qu'Harpagè accrut ses revenus,  
Et rendit autrefois sa famille puissante.  
Il fut riche, il avoit dix mille écus de rente,  
Par tout de bons contrats assuroient ses deniers,  
Deux fils d'un si grand bien étoient seuls heritiers,  
Dix mille écus pour deux, c'est trop peu, dit Harpagè,  
L'Eglise à mon cadet ouvre un autre heritage.  
Qu'il prêche, c'est ainsi que l'on devient Prelat.  
Mais a-t'on la vertu comme l'Episcopat?

L'éloquence , l'esprit , la Cour la donne-t'elle ?  
 Il faut à ce haut rang que le Ciel nous appelle.  
 Le Ciel ? hé bien , le Ciel ainsi l'a destiné ;  
 Mon fils sera Prelat , puis qu'il n'est pas l'ainé.  
 Le Ciel regla son sort reculant sa naissance ;  
 Allons-donc , qu'à l'Eglise on tourne son enfance.  
 Luy faut-il des talens ? hé bien , il en aura ;  
 Faut-il prêcher ? hé bien , un jour il prêchera.

Engagé de la sorte , enfin le jour arrive ,  
 Qu'accourt pour l'écouter la famille craintive ,  
 Et que le jeune Abbé fait admirer en luy  
 Le geste , l'air , le ton , & le Sermon d'autrui.

D'où vient cet embarras , ces carrosses de file ,  
 Quel spectacle nouveau fait accourir la ville !  
 Quoy donc ! l'ignorez-vous ? chacun court au Sermon ,  
 C'est l'Abbé. Qui ? l'Abbé... Vous connoissés son nom ,  
 Le fils d'Harpage. Il prêche ? Ouy. C'est assez ; de grace ,  
 Son pere est mon amy , faites-moy donner place.  
 C'est ainsi que l'on parle , & n'osant y manquer  
 Chacun court au Sermon se faire remarquer.  
 D'une pareille foule on ose tirer gloire !  
 On ose se vanter d'un nombreux Auditoire ,  
 Dont la moitié se doit au sang , à l'amitié ,  
 Et dont la politique a fait l'autre moitié.

Encor si de cet Art on n'employoit l'adresse,  
Que pour encourager la timide jeunesse ;  
Si l'Orateur un jour par la foule excité,  
Méritoit, ce que jeune il n'a pas mérité ;  
Mais on voit qu'à tout âge, en prêchant des Carêmes,  
Il faut briguer la Chaire & les Auditeurs mêmes.

Cette nécessité fait aux Prédicateurs  
Une loy de répondre à tant de soins flatteurs,  
Dont le monde malin les cherche & les caresse.  
Le pecheur, je l'ay dit, accuse leur mollesse,  
En raille, en rit toujours. Mais qu'y faire ? il faut bien  
Voir le monde, y trouver du credit, du soutien,  
Si l'on veut obtenir des Chaires que personne  
N'obtient qu'ayant accès chez celui qui les donne.

Quel party prendront-ils ? voudroit-on qu'invités  
Chez l'usurier Argan de passer les Etés,  
Ils n'y vinssent qu'armés de zele, pour combattre  
Le pillage égorgeant du criant *denier quatre* ?  
Mais quoy ! dans la Paroisse Argan, quoy qu'usurier,  
Se rengorge dans l'œuvre, & s'assied Marguillier.

Iron-ils, regalés chez la veuve Climene,  
Cette devote altiere & mauvaise chrétienne,  
Blâmer des faux devots la folle vanité,  
Luy prêcher le devoir, la raison, l'équité,



## CHANT PREMIER.

19.

L'amour de ses enfans, & la trouvant rebelle,  
Jetter de leurs souliers la poussière contre elle ?

Ils le feroient ; mais quoy ! \* saint Roch & saint Mery,  
Saint Germain & saint Paul ont de feu son mary  
Pour Marguilliers en chef, le cousin, le beau-frere,  
Les arriere-cousins du fils de sa grand' mere.

Voudroit-on que leur zele en élevant sa voix  
Leur fit manquer saint Roch, saint Germain l'Auxerrois ?

Non, non, pour une Chaire, & de cette importance,  
On doit leur pardonner un peu de complaisance ;  
Pour de moindres, combien d'autres font-ils de pas ?  
Il n'est manège, adresse, enfin, rien de si bas,  
Qui ne leur soit permis pour occuper leur zele.  
D'un Marguillier élu, leur dit-on la nouvelle ?  
Les voilà sur la voye, & chacun le premier,  
S'efforce de saisir le nouveau Marguillier.

Il n'a point de parens que l'on ne sollicite,  
Il n'est point d'importuns que l'on ne luy fuscite.  
Tel même, de qui peut à ce rang parvenir,  
Fait tirer l'horoscope, & quand dans l'avenir  
L'étoile qui préside au sort de la Fabrique,  
Donne d'un Marguillier la preuve Astronomique ;  
Dix ans auparavant on va briguer la voix  
De celui dont l'étoile a fait lire le choix.

\* *Grandes Paroisses à Paris.*

Mais c'est peu d'obtenir une Chaire importante,  
Si l'on n'a d'Auditeurs une foule éclatante.

Plus le temple est celebre, est vaste, est fréquenté,  
Plus il est douloureux d'y prêcher deserté.

O ! quels Prédicateurs sont assez intrepides,  
Pour soutenir l'aspect de chaises toujours vuides ?  
Et braver des Bedeaux trompez dans leur espoir,  
La verge menaçante, & l'œil malin & noir ?

En est-il qui d'abord ne perde pas courage,  
Quand trouvant à sa Chaire un facile passage,  
Il n'a pas le plaisir d'être foulé, froissé ;  
Ou quand, de vuide en vuide, il voit triste & glacé,  
Un Auditeur qui semble, à l'air dont il écoute,  
Regretter tout le peu que sa chaise luy coûte ?

Peut-il dire un Sermon, & le fournir entier,  
Appercevant debout, auprès du Benitier,  
Le fort de l'Auditoire, à qui pour être à l'aise,  
La loüeuse de loin offre, crie une chaise,  
Sans qu'aucun vienne, approche, & daigne en se plaçant  
Remplir ce large espace & ce vuide offensant ?

Peu, comme Bavius, s'aveuglent jusqu'à croire  
Qu'ils ont, quand on les fuit, un nombreux Auditoire,  
Et de les consoler épargnent l'embarras ;  
Disant, *Nous avons fait quelque petit fracas.*

La plupart ont la vûë & plus juste & plus nette,  
Et la nature en tous n'a pas mis la lunette  
Qui sert à l'amour propre à grossir les objets.

Tant de Prédicateurs à la grêle fujets,  
En ont à cœur la honte & la vûë assez bonne  
Pour ne point voir de foule où l'on ne voit personne.

C'est donc pour éviter ce squelette hideux  
De chaises & de banes arrangez autour d'eux,  
Pour s'épargner l'horreur du large & vuide espace,  
Où court d'un pas léger le Bedeau qui les passe,  
Ne point apercevoir, par ce grand vuide ouvert,  
Le Prêtre qui s'habille & l'enfant qui le sert,  
Apprêtant la Chapelle, où le passant s'adresse,  
Et pendant le Sermon, va, vient, cherche une Messe;  
Pour éviter enfin tant d'opprobres criants,  
Que des riches pecheurs amis doux & pliants,  
Ils sement, par le soin de les voir, de leur plaire,  
La moisson d'une faule utile au ministère.

C'est ce que tu feras . . . Comment faire autrement ?  
Réponds-tu, c'est l'usage. Ah! cher Abbé, comment ?  
Sois un Saint, cherche moins à prêcher, qu'à bien vivre,  
Tu verras à l'envy tout le monde te suivre,  
Les Chaires te chercher. Alors, de tes emplois  
On ne te verra point, délicat sur le choix,

Rebuter l'artisan qui tout tremblant hésite  
 A te nommer la Chaire à laquelle il t'invite,  
 Et ne t'apprend enfin que c'est \* saint Pierre aux bœufs  
 Qu'après t'avoir cité quatre Docteurs fameux,  
 Qui dans le même lieu n'ont point, comme tant d'autres,  
 Eu honte de louer le Prince des Apôtres.

Ne cherchant que les cœurs, tout cœur te sera bon,  
 Et tu ne croiras pas avilir ton Sermon,  
 N'ayant pour Auditeurs que des gens sans carosse,  
 Ni te deshonorar en prêchant à \* saint Josse.  
 Il n'est aucune Eglise, aucun peuple, aucun lieu,  
 Dont, n'ayant d'intérêt que l'intérêt de Dieu,  
 Ton zèle ne s'honore, & ne coure avec joye,  
 Préparer la moisson du Seigneur qui t'envoie.

Loin de t'enorgueillir d'avoir prêché les Rois,  
 Tu chercheras le pauvre, & de la même voix  
 Qui charmera la Cour, qu'applaudira le Prince,  
 Tu te feras entendre au fond de la Province,  
 Par tout, sans te lasser, & sans te démentir,  
 On te verra chercher des cœurs à convertir;  
 Tantôt dans le Village instruire l'ignorance;  
 Tantôt dans l'Hôpital consoler la souffrance;

\* *Petite Paroisse à Paris.*

\* *Autre petite Paroisse.*

Tantôt aux prisonniers apprendre à prévenir  
De plus grands maux que ceux dont on les doit punir.

Crois-tu que remplissant ainsi ton ministère,  
Plein d'un zele humble, pur, courageux & sincere,  
On te vît d'Auditeurs & de Chaires manquer ?  
Juges-en par l'effet. Tu l'as pû remarquer  
Dans les siècles passez, peut-être dans le nôtre,  
Ce que peut la vertu, le zele d'un Apôtre.  
Ces saints Predicateurs qui vivent retirez,  
Manquent-ils donc d'employ ? Tu les vois admirez,  
'Sans brigue, sans appuy, ne se montrant qu'en Chaire,  
Leur nom seul après eux traîne toute la terre,  
A tout autre cachez qu'au pecheur penitent  
Qui leur ouvre son cœur soumis & repentant.

Mais vois quel est le sort de celuy qui s'intrigue,  
Et n'a des Auditeurs, des Chaires que par brigue.  
Cet Abbé va par tout, on le voit à la Cour,  
On le trouve à Paris, me disoit l'autre jour  
Un homme, observateur zélé des bienseances,  
Pourquoy nous fatiguant de fades reverences,  
Abordant qui le fuit, le voit-on s'obstiner  
Par de fots compliments à nous assassiner ?

Pourquoy ? dis-je aussi-tôt, il faut qu'on vous instruisse,  
Trouvez-vous au Sermon Dimanche en telle Eglise.

Il y vient, il y trouve un grand monde assemblé,  
 Il reconnoît celui dont il m'avoit parlé,  
 Qui de mots affectez & de vaines pensées,  
 Repaissoit les brebis qu'il avoit ramassées.

Hé bien, luy dis-je alors, demandez-vous pourquoy?  
 Non, dit-il, c'est assez, maintenant je le voy.

Ecoutons. Ce fut là que s'échauffa sa bile.

Est-ce ainsi, me dit-il, qu'on prêche l'Evangile?

Est-ce là d'un Apôtre & l'air & le discours?

Puis qu'il en a besoin, qu'il cherche du secours;

Qu'il aille aux Marguilliers rendre un honteux hommage,

Et par ses lâchetés achetant leur suffrage,

Qu'il obtienne qu'en Chaire on le laisse monter;

Ce n'est rien... Mais de voir ce qu'il vient debiter.

Ces mots, ces riens brillans qu'avec pompe il étale,

Quels bizarres portraits! quelle vague morale!

Sortons, amy, sortons ... Arrêtez... Je ne puis,

Sortons encore un coup. Il sort, & je le suis,

Et j'approuve en sortant son zèle & sa colere.

Mais toy qui t'élevant à ce saint ministere,  
 Sembles n'attendre plus que l'heure pour prêcher,  
 Abbé, crois-tu qu'alors il ait dû se fâcher?

*Fin du premier Chant.*

L'ART

# L'ART DE PRÊCHER.

---

## CHANT SECOND.

**P** ARLE sans te flatter, sçais-tu bien de quel  
style

On doit parler en chaire & prêcher l'Evangile ?  
Sçais-tu quel choix de mots, de phrases & de tours,  
Et quel sublime, enfin, convient à ce discours ?

Il doit être éloquent, mais la vraie éloquence,  
Dans le Sermon sur tout, n'est pas ce que l'on pense,  
Et le sublime propre à ce discours sacré  
Plus que jamais, peut-être, est encore ignoré.

Plus que jamais ? hé quoy, les Sermons qu'on estime,  
Que l'on suit, que l'on court, n'ont-ils pas de sublime ?  
N'est-ce pas au contraire, en ce siècle éclairé,  
Que de barbares mots le discours épuré,

Du Bon sens & du Vray soumis aux loix severes,  
A trouvé le sublime ignoré de nos Peres ?  
C'est-là du moins , c'est-là ce qu'on dit tous les jours.

On le dit , je le sçay , mais laissant les discours ,  
Qu'en dépit du bon sens tous les jours on imprime ,  
Pense-tu qu'un Sermon soit éloquent , sublime ,  
Où l'art paroît d'abord par le tour affecté ,  
Qui cherche du brillant l'ennuyeuse beauté ?  
Où le terme nouveau , l'épithete hardie ,  
Ne servent qu'au vain son d'une phrase arrondie ,  
Et d'un arrangement toujours harmonieux ,  
Le puérile soin faute par tout aux yeux ?  
Où de la Métaphore on s'égaye aux licences ,  
Et le Prédicateur esclave des cadences ,  
Semble n'avoir à cœur rien de plus important ,  
Que le soin de charmer l'oreille qui l'entend ?

C'est-là ce qu'aujourd'hui des gens nomment sublime,  
Et toy-même croyant que c'est ce qu'on estime ,  
Tu n'as lu , copié , que les Auteurs nouveaux ,  
Dont l'Orateur novice adoptant les lambeaux ,  
Vient fier de ses larcins nous rendre avec emphase  
Les termes hazardez & l'insolente phrase.

Choisis mieux , & toujours te faisant une loy  
De ne rien emprunter qui ne paroisse à toy ;



Tâche de te former à toy-même ton stile ,  
D'en bien choisir le genre , & de t'y rendre habile.

Ce qu'on appelle *STILE* , est un arrangement  
De termes assortis , qui tous également  
Semblent , quoique divers , couler de même source ,  
Et sans se desunir fournir la même course.

Un fleuve que le vent qui le vient agiter ,  
Ne fait point de son lit sortir ou s'écarter ;  
Mais qui tantôt tranquille , & tantôt dans l'orage ,  
N'a que les mêmes eaux & le même rivage.

Ainsi toujours égal , doit ton stile en prêchant ,  
Tantôt couler tranquille , & tantôt vif , touchant ,  
Courir impétueux où ton zele t'emporte ;  
Des bornes du Sermon sans que jamais il sorte ,  
Et vienne audacieux entraîner dans son cours ,  
D'un discours étranger les termes & les tours.

C'est par de tels écarts que l'Auteur mal habile ,  
En croyant l'enrichir , anéantit le stile ,  
Et donne pour sublime un informe cahos ,  
De termes & de tours placez mal-à-propos ;  
Qu'il rampe d'un côté sans forces & sans graces ,  
De l'autre tout à coup monte sur des échâffes ;  
Dans un même discours Poëte & *Profateur* ,  
Bas , guindé , froid , bouillant , fade & pompeux Auteur.

## L'ART DE PRECHER,

Connois mieux le genie & le tour du langage ,  
 Apprens de chaque terme & la force & l'usage ,  
 Toujours en écrivant exact & retenu  
 Donne-nous un Sermon égal & soutenu.  
 Noble sans te guinder , naturel sans bassesse ,  
 Tu dois semblant la fuir rechercher la justesse ,  
 Et dans un stile pur , où rien n'est affecté ,  
 Conserver l'élégance & la simplicité.

Va te former ce stile en lisant L'ECRITURE ,  
 Là tu reconnoîtras la voix de la nature ;  
 Chaque mot , chaque trait te fera démêler  
 Comment on parle au cœur , & le cœur doit parler.  
 Là tu pourras sentir d'une phrase énergique ,  
 Et des mots bien placez la force pathétique.  
 Là tu pourras apprendre à mettre dans son jour  
 Ce qui doit inspirer ou la haine ou l'amour ,  
 Etablir du Dieu fort l'empire & la parole ,  
 Et confondre l'erreur qui court après l'idole.

C'est-là que sous des traits simples & naturels  
 Chaque objet se présente , & qu'aux cœurs criminels  
 Un fidèle miroir offre par tout l'image  
 Des fers durs & honteux d'un pesant esclavage.  
 C'est-là que par des tours au Prophete inspirez ,  
 Tu verras d'un seul mot les méchans aterrez ,

## CHANT SECOND.

79

Et le Juste exalté trouver dans un seul terme  
La paix & le bonheur que la vertu renferme.  
Nulle phrase inutile , & nul terme affecté.  
Là tout est grand & simple , & de la vérité  
On y sent l'éloquence & la voix naturelle ,  
Et le langage enfin que doit prendre le zele.

Quelque soit le sujet que tu veüilles traiter ,  
Le divin Livre seul te peut plus profiter ,  
Plus t'aider à trouver le sublime du stile ,  
Qu'Homere ou que Platon , Ciceron ou Virgile.  
C'est dans ce Livre saint qu'eux-mêmes ont puisé  
Le sublime , le tour noble , élégant , aisé ,  
Que tout bon Ecrivain doit prendre pour modèle.  
Rends-toy donc à le lire attentif & fidèle.

Pourtant judicieux garde-toy d'imiter  
La pieuse fureur , qui pour trop affecter  
De ne parler jamais que comme l'Ecriture ,  
En compose un jargon qui nous la défigure.  
Toujours en termes pris de ces Livres sacrez ,  
Nous propose des tours & des traits figurez ,  
Qui loin de l'éclaircir rendent la phrase obscure.  
Sçache mieux employer les mots de l'Ecriture ,  
Et ne t'en fers qu'autant que du peuple connus ,  
Tes Sermons en seront par tout mieux soutenus.

Ce ne sont point les mots que l'Ecrivain habile  
Tire des Livres saints, c'est la force du stile,  
C'est le tour naturel, simple, vif, élevé,  
Par où d'abord saisi le cœur est enlevé.

Mais au lieu d'y chercher ce stile pathétique,  
Le froid Prédicateur les lisant ne s'applique  
Qu'à parer ses Sermons du terme d'*Israël*,  
Ou qu'à donner à Dieu le nom de l'*Eternel*,  
Croyant voir des pecheurs l'ame à sa voix soumise,  
Quand il les a traitez de *race circoncise*,  
Et que dans l'Ecriture il doit sembler versé  
Pour en sçavoir fournir un terme déplacé.  
De ces termes heureux si tu veux faire usage,  
Que ce soit à propos; & du divin langage  
Prens garde d'abuser par l'inutile amas  
De termes que souvent le peuple n'entend pas.

Du genre de ton stile ayant fait une étude,  
Sçache en étudier encor l'exactitude.  
Il en est une, Abbé, pour le Prédicateur;  
Mais du simple Ecrivain distingue l'Orateur.  
Quand Cicéron dans Rome armé contre le vice,  
D'Antoine ou de Verrés accusoit l'injustice,  
Il parloit autrement, que quand plus familier  
Il \* railloit d'un Plaideur l'équipage guerrier.

\* L. 7. *Epist. famil.*

Apprens—donc en prêchant à parler de manière  
Que ni mot trivial , ni phrase familière  
N'abaisse notre esprit à d'indignes objets ;  
Exprime noblement jusqu'aux moindres sujets.

Heureux l'homme éloquent qui connoît le sublime !  
Il peut tout faire entendre ; il n'est vice ni crime ,  
Il n'est aucun désordre , aucun égarement ,  
Qu'il n'exprime & ne sçache exprimer noblement.  
Mais qui n'a point ce don , cette heureuse éloquence ,  
Jamais d'un noble tour il ne dit ce qu'il pense.  
Des maux qu'il doit combattre il passe la moitié ,  
Et dans ceux qu'il attaque il fait honte ou pitié.  
C'est-là ce don du Ciel que l'on ne peut apprendre ,  
Qu'à peine à qui l'ignore on peut faire comprendre ;  
Mais qui touche , qui plaît , & sans sçavoir comment ,  
Fait même aux plus grossiers sentir son agrément.

Prends garde que des mots la scrupuleuse étude  
N'énervé ton discours par trop d'exactitude.  
Sois exact , si tu peux ; mais tu peux en prêchant  
Être un peu moins exact pour être plus touchant ;  
Hazarder une phrase où l'oreille est blessée ,  
Plutôt que d'affoiblir ta preuve ou ta pensée ;  
Compter pour rien des mots rudes & mal placez ,  
Dans des raisonnemens avec force énoncez.

Et malheur à l'oreille aux termes attachée ,  
Qui se révolte alors , & se trouve écorchée.  
J'aime mieux dans la Chaire un heureux mouvement,  
Que d'un discours poë le sec arrangement.

Loin ces Prédicateurs dont la froide élégance ,  
A l'oreille ennuyée offre tout en cadance : .  
Cette égale harmonie & me berce & m'endort.

Mais aussi ne va point , toujours dans le transport ,  
Méprisant follement toute délicatesse ,  
Nous donner des Sermons sans ordre & sans justesse.

Du discours en prêchant sçache observer les loix ,  
Il ne t'est pas permis de t'en faire à ton choix.  
Prens-les du fonds de l'art , mais cache l'artifice.

Ne commence jamais d'un air qui m'ébloüisse ,  
Et d'un ton orgueilleux ne viens point , promettant  
Dès l'abord *un discours , un Sermon important ,*  
*Sermon qui doit remplir & passer notre attente ,*  
Renouveler la Fable où la montagne enfante.

Par ces airs fastueux l'imprudent Orateur  
En garde contre luy met d'abord l'auditeur ;  
Et rarement aussi l'Orateur qui nous vante  
La piece qu'il promet , nous la donne excellente.  
Tel échauffé d'abord foudroye en commençant ,  
Qui bien-tôt refroidi me glace en finissant.

Un habile Orateur toujours modeste & sage  
Proposant son sujet , s'observe , se ménage ,  
De ces airs fastueux sçait humble s'abstenir ,  
Et promet toujours moins qu'on ne luy voit tenir.

Plus exact qu'autrefois notre siècle condamne  
Ce mélange brillant du saint & du prophane ,  
Si chéri , si commun au siècle de \* Coton ,  
Quand par un *Cambisès* commençoit le Sermon.

Ces traits que nous fournit & la Fable & l'Histoire ,  
Des grands Prédicateurs faisoient alors la gloire ;  
Peut-être en avons-nous encor d'accoutumez  
A ce bizarre usage , & sçavans estimez ;  
Sçavans à peu de frais ; dans cent & cent Ouvrages  
On trouve à point nommé ces traits & ces passages.  
Et quel est l'ignorant qui ne puisse au besoin  
Les fournir à milliers sans les chercher bien loin ?

Souvent pris de trop loin un Exorde bizarre ,  
Jette hors du sujet , l'Orateur qui s'égare ,  
Et souvent trop pompeux il dérobe l'éclat  
Au reste du Sermon qu'il fait paroître plat ,  
Il faut donc que toujours le sujet le fournisse ,  
Et qu'au corps du discours il prépare & s'unisse.

Quelquefois le sujet dès l'Exorde traité  
Ne laisse pour Sermon qu'un discours répété.

\* *Fameux Prédicateur de la Cour d'Henry IV.*

On tombe en ce défaut par cette erreur grossière,  
On croit que dans l'Exorde abrégeant sa matière,  
On donne à son Sermon dans ce précis pompeux,  
Un plus brillant début, un début plus heureux.  
Cet usage sur tout dans des discours funébres  
Semble presque adopté par des Auteurs célèbres,  
Qui par un tel début font tomber tous les jours,  
Ou languir ennuyeux le reste du discours.  
Il est vrai le début est brillant, il m'applique;  
Mais je m'ennuye après quand je vois qu'on n'explique  
Que le même sujet que j'ay d'abord conçu;  
Qu'on ne me montre rien que je n'eusse aperçu,  
Et que de point en point on ne fait que reprendre  
Ce qu'en deux mots d'abord on m'avoit fait entendre.

Fais ton Exorde simple, & laisse à deviner  
Quelle preuve au sujet, quel tour tu dois donner.  
C'est peu d'exécuter ce que tu fais attendre;  
Tu dois faire encor plus, & sçavoir nous surprendre.

Du Ciel après l'Exorde invoque le secours;  
Mais n'imité jamais par de burlesques tours,  
De ces Prédicateurs l'éloquence fleurie,  
Qu'une chute de mots jette aux pieds de *Marie*,  
Et qui sans la faveur d'une *transition*,  
N'oseroient implorer son intercession.



Choisis pour tes Sermons une heureuse matiere,  
Ne la propose point sans la fournir entiere,  
Souvent au dernier point on n'a pû parvenir,  
Que l'horloge sonnant avertit de finir,  
On a beau s'échauffer, c'est en vain qu'on exhorte  
Un Auditeur lassé qui regarde la porte.  
Aux points les plus touchans attache-toy toujours,  
Et sçache en points égaux partager ton discours,  
L'antithése long-temps en a fait le partage,  
Le bon sens a toujours condamné cet usage,  
Et n'a pû sans gémir voir des mots badiner,  
En tête d'un discours qui doit nous consterner.

O! quand viendra celui qui sçaura plus habile  
D'un tyrannique usage affranchir l'Evangile,  
Et rendre à nos Sermons l'heureuse liberté  
Que donne à ses discours la sage antiquité.  
De la division elle ignore la gêne,  
Et jamais Orateur dans Rome ou dans Athene,  
Partageant avec art les sujets proposez,  
N'en distingua d'abord les membres opposez.  
Chaque point à son rang arrivoit de luy-même,  
Du premier sans le dire on passoit au deuxième,  
Et l'on n'attendoit pas que du premier lassé  
Pour passer au second l'Auditeur eût touffé.

Le sujet simple & clair n'enfermant qu'une chose ,  
S'avançoit vers la fin sans détour & sans pause ;  
Et sur cette unité l'Orateur scrupuleux ,  
Jamais pour un discours n'en fit entendre deux.

Ainsi d'un seul objet plus long-temps occupée ,  
L'ame étoit du discours plus vivement frappée ,  
Et sur le même point l'Auditeur attaché  
En sentoît mieux la force , & sortoit plus touché.  
C'est ainsi que fixée au même point de vûe  
On voyoit autrefois une assemblée émue ,  
Se livrant aux conseils que l'Orateur donnoit ,  
Courir impatiente où sa voix l'entraînoit ,  
Instruite des complots d'un Citoyen rebelle ,  
Se hâter d'en punir l'audace criminelle ,  
Et ne laisser jamais à force de lenteur ,  
Sans succès & sans fruit haranguer l'Orateur.

Tel est l'effet soudain qu'auroit produit peut-être ,  
La voix qui nous exhorte à ne servir qu'un Maître ,  
A secoüer le joug du monde & du péché ,  
Si sur un sujet simple elle eût toujours prêché.  
Dans la division du sujet qu'on propose ,  
Et dans chaque intervalle où la voix se repose ,  
On voit se refroidir les plus saints mouvemens ,  
Et se perdre sans fruit de précieux momens.

C'est la mode, il faut bien que la voix se soulage,  
Et le beau du Sermon souvent c'est le partage.  
Curieux de desseins, de propositions,  
Chaque Prédicateur court les divisions;  
Et souvent tout l'effort, tout le fruit de son zele,  
Est d'en trouver quelqu'une éclatante & nouvelle.

Suis donc la mode, Abbé; mais méprise pourtant  
Le ridicule soin d'un partage éclatant :  
Divise tes Sermons, puisque c'est la maniere;  
Mais crains, la partageant, de changer ta matiere;  
Evite ce défaut; tous les points jusqu'au bout  
Doivent être liés, & composer un tout.

Non, qu'à cette méthode aucun devoir te lie,  
Fais, si c'est ton talent, une simple Homelie,  
Et de chaque Evangile embrassant les sujets,  
Applique ta morale à differens objets.  
C'est ainsi qu'autrefois ont prêché les saints Peres,  
Ainsi dans leurs Sermons sçavans, mais populaires,  
A differens sujets ils sçavoient appliquer  
Les grandes veritez qu'ils venoient d'expliquer;  
Et dans chaque Homelie une morale utile  
Accompagnoit toujours le sens de l'Evangile.

Heureux, si de nos jours tant d'Orateurs fameux  
Reprenoient cet usage, & Saints, prêchoient comme eux,

Les mots sont inventez pour conduire aux pensées.  
Mais quand avec trop d'art les phrases sont placées,  
Le discours en chemin nous présentant des fleurs,  
Amuse notre esprit qu'il doit porter ailleurs.

Que du cœur échauffé les figures dictées  
Ne soient jamais de l'art par machine empruntées ;  
La nature sans art produit ses mouvemens,  
Et pare le discours de ses vrais ornemens.

Garde-toy toutefois de traiter de frivole  
L'Art que la Rhétorique enseigne en son Ecole.  
Mais sois à t'en servir toujours si modéré,  
Qu'on croie en t'écoutant que tu l'as ignoré.  
Qu'on ne remarque en toy ni figure affectée,  
Ni terme rebattu, ni phrase répétée.

Tu dois en composant varier tes discours ;  
Il en est qui bornent toujours aux mêmes tours,  
Font sur le même plan rouler chaque matière.  
Par là crut Biroat signaler sa manière,  
Toujours est son Sermon en trois points proposé,  
Et toujours en trois points chaque point divisé.  
Cette uniformité semble un jeu puérile ;  
Un Peintre est méprisé quand son pinceau stérile  
Se répétant lui-même en ses divers Tableaux,  
Ne donne à ses desseins ni goûts ni tours nouveaux.

Les yeux les moins sçavans sçavent les reconnoître ;  
 Mais aux coups de pinceau l'on distingue un grand Maître,  
 Il est par tout le même , & par tout différent ,  
 Il plaît à l'homme habile , il plaît à l'ignorant.

Au brillant à propos joignant le pathétique ,  
 Fais sans le demander que l'Auditeur s'applique.  
 Fui l'usage établi par nos froids Orateurs ,  
 De dire à tous propos , *suivez , chers Auditeurs ,*  
*Ecoutez , comprenez ce que je m'en vas dire.*  
 On devroit rire alors , si l'on osoit en rire ,  
 De voir un Orateur réduit à mandier  
 Ce qu'il doit obtenir sans nous en supplier.  
 C'est du Prédicateur l'action noble & vive ,  
 Qui doit rendre au Sermon notre oreille attentive ;  
 C'est le Sermon tout seul qui doit , sans la quêter ,  
 Regler l'attention dont il faut l'écouter.  
 Délicat sur ce point , je souffre même à peine  
 Que le Prédicateur , en reprenant haleine ,  
 Ou même dise après la proposition :  
*Messieurs , honorez-moy de votre attention.*

Quoy ! voit-on revêtu de l'Etole sacrée  
 Le Prêtre de l'Autel s'arrêter à l'entrée ,  
 Et supplier le peuple , avant de célébrer ,  
 De son attention qu'il daigne l'honorer ?

## **L'ART DE PRÊCHER,**

Ministre d'un côté, de son Dieu qui s'immole,  
Et de l'autre envoyé pour porter sa parole,  
C'est à Dieu que dans l'une & l'autre fonction,  
Chacun doit son respect & son attention.

Fais donc que l'Auditeur t'entendant le Carême,  
Sans en être prié t'écoute de luy-même,  
Ou plutôt du Sermon luy dérochant l'ennuy,  
Qu'il en craigne la fin, & suive malgré luy.

Tu dois être sçavant, sur tout dans la science,  
Dont on prend sur les bans l'exacte intelligence.  
Incertain sans cela, bégayant, te troublant,  
Tu ne peux sur un point décider qu'en tremblant,  
Ou bien en décidant avec plus d'assurance,  
Tu viens d'un ton sçavant marquer ton ignorance.

Mais prends garde en prêchant de faire vanité  
De ce langage obscur dans l'Ecole usité.  
Ce langage sçavant ne réussit qu'aux grilles,  
Et tu sçais ce qu'on dit, qu'en un Couvent de filles  
Lingende fit un jour un excellent Sermon;  
Mais il étoit trop clair, il ne parut pas bon.  
On s'en plaignit, comment tant de filles se taire ?  
Hé bien, leur dit Lingende, il faut vous satisfaire,  
Je prêche encor demain. Il le fait, & d'abord  
Jusqu'à la Trinké mon homme prend l'effort.

## CHANT SECOND.

43

De ce profond Myſtere il parle avec emphafe ,  
Répète trente fois , *ſubſiſtence* , *hypoſtaſe* ,  
Et de termes ſçavans fit un galimatias  
Qui charma des eſprits qui ne l'entendoient pas.

On n'ébloût par-là qu'une foule imbécile ;  
Mais à tous Auditeurs veux-tu te rendre utile ,  
Toucher également le peuple & les Sçavans ,  
Et même réuſſir en de certains Couvents ;  
Car il en eſt par tout dont les grilles ſacrées  
Cachent , comme à \* Belfonts , des vierges éclairées ;  
Que tout ſoit dans ta bouche exprimé nettement ,  
Et que l'Ecole parle intelligiblement.

Ne fais point , affectant un ſçavoir pedanteſque ,  
Du Latin & du Grec l'étalage burleſque.  
Je voudrois , quand j'en trouve un diſcours chamarré ,  
Que qui s'en ſert ſi mal l'eût toujours ignoré.  
Il eſt pourtant permis de fuivre encor l'uſage  
De citer quelquefois le Latin d'un paſſage ;  
Mais ſi tu crois devoir le traduire en François ,  
Fuis de nos précieux les ridicules loix ,  
Qui d'un François nouveau s'étant fait la méthode ,  
Font dire à JESUS-CHRIST des phraſes à la mode ,  
Et juſqu'au texte ſaint expliqué joliment  
Font paſſer leur bizarre & vain raffinement.

\* Célèbre Monaftere.

Que tes citations soient courtes & serrées ,  
Et n'en change jamais les phrases consacrées.  
Quand un passage est Grec ; si tu veux l'emprunter ,  
Garde-toy bien en Grec de venir le citer ,  
On te soupçonneroit d'être homme de College.  
Enfin le Latin seul jouït du privilège ,  
Et le Grec de la Chaire aujourd'huy rejeté ,  
N'est tout au plus admis que dans la Faculté.

Avec non moins de soin la Chaire Evangelique  
A banni des devots le langage mystique ,  
Et le laisse en partage à ces spéculatifs ,  
Qu'elle suppose saints & vrais contemplatifs ,  
Quoique dans cette route équivoque & bizarre  
L'amour propre souvent les trompe & les égare ;  
Mais soit qu'ils soient parfaits , soit qu'ils soient égarez ,  
Du reste des humains leurs termes ignorez ,  
Ne sont point de la Chaire , où toujours sans mystere ,  
Se doit développer la verité sincere.

Fuis tous termes sçavans , tous mystiques propos ,  
Qui n'offrent à l'esprit qu'un son vague & des mots.

Je ne veux point de mots , je demande des choses.  
Apprens , puisqu'à prêcher , Abbé , tu te disposes ,  
Que le Prédicateur doit toujours à l'esprit  
En faire plus penser que sa bouche n'en dit ;



Mais qu'en vain à l'esprit il croit se faire entendre,  
S'il se sert d'un discours que l'on ne peut comprendre.

Sage fut cet Auteur, ami de la clarté,  
Qui voulant de ses vers bannir l'obscurité,  
Interrogeoit d'abord une oreille ignorante,  
Et pour en bien juger consultoit sa servante.  
C'est par-là qu'en son genre il sut se signaler;  
Et quiconque en public se dispose à parler,  
Devroit de cet Auteur imiter la prudence,  
Et du peuple d'abord consulter l'ignorance.

On dit que ce Docteur est sçavant & subtil;  
Mais chacun l'écoutant demande, *que dit-il ?*  
On le fuit; mais pour luy, content de son mérite,  
Il traite de grossier l'Auditeur qui le quitte :  
*Donnez-moy des Sçavans*, dit-il, *& vous verrez*  
*Combien seront alors mes Sermons admirez.*

Des Orateurs grélez, c'est l'ordinaire excuse;  
Et toujours l'Auditeur est celuy qu'on accuse.  
Mais parlons, cher Abbé, parlons de bonne foy,  
On ne t'écoute pas, je ne m'en prens qu'à toy.  
Oüy, renonce au métier, résous-toy de te taire,  
Si tu n'as pas le don de parler au vulgaire.

Qui moy? je suis, dis-tu, des Sçavans recherché,  
Du beau monde, des Grands, Mais tous ils ont peché;

Tout pécheur, justement accusé d'ignorance,  
Est censé t'écouter, rechercher la science,  
Qui seule est nécessaire à qui veut son salut.  
C'est-là de tes Sermons, c'est-là l'unique but.

Redevable envers tous, aux Grands, à l'homme habile,  
Tu dois, ainsi qu'au peuple, annoncer l'Evangile.  
Mais ne t'y trompe pas, l'habile homme & les Grands  
Sont peuples à cet égard, plus peut-être ignorans,  
Plus couverts sur sa foy de ténèbres grossières  
Que le peuple grossier qui manque de lumières.  
Tu veux en les prêchant signaler ton esprit;  
Que ton Sermon soit beau, délicat, bien écrit,  
Plein de termes brillans, de subtiles pensées,  
D'images avec art élégamment tracées.  
Hélas ! que veux-tu faire ? en ce genre, croy-moy,  
Les Grands & les Sçavans en sçavent plus que toy.  
Choisis mieux : dis, veux-tu qu'ils t'estiment habile ?  
Prêche avec moins d'esprit, mais prêche l'Evangile :  
Rassemble en tes Sermons, pour les voir écouter,  
De la Religion les grandes vérités,  
Les arrêts éternels du Dieu qu'ils deshonorant :  
C'est-là ce que pecheurs, Grands & Sçavans, ignorent ;  
C'est ainsi que tu peux sans vain raffinement,  
Aux Grands, au peuple, à tout prêcher également.

Déduis bien les raisons , choisis bien les passages ,  
 Et toujours à l'esprit peins de nobles images ;  
 Aussi-bien que les Grands le peuple écoutera ,  
 Et s'il n'en voit pas l'art , son cœur le sentira.  
 Pour goûter une piece il n'appelle personne ,  
 Et sans sçavoir pourquoy , ni comment elle est bonne ,  
 Elle est bonne , il suffit , il l'écoute , & jamais  
 Un Sermon excellent ne luy parut mauvais.

Mais toy , de qui l'esprit nourri dans les sciences ,  
 Des differens degrez connois les differences ,  
 Ne les confonds jamais ; distingue en un Sermon  
 Le bon du médiocre , & le meilleur du bon.  
 Toujours vers le meilleur que ton esprit s'élève ,  
 Il n'est point d'Orateur que le travail n'acheve.  
 Ne garde point en Chaire un informe talent ;  
 C'est peu que d'être bon , il faut être excellent.

Sonde , pour t'élever , ta force & ton génie ,  
 Ne soit jamais saisi de l'aveugle manie ,  
 De croire que tu peux dès le premier Sermon ,  
 Egaler Bourdalouë , & passer Mascarón.  
 Sçache mieux te connoître , & sois moins téméraire.  
 Travaillant sur ton fonds , fais-toy ton caractère :  
 Médiocre , il vaut mieux , s'il n'est point imité ,  
 Qu'un plus grand sur le tien avec étude enté.



## L'ART DE PRECHER,

Qui ne sçait qu'imiter, ne sçait point l'art de plaire.

Souvent plus lâche encor l'Orateur plagiaire  
Ose dire un Sermon que du prompt Ecrivain  
A pris en l'écoutant la diligente main.

Cet usage est commun, mille Orateurs en France  
Au copiste fidèle ont dû leur éloquence ;

Et la Province encore entend prêcher absens  
Ceux qu'on voit à Paris en vogue & florissans.

Des grands Prédicateurs funeste destinée !

Tandis que Bourdalouë à la cour étonnée ,  
Tonne dans ses Sermons & touche à chaque mot ,

Ailleurs il fait pitié dans la bouche d'un sot.

Rougis de t'enrichir de dépouilles pareilles ,

Et fais que tes Sermons soient le fruit de tes veilles.

Tu peux par des récits & des comparaisons  
Illustrer quelquefois de solides raisons ;

Ne crois pas qu'un discours en ait moins de noblesse ,

Ni qu'il tombe toujours par-là dans la bassesse.

Laisse aux faux délicats un si faux sentiment.

Quelquefois le sublime en fait son ornement.

Dés loups & des brebis , la fable bien contée ,

Fit rompre avec Philippe une trêve arrêtée ,

Et \* l'Orateur fameux qui la sçut employer

Ne crut point avilir l'honneur de son métier,

\* *Démofthène.*

## CHANT SECOND.

Tout sert , tout réussit , quand avec l'éloquence  
On a joint le bon sens , le zele & la prudence.  
Tout est bon , tout est grand , quand il sert à toucher ;  
Mais qui ne touche point , ne doit jamais prêcher.  
Indigne d'autant plus d'annoncer l'Evangile ,  
Qu'en traits nobles & vifs ce champ est plus fertile ,  
Et que l'homme icy-bas n'a rien de plus touchant  
Que la crainte ou l'espoir qu'on luy donne en prêchant.

Hé quoy ? l'on aura pû par de vaines allarmes ,  
Sur des maux inventez nous arracher des larmes ,  
D'Oedipe malheureux faire plaindre l'erreur ,  
Et de Phedre coupable abhorrer la fureur ?  
On aura sçû toucher par ces nobles chimeres ?  
Et quand tant de pechez , tant d'erreurs volontaires ,  
Nous font à notre perte aveuglément courir ;  
Quand la mort nous attend , quand l'Enfer va s'ouvrir ,  
Quand , prête à se vanger , l'éternelle Justice  
D'une éternelle flâme allume le supplice ;  
Chargé de nous tirer de notre aveuglement ,  
Un Orateur viendra nous parler froidement ,  
Et de discours fleuris , de brillantes pensées ,  
Repâitre , de l'Enfer nos ames menacées ?  
Qu'il se taise , ou qu'il touche , & ne néglige rien  
Pour émouvoir le cœur , & le rendre Chrétien.

Mais à ce grand effet c'est en vain qu'on aspire,  
Si la conclusion ne sçait pas le produire.

Pour apprendre à toucher, apprends à bien finir :  
Là redouble ta force, & prompt à réunir  
Les points les plus touchans qu'a fournis ta matiere,  
Fais du pecheur rebelle une conquête entiere.

Rappelle donc alors tes plus forts argumens ;  
Mais sans te refroidir en longs raisonnemens,  
Reprends-les en deux mots, évite les redites,  
Et toujours renfermé dans les bornes prescrites,  
Ne va point tâtonnant, cherchant à l'attrapper,  
Saisir trois fois la fin qui semble t'échapper.  
De ces Prédicateurs, embarras ridicule,  
De qui, voulant finir, la fin toujours recule,  
Et qui toujours, du peuple habile à la prévoir,  
Trompent la conjecture, & trahissent l'espoir.

Evite également, si tu la veux touchante,  
Une conclusion, ou trop brusque, ou trop lente,  
Et tache, pour finir, de saisir le moment  
Où ton Sermon a fait un plus grand mouvement.

Pour fruit de ton travail, ne cherche point la gloire  
D'entendre, en finissant, retentir l'Auditoire  
Du bruit & du fracas tout à coup répandu,  
D'un applaudissement jusque-là suspendu.

## CHANT SECOND.

31

Crains , au contraire , crains , quand ta voix applaudie  
N'excite que le bruit , dont à la Comedie ,  
Aux loges , au parterre , on applaudit l'Acteur ;  
Qu'ainfi qu'à ce spectacle , icy ton Auditeur  
Ne cherche , en t'écoutant , que le plaisir que donne  
Le rôle bien joué d'*Oreste* ou d'*Hermione*.

Loin de t'en sçavoir gré , gémis de ce vain bruit ,  
Gémis , que du Sermon ce soit là tout le fruit ;  
Que là , des Auditeurs se renferme l'attente ,  
Et qu'un Prédicateur s'y borne & s'en contente.

Cherche un autre succès , & crois n'avoir prêché ,  
Que quand ton Auditeur instruit , ému , touché ,  
S'en va , les yeux baissés , sortant seul en silence ,  
Chercher un Confesseur , & par sa pénitence ,  
S'assurant l'avenir , expiant le passé ;  
Il prévient de la mort le repentir forcé.

Sois honteux de la foule à te suivre attachée ,  
Quand au sortir du Temple , où ta voix l'a prêchée ,  
Elle va chaque jour au Théâtre porter  
L'oreille qui te vient chaque jour écouter ;  
Sois honteux qu'après toy cent carrosses accourent ,  
Quand deux heures après tu trouves qu'ils entourent  
Ces lieux , que justement ton zele a censuré ,  
Où les Dieux qu'il combat triomphent adorez.

## L'ART DE PRECHER,

Ne t'applaudis du bruit que fait ton éloquence ;  
Du monde qui te suit n'approuve l'affluence ,  
Qu'autant que tu verras le monde qui te suit ,  
Pratiquer les leçons dont tu l'auras instruit.

Mais peux-tu l'espérer ? Fais du moins, qu'à t'entendre  
On juge que c'est-là ce que tu dois prétendre.

Car quoy qu'on dise , Abbé ; toujours on prêchera ,  
Et ce grand changement jamais n'arrivera.

On a beau s'échauffer , beau redoubler son zele ,  
On ne trouve au Sermon qu'un Auditeur rebelle ,  
Et sans en alleguer mille exemples divers ,  
Peut-être icy sans fruit je te prêche en ces vers.

*Fin du second Chant.*





# L'ART DE PRÊCHER.

---

## *CHANT TROISIÈME.*

**J**'ESTIME un Ecrivain qui jamais ne s'entête,  
Et dont à corriger la plume est toujours prête.  
C'est par là seulement, quelque talent qu'on ait,  
Qu'on peut se rendre habile, & devenir parfait.

Veux-tu par tes Sermons nous toucher & nous plaire ?  
Cherche, avant toute chose, un ami droit, sincère,  
Pour toy juge équitable, & censeur rigoureux.

Ton Sermon te paroît d'un goût, d'un tour heureux,  
Plein de feu, d'onction, de force & d'harmonie,  
Il te plaît, & tu l'as enfanté de génie :  
Vingt fois tu le relis, & toujours tout nouveau,  
L'ayant relû vingt fois, il te paroît plus beau.

Crains cet aveugle amour qu'on a pour son Ouvrage.  
Consulte ton ami , regarde son visage ,  
Observe de quel air il répond consulté ;  
De ce charmant Sermon , connoît-il la beauté ?  
Non ; supprime-le donc , & que ta main immole  
Cet enfant bien-aimé dont tu fais ton idole.

D'un ami droit & vray mérite les avis ,  
Par la docilité dont ils feront suivis.  
Mais quand de tes défauts tu veux qu'on t'avertisse ,  
D'un critique ignorant ne suis point le caprice.  
Aux avis d'un censeur tu ne dois déférer ,  
Qu'autant qu'il aura sçu t'instruire & t'éclairer.  
Ne suis que la raison sur laquelle il se fonde ;  
Car ne croire personne , & croire tout le monde ,  
Est un écueil égal : souvent on s'est gâté  
Autant pour avoir trop , que trop peu consulté.

*Cléon* , pour le montrer à quiconque l'approche ,  
A toujours un Sermon qu'il tire de sa poche ,  
Et selon chaque avis qu'il vient interroger ,  
Gâte à la fin l'ouvrage à force de changer.  
Sçache à quoy t'en tenir , évite tout critique ,  
Qui prenant sur ta piece un pouvoir despotique ,  
A son autorité t'obligeant de céder ,  
Contraindrait ton génie en le voulant aider.

Mais aussi ne va pas demander qu'on t'éclaire  
 Pour vouloir qu'on t'aveugle , & d'un ton peu sincere ,  
 Disant : *N'épargne rien , critiquez jusqu'au bout ,*  
 Attendre qu'on te louë & qu'on t'approuve en tout.  
 C'est ainsi quelquefois que l'amour propre en use :  
*Dans l'homme l'air modeste est souvent une ruse ,*  
*Un orgueil affecté pourroit plus sûrement*  
*S'attirer la louange & l'applaudissement.*

Crains cet orgueil secret , dont l'ame est prévenueë ;  
 Embrasse avec plaisir la verité connueë ;  
*Sans foiblesse & sans honte , on cede à la raison.*

Ne cherche point d'éloge , & crains-en le poison.  
 La louange te plaît , tu veux qu'on t'applaudisse ,  
 Chacun t'applaudira par grace ou par malice.  
 Aussi-bien que l'ami , l'ennemi complaisant  
 Nourrira tes défauts en les canonisant.

Un jour Martin prêcha ( retiens bien cette histoire )  
 Je courus , invité , grossir son auditoire.  
 Il commence , j'écoute ; & d'un ton d'écolier ,  
 A peine eût-il , tremblant , dit son Exorde entier ,  
 Qu'il hésite , répète ; & perdant son étoile ,  
 Il vogue à l'avanture & sans rame & sans voile.  
 Vingt fois je fus troublé voyant qu'il se troubloit ,  
 Et je tremblay vingt fois en voyant qu'il trembloit.

Enfin de flots en flots sa mémoire infidelle  
Demi-noyé, le jette à la vie éternelle :  
Il s'y prend, & finit. Moy m'en voulant aller,  
*Quoy ! vous en allez-vous sans le congratuler. ....*  
Moy le congratuler ? non, non : mais j'eus beau dire,  
On me prend, & par force à sa chambre on me tire.

Là chacun à l'envy luy faisoit compliment,  
Pendant qu'il essuyoit, étendu mollement  
Dans un lit bassiné, sa sueur glorieuse ;  
Mon Dieu, s'écrioit l'un, la piece merveilleuse !  
Voilà ce qu'en françois on nomme un bon Sermon,  
Disoit l'autre ; mais bon, ce qui s'appelle bon.  
Puis l'embrassant : Mon cher ! que vous êtes aimable ,  
Mascaron moins que vous en Chaire est agréable,  
Moins juste Desalleur, moins éloquent Fléchier,  
Et moins est Bourdalouë habile en ce métier.

Luy cependant modeste au milieu de sa gloire,  
Sembloit, en soupirant, accuser sa mémoire ,  
Et se plaindre qu'elle eût deux ou trois fois bronché.  
Bronché. Vous vous mocquez. Non, vous avez prêché,  
Comme on ne prêche point, d'un air... Oüi, je vous jure  
Qu'on a trouvé sur tout votre mémoire sure.  
Et puis cela n'est rien, n'avez-vous pas tout dit,  
Le défaut de mémoire a fait voir plus d'esprit.

Martin à ce discours sans façon se console ,  
 Rit , s'applaudit , se leve , & croit sur leur parole  
 Qu'il s'est apperçu seul du fatal accident ;  
 Et corrigeant l'aveu qu'il a fait imprudent ,  
 Vante plus haut que tous la piece qu'il a dite ;  
 Et de l'air dont il parle , & se croit du mérite ,  
 On diroit qu'il est sûr que pour l'Avent prochain  
 Le Roy le doit exprès mander \* à Saint Germain ,  
 Et que , de Marguilliers une Ambassade prête ,  
 L'attend pour luy jeter un Carême à la tête.

Moy caché dans un coin , & murmurant tout bas ,  
 Je rougissois de voir qu'il ne rougissoit pas ,  
 Et j'étois là le seul qu'à son air on dût prendre  
 Pour le Prédicateur que l'on venoit d'entendre.  
 Enfin je me retire , & vais ailleurs pester  
 Des fots que d'autres fots plus fots qu'eux vont flater .  
 Fertile d'autant plus en est par tout l'engeance ,  
 Que l'homme est plus rempli de sotte suffisance ;  
 Et qu'enfin pour traiter la chose en général ,  
*Aucun de son métier ne croit s'acquitter mal.*

Il n'est point d'homme aussi qu'un autre homme ne flate.  
 Quiconque prêche mal , voit que sa honte éclate ;  
 Contre luy l'Auditeur est par tout un témoin ;  
 Mais il trouve toujours un flatteur au besoin.

\* Le Roy étoit en ce temps-là à S. Germain en Laye. C V

Qu'un seul le louë , un seul l'autorise à se dire  
Tout aussi bon que ceux qu'on applaudit , admire ,  
Il regarde en pitié leur applaudissement ,  
Et croit que c'est cabale ou fol entêtement.

Ainsi parle Crispin. Demandons ce qu'il pense  
De ce Prédicateur , dont la noble éloquence ,  
Et le rare talent fait par tout tant de bruit :  
Crispin hausse l'épaule. *Il est vray qu'on le suit ,*  
Dit-il , *mais du public c'est fougue , c'est caprice.*

Sçais-tu pourquoy Crispin ne luy rend pas justice ,  
C'est qu'il prêche , & partant s'estime autant que luy :  
*Que tout homme est jaloux de la gloire d'autrui ,*  
*Et que la vanité qui nous est naturelle ,*  
*Se nourrit à la voix d'un flatteur infidèle.*

Or , on voit à Crispin toujours quelque flatteur.  
En pourroit-il manquer , puisqu'il est Directeur ?

Juge mieux du Public , & quand il t'abandonne ,  
Ne t'en prens qu'à toy seul , ne querelle personne ;  
Crois qu'un Sermon est bon quand il est écouté ;  
Ce seul point décisif en marque la bonté.

Prêcher n'est point sçavoir bien parler , bien écrire ,  
Mais se faire écouter en tout ce qu'on vient dire ,  
Par là se faire suivre ; & qui n'a pas ce don ,  
Peut bien faire un discours , mais non pas un Sermon.

Enfin, qui dit Sermon, dit deux choses ensemble,  
Dit un homme qui parle, un peuple qu'il assemble :  
Il n'est point de Sermon où manque l'un des deux,  
C'est l'essence en un mot de cet employ fameux.

Juge par là du nom dont il faut qu'on appelle  
Ceux, comme on en voit tant, qui sans suite, & sans zèle  
Ne font que des discours, & prêchent pour parler ;  
Dis, si tu peux, comment on les doit appeller ?

Comment ? Prédicateur, répond Pere Gregoire,  
Chez nous c'est-là leur nom. Ont-ils un auditoire ?  
Non, c'est ce qui leur manque. Hé bien donc, il ne font  
Que des parleurs en l'air, c'est-là le nom qu'ils ont.

Crains qu'ainsi le public ne te nomme toy-même.  
Combien en a-t'on vu prêcher tout un Carême  
Sans avoir jamais fait, ce qu'on nomme un Sermon,  
Et de Prédicateurs être dignes du nom ?

Mesure là-dessus ton mérite & ta peine,  
Et pour règle, prenant cette preuve certaine,  
Ne te crois, quoi qu'on dise, un vrai Prédicateur  
Que quand ton Sermon seul attire l'Auditeur.

Te bornant donc toujours à ce seul témoignage,  
Va de tes Auditeurs consulter le visage,  
Va sur eux du Sermon étudier le prix,  
Et demander aux yeux, ce qui plaît aux esprits.

Observe les morceaux, où la foule attentive  
 Abandonne à ta voix son oreille captive,  
 Où chacun dans sa place immobile & ferré,  
 Te dévore des yeux, & te suit à ton gré.  
 Cette preuve suffit; tu peux, sans t'y méprendre,  
 Prendre pour beaux endroits ceux qu'on se plaît d'en-  
 tendre.

*Quand l'oreille à la voix se laisse gouverner,  
 Le cœur suit le penchant que la voix sait donner.*

Ces endroits sont, dis-tu, les moins beaux de la  
 pièce,

D'autres ont plus de tour, d'esprit & de justesse :  
 Ceux-là sont négligés. Il n'importe, ils sont bons,  
 Sur eux, à l'avenir règle tous tes Sermons.

Au but de ton métier, si ton esprit s'applique,  
 Tu pourras être seul ton juge & ton critique,  
 Travailler sûrement, ne te rien pardonner;  
 Mais écoute un conseil que je te vas donner.

Quand tu fais un Sermon, est-ce ainsi, dois-tu dire  
 Que du vice en prêchant je détruiray l'empire?  
 Si Paul ou Chrysostome étoient mes Auditeurs,  
 Que diroient m'écoutant, ces grands Prédicateurs?  
 Est-ce ainsi de l'Enfer qu'ils confondoient la rage?  
 Que Paul d'étonnement frappa l'Aréopage?



Et que pour assister son prochain indigent,  
Chrysostome à l'avare arracha son argent ?

Toujours devant les yeux mets-toy ces grands modèles  
Leurs écrits , de leur voix sont les échos fidèles.

Apprens , en les lisant , le pouvoir qu'ils ont eu.  
Tâche de l'obtenir , comme ils l'avoient reçu.

Fais donc ce qu'ils ont fait. D'abord à la Prière  
De ton Sermon informe apporte la matière ,  
Et demandant à Dieu qu'il te daigne éclairer ,  
Médite-la long-temps pour la bien pénétrer.

Prépare-toy toujours , garde-toy bien de faire  
D'un Sermon *impromptu* l'épreuve téméraire.

Peux-tu dans un besoin , sans être embarrassé ,  
Achever un Sermon qu'un autre a commencé ?  
Je te permets d'aller soudain prendre sa place ,  
Pour ne pas sans Sermon laisser la populace.  
Prêche alors sur le champ. Mais en tout autre cas ,  
Sans ce pressant besoin , ne te hazarde pas.

On ne demande point ce qu'un Sermon te coûte ,  
On le demande bon , si tu veux qu'on le goûte.

Reconnois donc icy la populaire erreur ,  
Qui si souvent demande , *apprenez-vous par cœur ?*  
Et qui croit bien louer l'homme éloquent qui touche ,  
Lui disant : *C'est assez pour vous d'ouvrir la bouche.*

## **L'ART DE PRÉCHER,**

**De ce sot compliment combien est irrité.**

**L'homme habile , qui sent , quelle peine a coûté  
Le fruit de tant de soins , que ce compliment fade  
Traite de fruit soudain & d'heureuse boutade.**

**Que diroit-on de pis , s'il avoit mal prêché ?**

**Un autre , diràs-tu , n'en seroit pas fâché ;  
Car combien en voit-on , qui touchés de la gloire  
De prêcher sur le champ , veulent nous faire accroire  
Que leurs Sermons , bien loin d'être à loisir appris ,  
Dans la Chaire enfantez , ne sont pas même écrits.**

**Je le sçai , c'est aussi ce que j'allois te dire ,  
Et sur quoy je croyois devoir encor t'instruire.**

**Ne te donne jamais la folle vanité  
D'avoir ce grand talent , cette facilité.  
Qu'en croiroit-on , dis-moi ? quoy ! que le Ciel t'inspire,  
Et que , te dispensant & d'apprendre & d'écrire ,  
Au secours seul de Dieu , tu t'en serois remis ,  
Attendant les Sermons aux Apôtres promis ?  
Ce seroit tenter Dieu d'attendre ce miracle ,  
Notre foy languissante y met toujours obstacle.**

***Dieu n'accorde aujourd'huy qu'à nos humbles efforts ,***

***Ce qu'à la foy des Saints il prodiguoit alors.***

**[ fassent**

**L'humble effort qu'on doit faire , & que Dieu veut que  
Tous les Prédicateurs dans l'employ qu'ils embrassent ,**

C'est de faire à loisir , d'apprendre leurs Sermons ,  
Et ne point présumer qu'ils soient solides , bons ,  
Quand négligeant le soin d'en charger sa mémoire ,  
Téméraire on s'expose aux yeux d'un Auditoire ,  
N'apportant avec soy que l'audace & le bruit  
D'un discours sur le champ mal tourné , mal construit.

Ne va point jusque-là pousser ta hardiesse ,  
Et d'un prétexte saint déguiser ta paresse.

Apprens-donc à loisir , travaille tes discours ,  
Mais n'en attens le fruit que du divin secours ,  
*Et crois-toy d'autant plus serviteur inutile ,  
Que tu prens plus de peine à devenir babile.*

Choisis dans tes sujets ce qu'ils ont de meilleur ;  
Mais pour le bien choisir interroge ton cœur.  
Ce qui dans l'oraison & te plaît & te touche ,  
Doit & plaire & toucher , quand il est dans ta bouche.  
Du Sermon là-dessus dispose le projet.

Traite differemment un different sujet.  
Tantôt c'est un éloge , & tantôt un mystere ,  
Tantôt sur la vertu j'ai besoin qu'on m'éclaire ,  
Tantôt par invective on combat le peché.  
Que tout soit avec soin diversément touché.

Par le choix du sujet ne viens point nous surprendre ,  
Traite toujours celui que l'on a droit d'attendre ,

Et ne t'avise pas de prendre un faux détour,  
Pour quitter sans besoin l'Evangile du jour.

Quand l'Eglise propose une Fête, un Mystere,  
Il ne t'est pas permis de prêcher, & le taire.  
Je veux que l'on m'en parle, & ne peux t'écouter  
Si sur d'autres sujets tu prétends m'arrêter.

Aujourd'huy du Sauveur on fête la naissance,  
Et toy tu viens du luxe attaquer la licence :  
Quand pour nous dans la crèche un Dieu s'anéantit,  
Quand d'un bienfait si grand l'Eglise retentit,  
Toy seul tu n'en dis rien; la foule révoltée  
Ne prête à t'écouter qu'une oreille irritée.

Explique le Mystere, & fais-en voir l'esprit  
Pour fournir un Sermon tout Mystere suffit;  
Ne le quitte donc point. Souvent on le propose,  
Et bien-tôt on le laisse, & l'on prêche autre chose.

Un jour de Pentecôte un bon Curé prêchant,  
Fit voir dans son Exorde, en stile assez touchant,  
„ Que Dieu n'avoit jamais fait présent à la terre  
„ D'un plus grand don, que, quand au bruit de son tonnerre,  
„ Parmi les tourbillons, il donna son esprit :  
„ Que cet esprit étoit, selon qu'il est écrit,  
„ Aux pauvres destiné. *Partant c'est une aumône,*  
Dit-il, en finissant l'Exorde de son Prône,

*De l'aumône , Messieurs , parlons donc amplement ,  
Puisqu'elle vient s'offrir si naturellement.*

Tu ris , mais ce détours est pourtant ordinaire ,  
On voit peu de Sermons prêchez sur un Mystere ,  
Où le Mystere soit exactement traité :  
C'est un autre sujet sur le Mystere enté.

O ! des Prédicateurs ignorance , ou paresse !  
Aucun Mystere n'a , ni plus de secheresse ,  
Ni moins de beauté propre à se faire goûter ,  
Que les autres sujets où l'on va s'écarter.

Mais ne t'appliques pas à le faire comprendre ,  
Ne pense seulement qu'à nous bien faire entendre ,  
(Soit qu'on le puisse, ou non, comprendre & concevoir)  
Ce qu'un Chrétien doit croire , & ce qu'il doit sçavoir.

Prends du fonds du Mystere une morale utile ,  
*En morale toujours un Mystere est fertile ,*  
Et sans que sottement on le tire aux cheveux ,  
On y trouve à placer des mouvemens heureux.

Ainsi sur un Mystere on peut , sans qu'on le quitte ,  
Plaire ; instruire ; toucher , pourvu qu'on le médite ;  
Mais le Prédicateur qui sçait peu méditer ,  
Préférant ce qu'il croit plus heureux à traiter ,  
De la Religion laisse-là les Mysteres ?  
Et toujours des pecheurs s'attache aux caracteres.

Il s'égayé à les peindre , il crie , il fait grand bruit ,  
Pendant que de sa foy le peuple mal instruit ,  
Après tant de Sermons le plus souvent ignore ,  
Ce qu'est & le Chrétien & le Dieu qu'il adore.

Pense donc à l'instruire , on ne peut avec fruit  
Peindre & blâmer ses mœurs qu'après l'avoir instruit.

Veux-tu prêcher par tout une morale utile ?  
Tu dois étudier & la Cour & la Ville ,  
Connoître l'homme tel , qu'en differens états ,  
La fortune le montre , ou le cache icy-bas :  
Sçavoir de ses humeurs les goûts & les caprices ,  
De son cœur corrompu les erreurs & les vices ,  
De ses états divers reconnoître l'écüeil ,  
Et de la volupté , l'avarice & l'orgüeil ,  
Démêler dans son cœur les routes déguisées ,  
Et les loix hautement du monde autorisées.

Tu dois peindre autrement les Pauvres , les Bourgeois ,  
Que les Riches , les Grands , les Princes & les Rois ;  
Attaquer dans les uns l'envie & la paresse ,  
Dans les autres , l'orgüeil , le luxe & la mollesse ;  
En rendre un plus soumis à la main qui l'abbat ,  
Pour la main qui l'élève un autre moins ingrat ;  
Et leur montrer à tous qu'ils courent à leur perte  
Quand la route du Ciel leur est à tous ouverte.

Mais tu ne dois jamais & du mal & du bien  
Parler en Philosophe , où je te veux Chrétien.  
Garde-toy d'inspirer une vertu payenne ,  
Enseigne les motifs qui la rendent chrétienne ,  
Que Socrate ou Platon prêche la probité ,  
Toy , vien , avec saint Paul , prêcher l'humilité ;  
Et tâche , en condamnant la probité stérile ,  
De changer en chrétien l'honnête homme inutile.

Ne peins jamais les gens autrement qu'ils ne sont ,  
Ne combats point un mal que jamais ils ne font ,  
C'est au Prédicateur une erreur ordinaire ,  
Il feint pour la combattre , il forge une chimere.  
Il a beau s'escrimer , ses coups portent à faux.

Connois , vois qui t'entend , pour blâmer les défauts.  
N'imite point celui qui prêchant au Village  
Crioit qu'on réformât *table , train , équipage ,*  
*Vases , cristaux , lambris , trumeaux , glaces , plafonds ,*  
Choses dont l'Auditeur ignoroit jusqu'aux noms.

Que toujours tes portraits soient peints d'après nature ,  
Mais du cœur seulement donne-nous la peinture ,  
Et que dans tes discours on ne trouve aucun trait ,  
Qui désigne celui dont tu fais le portrait.

Dans la Chaire jamais n'introduis la satire ,  
Jamais en badinant n'y cherche à faire rire.

Gémis de l'ignorance , ou de l'abus grossier ,  
 Des siècles où l'on vit la Chaire s'égayer  
 Par tant de traits bouffons , qu'on auroit peine à croire ,  
 Si \* Barlette imprimé n'en gardoit la mémoire ,  
 Et nous n'avions encor \* Menot & le Sermon ,  
 Qui nous peint en burlesque *Et Marthe Et Madeleine*.

Il n'est de ces Sermons aucun fruit salutaire ;  
 Et quoi qu'on m'ait , enfant , assuré que le Pere  
 Qui disoit gravement , \* *soin de vous , Monseigneur* ,  
 Touchoit en faisant rire , & corrigeoit le cœur.  
 J'en doute , & crois toujours que ce bizarre Apôtre  
 Par tout ce qu'on en dit , dont je ris comme un autre ,  
 N'a sçu que faire alors , comme il fait aujourd'huy ,  
 Rire de ses Sermons , & peut-être de luy.

Pour corriger un cœur , il faut qu'en luy s'imprime  
 Un remords sérieux , un vif regret du crime ,  
 Qu'il pleure ses pechez , s'attriste en y pensant.  
 Quoy , nous attriste-t'on , en nous divertissant ?

Fuis-donc non-seulement ce burlesque profane ;  
 Mais ces traits que la Chaire également condamne ,  
 Où le Prédicateur négligeant le profit ,  
 S'égaye à faire voir & briller son esprit.

\* *Prédicateurs du 16. siècle , dont les Sermons sont imprimés.*

\* *Sermon devant M. le Prince , sur ces paroles : Omnis caro fœnum.*



Tels sont tant de Sermons qu'on suit & qu'on admire :  
 Mais' dont toujours , sans fruit , le cœur sec se retire.  
 C'est prêcher vainement , & le Prédicateur  
 Ne doit plaire à l'esprit que pour toucher le cœur.

Souvent par cent portraits placez à l'aventure ,  
 Le Sermon n'offre aux yeux qu'une vague peinture :  
 Là l'esprit incertain ne sçait où s'attacher.  
 O ! combien en voit-on qui pensent bien prêcher ,  
 Quand du cœur tour à tour parcourant les foiblesses ,  
 Ils blâment les honneurs , les plaisirs , les richesses ,  
 Tout vient dans leur Sermon , tout est mis au hazard ,  
 Nul principe établi , nulles preuves , nul art ;  
 Mais par induction traitant chaque matière ,  
 Ils n'offrent qu'une vague & confuse lumière.  
 Quand entre les objets qu'ils viennent présenter ,  
 Sur un qui me touchoit je pense m'arrêter :  
 Ils m'en offrent un autre , & celui qui l'efface ,  
 Par un autre effacé ne laisse aucune trace.  
 L'esprit court aux objets qu'ils luy viennent offrir ,  
 Le cœur sans s'émouvoir le laisse seul courir.

C'est-là toujours l'effet que produit l'abondance  
 De cette impetueuse & rapide éloquence ,  
 Que sans s'assujettir aux preuves , aux raisons ,  
 S'abandonne au détail du mal que nous faisons.

Voilà ce qu'au Sermon tout pecheur pourroit dire :

Donc, sans l'avoir instruit, jamais ne te retire,

Au portrait de ses maux ajoûte le conseil,

Et toujours sur sa playe applique l'appareil.

N'irrite point le mal qu'il faut que tu guérisses,

Ménage son esprit sans ménager ses vices,

Combats-les sans l'aigrir. *Le meilleur Medecin*

*Au malade irrité paroît un assassin.*

Mais sur tout, en prêchant, si ton zele t'applique,

A combattre l'erreur de l'aveugle Hérétique,

Toujours avec égards apprens à le traiter,

Il s'agit de l'instruire & non de l'insulter.

*La charité sans fiel s'oppose à l'imposture,*

*Et le zele Chrétien ne vomit point d'injure.*

Que jamais dans la Chaire on n'entende de toy

Que ce qui peut instruire & ranimer la foy.

Remplis bien ton Sermon, n'y souffre point de vuide,

Et que jusqu'à la fin il soit clair & solide,

Craint d'un brillant *Concept* cherchant l'éclat trompeur

De donner pour lumiere une fausse lueur ;

Cherche le VRAI dans tout ; & défends à ton zele

D'en altérer, l'outrant, la beauté naturelle.

Que toujours de la Foy les articles traitez,

Exposent aux Chrétiens de grandes veritez.

Employe

## CHANT TROISIÈME.

79

Employe en les traitant l'Ecriture & les Peres ;  
Mais ne les cite point s'ils ne sont necessaires.  
Je ne te peux souffrir quand tu viens , en latin ,  
Sans besoin nous citant , *le grand saint Augustin* ;  
Sans besoin , alleguant l'Ecole & l'Ecriture ,  
Te faire un vain honneur de ta longue lecture.

Il en est qui d'un goût , d'un esprit de travers ,  
Compilant pour prêcher cent passages divers ,  
Appliquez à transcrire , à piller un volume ,  
De l'or qu'il leur fournit ne prennent que l'écume.  
Je les connois bien-tôt , dans leurs foibles Sermons  
Les Peres sont chargez des endroits les moins bons.  
Je les entends crier quand la preuve est forcée ,  
Quand la pensée est fausse , obscure , embarrassée ,  
*Ce n'est pas moy , Messieurs , mais un Pere l'a dit.*  
Un Pere ? Je me leve & je sors de dépit ,  
Et va chercher quelqu'un qui de ces plagiaires ,  
Par un bon interdit vange l'honneur des Peres.

D'un parti condamné renonce aux interêts ,  
A l'Eglise soumis observe ses décrets ,  
*Sois instruit de ta foy si tu veux en instruire :*  
Souvent par ignorance on se laisse séduire ,  
Et pour dogmes certains par l'Eglise enseignez ,  
Le zele ose donner des dogmes condamnez ,  
Le zele ne rend point l'ignorance excusable.

Souvent à l'ignorance un orgueil plus coupable

D

Ose joindre en prêchant l'hérétique fierté,  
Et pour se distinguer corrompt la vérité.

L'Hérétique toujours aveuglé d'un faux zèle,  
Fit admirer des sots son audace rebelle;  
Si-tôt que dans la Chaire il a dogmatisé,  
Le voilà du public d'abord canonisé,  
*Digne restaurateur de la saine doctrine,*  
*Luy seul peut rétablir l'antique discipline.*  
C'est-là ce que l'on dit. Amis, peuple, parens  
Courent à ses Sermons remplir les premiers rangs,  
Chacun de son carrosse embarrasse la porte;  
L'Eglise est trop petite, on s'y presse, on s'y porte;  
Tant qu'Hérétique enfin hautement déclaré,  
Et de \* Harlay bien-tôt justement censuré,  
Le Roy même l'apprend, & par ordre suprême,  
L'envoie à la Bastille achever son Carême.

De ces Prédicateurs c'est l'ordinaire écüeil,  
Si la crainte ou l'espoir n'adoucit leur orgüeil,  
Pour être bien suivi Jean parut Hérétique,  
Pour devenir Prieur il parut Catholique,  
Tantôt l'un, tantôt l'autre, inconstant Orateur,  
Il fit tant qu'il ne fut ni suivi ni Prieur.

Pour articles de Foy certains visionnaires,  
Font en Chaire passer leurs dévotes chimères,  
Et certains esprits forts en expliquant la Loy,  
Font passer pour chimère un article de Foy.

\* Archevêque de Paris.

Ces bizarres excès sont d'un esprit qui s'aime,  
Et qui dans ses erreurs s'applaudissant lui-même,  
Trop simple, ou trop hardi, pour croire ou pour douter,  
Veut à son propre sens, aveugle s'arrêter.

Suis un guide plus sûr, crois ce que croit l'Eglise,  
Si son silence laisse une chose indécise,  
Ne la décide pas. Sur un point contesté  
Tu ne déciderois qu'avec témérité;

Sur une opinion que ta foy suspenduë,  
Respecte les Auteurs dont elle est défenduë.  
Prens alors le milieu que doit prendre un Chrétien,  
Entredouter de tout, & ne douter de rien.

Pourquoy, luy proposant une chose douteuse,  
Allarmer sans besoin une ame scrupuleuse;  
Assez d'articles surs & de points décidez,  
Donneront au pecheur des scrupules fondez.

Quand on est veritable on est toujours sévère,  
*L'Evangile par tout prêche une vie austere.*  
En vain y cherche-t'on des adoucissemens,  
On n'y trouve que croix, que veilles, que tourmens;  
*Si l'on ne vole au Ciel par la pure innocence,*  
*On n'y peut arriver que par la penitence.*  
L'Oracle est infailible, & l'on s'efforce en vain  
D'y mener les pecheurs par un autre chemin.

Mais toujours veritable en ces dures maximes,  
De défauts innocens ne nous fais point des crimes;

Je ne t'écoute pas, quand sévère affecté,  
Tu viens en décidant outrer la vérité.

Si tu blâmes des Grands le luxe & la dépense,  
Si tu veux aux habits moins de magnificence,  
Ne vas pas, Casuite, & rigoureux & vain,  
Damner pour un ruban ton innocent prochain.  
La Chaire n'admet point ce détail ridicule.  
Mais aux riches pecheurs donne un autre scrupule,  
Représente à leurs yeux la douleur & la faim  
Du pauvre abandonné qui demande du pain.  
Trace d'un Hôpital l'image lamentable,  
Peins tes freres mourans que la misere accable,  
Tandis que regorgeant d'ornemens superflus,  
La vanité leur prend des biens qui leur sont dûs,  
Alors bien-tôt la foy, la raison, la nature,  
Leur fera condamner l'excès de leur parure;  
Alors chacun honteux de ses vains ornemens,  
Peut-être à l'Hôpital envoie ses rubans.

Je te l'ay déjà dit, sois toujours veritable,  
La vérité rend seule un Sermon profitable.  
Si lors que je t'entend je puis m'appercevoir,  
Que le principe est faux dont tu veux m'émouvoir,  
Qu'icy loip du droit sens cette preuve est tirée,  
Là, de cet argument la force exagérée,  
Que d'un passage ailleurs tu détournes le sens,  
Le reste m'est suspect. D'abord je me défends,

## CHANT TROISIÈME.

77

Et te quittant , pour fruit de ta vaine éloquence ,  
J'accuse ta malice , ou plains ton ignorance.

Le peuple , cependant , aime la nouveauté ,  
Et bizarre il se plaît à la sévérité.

Quand un Prédicateur de plein pouvoir le damne ,  
C'est un Docteur , un Saint , ne fut-il qu'un profane ,  
Un ignorant , un fat ; chacun court après luy.  
C'est ainsi qu'entre ceux qui prêchent aujourd'huy ,  
On en voit qui n'ayant pour talent que l'audace ,  
Sçavent , vrais tabarins , charmer la populace.

Là le Prédicateur damne en réjouissant ,  
Et sur chaque peché fait le mauvais plaissant ;  
Là tout est mis en œuvre , & proverbes des Halles ,  
Et termes goguenards , & pointes triviales ,  
Là d'un charbon grossier les tableaux ébauchez  
N'expriment qu'en crotelque , & vertus & pechez :  
Cependant à le voir trancher sur la morale ,  
Traiter tout de peché , de crime , de scandale ,  
On diroit que le Ciel le députant exprès ,  
N'a confié qu'à luy ses oracles secrets ,  
Que seul de l'Évangile il a l'intelligence ,  
Et de conduire au Ciel une pleine puissance.

Enfin , venons au point , on l'écoute , on le suit ;  
Mais de tous ses Sermons sçais-tu quel est le fruit ?  
Le peuple qui de tout avec le temps s'ennuye ,  
De ce nouvel Apôtre examine la vie ,



## L'ART DE PRECHER,

Aux dépens du prochain , s'il fit rire les gens ,  
Le prochain à son tour fait rire à ses dépens ,  
Luy renvoyant à luy ses Sermons , ses scrupules ,  
On en fait tous les jours cent contes ridicules ;  
Tout le monde s'en mêle , & je ne peux icy  
Moy-même m'empêcher de faire celui-cy.

Un homme assez connu par ce vain caractère ,  
L'autre jour dans Paris prêchoit à l'ordinaire ,  
Et venant au détail , se mit à condamner  
Les pecheurs qui se font en carrosse traîner ;  
Il répéta vingt fois que c'étoit chose atroce ,  
Et de peché mortel traita chaque carrosse.  
En carrosse d'ami luy-même étoit venu ;  
Heureux si dans la Chaire il se fut souvenu ,  
Que l'ami l'entendoit assis dans l'Auditoire ;  
Mais le zele souvent fait perdre la mémoire.  
Enfin le Sermon fait , chacun pense au retour ,  
L'ami monte en carrosse , & luy-même à son tour  
Veut monter , mais l'ami l'arrête , & luy demande  
Ce qu'il veut ? moi ? ma place , hé quoi qu'on vous la rende ,  
Oubliez-vous si-tôt que ce seroit pecher.  
Non , non , venez à pied , Monsieur... touche Cocher.

*Fin du troisième Chant.*



# L'ART DE PRÊCHER.

---

## *CHANT QUATRIÈME.*

**H**OMMEUX furent ces tems libres du soin de plaîre,  
Où l'homme impunément pouvoit être fincère,  
Et n'avoit point encor , avec sa liberté,  
A la crainte , à l'espoir vendu la verité.  
De ces temps trop heureux courte fut la durée,  
Bien-tôt vint la fortune , & du monde adorée,  
Elle enfanta le fourbe , instruisit le flatteur,  
Mit par tout en usage un langage imposteur,  
Bannit la verité , luy déclara la guerre ,  
Et ne luy laissa plus d'azile que la Chaire.

Ce fut là que , du Ciel nous annonçant les loix ,  
A la voix du mensonge elle opposa sa voix ,

Et que les Grands flattez apprirent à la craindre ;  
Mais les Grands à leur tour osèrent la contraindre ,  
La Chaire en leur faveur admit les complimens ,  
Pour eux eut des égards & des ménagemens ,  
Et jusqu'après leur mort prenant soin de leur gloire ,  
D'un éloge funebre honora leur mémoire.

Oserois-je blâmer un usage établi ?

Va tirer , si tu peux , un grand nom de l'oubli ,  
Va te joindre à *Fléchier* dans cet employ funebre ,  
Et par là , comme luy , rendant ton nom célèbre ,  
Tu verras ton talent brigué par les Héros ,  
Et que sûrs de ta voix ils mourront en repos.

Je raille , mais , Abbé , que veux-tu que je dise ?  
Sur cet art imposteur , veux-tu que je t'instruise ,  
Qui tous les jours en Chaire ose , aux piés de l'Autel ,  
Faire un Héros , un Saint , d'un coupable mortel.

Refuse à ces flatteurs & vains Panégyriques ,  
Une voix destinée aux loix Évangéliques ,  
Et pour louer un mort cherche d'autres garants  
Que la foy des amis & l'orgueil des parens.

De sa vie au Public demande les mémoires :  
En vain sur ses ayeux feüilletant nos histoires ,  
Et le flattant d'un nom qu'il soutenoit si mal ,  
Tu l'appelles vaillant , généreux , liberal ;

Cet éloge imposteur que ton cœur désavouë ,  
 Condamne & ton Héros & ta voix qui le louë.

Cherche donc un Héros qui t'offre plus qu'un nom ,  
 Qui soit tel que Turenne , ou tel que \* Lamoignon ,  
 De qui , de son vivant partout la voix publique ,  
 Ait long-temps avant toy fait le Panégyrique.

Fais alors sans scrupule un éloge ordonné ;  
 Mais qu'à ton Héros seul ton discours terminé ,  
 Laisse des lieux communs la route générale ,  
 Tout doit rouler sur luy , loüanges & morale :

Je dis morale , Abbé , car un Prédicateur ,  
 Ne doit pas même alors parler en Orateur.  
 Ce n'est point *Pline* icy dont la voix mercenaire ,  
 Veut se faire payer l'encens dont il doit plaire ;  
 Ou qui dans le Sénat chargé de haranguer ,  
 Par de frivoles fleurs cherche à se distinguer .  
 Ne te proposes point de suivre ce modele ;  
 Tu parles dans le Temple , où , victime immortelle ,  
 Imolé sur l'Autel ton Dieu même est présent.  
 Et qui viens-tu louer ? immobile & pesant  
 Cadavre en proie aux vers , ton Héros te présente  
 Du néant des grandeurs la preuve convaincante.  
 Pourrois-tu donc alors , aux yeux de l'immortel ,  
 Ayant la mort en face , en face de l'Autel ,

\* *Premier Président du Parlement.*

Oubliant le dessein auquel on te destine ,  
Faire un Panégyrique à la façon de *Pline* ?

Double abus, dont souvent se rendent criminels  
Ceux qui dans le lieu saint à louer les mortels ,  
Prodiguent une voix qu'adopte l'Evangile :  
Complaisans , pleins d'égards , pleins d'un respect servile ,  
Ils viennent nous vanter de profanes mondains ,  
Et plus prophanes qu'eux , dans leurs éloges vains ,  
On ne trouve que traits , que tours & que pensées ,  
Des profanes Auteurs en pompe ramassées ,

Veux-tu voir dans la Chaire un éloge goûté ,  
Laisse-là des pecheurs périr la vanité ,  
Pleure sur leur tombeau , donne-leur tes prieres ,  
Et cherche dans les Saints de plus dignes matieres.  
Sçache donc les louer , c'est ce qu'en ton employ ,  
L'Eglise attend encor & demande de toy.

Travaille , & ne crois pas dans une piece unique ,  
Avoir dequoy fournir chaque Panégyrique.

Souvent dans un éloge un Saint est enchâssé ,  
Comme l'est un tableau dans son cadre placé ;  
Otez l'un , bien-tôt l'autre en remplira la place ,  
Et le Prédicateur paresseux a l'audace  
D'être prêt de prêcher , n'en changeant que le nom ,  
Tous les Saints qu'on voudra sur le même Sermon.

Ainsi j'ay sur trois Saints vû le Pere Pancrace  
Prêcher la même piece. Il prêcha saint Ignace,  
Ce saint un mois après devint saint Augustin,  
Saint Augustin ailleurs se trouva saint Martin.

Si tu veux réüssir, il faut, & tu l'avouës,  
Que tout ton Sermon soit pour le Saint que tu loues.

Connois, sçache ton Saint avant que d'en parler,  
Sois bien sûr des vertus qui l'ont pû signaler,  
Et ne t'avise pas en voulant qu'on l'honore,  
De nous faire un Roman des vertus qu'on ignore.

Mais contre un fait reçu ne vtz point t'ahourter,  
Et laissant \* Chatelain sçavamment discuter,  
Si Madelaine fut la femme Pénitente,  
Peins la comme on la peint, ta critique imprudente  
Oteroit au public, qui veut qu'elle ait peché,  
L'exemple qu'il suppose & dont il est touché.

Abbé, tu ne crois pas, comme Laurent le pense,  
Que d'être alors touchant ton sujet te dispense :  
*Il n'est aucun sujet où le Prédicateur  
N'ait dû se proposer de toucher l'Auditeur.*

Laurent, tu le connois, de bel esprit se pique,  
Et croit que son talent est le Panégyrique,  
A nul autre, en ce genre, il ne voudroit ceder.  
Je le vis l'autre jour. Dès qu'il put m'aborder,

*Je prêche, me dit-il, & vous viendrez m'entendre ;  
 C'est un Panégyrique. Où ? Vous pourrez l'apprendre ,  
 On doit avec mon nom ce soir même afficher ,  
 Et l'Eglise & le Saint qui m'engage à prêcher.*  
 En effet , dès le soir auprès des Petits Peres ,  
 Je vis son nom écrit en fort gros caracteres ,  
 Qui sortoit orgueilleux du milieu d'un placard.  
 Je m'approchay , je lus , quoy qu'il fut assez tard ,  
 Et que son nom fut seul écrit en majuscules ,  
 Qu'il devoit dans trois jours prêcher aux Camaldules.  
 C'est bien loin : Mais j'y vas souvent , & du \* Majeur  
 De ces pieux reclus je suis fort serviteur.  
 M'excuser , ç'ût été faire injure à mon homme ,  
 Qui croit que pour l'entendre on iroit jusqu'à Rome ;  
 Et qui d'ailleurs sçavoit que \* Sucy n'est pas loin.  
 Pour finir ce détail , dont tu n'as pas besoin ,  
 Tu sçauras que j'allay l'entendre. Quelle piece !  
 Le cilice jamais n'eût plus de gentillesse ,  
 Jamais saint Romuald du monde retiré ,  
 De plus de faux brillans ne se trouva paré.  
 Tout étoit de ce goût. Jamais discours , je pense ,  
 Ne m'a plus indigné. Quoy ? de la Pénitence ,

\* C'est ainsi qu'on nomme le Général.

‡ Maison de Campagne de M. le Président Lambert.

## CHANT QUATRIÈME.

84

Avoir dans son sujet un modele si grand,  
Et n'en pas dire un mot ! Je ne pus, à Laurent,  
Après qu'il eut prêché, déguiser ma colere.  
Quel fruit d'un tel Sermon, avez-vous donc crû faire,  
Dis-je en raillant. *Quel fruit, moy : j'en fais quand je veux.*  
Dit-il, mais ce n'est pas un Sermon fructueux,  
Ce n'est pas un discours touchant & pathétique  
Que l'on m'a demandé, c'est un Panegyrique.  
L'esprit seul doit briller dans l'Eloge des Saints,  
Et nous laissons le fruit à faire aux Capucins.  
Ce fut là sa réponse. Enyvré de sa piece,  
Il prit mon compliment pour une impolitesse,  
Et peut-être crut-il, que je n'avois raillé,  
Que jaloux de l'éclat dont il avoit brillé.  
Je ne me flattai point de le pouvoir réduire ;  
Mais toy qu'icy mes vers se proposent d'instruire,  
Pourras-tu ne pas voir que de tous les discours  
Que l'on peut faire en Chaire, & qu'on fait tous les jours,  
Nul ne s'offre à ta voix plus touchant, plus utile,  
Plus propre à moissonner les fruits de l'Evangile,  
Que l'Eloge d'un Saint, où l'on voit éclater  
Les vertus qu'un Chrétien peut & doit imiter.  
Ces vertus au pecheur paroissent impossibles ;  
Parle, & fais voir qu'un Saint, par ces vertus pénibles,



## L'ART DE PRECHER,

Ce Saint dont à ta voix l'Eloge est confié ,  
S'est conservé sans tache , ou s'est purifié.

Nous n'avons aucun Saint dont le Panégyrique  
Ne soit pour les pecheurs une leçon publique ,  
Autant qu'en le loüant on doit avoir d'esprit ,  
Pour mettre dans leur jour les vertus qu'on décrit ,  
Autant l'ayant loüé , doit-on avoir de zele  
Pour en faire goûter & suivre le modele ,

C'est en vain que l'esprit par l'Eloge est charmé ,  
Si par l'exemple aussi le cœur n'est enflâmé.

Il faut à l'un & l'autre, Abbé , que tu t'appliques  
Ou n'entreprends jamais aucuns Panégyriques.

Choisis d'abord ton Texte. A la Fête d'un Saint,  
Le choix t'en est permis & tu n'es pas astringé ,  
Comme en un autre jour , de suivre un Evangile ;  
Mais fuis l'allusion burlesque & puérile ,  
De ceux qui sur un Saint devant faire un Sermon ,  
Recherchent dans le Texte un rapport à son nom.  
Ont-ils de saint *Victor* à publier la gloire ?  
Dès le Texte , à coup sûr , ils parlent de *Victoire*.  
Dès le Texte , croyant ce débus éclatant ,  
Ils parlent de *constance* en loüant saint *Constant*.  
Fuis ce vain badinage , & ce rapport frivole :  
*Sois plus simple & plus vrai : la divine parole*



## CHANT QUATRIÈME.

*Demande un discours grave & toujours sérieux.*

Crois-moy , sans te piquer d'un début spécieux ,  
Prends , pour ne point donner dans ce jeu puérile ,  
De la Fête du Saint ton Texte en l'Evangile.

L'Eglise qui des Saints a bien connu l'esprit ,  
L'a marqué par le Texte à leurs Fêtes prescrit ,  
Et donné par le choix qu'elle en a voulu faire ,  
Une Evangile propre à chaque caractère.

Pourquoi t'en écarter ? Rassemble en tes desseins  
L'esprit , le caractère , & les vertus des Saints ;  
Releve leurs vertus en leur jour exposées :  
Mais n'emprunte jamais ces figures usées ,  
Qui font à l'Orateur , d'un esprit peu Chrétien ,  
Détrôner tous les Saints , pour mieux placer le sien.

Décris les actions , rarement les miracles ;  
Du pecheur il s'agit de vaincre les obstacles ,  
Du pecheur peu touché des faits miraculeux ,  
N'en fais jamais un point , n'en dis qu'un mot ou deux ,  
De la foy dans les Saints pour montrer la puissance ,  
Pour relever leur gloire & notre confiance.

En racontant leur vie , Abbé , souviens-toi bien  
Qu'on te veut Orateur & non Historien ;  
Fais , ornant les récits que le sujet demande ,  
Que ton Sermon jamais n'ait l'air d'une légende.

## **L'ART DE PRECHER,**

Supprime tout détail inutile au sujet,  
Ne nous arrête point sur un frivole objet.

Peignant de saint Louïs la bonté populaire,  
Dis, que de tout son peuple & le Juge & le Pere,  
Aux champs, comme à la ville, à tous donnant accès,  
Souvent assis sur l'herbe, il jugeoit les procès;  
Là recevoit de tous la plainte ou le mémoire:  
Mais ne t'avises pas, pour embellir l'Histoire,  
De faire de cette herbe un *Trône de gazon*;  
Ce Trône imaginaire & fait de ta façon,  
Sembleroit dressé, moins, pour donner audience,  
Que pour placer un trait de ta vaine éloquence.

Non, que je blâme icy tous les traits figurez;  
Mais il faut que toujours au bon sens mesurez,  
Employez rarement tu n'en fasses usage,  
Que de la verité pour mieux tracer l'image,  
Augmenter du discours la force & l'onction,  
Sans jamais détourner ailleurs l'attention.

Peins donc toujours le VRAI, fuis toute métaphore,  
Qui, loin de le montrer, voilant ce qu'on ignore,  
Ne sert qu'à faire voir dans un discours fardé,  
L'esprit frivole & faux de l'Orateur guindé.

A l'image élégante & pourtant naturelle,  
Des vertus de ton Saint, joins la force & le zèle.

Pour corriger en nous les vices opposez ,  
Et mêle adroitement dans les points proposez ,  
L'Eloge & la Morale , & pour blâmer le vice ,  
N'attends pas réglément que l'Eloge finisse.

C'est ainsi que stérile en use l'Orateur ,  
Il attend pour instruire & toucher l'Auditeur ,  
Que des vertus du Saint il n'ait plus rien à dire ,  
Et finissant ainsi chaque point , par instruire ,  
Souvent fait oublier à la fin du Sermon ,  
Du Saint qu'il a prêché les vertus & le nom.

Place mieux ta morale & crains qu'elle n'ennuye ,  
Quand après un Eloge il faut que l'on effuye  
Une conclusion , en soy Sermon nouveau ,  
Ou d'un autre Sermon postiche & long morceau.  
Finis donc par ton Saint , & que ta voix retrace ,  
En deux mots seulement , ce que mise à sa place ,  
Dans l'Eloge du Saint ta morale a touché ,  
Par tout où sa vertu , son exemple a prêché ;

Mais entre les vertus que prêche son exemple ,  
Sçache encor te fixer. La morale en est ample ,  
Et tu ne dois choisir , sage Prédicateur ,  
Que celle que tu crois utile à l'Auditeur.

En prêchant saint Matthieu , montre combien fidèle  
Doit être le Chrétien , quand la Grace l'appelle ;

Ou si des Publicains tu crois devoir parler ,  
Fui tous ceux qu'on pourroit par leurs noms appeller ,  
Noms connus , détestez , & devenus Proverbes ,  
Depuis qu'on les a vûs , voleurs durs & superbes ,  
Profitant des malheurs d'un siècle infortuné ,  
Changer en or la bouë où chacun d'eux est né :

N'attaque point des gens que tout le monde abhorre ,  
Laisse ces scélérats , que personne n'ignore ,  
On les attaque en vain. Tout le public , crois-moy ,  
Par l'horreur qu'il en a , les prêche mieux que toy ,  
Sans fruit de leurs pechez tu tracerois l'image ,  
Chacun peint de l'Enfer en eux le noir ouvrage.  
Que serviroient les traits dont tu peux les noircir ?  
*Quand le Sermon irrite , il ne fait qu'endurcir.*  
Ne parle que de ceux dont l'ufure cachée

Ne peut , que par ta voix , leur être reprochée ,  
De ces honnêtes gens qui croyant tromper Dieu ,  
Font le honteux métier qu'abjura saint Matthieu.

Cherchant toujours le fruit défends à ta morale ,  
Les portraits qui font moins de fruit que de scandale ,  
Ne peins que les pecheurs que l'on peut réformer ,  
Ne fais que les portraits qui ne font point nommer.

Ainsi de chaque Saint selon son caractère ,  
Tirant une morale utile & salutaire ,

## CHANT QUATRIÈME.

Tes Eloges pourront instruire , édifier ,  
Faire honorer les Saints , & nous sanctifier.

Abbé , je crois t'entendre , & qu'à propos d'E!  
Sur un bizarre usage icy tu m'interroges ,  
Cet usage établi de faire aux Auditeurs ,  
Que distingue le rang , des complimens flatteurs.  
A qui n'en fait-on pas ? aux Evêques , aux Princes ,  
Et jusqu'aux Intendans envoyez aux Provinces ?  
Enfin pour ceux qu'on voit & riches & puissans ,  
Aucun Prédicateur n'est avare d'encens.  
Encor même par là ne se croit-on pas quitte ,  
Un Grand vient au Sermon , il faut qu'on le visite ,  
Et descendant de Chaire on court remercier  
L'obligeant grand Seigneur que l'on vient d'ennuyer.

Que te dirai-je , Abbé , puisque tel est l'usage ?  
Viendrai-je seul ici crier , d'un ton sauvage ,  
O lâche complaisance ! O triste aveuglement !  
Quoi , \* saint Paul à Festus fit-il un compliment ;  
Crut-il devant les Grands devoir changer de stile ?  
A-t'il loué Felix ? a-t'il flatté Drusile ?

Je crois qu'un bon motif vous rendit complaisans ,  
Et que de la vertu cherchant des partisans ,  
Vous avez crû devoir , successeurs des Apôtres ,  
Ne pas prêcher aux Grands , côme l'on prêche aux autres.

Je crois le compliment un innocent appas ,  
Pour gagner leurs esprits ; pour faire sur leurs pas ,  
Accourir tout le peuple , & dans leurs cœurs rebelles ,  
Insinuer la voix qui les rendra fidèles.

Peut-être au Peuple même avez-vous crû devoir ,  
Faire honorer des Grands le rang & le pouvoir ,  
Et par vos complimens les rendre respectables ;  
Hé bien continuez , vous n'êtes point coupables ,  
Pourvû que vous bornant à les complimenter ,  
Dans le vice jamais vous n'alliez les flatter ,  
Et qu'éclatè , au besoin , cette voix de tonnerre ,  
Dont Dieu veut que l'on parle à ces Dieux de la terre ,  
Quand fiers de leur grandeur , de leur titre parez ,  
Loin des routes du Ciel ils marchent égarez.

Ainsi tu peux , Abbé , tu peux suivre l'usage ;  
Et puis qu'enfin , prôné comme un grand personnage ,  
La Cour te doit connoître & ne peut différer ,  
De vouloir à son tour t'entendre & t'admirer.  
Tien ton compliment prêt. La matiere en est belle ;  
Tu peux sans flatterie , & sans trahir ton zele ,  
Loüer la pieté , la sagesse du Roy ,  
Tu verras tout le monde en parler comme toy.

Ce sont là , si tu veux garder ton caractère ,  
Les Vertus où se doit borner ton ministere.

## CHANT QUATRIÈME.

45

Ce Monarque Chrétien n'attend pas que ta voix  
Viene en Chaire exposer ses grands, ses prompts exploits,  
Et joindre à l'Évangile une sanglante image,  
Des lieux où tant de fois a brillé son courage.

Ce merveilleux tableau demande un autre temps.

Fidèles Ecrivains de ses faits éclatans,  
Racine & Despréaux en donneront l'Histoire,  
Toi, tu lui dois tracer une plus noble gloire.

Laisse le Champ de Mars où brillent ses guerriers,  
Et dans un autre Champ fais voir d'autres lauriers;  
Ose, plein de respect, l'animer à combattre  
Des ennemis plus grands que ceux qu'il vient d'abat-  
tre,

Fais-lui du Conquerant distinguer le Chrétien,  
Fais-lui, pour vrai Héros, prendre l'homme de bien.

Par son zèle, l'Erreur de ses Etats bannie,  
Voit dans la même Foi la France réunie,  
Et sa main arrachant le fer & les poisons,  
Aux duels indomptez, aux sourdes trahisons,  
Fait couler plus heureux le dur siècle où nous sommes.  
C'est le plus grand des Rois. Mais les Rois sont des  
hommes,

Et jusques à la mort les hommes combattus,  
Ne peuvent qu'en veillant assurer leurs vertus.

Appren-lui que sur Lui Dieu gravant son image ,  
 En vain l'auroit rendu des mortels le plus sage ,  
 En vain versé ses dons sur lui , sur ses enfans ,  
 Et prolongé le cours de ses jours triomphans ,  
 Aux graces qu'il reçoit si son ame fidèle ,  
 Ne s'assuroit au Ciel cette gloire immortelle ,  
 Dont la gloire attachée au succès des combats ,  
 N'est qu'un crayon léger , n'est qu'une ombre ici-  
 bas.

Que d'un tour délicat en deux mots ramassée ,  
 Le compliment renferme une simple pensée ,  
 N'en crains point le succès. Un compliment chrétien ,  
 S'il est fait de bon sens , réussit toujours bien.

Mais crains , quand à la Cour tu cherches à paroître ,  
 Moins pour apprendre aux Rois , qu'au Ciel ils ont un  
 Maître ,

Que pour voir les placards qu'on affiche pour toy ,  
 Te nommer fièrement *Prédicateur du Roy*.

Que dis-je , vain honneur ! qualité qui d'un Moine  
 Peut flatter l'humble orgueil , & dont le Pere Antoine  
 Ebloüit son Couvent. D'un autre espoir touché  
 Tu crois faire à la Cour éclôre l'Evêché  
 Que couvent tes talens , que tes Sermons mitonnent ;  
 Mais crois-tu donc qu'ainsi les Evêchez s'y donnent ?



## CHANT QUATRIÈME.



Combien en a-t'on vûs , dont l'espoir orgueilleux  
N'a moissonné qu'affronts en ce champ périlleux ?  
La carrière à fournir fut toujours difficile ,  
On n'y pardonne rien , la voix , l'air & le stile ,  
Le discours , l'action , tout est examiné ,  
Et dès qu'un mot déplaît , le reste est condamné.  
La franchise en ces lieux , la droiture chrétienne ,  
Se trouvent rarement , & se souffrent à peine ;  
On n'y peut cependant voir le Prédicateur ,  
Flatter , dissimuler , mollir sur l'Auditeur ,  
Tous attendent de lui l'image de leur vice ;  
Et souvent cette image irrite leurs caprices ,  
Et le Prédicateur est traité d'indiscret ,  
Pour avoir sçu trop plaire en faisant leur portrait.  
Ne va point à la Cour que la Cour ne t'appelle ,  
Crains de prendre , étourdi , ta vanité pour zèle ;  
Borne enfin tes desirs ; sçache te contenter ,  
De ne prêcher qu'à ceux qui veulent t'écouter.

Laurent prêche à la Cour , Florent prêche au Village ;  
Lequel des deux sur l'autre a le plus d'avantage ?  
A Laurent on s'endort , & l'on pleure à Florent :  
Florent , crois moi , l'emporte , & vaut mieux que Laurent .

Si d'un Astre ennemi l'aspect peu favorable ,  
T'a de prêcher les Grands fait naître peu capable ,

Pourquoi de tes Sermons leur donner l'embarras,  
 Et prêcher sans profit à qui n'écoute pas ?  
 Choisis, choisis un champ à tes soins moins rebelle,  
 Suis dans les Missions \* Honoré qui t'appelle,  
 Au Village avec lui, fais entendre ta voix,  
 Fais par nécessité ce qu'il a fait par choix,  
 C'est tenir trop long-temps ton talent inutile,  
 Que d'ennuyer la Cour, que d'endormir la Ville.  
 Il est d'autres moissons. Les pecheurs égarez,  
 De ces eaux que tu pers font ailleurs altérez.  
 Abbé, leur ignorance accuse ta mollesse ;

Mais, que dis-je, est-ce à toi que ce discours s'adresse,  
 A toi qu'exprès le Ciel forma, si je t'en crois,  
 Pour convertir les Grands & pour prêcher les Rois.

Hé bien, du Ciel sur toi, va, cours, remplis l'attente,  
 Fais entendre aux mortels cette bouche éloquente ;  
 Monte en Chaire, il est temps. Ça, dis-tu, je le veux,  
 Qu'on me vienne razer, qu'on poudre mes cheveux,  
 Qu'on me frise & m'ajuste.... Abbé, que veux-tu faire  
 Par ces profanes soins, à qui veux-tu donc plaire ?  
 Ce vain ajustement siéra-t'il à la voix,  
 Qui doit nous annoncer, nous faire aimer la Croix.  
 Tu t'embellis le teint pour prêcher l'abstinence,  
 Tu t'ajustes, pour faire aimer la pénitence,

\* Le Père Honoré de Canuet, fameux Missionnaire. Heureux

## CHANT QUATRIÈME.

Heureux qui dans l'Eglise à prêcher engagé,  
Fut d'un air agréable en naissant partagé ;  
Mais malheur à celui qui le croit nécessaire :  
Il est d'autres moyens de toucher & de plaire,  
Je te l'ai dit cent fois, je dois le répéter :  
Abbé, c'est le Sermon qui doit faire écouter.  
Garde-toi toutefois de négliger le reste.  
Prends en montant en Chaire un visage modeste,  
Un air qui par avance annonce à l'Auditeur,  
Que c'est Dieu qui lui parle, & non un Orateur.  
Commence, & que ta voix avec soin mesurée,  
N'aille point en éclats se perdre dès l'entrée.  
Pourquoi crier toujours, daigne un peu me parler ?  
Après, s'il est besoin tu pourras quereller.  
Pourtant des Auditeurs consulte le génie,  
Les Grands veulent qu'on parle, & le peuple qu'on crie.  
Tu dois, selon leur goût, les servir tour à tour,  
Crier à saint Eustache & parler à la Cour.  
Ménageant de ta voix la force & l'étendue,  
Fais que par tout sans peine elle soit entendue ;  
L'un fuyant la lenteur court toujours en parlant,  
Craignant d'aller trop vite, un autre devient lent ;



## L'ART DE PRECHER,

On ne peut suivre l'un , l'autre on ne peut l'attendre ;  
Je les laisse prêcher , je fors sans les entendre.

Un Sermon qu'on sçait mal , fatigue l'Auditeur ,  
Il a toujours , ou trop , ou trop peu de lenteur.  
La mémoire qui tremble , ou se hâte , ou s'arrête ,  
Il faut quand tu la dis que ta Pièce soit prête ;  
Avec soin , je l'ay dis , tu dois l'étudier ,  
Tu dois de ta mémoire aussi te défier :  
Tu sçais quelles en sont quelquefois les disgraces ,  
Quand un mot qui t'échappe , ou qu'imprudent tu passes ,  
T'arrête , ou sur tes pas te faisant revenir ,  
Te trouble , te fais taire , & brusquement finir.

Que toujours donc par cœur ta Pièce soit apprise ,  
Mais aussi qu'à l'esprit la mémoire soumise ,  
N'ose point le gêner , & reçoive aisément  
D'une phrase ou d'un mot le soudain changement ,  
Sois prêt , quand tu la sens vacillante ou confuse ,  
De fournir d'autres mots pour ceux qu'elle refuse.  
Le discours , je l'ay dit , sur le champ enfanté ,  
N'a , ni le même sel , ni la même beauté ;  
Mais enfin , il vaut mieux quand il coule sans peine ,  
Qu'un discours mieux rangé que la mémoire gêne.

Possede-toi par tout , & conserve en disant ,  
L'esprit sur ta matiere attentif & présent ;  
Ne la pers point de vûë , & quoi que tu proposes ,  
Parois moins t'appliquer aux paroles qu'aux choses.

Ménage aussi ton feu. Souvent un Orateur  
Croît à force de cris échauffer sa lenteur ,  
Et n'ayant point en lui d'ardeur vive & légère ,  
Emprunte en s'agitant une ardeur étrangere :  
C'est ainsi que sentant approcher le combat ,  
On voit que s'étourdit le timide soldat ,  
Et semble par ses cris appeller son courage ;  
Pendant que le Héros tranquille dans l'orage ,  
D'un geste ou d'un regard portant par tout l'effroy ,  
Sors vainqueur de Senef , de Lens & de Rocroy.

Ce n'est point par le bruit qu'on marque sa vaillance ,  
Ce n'est point par le bruit qu'on soutient l'éloquence ,  
Et le Prédicateur aura beau s'agiter ,  
S'il n'a dans lui le feu qu'il tâche d'exciter.  
C'est en vain qu'il le cherche , & quelque effort qu'il fasse ,  
S'échauffant par machine , il me paroît de glace.

Jamais , en prononçant ne fais ces durs efforts ,  
Qui semblent disloquer & mouvoir tout le corps :

Aux gestes naturels que ta main exercée,  
 Obéisse à ta voix & marque ta pensée.  
 Que l'œil suive la main, se ferme rarement,  
 Et toujours du discours s'accorde au mouvement.

Sois & parois touché. Sans art & sans étude,  
 Ton geste aura toujours assez d'exactitude,  
 La nature conduit la main, l'œil & la voix,  
 Et les sçait au discours accommoder tous trois.  
 L'art ne doit te servir qu'à te régler sur Elle;  
 Car toujours la nature est élégante & belle.  
 Ces gestes déréglés, ces dehors vicieux,  
 Dont \* Lucas & \* Senleque, Auteurs ingénieux,  
 Ont tracé dans leurs vers la burlesque peinture,  
 Ne sont point ceux que forme, ou prescrit la Nature.  
 C'est là pourtant l'erreur dont on s'est aveuglé,  
 Prenant pour naturel tout geste déréglé,  
 Tel qu'à plus de justesse en vain on sollicite,  
 De sa grossiereté croit se faire un mérite.  
 Tous ses amis ont beau lui dire & lui crier,  
 Changez cet air, ce ton, ce geste si grossier:  
 Non, répond-il, grossier jusque dans sa réponse,  
 Je ne puis devenir beau Prêcher, j'y renonce.

\* Ces Auteurs ont fait des Poèmes sur le geste.

Ainsi fier des défauts qu'on lui reconnoissoit,  
Loin de se corriger Jacques s'applaudissoit,  
En disant, *quant à moi je prêche l'Evangile.*  
Il se sçavoit bon gré de n'être pas docile.

De cette folle erreur, tâche, désabusé,  
D'avoir en prononçant cet air, ce geste aisé,  
Que donne la nature ou que l'art nous enseigne :  
Mais que pourtant ce soin jamais ne te contraigne,  
Je t'aime mieux grossier, que fi, toujours contraint.  
Tu suivois la mesure où ton geste s'astraint.  
Parle avec art : mais crains que ton exactitude  
Ne nous fasse de l'Art appercevoir l'étude.  
Donne de bons Sermons, prêche comme \* Joli,  
Je te pardonnerai de n'être pas poli.

Joli, je m'en souviens, j'ai vû dans mon enfance,  
A ses Prônes courir le peuple en affluence,  
Joli sembloit vouloir faire, à force de bras,  
Entrer le repentir dans les cœurs scelerats,  
Tant son geste agité gardoit peu de mesures.  
Et Giroust (tu l'as vû, du moins tu te figures  
Quel il dût être au bruit que fait encor son nom)  
Giroust faisoit trembler les pecheurs au Sermon,

\* *Carré de S. Nicolas, depuis Evêque d'Agen.* E iiij

## **POE L'ART DE PRECHER,**

Sçavant les convainquoit , touchant les faisoit craindre ,

Sans que jamais pourtant on ait pû le contraindre

D'arranger mieux son geste & de s'étudier ,

A se donner un air moins rustre & moins grossier.

En faveur du Sermon l'on pardonne le reste ;

Est-il Prédicateur qui ne peche en son geste ?

Dont la voix , l'action , n'ait rien de dur , de faux ?

Combien dans les meilleurs trouve-t'on de défauts ?

L'un semblant affecter une voix délicate ,

Dit du bout de la langue un Sermon qu'il frelate :

L'autre semble en prêchant répéter sa leçon.

L'un de chaque finale en aigrissant le son ,

Sembler dans le Palais un Avocat qui plaide.

Dans un autre un ton bas si réglement succede

Aux tons plus élevez , qu'on diroit , que deux voix ,

Que deux Prédicateurs nous prêchent à la fois.

L'un ne nous parle ici que par Enthousiasme ,

L'autre là soupirant semble oppressé d'un astme ;

L'un ferrant trop les dents nous parle du gozier ;

L'autre les ouvrant trop s'égozille à crier ;

L'un fronce le sourcil , l'autre fait la grimace ;

Ici l'un semble prêt à sauter de sa place ;



L'autre à sa Chaire est là, comme un terme, attaché ;  
 L'un semble en le blâmant ricanner au péché ;  
 L'autre joignant les mains & fermant la paupière,  
 Semble en investivant faire à Dieu sa prière ;  
 L'un arrondit les bras sur la hanche placez ,  
 L'autre toujours en l'air les jette balancez.  
 Défauts que l'Auditeur dissimule & pardonne,  
 Quand la piece, d'ailleurs, est, ou lui paroît, bonne,  
 De quelque air qu'on prononce, il écoute, applaudit,  
 Et méprise un Sermon quand il n'est que bien dit.

Si vingt siècles plutôt la sublime sagesse,  
 D'un Dieu né parmi nous, eut éclairé la Grèce ?  
 Démosthène, crois-moi, du profane Orateur,  
 Distinguant mieux l'Apôtre & le Prédicateur ;  
 A la seule action, n'eut point semblé réduire  
 L'Art de persuader, dont il vouloit instruire :  
 Mais quand, docte Orateur, on le vit avancer,  
 Que ce grand Art consiste à sçavoir prononcer,  
 On ignoroit encor la puissance suprême,  
 De cette vérité qui parle d'elle-même ;  
 On ignoroit que Dieu, voulant la publier,  
 N'emploiroit que la voix de l'Artisan grossier.

Ces temps sont arrivez. A ta voix confiée ,  
La même verité doit être publiée.

Laisse-donc au Bareau , laisse à d'autres , la loy  
Qu'établit Démosthene , & ne la prens pour toy ,  
Qu'autant que tu sçauras joindre l'art de bien dire ,  
Aux soins plus importants que tu dois te prescrire.  
Dis , si turpeux , ainsi que Démosthene eût dit ;  
Mais de PIERRE Pescheur prens le zele & l'esprit.

Songe à nous convertir , & ne pense à nous plaire ,  
Que quand pour nous toucher ce soin est nécessaire ,  
Et que tes Auditeurs , aisez à rebuter ,  
Veulent que l'action aide à faire écouter.  
En ce point seulement , ménage leur foiblesse ;  
Corrige tout défaut , tout dehors qui les blesse ,  
Et de ta voix d'abord fais-leur goûter les sons ,  
Pour leur en faire après mieux goûter les leçons.

Devoir d'un Ministere , ou toujours charitable ,  
Doit être , tout à tous , ton zele infatigable ;  
Sçavoir s'accommoder à des goûts differens ,  
A l'Ignorant , au Docte , au Peuple , comme aux Grands.

Ne dis point qu'à la Cour le zele est inutile ,  
La Cour a des Chrétiens aussi-bien que la Ville ;

Et tu dois d'autant plus y ranimer la foy,

Que la Cour sert d'exemple ; & du peuple est la Loy.

Quel fruit plus consolant attends-tu de tes peines ?

Que de voir, de l'éclat des fortunes humaines,

Les Grands moins éblouis, jaloux d'un autre honneur,

Et du Ciel, aspirer, à l'éternel bonheur ?

Sur leurs égaremens quoi que tous s'étourdissent,

Peut-être quelquefois en secret ils gémissent,

De se voir loin du Ciel, pour lequel ils sont nés,

Crus, estimez heureux & vivre infortunés.

Profite des momens où leur oreille écoute,

Et d'un autre bonheur leur découvrant la route,

Fais-leur s' sanctifier & porter en Chrétiens,

Du joug de leur grandeur les superbes liens.

Découvre le poison que cachent leurs maximes ;

Mais ne te borne pas à combattre leurs crimes :

Fais-leur connoître encor, censeur plus rigoureux,

Qu'un plaisir innocent est souvent dangereux.

Apprens-leur, qu'un péché dont reste le scandale,

N'est qu'à demi détruit, & qu'en vain on étale

D'une conversion l'équivoque dehors,

Si le cœur ne suit pas la réforme du corps.

Ainsi sur chaque point leur foy développée ,  
Découvrant les erreurs dont leur ame est trompée :  
L'honnête homme à la Cour redeviendra Chrétien,  
Et croira faire un mal de ne pas faire un bien.

Alors , de la vertu trop funestes obstacles ,  
L'attachement au jeu , les profanes spectacles ,  
Ne seront plus traités d'usages innocens ;  
L'indispensable loy de captiver ses sens ,  
Et de fuir les écueils de la vertu Chrétienne ,  
Justifiera ta voix qui veut qu'on s'en abstienne.

Des Sermons à la Cour tel doit être le fruit ,  
Tel le cherchent tous ceux que la Chaire y produit.  
Là , Bossuet , Grignan , Mascaron , Fromentiere ,  
Le Bouts , Faure , & Dom Cosme ont porté la lumière ,  
Là Bourdaloüe encor plus que jamais goûté ,  
Fait voir & fait peut-être aimer la vérité.  
Déjà Gaillard le suit , & de ce grand modèle  
Il imite la force & seconde le zèle ,  
Et bien-tôt , comme Hubert , applaudis à la Cour ,  
On verra Soanin & la Roche & la Tour.  
Là bien-tôt Dom Jérôme annonçant l'Evangile ,  
Moissonnera les fruits qu'il moissonne à la Ville.

Là l'éloquent Fléchier, le touchant Desfalleurs,  
 Dans Boileau, dans Anselme auront des successeurs.  
 Là bien-tôt animé d'une plus noble audace,  
 Viendra tonner la Ruë, & quittant le Parnasse,  
 On entendra la voix qui charma les neuf Sœurs,  
 Etablir de la Foy l'empire & les douceurs.

O ! s'il m'étoit permis de nommer par avance  
 Ceux qui nés pour la Chaire en fondent l'esperance,  
 Et qui du ministere en essayant le poids,  
 N'ont encor qu'à demi fait entendre leur voix,  
 De combien d'autres noms brilleroit cet Ouvrage !  
 Ici pour exciter ton zèle & ton courage  
 Je te pourrois nommer la Ferté, Maffillon,  
 Maure, Quinquet, Portail, Surian & Bignon :  
 Bignon ; car quel crois-tu que fera ce génie,  
 Dont la vaste science à l'éloquence unie  
 Semble suffire à tout, si propre à tant d'emplois,  
 Il a comme le reste & la force & la voix.  
 Cheminais, en quel rang nè doit-on pas le mettre ?  
 Est-il quelque succès qu'on n'eût dû s'en promettre ?  
 Si la foible santé ne nous eût allarmez  
 Par les mêmes Sermons dont il nous a charmez.

Combien d'autres encor, du Ciel nés pour la gloire  
Du sein ici d'Ignace, & là de l'Oratoire,  
Dans le Clergé nourris, élevés des Couvens,  
Ecloront d'Orateurs saints, zélés & sçavans ?  
Plein de nobles sujets chaque Ordre en fera naître,  
Et mes vers à leur gloire auront servi peut-être,  
Du moins, si d'âge en âge on y lit mes avis,  
On applaudira ceux qui les auront suivis.

*Fin de l'Art de Prêcher.*

DE

L'AMITIÉ.





# DE L'AMITIÉ.

---

## CHANT PREMIER.

**J**E chante l'Amitié. C'est elle qui m'inspire,  
 Attentif à ses loix, soumis à son empire,  
 Toujours pour mes Amis plein d'une égale  
 ardeur,

Je viens des tièdes cœurs échauffer la froideur,  
 Et des parfaits Amis proposant les modèles,  
 Confondre & démasquer les Amis infidèles.

Vous qui sçavez remplir un si charmant devoir ;  
 Vous qui trouvez le temps de m'aimer, de me voir,  
 Et n'attendant de moi ni bienfaits ni services,  
 Me comblez tous les jours de mille bons offices,

Que je n'ay jamais vûs , plus froids , moins généreux ,  
M'oublier inutile & me fuir malheureux.

Vous de qui je reçois & la preuve éclatante ,  
Et le charme secret d'une Amitié constante ;  
Amis sages & vrais d'un commerce si doux.

Favorisez mes Vers que je n'offre qu'à vous.

L'AMITIÉ vient du Ciel , Dieu même nous l'inspire ,  
Dieu qui Maître absolu de tout ce qui respire ,  
Ordonna que le cœur qu'il forma de sa main ,  
Se conservant pour lui se prêtât au Prochain.

Lui-même il imprima sur l'informe Nature  
La loy d'une Amitié tendre , sincère , pure ,  
Et l'homme de sa main fut à peine formé ,  
Qu'il suivit le penchant dans son cœur imprimé.  
Seul avec son épouse , Ami sage & fidèle ,  
Il aîna , fut aimé d'une ardeur mutuelle ,  
Tous deux dans cet amour l'un par l'autre affermis ,  
Se virent mariez sans cesser d'être Amis.

Le mariage , joug aujourd'hui si pénible ,  
Fut pour eux un lien doux , léger & paisible ,  
L'Amitié n'y trouva ni tourmens , ni dégoûts ,  
Et ne s'éteignit point par un amour jaloux.  
Ils ne conçurent pas , que , pour être ordonnée ,  
L'Amitié dût entr'eux se refroidir gence ,

Qu'il leur fût impossible, unis de s'estimer ,  
Et d'être Amis , ayant fait serment de s'aimer.  
De ce raffinement le bizarre caprice  
N'infecta point leur cœur, alors exempt de vice ,  
La qualité d'époux, le doux nom de Moitié ,  
Ne fut point un obstacle à leur tendre Amitié.

Heureux , si jusqu'à nous, leur prompt obéissance ,  
Ayant avec leur sang transmis leur innocence ,  
Héritiers de leur cœur, ce cœur infortuné ,  
Comme ils l'avoient reçu , nous eût été donné.  
Guidé par son panchant , chacun , Ami fidèle ,  
Seroit de l'Amitié la règle & le modèle ;  
Et parmi les humains à la raison soumis ,  
On n'eût jamais trouvé d'Amans , ni d'Ennemis.

Mais le temps fut trop court d'une Amitié si belle ,  
Dieu fut désobéi ; l'homme devint rebelle ,  
Le Peché dans les cœurs mit la division ,  
Et ne les réunit que par la passion.

L'innocente Amitié sans honte violée ,  
Timide se cacha , du grand monde exilée ,  
Son nom y resta seul. Sous ce nom emprunté  
S'autorisa l'Amour , regna la vanité ,  
L'intérêt fomenta son avide espérance ,  
L'Amitié fut réduite à la seule apparence.

Et l'homme à l'Amour propre éperdûment livré,  
De lui-même vécut, & mourut enyvré.

A L'HONNÊTE aussi-tôt on préféra L'UTILE,  
Il ne fut plus de cœur innocent & tranquille,  
Coupable & malheureux on se vit tour à tour,  
Déchiré par la haine & troublé par l'Amour.

L'Hymen, de l'Amitié le doux & sûr asile,  
Devint des passions un commerce servile;  
L'ambition, l'Amour, l'avare soif du bien,  
La crainte d'être seul, en furent le lien.  
Le mari fut honteux d'être Ami de sa femme,  
Et tous deux éteignant d'une légère flâme  
L'ardeur capricieuse & les feux passagers,  
On les vit, quoi qu'ensemble, agir en étrangers.

L'Amitié, qui du sang devoit prendre sa force,  
Ne fut de l'intérêt que le titre & l'amorce;  
Le père aux yeux du fils parut un dur censeur;  
Le fils aux yeux du père un secret ravisseur,  
Qui compte les momens où sa vieillesse lente,  
Des biens qu'il veut saisir suspend l'avidé attente:  
Esclave du plaisir ou de l'ambition,  
Chacun pour Amitié compta sa passion.

Tels depuis le péché sont devenus les hommes,  
Tels les voit-on encor dans le siècle où nous sommes.

Aux droits les plus sacrez préférant l'interêt,  
Ici, l'un contre un fils sollicite un Arrêt;  
Et là, jettant l'opprobre en sa propre famille,  
D'un hôte & d'un parent l'autre féduit la fille.

D'hommes on voit par tout la terre fourmiller,  
Nés pour s'entre-détruire, ardens à se piller;  
Les femmes pour se voir des maris séparées,  
Aux piés des Tribunaux gémissent éplorées;  
Et là, rompant trop tard leur silence discret,  
Les maris font plaider leur honte & leur secret.

Aux lieux même, où des cœurs une voix solennelle,  
Semble en avoir juré l'union éternelle,  
On a vû la discorde, & courant s'enfermer,  
Les hommes vivre ensemble & mourir sans s'aimer.  
La gloire, le plaisir, le soin de la fortune,  
Un semblable exercice, une étude commune,  
Ont de societez parfemé l'Univers;  
Mais en voit-on quelqu'une en tant d'états divers,  
Qu'ait produit l'Amitié, que l'Amitié soutienne,  
Ou par qui l'Amitié fleurisse & s'entretienne?  
A peine l'Amitié voit-elle en chaque corps,  
De ses plus saintes loix observer les dehors;  
C'est-là qu'en s'assemblant les cœurs se desunissent,  
Que d'injures, de torts les hommes se ternissent,

Et que parmi les soins que chacun a promis,  
On ne met point celui d'être & de vivre Amis.

On en veut, cependant, il faut, dit-on, s'en faire;  
Mais que's Amis veut-on? Ceux, qui dans une affaire,  
Par leur autorité, leur crédit & leur bien,  
Peuvent de l'intérêt devenir le soutien :  
Ce sont-là les Amis que chacun se propose,  
Chacun veut des Amis pour avoir autre chose ;  
Un Ami sans crédit feroit honte ou pitié,  
On cherche des Amis & non pas l'Amitié.  
L'Amitié, l'Amitié n'est presque plus comptée  
Au nombre de ces biens dont notre ame est flattée.  
On court après la gloire, on est âpre pour l'or;  
Mais tous de l'Amitié négligent le trésor.

Ici l'un de Sçavant aspirant à la gloire,  
Avec, ou sans esprit surcharge sa mémoire,  
Flatté de parler seul, ou du moins de primer,  
Et de voir ses écrits & son nom s'imprimer.  
Là, pour être six fois payé de son salaire,  
L'autre s'instruit dans l'art d'embroûiller une affaire,  
Et riche nuit & jour sur des contrats collé,  
Travaille à s'assurer le bien qu'il a volé.  
L'autre a déjà mangé, vieillissant à la Guerre,  
Trois fois les revenus & le fonds d'une Terre,

Qui, sans changer de rang, vieux Officier poursuit,  
 Aux dépens de son bien la gloire qui le fuit.  
 L'autre dans le Clergé s'intrigue, agit, signale  
 Son ardeur à parler de Dogme & de Morale,  
 Qui murmure déjà de n'être pas placé,  
 Et dit que le mérite est mal récompensé.  
 Un autre dans la robe aspire à l'Intendance,  
 Comme au moindre des prix qu'on doit à sa prudence.  
 Où dans le seul Palais Magistrat renfermé,  
 Soupire après le sac dont il est affamé.  
 Un autre pour plaider, attend qu'une famille  
 S'égorge par vengeance, ou par fraude se pille.

Tous en divers états ont le même motif,  
 A la gloire, au profit, chacun est attentif;  
 Chacun veut élever son nom & sa fortune,  
 Et la honte ou la gloire à tous en est commune.  
 Ce motif au travail endurecit l'Artisan,  
 Ce motif à la Cour retient le Courtisan,  
 Par ce motif l'un veille, il agit, il travaille,  
 L'autre court s'ennuyer & bâiller à Versailles;  
 L'autre chez le Ministre assidu chaque jour,  
 Va jusqu'à ses Valets, humble, faire sa Cour.

Ce motif, dites-vous, n'est point ce qui vous touche;  
 Vous le dites : hé bien, j'en croirai votre bouche.

Où , je veux que les soins dont vous vous consommez ,  
D'un plus noble motif soient toujours animez ;  
Que sur le bien public votre zele se fonde ,  
Et qu'un heureux succès à ce zele réponde.

Hé bien , de vos talens le Roy sçait faire cas ,  
Il vout met , vous au rang des premiers Magistrats ,  
Vous , il veut que marchant en Flandre , en Allemagne ,  
Officier Général , vous fassiez la campagne ;  
Et vous sans intérêt à l'Eglise attaché ,  
C'en est fait , vous aurez bien-tôt un Evêché.....  
Enfin votre fortune à tous est établie ,  
Et de titres pompeux votre Race annoblie.  
En cet heureux état ne vous manque-t'il rien ?  
Vous comptez vos Emplois , vos honneurs , votre bien ,  
Ici , vous jouissez d'une Charge importante ;  
Là , trois fois vous touchez dix mille-écus de rente ,  
Dans ce charmant détail de vous rien n'est omis ,  
Qu'un seul bien qui vous manque , & ce sont des Amis.

Ainsi l'homme attentif dès sa tendre jeunesse  
A briguer les honneurs , à chercher la richesse ,  
D'un veritable Ami n'oseroit se flatter ,  
Et c'est-là le seul bien qu'il ne sçauroit compter.

L'Amitié loin de nous , loin du monde exilée ,  
Rarement de l'exil se montre rappelée ,



Peu sçavent, vrais Amis, en observer les loix ,  
 A peine un siècle entier en fournit deux ou trois ,  
 Coupable d'autant plus , aveugle est la paresse ,  
 Qui d'un trésor si doux néglige la richesse ,  
 Que chacun en connoît , en ressent la douceur ,  
 Que chacun , quand il veut , en devient possesseur ,  
 Qu'il convient à chacun ; & qu'un Ami sincere  
 Est le plus grand des biens & le plus necessaire.

De tous les autres biens le Ciel trop ménager ,  
 En différentes mains les voulut partager ;  
 Aux uns d'un sang illustre il donne la Noblesse ,  
 A ceux-ci la Valeur , à ceux-là la Sagesse ,  
 Chacun propre à l'emploi qui lui fut destiné ,  
 Aux soins de son état se renferme borné ;  
 Toujours dans ses talens le Héros se resserre ,  
 Caton dans les Conseils , Alexandre à la Guerre ,  
 Chacun reçût un don d'un autre distingué.

A peu , comme à LOUIS, on vit tout prodigué ,  
 Peu , comme ce Héros , joignant dès leur jeunesse ,  
 L'intrépide courage à la mûre sagesse ,  
 Ont sçû , grands dans la Guerre , & grands dans le repos ,  
 Rassembler en un seul tous les autres Héros.

Mais à tous les humains une main libérale ,  
 Pour la tendre Amitié donne une pente égale ,

Ce talent est pour tous. Nul homme n'est formé  
Qu'il n'ait, s'il veut, le don d'aimer & d'être aimé.  
L'un dans l'état obscur où la honte le cache,  
L'autre au milieu des soins où l'intérêt l'attache,  
Sous un toit inconnu le Berger ignoré,  
D'une superbe Cour le Monarque adoré,  
Le tranquille Bourgeois, le Soldat sous les armes,  
De la noble Amitié reconnoissent les charmes;  
Chacun sçait estimer ce plaisir innocent,  
Chacun jusqu'aux Héros, le goûte & le ressent.  
Sur les plaisirs du cœur, ils font ce que nous sommes,  
Il leur faut des Amis, ainsi qu'aux autres hommes;  
Toujours aux yeux du peuple en spectacle donnez,  
De leur propre grandeur ils se trouvent gênez,  
Si leur cœur quelquefois se découvrant sans crainte,  
Ne sçait de l'Héroïsme adoucir la contrainte,  
Et faire choix d'un cœur noble, prudent, discret,  
Qui de leurs grands desseins partage le secret.  
Achille eut dans Patrocle un cœur fidèle & tendre,  
Le sage Ephestion fut l'Ami d'Alexandre,  
Un Héros non moins grand que ces Héros fameux,  
A peut-être aujourd'hui fait un choix plus heureux;  
Et dans une ame encor & plus noble & plus belle,  
Trouvé tout l'agrément d'une Amitié fidelle.

Un homme sans Amis n'est homme qu'à demi,  
 \* Timon, même, Timon, des hommes l'ennemi,  
 Ce Misantrope altier, dont la noire satire,  
 De tout le genre humain fit gloire de médire,  
 Qu'Athènes, vit d'orgueil & de haine animé,  
 Répandre des écrits où chacun fut nommé;  
 Timon chercha pourtant un témoin de sa haine,  
 Un confident des fruits de sa maligne veine,  
 Au sein duquel, son cœur pût verser à foison,  
 De ses noires vapeurs le fiel & le poison.

De l'homme pour aimer la nature est formée;  
 La loi de l'Amitié dans nos cœurs imprimée,  
 Nous fait à chaque pas avouer, malgré nous,  
 Qu'elle est de tous les biens le plus grand, le plus doux.  
 Par tout de l'Amitié brillent les avantages,  
 On en trouve par tout d'éloquentes images;  
 Dès qu'on ouvre les yeux, on voit dans l'Univers,  
 L'assemblage éclatant de tant de corps divers,  
 Devoir tout leur éclat au noëud qui les assemble:  
 Image des mortels, qui nés pour vivre ensemble,  
 Doivent à l'Amitié leur éclat & leurs biens.  
 Sans elle, mille fois on vit les Citoyens,  
 De l'aveugle discorde embrassant les maximes,  
 Du Trône renverser les Princes légitimes;

D'un dur & triste joug follement se charger,  
Et se livrer en proie aux mains de l'Etranger.

De la Division tant de suites terribles,  
A tous de l'Amitié sont des leçons sensibles :

Chacun a son malheur ou sa prospérité,  
Le cœur dans l'un & l'autre inquiet, agité,  
Succombe, s'il ne trouve un Ami secourable,  
Qui soutienne le poids qui l'élève, ou l'accable.

La fortune vous rit ? Il faut pour en jouir,  
Qu'avec vous un Ami vienne se réjoûir,  
Que vos yeux sur les siens mesurant votre joye,  
Y lisent le bonheur que le Ciel vous envoie.

Le sort vous est contraire ? On soutient tout ses coups,  
Quand un fidèle Ami les soutient avec nous.

\* Scipion loin de Rome exilé par l'envie,  
Donnant à l'Amitié les restes de sa vie,  
Consolé par les soins d'un \* Ami généreux,  
Crut retrouver un sort plus doux & plus heureux,  
Que quand, trois fois Vainqueur de la fière Cartage,  
Du farouche Asdrubal il recevoit l'hommage,  
Et forçoit les Romains d'honorer sa vertu,  
Du nom de l'Africain qu'il avoit abbatu.

\* P. Corn. Scipion, le premier des deux qui ont eu le surnom d'Africain. Tit. L. 22. et suiv.

\* Latin.

Un Ami lui resta, ce fut pour ce grand homme.

Un bien plus précieux que la faveur de Rome.

En vain de l'Amitié néglige-t-on l'appui,  
En vain l'homme ose-t'il, ne vivant que pour lui,  
N'avoir aucuns Amis : la nature l'oblige  
D'implorer, malgré lui, l'Amitié qu'il néglige.

\* *Où sont donc mes Amis ?* s'écrioit en fureur,  
Abandonné de tous ce barbare Empereur,  
Qu'on vit à la nature, à l'Amitié rebelle,  
Dans le sang le plus cher tremper sa main cruelle;  
Et de tous les humains ennemi furieux,  
Goûter l'affreux plaisir de se rendre odieux.  
Au moment que vengeur de ses noirs parricides,  
L'Arrêt fut prononcé contre ses jours perfides;  
En lui de l'Amitié le soin se réveilla,  
Il en vit le besoin, ignoré jusques-là,  
Contraint de s'arracher une vie exécration,  
Sa lâche main cherchoit une main secourable,  
Qui du moins épargnât à ce Prince inhumain,  
La honte de mourir de son infâme main.

Le goût de l'Amitié ne peut jamais s'éteindre.  
On a beau s'étourdir, beau déguiser, beau feindre  
Chacun sent qu'il est doux d'en observer les loix,  
Et de tous les mortels c'est la commune voix.

O, dit l'homme indiscret, dont la bouche imprudente,  
 Trouve de ses secrets la charge trop pesante,  
 Et qui les voit bien-tôt follement confiez,  
 Passer de l'un à l'autre & par tout publiez :  
*O qu'il nous seroit doux, de trouver dans un autre*  
*Un cœur fidèle & sûr, formé comme le nôtre,*  
*A qui, toujours ailleurs l'homme dissimulé*  
*Parlât, & sans retour après avoir parlé,*  
*Déposant de son cœur l'incommode mystère,*  
*Ignorât le chagrin de n'avoir pu se taire.*

O qu'un Ami, dit-on, est un bien précieux !  
 Tous jusqu'aux faux Amis, jusqu'aux cœurs vicieux,  
 Senteht que l'Amitié peut réparer le vice,  
 Du moins en pallier, en couvrir l'injustice.

Le triste Créancier qui vient dans le Palais,  
 Plaider pour un argent qui se consume en frais,  
 Et que la procédure a déjà par avance,  
 Privé des biens que doit lui ravir sa Sentence.  
 Dans l'état douloureux où son Procès l'a mis,  
 Que dit-il ? *Qu'il est doux de trouver des Amis*  
*Dont l'Amitié sincère aille avec confiance*  
*Solliciter pour lui la première Audience,*  
*Et fasse à leur crédit à propos employé,*  
*Donner ce qu'on refuse au droit mal appuyé.*

Ainsi dans l'Amitié chacun a sa ressource,  
Trésor toujours ouvert, inépuisable source,  
Que peut-on désirer qu'elle ne donne pas ?  
Elle seule fournit, sans soin, sans embarras,  
Tout ce qui dans le monde, & vous touche, & vous flatte.  
Vous goûtez d'un grand nom la gloire délicate,  
L'argent accumulé chez vous par mille soins,  
D'un secours toujours prompt assiste vos besoins,  
Chez vous la volupté regne délicate.

O combien l'Amitié seroit plus précieuse !  
D'un cœur digne de vous sçachez faire le choix,  
Vous trouverez en lui tous ces biens à la fois :  
Mais vous n'y verrez point cette jalouse envie,  
Ces regards ennemis dont la gloire est suivie ;  
Ces dégoûts qu'après soi traîne la volupté ;  
Ces soins dont est le riche à toute heure agité.

Toujours de l'Amitié la douceur est la même,  
Toujours sçai, un Ami vous plaire, s'il vous aime,  
A vos moindres besoins toujours prêt d'accourir,  
Il ne garde ses biens que pour vous secourir :  
Si son cœur quelquefois à la gloire sensible,  
Court du brillant honneur la carrière pénible,  
Vous partagez l'éclat qu'il en peut recueillir,  
Et la gloire sur vous vient toujours rejaillir.

Votre âme est alarmée, il vient à vos alarmes ;  
 Vous pleurez, par ses pleurs il console vos larmes ;  
 Et toujours prêt pour vous de tout sacrifier,  
 Il sçait vous donner tout, tout faire, & l'oublier.

Est-il chez les humains un peuple si farouche  
 Qu'une telle Amitié n'amolisse & ne touche ?  
 Dites, dites, combien vous vous sentez touché ?  
 Quand du parfait Ami que je n'ay qu'ébauché,  
 \* Corneille sur la Scene a tracé la peinture.

Quelles émotions ne sent point la nature ?  
 Quand l'Ami d'un Ami connoissant le danger,  
 Aux dépens de son sang vient, court le dégager,  
 Et lorsque *Marian* pour souffrir le supplice,  
 Veut être *Héraclius* & le fils de *Maurice*.

Cette noble Amitié touche, saisit les cœurs ;  
 Le Parterre en silence, & les Loges en pleurs,  
 Admirant des Héros d'un tel effort capables,  
 Souhaitent des Amis à ces Héros semblables :  
 Tout le peuple à l'envi, pour les voir, accouru,  
 Les redemande encor quand ils ont disparu ;  
 De leur tendre Amitié chacun veut voir la Scene ;  
 Ils font presque oublier *Andromaque* & *Chimène*.

Si l'Amitié nous touche en un rôle inventé,  
 Quel agrément pour nous auroit la vérité ?

\* Dans la Tragédie d'*Héraclius*.



Quel charme pour le cœur, quelle secrète enyie,  
De trouver des Amis prompts à donner leur vie,  
Prompts à nous témoigner ce parfait dévouement ?  
Ainsi de l'Amitié nous saisit l'agrément,  
Et le cœur prend, instruit par l'Art & par la Fable,  
Le goût d'une Amitié réelle & véritable.

Le triste souvenir d'un Ami précieux  
Arrête ici ma main, pour essuyer mes yeux,  
Et je sens attendri déjà couler mes larmes,  
Traçant de l'Amitié ces doux, ces heureux charmes.

Où, \* cher Timoleon, tant que Dieu l'a permis,  
Dans l'un & l'autre sort nos cœurs toujours Amis,  
L'un pour l'autre toujours pleins d'ardeur & de zèle,  
Ont goûté la douceur d'une Amitié fidèle.

Ton cœur, je m'en souviens, noble, grand, généreux,  
Pour le mien moins parfait eut un penchant heureux,  
Et ne cherchant en moi qu'une tendresse égale,  
D'un mérite inégal oublia l'intervale.

Alors par mêmes soins, même étude formez,  
Des mêmes sentimens nous fûmes animez ;  
Nous eûmes l'un pour l'autre une égale constance,  
Le mérite entre nous mit seul quelque distance.

\* Le P. Timoleon Chaminais, Jésuite, mort jeune, & déjà dans la réputation d'un des premiers Prédicateurs de ce siècle.

Combien, combien de fois, de douleurs accablé,  
M'as-tu fait mépriser ce qui m'avoit troublé ?  
Mille fois à toi seul, mes peines confiées,  
Les versant dans ton sein y furent oubliées;  
Mille fois de chagrin mon courage abbatu,  
Retrouva dans le tien la force & la vertu.

Plus sensible aux douceurs d'une Amitié constante,  
Qu'au charme ébloüissant d'une gloire éclatante,  
Admiré dans Paris, souhaité de la Cour;  
Tu venois avec moi l'oublier chaque jour.

Le Ciel, à qui déjà tu fus digne de plaire,  
De tes saintes vertus avançant le salaire,  
T'enlevé, & de tes jours retranchant la moitié,  
Il abrége ta vie, & non, mon Amitié;  
Je la conserve encor, & ma Muse en ces rimes,  
D'une sainte Amitié n'enseigne les maximes,  
Que pour y répéter ce que tu m'as appris,  
Et te trouver encor dans les Vers que j'écris.

*Fin du premier Chant.*

DE  
L'AMITIÉ.

---

CHANT SECOND.



Vous, qui touché d'un bien si doux, si nécessaire,  
Cherchez une Amitié noble, tendre, sincère :  
Choisissez vos Amis. C'est par ce choix d'abord,  
Que l'Amitié se fait un bon ou mauvais sort.

Ce choix dépend du cœur ; c'est au cœur à le faire,  
Et jamais un Ami n'aura l'art de vous plaire,  
Jamais pour vous son cœur n'aura rien de touchant,  
Si le vôtre pour lui ne sent aucun penchant.

Si le cœur fait le choix, la raison l'examine,  
C'est elle qui le fixe & qui le détermine ;  
Et le penchant du cœur conduit par la raison,  
Est ce qui, des Amis, forme la liaison.

Consultez donc toujours, consultez l'un & l'autre,  
Si votre choix vous donne un cœur comme le vôtre,  
Si la raison l'approuve, allez, il est permis,  
Et d'aimer qui vous aime, & de vous dire Amis.

Toujours dans un penchant si propre à vous séduire,  
Laissez à la raison le soin de vous conduire,  
Et souffrez que toujours prompte à vous éclairer,  
Elle s'oppose au goût qui peut vous égarer.

Il en est dont le cœur (soit qu'il soit né bizarre,  
Soit que de jugement le Ciel leur fut avare,)  
Saisit d'abord les airs qu'il devoit mépriser,  
Et parmi les Amis qu'il peut se proposer,  
Ne s'attache qu'à ceux, dont les folles manières,  
Par un bizarre excès se rendent singulières.

Ce fut ainsi qu'à Rome autrefois \* Tigelin,  
Ayant, sous les faux airs, qu'eut depuis Trivelin,  
Par son étourderie & son libertinage,  
Fait rire le public & pleurer l'homme sage;  
Quelque mépris qu'on eût pour ses airs éventez,  
Jusques dans le Sénat ils furent adoptez,  
Et qu'on en vit bien-tôt la mode autorisée,  
Placer l'homme frivole à côté de \* Thrasée.

\* *Tigellinus*, *Sueton*, in *Neron*.

\* *Thraseas* le plus sage des Romains. *Tacit*.

Alors des Jeux publics éternels spectateurs ,  
A l'Arène , au Théâtre on vit des Sénateurs ,  
Dont l'air extravagant & la mine étourdie ,  
Plus que les Histrions donnoient la Comédie :  
Siffler , ils se croyoient du public applaudis ,  
Et mettant leur mérite à vivre en étourdis ,  
Chaque jour ils couroient porter leur ridicule  
Au Cirque , au Champ de Mars , aux Jardins de Luculle.

Ayez un autre goût , choisissez pour Amis  
Ceux qu'à la regle exacts , à la raison soumis ,  
Vous verrez , sur les loix du devoir inflexibles ,  
Entrer laborieux dans les routes pénibles ,  
Par où , de quelque emploi que l'on soit revêtu ,  
Se forme le mérite & s'acquiert la vertu.

Ne cherchez point d'Amis dans la folle jeunesse ,  
Parmi ceux qui toujours reculent la sagesse ,  
En qui déjà prévaut la molle oisiveté ,  
Et qui se déguisant leur propre lâcheté ,  
Pensent que leur folie est bienfaisance d'âge ,  
Qu'en eux , à point nommé , reviendra le courage ,  
Qu'on les verra reglez , sages , laborieux ;  
D'autres hommes enfin , quand on les verra vieux.

Attendez donc aussi que l'âge les meurisse.  
Sans principes , sans mœurs , livrez à leur caprice ,

Et la raison sur eux n'ayant aucun pouvoir,  
Une sage Amitié pourroit-elle en avoir?

Ce n'est point l'Amitié, c'est le plaisir qui lie  
Ceux que le même goût & la même folie  
Fait sous le nom d'Amis se voir, se fréquenter,  
Trop indignes du nom qu'ils osent emprunter,  
Ils n'ont de l'Amitié que la frivole image,  
Et si de mes leçons ils veulent faire usage,  
Il faut qu'un généreux, un noble & prompt effort,  
Les arrache à l'ivresse où leur âme s'endort.

Mais ne vous trompez pas, & jamais pour ivresse,  
D'un cœur lâche & rampant ne prenez la bassesse;  
Jamais d'un âge vif n'attribuez au feu,  
L'habitude à mentir, l'art de tromper au jeu,  
Cè qui d'excroc, de fourbe, & d'homme sans parole,  
Marque du caractère une jeunesse folle:  
Ces vices sont de l'homme, & non de l'étourdi,  
Et qui, loin d'en rougir, y persiste hardi,  
Connu pour mauvais cœur & pour âme perverse,  
Né doit d'aucuns Amis prétendre au doux commerce.

Toujours à la raison soumettez votre choix;  
Mais qu'elle ait le loisir de vous donner sa voix:  
Consultez-la long-temps, attendez sa réponse,  
Ne faites aucun pas avant qu'elle prononce.

D'un penchant prompt & vif sçachez vous défier ,  
 Il ne fera plus temps de le rectifier ,  
 Quand en ayant suivi la vitesse égarée ,  
 L'imprudente Amitié se fera déclarée :  
 Il faudra soutenir , ou ce choix imprudent ,  
 Ou d'un esprit léger le reproche évident.  
 Jamais , jamais d'Ami ne prenez le langage ,  
 Sans bien connoître à qui votre discours s'engage.

Vous dites que Dorante est déjà votre Ami ,  
 Dorante qui de vous n'est connu qu'à demi ;  
 L'avez-vous vû souvent ? *Une fois chez Sylvie :*  
 Une fois , ~~une~~ fois ; mais je n'ay de ma vie ,  
 Trouvé de cœur mieux fait , d'esprit plus éclairé ,  
 Par tout déjà pour lui je me suis déclaré ;  
 Ma bourse , ma maison , tout est à son service ,  
 Au mérite des gens je sçai rendre justice ,  
 Et pour les démêler je ne veux qu'un moment :  
 Oüi : mais pour les aimer allez plus lentement.

Laissez aux vains Héros de Cyrus , de Clélie ,  
 D'un prompt engagement la soudaine folie.  
 Que le grand \* *Artamène* aille insulter vingt Rois ,  
 Pour plaire au bel objet qu'il n'a vû qu'une fois ;  
 Que gravant dans son cœur sa belle & fière image ,  
 Il l'adore , en soit fou , se batte , fasse rage.

\* *Héros de Roman.*

Ce fat & sot début d'un Amour empressé  
Sera peut-être au goût d'un Amant insensé :

Mais ce n'est point ainsi que l'Amitié doit naître,  
Les Amis pour s'aimer doivent mieux se connoître,  
L'Amour impétueux court d'un pas violent ;  
Mais la sage Amitié marche d'un pas plus lent.  
*\* Massinisse en un jour voit , aime & se marie ;*  
Le vieux Polidamas eut la même furie,  
Il vit Cloris , l'aima , son brusque & fol Amour  
Fit publier ses bans , & sa honte en un jour.

L'Amitié n'admet point d'égarement coupable ,  
Et l'on n'est point Ami , si l'on n'est raisonnable.

Que jamais de ce nom ne soit chez vous nommé  
Celui qui dès l'abord aime & veut être aimé.

Craignez de votre orgueil de vous rendre la dupe ,

Souvét quand nous voïons qu'à nous plaire on s'occupe,  
Et qu'un Ami nouveau jure , en nous embrassant ,  
Qu'en nous est un mérite , un charme si puissant ,  
Que sans délibérer il force de se rendre :  
A ce discours flatteur on se laisse surprendre ,  
De ces airs conquérans , notre orgueil encensé ,  
Est charmé d'un Ami qui n'a point balancé ,  
Il plaît ; on l'aime ; on laisse au mérite vulgaire ,  
Cette lente Amitié , qui doute , & délibère.

*\* Vers de la Scythiste de Mairat.*



## CHANT SECOND.

135

Mais quelquefois pourtant , d'un instinct prévenu ,  
On devient , sans le voir , Ami d'un inconnu ,  
Et sur la seule idée , ignorant son visage ,  
Son mérite & son nom nous touche , & nous engage.

Sans s'être jamais vus , Cléobule & Damis ,  
Par cet instinct secret se trouverent Amis ,  
Pour quelques intérêts obligez de s'écrire ,  
Leur esprit se fit voir , leur vertu se fit lire ,  
Et leur cœur l'un à l'autre au hazard exprimez ,  
Se sentirent bien-tôt l'un pour l'autre formez ;  
Ainsi furent les noeuds , qui de loin les unirent ,  
Une Amitié parfaite aussi-tôt qu'ils se virent ,  
L'estime , du penchant peut suppléer au choix ;  
Mais rien de la raison ne remplace la voix.

Loin donc de l'Amitié l'ardeur précipitée ,  
Qui de crainte , d'espoir , de transport agitée ,  
D'un plaisir criminel inspire le poison ,  
Et ne saisit le cœur qu'en ôtant la raison.

L'Amant , en vain , l'Amant , sous un dehors perfide ,  
Jure à celle qu'il aime une Amitié solide ;  
Il a beau mille fois en faire le serment ,  
Il ne peut être Ami quand il se trouve Amant.  
Un Amant plus à lui qu'à la beauté qu'il aime ,  
Toujours dans son Amour se recherche lui-même ,

Foible ou perfide Ami , quand il est écouté ,  
Dangereux ennemi , quand il est rebuté.

Camille , de Cléon se vit long-temps aimée ,  
Et de plaire à Silvain , Lise parut charmée ;  
Ce cher & tendre amour à la fin a cessé ,  
On évite Cléon , & Silvain est chassé.  
Pour se payer des frais d'un Amour inutile ,  
Cléon au Châtelet fait assigner Camille ,  
Il poursuit de son cœur le dédommagement :  
Silvain moins sage encor , veut que le Parlement  
Contraigne par Arrêt Lise d'être constante ,  
Et pour s'en faire aimer , il plaide son Amante.  
Ainsi dans tous les temps a-t'on vû chaque jour ,  
En honteux procedez dégénérer l'Amour.

Craignez donc de l'Amour les liaisons coupables ;  
Vous dont le sexe aimé vous fait trouver aimables ,  
Vous à qui la beauté , l'esprit & l'agrément ,  
Ne donne aucun Ami qui ne veuille être Amant .  
Que toujours la fierté , l'honneur , la bienséance ,  
De cette folle ardeur s'oppose à la naissance.

De l'Amour sans éclat on ne rompt point les nœuds ,  
Cet éclat est toujours ou funeste ou honteux ;  
Qu'elle brûle , ou s'éteigne , en un cœur allumée ,  
La flamme de l'Amour n'est jamais sans fumée .

Elle laisse après elle , ou mépris ou soupçons ,  
 Ou tempête orageuse , ou froids & durs glaçons  
 Dans les restes d'un feu qui toujours le dévore ,  
 L'un plonge le poignard dans le sein qu'il adore ;  
 L'autre par un mépris qui sçait mieux le venger ,  
 Etouffe ses Amours jusqu'à les négliger.

Fuyez ces durs liens , vous , dont le cœur fidèle  
 Cultivant l'Amitié , la veut rendre éternelle ;  
 A l'Amour , l'Amitié peut descendre aisément ,  
 A l'Amitié l'Amour remonte rarement ;  
 Son penchant inquiet le fait , de l'esperance  
 Retomber dans la haine , ou dans l'indifférence.  
 Sçachez donc l'éviter. Non qu'il ne soit permis ,  
 D'un sexe différent de choisir des Amis ;  
*L'esprit n'a point de sexe* , il est parmi les femmes ,  
 De grands , de nobles cœurs , il est de belles ames ,  
 Dont l'exacte vertu sçait du sexe , en aimant ,  
 Eloigner la foiblesse , & garder l'agrément.

Souvent dans les conseils d'une sage Héroïne ,  
 Le Ciel fait aux Héros qu'à sa gloire il destine ,  
 Trouver d'un avis sûr le secours important ;  
 Chaque siècle en fournit un exemple éclatant ;  
 Tantôt c'est une Epouse , & tantôt une Mere ;  
 Et tantôt une Amie & prudente & sincère ,

Qui doit à sa vertu les doux & chastes nœuds ,  
Dont s'attache auprès d'elle un Héros vertueux ,  
Et qui par sa sagesse est digne , consultée ,  
D'entrer dans ses secrets & d'en être écoutée ,  
Choisissez des Amis libres des passions ,  
Sources d'entêtemens , & de divisions .

En vain de l'Amitié cherchez-vous les délices ,  
Où de l'aveugle orgueil régentent les caprices ;  
Et croyez-vous trouver de bons , de vrais Amis ,  
Parmi ceux qu'à son joug l'Avarice a soumis ?

Non , il n'est point d'Ami sincère & véritable  
Dans les lieux où l'argent semble seul souhaitable ,  
Où saisi de l'ardeur d'amasser de grands biens ,  
Chacun de s'enrichir devore les moyens .

Qui s'affie aux Bureaux où l'intérêt préside ,  
Sera toujours pour vous Ami faible ou perfide .

Là vous verrez des cœurs , en apparence unis ,  
Mais de qui tous égards , tous devoirs sont bannis :  
Des hommes , qui livrez à l'amour des richesses ,  
Sçavent mettre à profit jusques à leurs caresses ;  
Honnêtes , quand un air humain , officieux ,  
Assure les larcins qu'ils dérobent aux yeux :  
Mais brutaux , de vrais Ours , pour quiconque , inutile  
Apporte à leur usure une Amitié sterile .

Dans un commerce avare , où chacun pense à soy ,  
Vous les verrez agir sans honneur & sans foy ,  
Ne s'unir d'interêts que pour mieux se surprendre ,  
Tous avides d'avoir , tous attentifs à prendre ;  
Sourds , adroits , ennemis cherchant à dépouiller  
Ceux mêmes dont leurs mains se servent pour piller ,  
Là vous vous instruirez dans l'art d'être faussaire ,  
D'avoir un esprit double , une ame mercenaire ;  
Là vous pourrez sçavoir comment on peut , d'un prêt ,  
Tirer , sans aucun risque , un énorme intérêt ;  
Voler , piller par tout , engraisser l'avarice ,  
Autoriser la fraude , appuyer l'injustice ,  
Faire marcher l'usure avec pompe , en grand train ,  
Et pour tous ses Amis se faire un cœur d'airain .  
Il n'est point d'Amitié parmi ces cœurs sordides ,  
Et si-tôt que d'argent les hommes sont avides ,  
Le sang même , le sang ne sçauroit les unir .  
Quel Testament voit-on , si sage à prévenir ,  
D'un aïde héritier l'attente intéressée ,  
Duquel , frere , neveu , tante , sœur offensée ,  
Devant les Tribunaux ne viennent disputer  
L'argent , le peu d'argent qu'il semble leur ôter ?  
Un riche meurt , j'entends des cris qui retentissent ,  
Ah ! ce sont ses enfans qui pleurent , qui gémissent ;

Non , ce sont des parens tous prêts de s'égorger ,  
Pour un legs que chacun croit devoir partager.

Si de l'aveugle argent vous adorez l'idole ,  
Croyez-moi , vous n'avez qu'une Amitié frivole ;  
Ami , selon qu'on ouvre , ou qu'on ferme la main ,  
Aujourd'hui vif Ami , lâche ennemi demain.

Choisissez un Ami qui pour toute richesse ,  
Ne cherche en ses Amis qu'une égale tendresse ;  
Un Ami généreux , d'un cœur noble & constant ,  
Qui bornant ses desirs , & de son sort content ,  
Sçache se refuser à d'injustes salaires ,  
Et vivre de ses biens , ou de ceux de ses Peres.

Fuyez donc l'interêt. Fuyez également  
De l'indocile orgueil l'aveugle entêtement :  
Fuyez un Ami vain , qui rempli de lui-même ,  
Veut l'emporter en tout jusques sur ceux qu'il aime.

Ces esprits inquiets , de la gloire affamez ,  
Ne sçavent point aimer , encor moins être aimez ,  
N'avoüant pour Ami que l'Ami qui les flatte ,  
Entr'eux on ne voit point d'Amitié délicate ,  
Par eux toujours d'autrui le sort est envié ,  
Le mérite par eux est toujours décrié.  
Vivent-ils à la Cour ? Si leur secrette intrigue  
N'arrive à la faveur , aux emplois qu'elle brigue ,

Si par ses grands talens un homme renommé,  
Chéri par la vertu, par ses mœurs estimé,  
Dans un rang envié voit placer son mérite,  
De ce choix applaudi leur vanité s'irrite;  
Pour leur être ennemi c'est assez d'être heureux.

Cherchent-ils à la Guerre un rang plus dangereux?  
À peine peuvent-ils pardonner à Turenne,  
La gloire qu'il acquit, sage & grand Capitaine.

Aux Ouvrages d'esprit bornant leur vanité,  
Ont-ils sur le Parnasse un sort moins agité?  
Bien-tôt, bien-tôt l'orgueil, en irritant leur bile,  
Des Muses va porter dans le séjour tranquille,  
La discorde effrénée, & du Rimeur jaloux,  
Bien-tôt sur le Poète on voit tomber les coups.  
Bien-tôt tel, qui pillant Despreaux ou Racine,  
Croit avoir hérité de leur fureur divine,  
Pour cacher ses larcins qu'il donne barboüillez,  
Déchire les Auteurs que lui-même a pillés.

Sont-ils de l'éloquence entrez dans la carrière?  
Ont-ils mis, fiers Docteurs, quelque Ouvrage en lumière?  
Veulent-ils se donner par de galans écrits,  
Par de jolis traités, le nom de beaux esprits?  
Ont-ils tenté l'essai de quelque expérience?  
Professent-ils enfin quelque Art, quelque Science?

Si le goût du Public leur préfère un rival,

Le Public, disent-ils, juge & décide mal.

Ainsi toujours l'orgueil, aveugle & vain critique,  
Du mérite envieux combat la voix publique.

Ainsi plus d'une fois chez \* Mabile-Cramoisy,

D'un Ecrivain jaloux le libelle à moisy ;

Et malheur aux Auteurs dont les heureux Ouvrages,

Ont de tout le Public mérité les suffrages,

Plus leur gloire a d'éclat, plus elle a d'agresseurs,

Quel Auteur, quel écrit n'a pas eu ses censeurs ?

Craignez dans un Ami le jaloux caractère,

Qui, quand on applaudit, seul s'obstine à se taire ;

Qui jusqu'en ses Amis du mérite envieux,

Ne voit aucun éclat qui ne blesse ses yeux.

Cherchez donc un Ami, qui droit & véritable,

Garde pour tout le monde un esprit équitable ;

Qui distingue le bon, & veuille l'approuver ;

Qui jamais sur autrui ne cherche à s'élever ;

Qui sentant pour la gloire un désir légitime,

Du mérite estimé sçache aussi faire estime ;

Que pour s'en faire un grand il ne néglige rien ;

Mais qu'il sçache en trouver un plus grand que le sien,

Et loin que d'un Ami le mérite le lasse,

Qu'il veuille que toujours son Ami le surpasse.

\* Faneux Libraire.



Que libre de l'envie, il estime en autrui,  
 Quel que soit son talent, ce qu'on estime en lui;  
 Si son bras de Fleurus eut part à la victoire,  
 Qu'à d'autres bras encore il en donne la gloire:  
 S'il est Auteur, qu'il sçache estimer des Auteurs,  
 Et s'il prêche, écouter d'autres Prédicateurs.  
 Sans chagrin, sans effort rendant à tous justice,  
 Qu'à ses propres rivaux lui-même il applaudisse.

Mais veut-on de son choix ne se point repentir?  
 D'Amis dignes de vous sçachez vous assortir.  
 On doit se reconnaître en celui que l'on aime;  
 On doit dans un Ami se retrouver soi-même:  
 Cherchez-y votre goût, votre esprit, & vos mœurs;  
 Par là s'affortiront différentes humeurs.

Par le choix de vos cœurs, marquez-en la noblesse,  
 Craignez de ressembler à ceux dont la paresse  
 Dishonorant la place où le Ciel les a mis;  
 Ne choisissent jamais que d'indignes Amis.

Le Ciel qui, comme il veut, règle notre naissance,  
 A mis en chaque rang certaine bienfaisance,  
 Qui dans un rang plus bas défend de s'abaisser,  
 Et jamais l'Amitié ne doit nous déplacer.

La Charité doit seule, au pauvre, au misérable,  
 En quelque rang qu'il soit, tendre un bras secourable;

Elle doit faire aimer tout le monde sans choix :  
 Mais l'exacte Amitié doit suivre d'autres loix :  
 A tous la Charité se donne sans réserve ;  
 A des Amis choisis l'Amitié se conserve ;  
 Fidèle à ces deux loix le cœur se croit permis ,  
 Et d'aimer tout le monde , & d'avoir peu d'Amis.

Que toujours l'Amitié commence par l'estime ,  
 Et ne suivez jamais cette basse maxime ,  
 Qui du rang , du mérite apprend à se gêner ,  
 Et cherchant des Amis qu'on puisse dominer ,  
 Ne fait trouver de goût qu'à d'indignes hommages ,  
 Et traite les Amis comme des gens à gages.  
 Sans aucune vertu , sans naissance , & sans nom ,  
 Pour être Ami d'Agis tout homme paroît bon ,  
 Pourvu qu'il soit toujours libre avec les gens qu'il hante ,  
 Nul ne contraigne en lui sa bassesse indolente.  
 Jamais son goût Bourgeois ne lui fit estimer ,  
 Ni choisir des Amis que l'on puisse nommer ;  
 Le mérite , l'esprit , la qualité l'étonne ,  
 Mais avec ses Valets , il rit , il *polissonne* .  
 A table comme au jeu c'est un homme divin ,  
 Quand il a pour seconds : \* *Picard* ou \* *Poitevin* .  
 Il est plus d'un Agis , on en compteroit mille  
 Dans la Province un jour , n'importe en quelle Ville ,

## CHANT SECOND,

209

Je crus à l'Intendant devoir faire ma Cour.  
Ah ! vous avez , dit-il , fort bien pris votre jour ;  
Vous venez à propos , j'ai bonne compagnie ;  
Vous en ferez , allons , & sans cérémonie.  
Je reste , on sort , chacun prend sa place , & je vois :  
Se placer avec moi dix femmes de Bourgeois ,  
Qui chacune à l'envi galamment familière ,  
Lui portèrent d'abord une santé grossière.  
*C'est à vous , Monseigneur , de Monseigneur traité ,*  
Il ne m'en parut pas pourtant plus respecté :  
*Vous voyez , me dit-il , comme on vit en Province ,*  
*Il faut , quand on s'y trouve , en user en bon Prince :*  
Mais en Province , moi , répondois-je tout bas ,  
J'ai vu des Intendans , illustres Magistrats ,  
Qui graves , sans hauteur , familiers sans bassesse ,  
Sçavoient faire chez eux régner la politesse ,  
N'avoir que des Amis qui leur faisoient honneur ,  
Quoi qu'aucun ne se fît appeller *Monseigneur*.

Dans le choix des Amis , gardez la bienséance.  
Mais lorsque la vertu remplace la naissance ,  
Quand à tous ses devoirs un cœur fidèle & prompt ,  
Du sort par son mérite a réparé l'affront ,  
Cherchez son Amitié sans scrupule & sans honte ,  
Vous connoîtrez Artus , & tout ce qu'on en conte ;

C'est un fat qui, dit-on, de noblesse entêté,  
Pour aimer la vertu la veut de qualité.

Choisissant des Amis, on dit qu'il les oblige  
De fournir les quartiers que pour Malte on exige,  
Et que quand parmi ceux dont il a fait le choix,  
Il s'en trouve quelqu'un qu'il soupçonne Bourgeois,  
Du rang de ses Amis d'abord il le dégrade,  
Sans qualité pour lui tant le mérite est fade.

On croiroit ce portrait à plaisir inventé,  
Si l'on ne sçavoit trop, que d'autres ont porté  
Plus loin, plus loin encor, leur goût pour la noblesse;  
Jusque dans le Baptême un nom Bourgeois les blesse,  
Ils voudroient que pour eux on eut banni des Fonts,  
Des Apôtres grossiers les trop vulgaires noms;  
Et que d'eux, les nommant César, Pompée, Auguste,  
On donnât une idée & plus noble & plus juste.  
Du moins, un Orateur, homme de qualité,  
Refusa de louer, en étant invité,  
Un Saint canonisé depuis trois mois à Rome,  
Un Saint qui par malheur n'étoit pas Gentilhomme,  
Ce feroit, disoit-il, més-allier ma voix;  
Ce Saint est un grand Saint, mais il étoit Bourgeois.  
Un autre qui, dit-on, prêchoit en Allemagne,  
N'étoit, en instruisant le peuple à la Campagne,

## CHANT SECOND.

27

Avoüer, en Adam, l'alliance d'autrui,  
A moins que l'on ne fût aussi noble que lui,  
Et croyoit ne pouvoir, sans dégrader ses Peres,  
A d'ignobles Chrétiens donner le nom de freres?

D'hommes si singuliers ce ridicule ourré,  
Dans le choix des Amis s'est mille fois montré:  
Les Amis dont les noms sont toujours à la bouche,  
Dont on se fait honneur, dont l'Amitié nous touche,  
Sont ceux qui n'ont souvent que de la qualité.  
Un Ami vertueux, à peine est-il compté,  
On le nomme avec peine, avec peine on le loue,  
C'est beaucoup, pour Ami que sans honte on l'a-

volle.  
Dromo, jadis Bourgeois, petit fils d'un Mercier,  
Aujourd'hui Gentilhomme, & fils d'un Officier,  
Entêté du crédit que son argent lui donne,  
Dans la foule jamais ne regarde personne,  
C'est-là, dit-il, d'un ton arrogant & moqueur,  
Ce qui s'appelle avoir du goût, & du cœur.

Du goût? Quoi, c'est par goût, par grandeur de  
courage,  
Qu'il fronce le sourcil, qu'il bouffit le visage,  
Qu'il marche fierement, & qu'un air inhumain  
Gourmande en lui tous ceux qu'il trouve en son chemin.

Non , de son lâche cœur connoissant la bassesse ,  
Il est d'autant plus fier , qu'il a plus de foiblesse ,  
S'il affecte ces airs , c'est pour mieux nous cacher  
Le cœur , le lâche cœur qu'il doit se reprocher.

Quoi donc ? parmi le peuple , & dans la foule obscur ,  
Ne s'en trouve-t'il point dont la vertu soit pure ?  
N'est-il personne enfin que , sans se dégrader ,  
Dromo , le fier Dromo , ne puisse regarder ?

Phédon est vertueux , Phédon a du courage ;  
Ah ! que Dromo pour lui déride son visage ,  
Et daigne au moins jeter , en faveur de ce nom ,  
Un regard sur la foule où se cache Phédon.

Vous cherchez des Amis , mais le destin contraire  
Vous ôte , dites-vous , le seul moyen d'en faire ,  
Sans bien & sans appui , peu s'en fait , indigent :  
Trouve-t'on des Amis quand on n'a point d'argent ?  
Hé quoi donc l'Amitié se vend , s'achète-t-elle ?  
Est-ce à force d'argent qu'on la rend immortelle ?  
Et prend-on des Amis , comme on prend des Valets ;  
Voulez-vous embellir vos Jardins , vos Palais ,  
Abattre d'un côté , pour rebâtir de l'autre ,  
Et toujours consultant & \* Manfard , & \* le Notre ,  
Dans de nouveaux desseins , à grands frais engagé ,  
Bâir trente Maisons , & n'être point logé ?

\* *Famulus Apiblicus.*

\* *Famulus Jardinier.*

Voulez-vous voir briller vps salons inutiles ,  
De vases , de cristaux , & de glaces fragiles ,  
Et dans un vain amas de bronzes , de bijoux ,  
Mettre tout \* Malafer , & tout \* Dautel chez vous ?  
Plaignez-vous , j'y consens , que d'or pour vous avare ,  
Le sort s'oppose au goût de ce luxe bizarre ;  
Plaignez-vous , que le Ciel vous refusant du bien ,  
Vous ait , d'être plus fou , retranché le moyen.

Mais enfin , répondez , le sort qui vous outrage ,  
Vous ôte-t'il aussi le moyen d'être sage ?  
D'être bon , vertueux , honnête , modéré ,  
Tel qu'on veut un Ami , pour en être assuré.

Heureux ! si le destin , contraire en apparence ,  
Des biens & des honneurs vous ôte l'esperance.  
Peut-être à l'Amitié bornant tous vos desirs ,  
Vous en ferez aussi vos uniques plaisirs.

Non , ne vous plaignez point , que l'ingrate nature  
Vous donnant des parens d'une fortune obscure ,  
Ils ne vous ont laissé ni richesse , ni rangs ,  
Montrez votre vertu , j'oublierai vos parens.

Blandus est à la Cour , il est droit & sincère ,  
On ne demande point quel rang avoit son Père ,  
On ne va point chercher , si des *Romains Blandus* ,  
Les Blandus d'aujourd'hui ne sont point descendus :

Plus sage que Bagard, qui prouvant sa noblesse,  
 Nous cite *Abagarus* *attrochis* Roi d'Edesse,  
 Et veut qu'un de ses fils après mille hasards,  
 Soit en France venu produire les Bagards.  
 Blandus sçait mépriser cette vanité folle,  
 Qui se fait dans l'Histoire une race frivole :  
 Il croit, quoique les noms ne soient pas differens,  
 Que les Blandus ont pu n'être pas tous parens,  
 Et n'a point déterré de monument antique,  
 Qui de leur parenté fût la preuve autentique.

Quoiqu'à ses vrais parens Blandus se soit borné,  
 Et sans honte avouant le sang dont il est né,  
 Il sçache aux yeux de tous être fils de son pere,  
 Son Amitié n'est pas à ses Amis moins chere.

Que vous manque-t'il donc ? la bonne mine ? l'air ?  
 Vous riez. Quoi la mine, un tein plus, ou moins clair,  
 La taille, la figure, & les traits du visage,  
 Dans la sage Amitié sont-ils de quelque usage ?  
 L'Amour, le fol Amour, par là déterminé,  
 Peut vouloir un objet de ces grâces orné.  
 Esope (ce nom seul doit servir de réponse)  
 Esope tel qu'il fut, tel que son nom l'annonce,  
 De plus, fils d'un esclave, eut, sage & vertueux,  
 Plus d'Amis que Crésus, ce Roy si somptueux.



Le mérite suffit pour remplir l'intervale  
Que met entre deux cœurs la fortune inégale ;  
Et quel que soit le sort dont on est abbatu ;  
La vertu rend égaux ceux qu'unit la vertu.

Ainsi de Théobinde une illustre Princesse,  
A trouvé la vertu digne de sa tendresse.  
Elle qui pour ayeux ne compte que des Rois ,  
Epouse d'un Héros fameux par ses exploits ,  
Toujours dans ce haut rang son Amitié fidèle ,  
Conserve à son Amie & ses soins & son zèle.

D'un véritable Ami qui sage a fait le choix ,  
Compte pour rien son rang, son nom ou ses emplois.  
Dans l'état le plus humble , & dans le plus sublime ,  
Voulez-vous des Amis ? faites qu'on vous estime ,  
De quelque rang qu'ils soient vous en serez aimé ,  
Si dans vos fonctions vous étant renfermé ,  
On vous voit observer toute la bienséance ,  
Que prescrit à chacun l'état & la naissance.

Consacré dans la Robe aux emplois de Thémis ,  
A l'Armée , à la Cour vous aurez des Amis ,  
Pourvu qu'en vous jamais l'habit, l'air ne démente ;  
De sage Magistrat la conduite prudente.

Tous de votre Amitié se tiendront honorez,  
Amis pour eux plus chers, Juges plus assurez,  
Que ceux qui sous des airs, des habits peu sortablez,  
Partagent, familiers, leurs plaisirs & leurs tables.

O ! qu'aveugle est celui qui croit dans le Clergé,  
Ou dans un autre état à l'Eglise engagé,  
Se faire des Amis, quand on voit qu'il oublie,  
Ce qu'en se présentant son habit seul publie !  
Ces saints, ces saints devoirs, par les plus débauchez,  
D'un ton aigre & malin si souvent reprochez,  
A qui de son état manquant aux bienfaisances,  
D'un état étranger usurpe les licences.

O ! vous, qui peu sensible aux loix de votre état,  
Magistrat, Juge, Abbé, Prêtre, Moine, Prélat,  
Comptez pour bons Amis, pour Amis veritables,  
Ceux chez qui vous prenez ces airs peu respectables.  
Souvenez-vous du jour où Blaise enfin berné,  
Vit les Amis auxquels il s'étoit adonné,  
Par d'insultans mépris lui payer le salaire,  
D'avoir, se dérangeant, espéré de leur plaire.

Il se vit riche Abbé, presqu'encore Ecolier,  
Mais charmé de l'habit & de l'air Cavalier,

Et réduit à porter un habit plus modeste,  
 Il s'en dédommageoit en faisant sous sa veste,  
 Briller fine dentelle, & badiner flottant,  
 D'un ruban de couleur le lien éclatant.  
 Tous les jours au Théâtre, aux jeux, aux promenades,  
 Sans honte il paroïssoit; là, fier de ses airs fades,  
 De jeunes gens de Cour notre Abbé s'accosta,  
 D'abord s'en crut Ami, les vit, les imita;  
 Eut comme eux un \* Grifon, valet furnuméraire,  
 Puis enfin un Coureur pour fidèle émissaire,  
 Et se donnant en tout l'air de petit Seigneur,  
 Masqua, courut le bal, ~~coucha~~ chez le Baigneur.

Un jour las  
 Que qui vent,  
 Hanter les gen  
 Etre prêt de ré  
 Las, dis-je, de  
 Qu'il n'avoit pl  
 Mais enfin, quand on vit que c'étoit tout de bon,  
 Ab, ah, petit Monsieur, vous voulez, lui dit-on,  
 Faire ici l'agréable, allons en galant homme,  
 Pour la dernière fois payez, payez la femme.

\* Laquais qui n'a point de liasses.

*Et connoissez enfin que des gens comme nous ,  
N'auroient jamais souffert un maraut tel que vous ;  
Un freluquet d'Abbé , qui fait le petit Maître ,  
S'ils n'avoient vu l'argent qu'il leur a fait paroître.  
A ces mots il se vit houspillé , tirailé ,  
Et trop heureux de fuir , s'enfuit dépenaillé.*

*Fin du second Chant.*



DE  
L'AMITIÉ.

---

*CHANT TROISIÈME.*

**L** n'est point sans vertu d'Amitié véritable,  
La vertu la rend seule, heureuse & souhaitable;  
Seule en fait la douceur, en prolonge le cours,  
En assure les soins, & hâte les secours.

Choisissez des Amis, dont la vertu fidèle,  
Puisse dans vos devoirs vous servir de modèle;  
Qu'en vous soit la vertu que vous cherchez en eux,  
Rien de votre Amitié ne peut rompre les nœuds.

Un vertueux Ami n'est jamais infidèle;  
Toujours également la vertu paroît belle;  
Elle rend l'homme aimable en tous lieux, en tout temps,  
Pour elle tous les cœurs semblent s'unir constans.

Les Allemans vaincus aimoient le grand TURINNE,  
Et les François vainqueurs, le valeureux LORRAINE.

L'Amitié remontant jusqu'aux siècles passez,  
S'attache à des Héros déjà presque effacez,  
Tous ceux dont la vertu consacre la mémoire,  
Dont on trouve les noms, dont on lit dans l'Histoire,  
La valeur, l'équité, les gestes signalez,  
Autant que de lecteurs ont des Amis zelez;

O combien la Vertu, de si loin vénérable,  
Dans un fidèle Ami nous fera-t-elle aimable ?  
Qu'elle soit donc toujours le premier fondement  
Des innocens plaisirs que l'on cherche en aimant.

Mais rendez s'il se peut votre Amitié chrétienne,  
Et laissez aux Payens une Amitié payenne.  
Le Sage en ses Amis cherche la probité,  
Le Chrétien veut encor y voir la piété.  
Ne demandez-vous pas, qu'un Ami soit fidèle ?  
Tendre, vif, généreux, ardent, & plein de zèle ?  
Qu'il partage vos maux ? qu'il aide à vos plaisirs ?  
Et prévienne souvent jusques à vos desirs ?  
Enfin qu'il soit à vous, plus à vous qu'à lui-même ;  
Oui, quand on est Ami, c'est ainsi que l'on aime.  
Mais peut-on vous promettre un pareil dévouement,  
Quand à l'égard de Dieu sans honte on se dément ;

Peut-on , trompant la foy sur les Autels jurée ,  
De la foy qu'on vous donne affermir la durée ?  
Et qui tantôt pécheur , tantôt faux pénitent ,  
Dans les plus saints devoirs fut toujours inconstant ,  
Qui , sous les yeux de Dieu , le trahit sans scrupule ,  
Sera-t'il plus fidèle à son Ami crédule ?  
Par le même penchant courant précipité ,  
Le cœur de l'un à l'autre est bien-tôt emporté.  
Cain oubliant Dieu , bien-tôt se livre au crime ,  
Bien-tôt de sa fureur son frère est la victime ;  
Il rompt de l'Amitié le plus sacré lien.  
David de ses sujets jusques-là le soutien ,  
Devenu criminel ordonne , Roy perfide ,  
D'un généreux sujet le sanglant homicide.

Choisissez des Amis de qui la piété  
Vous soit un sûr garant de leur fidélité.

Où trouver , direz-vous , une vertu si rare ?  
De son nom tous les jours l'hypocrite se pare ;  
On ne trouve par tout que pieux imposteurs ,  
Et Dieu n'a dans le fond que faux adorateurs.  
Il n'est donc plus d'espoir dans ce monde rebelle ,  
De goûter les douceurs d'une Amitié si belle ;  
Je viens donc , faux Docteur , inutile Ecrivain ,  
A ces nobles devoirs vous exhorter en vain.

Mais de quelle leçon viens-je ici vous surprendre ,  
Que des siècles payens vous ne puissiez apprendre ?  
Lorsque de plusieurs Dieux le dogme si commun  
Etonna la raison qui n'en crut jamais qu'un ,  
Donc Socrate immolé réduisit jusqu'au Sage ,  
A différents Autels de porter son hommage ;  
La crainte, le respect de ces Dieux immortels  
Enfanta ce Proverbe , *Ami jusqu'aux Autels* ,  
Tant on crut que , des Dieux en dépouillant la crainte ,  
L'Amitié ne seroit que perfidie ou feinte.

Ainsi dans tous les temps les hommes ont pensé ,  
Ainsi même pensa l'Idolâtre insensé.  
Mais depuis qu'éclairez par la voix de Dieu même ,  
Nous avons , mieux instruits , connu la loy suprême ,  
Dont la grace & la foy viennent nous animer ,  
Et que tant de motifs nous portent à l'aimer :  
Si Dieu ne trouve ici que des Amis perfides ,  
L'homme n'en peut avoir de vrais ni de solides.

Mais jugez autrement du monde où vous vivez ,  
Ne sondez point les cœurs à Dieu seul réservez ,  
Et de la Pieté , la traitant d'hypocrite ,  
Craignez de décrier l'exemple & le mérite.  
Il en est , & peut-être en pourriez-vous nommer ,  
Que leur Religion vous force d'estimer ;



La main du Tout-puissant est encore la même,  
Et vous en trouverez de dignes qu'on les aime,  
Vous aurez des Amis solidement pieux,  
Si vous même on vous trouve Ami religieux.

Cherchez dans ses devoirs un cœur inviolable,  
Cherchez dans ses vertus une ame invariable,  
Ne soyez point séduit par un air affecté,  
Et dans les actions cherchez la Pieté.

Hé quoi , disoit Arcas à la veuve Elamie,  
La superbe Climène est , dit-on , votre Amie ?  
Climène... *oïï* , Climène... en elle on ne voit rien...  
*Ab ! ne l'excusez pas , on la connoît trop bien ,*  
*De coupables rubans elle a la tête ornée ,*  
*Et dans un char profane au Temple elle est traînée...*  
Oïïi , mais sous ce dehors , par la mode usité,  
Son cœur sincere & droit est plein de Charité.  
*Il n'importe , au dehors elle est toute mondaine ;*  
*Pour jamais , pour jamais rompez avec Climène.*

C'est-là d'un faux devot le langage affecté,  
Dont l'ignorant orgueil n'admet de sainteté  
Qu'en ceux , dont les vertus avec art compassées,  
Par la démarche & l'air sont d'abord annoncées.  
Si le Chrétien plus juste & plus judicieux  
N'ose , des airs du temps , censeur audacieux ,

Se faire un saint dépôt d'une mode abolie ;  
Si de celle qui court l'innocente folie,  
Le pare d'ornemens par l'usage permis ,  
Il ne mérite plus de trouver des Amis.  
Ainsi, le faux dévot, qui dans son sens abonde ,  
Se croit toujours en droit de haïr tout le monde ,  
Ou de n'avoir d'Amis que ceux qui , comme lui ,  
Fiers d'un humble dehors , viennent damner autrui.

Jugez de vos Amis avec plus de justice ,  
Sur d'innocens dehors n'accusez point le vice ;  
Pardonnez quelquefois ce qu'on peut corriger ,

Du soin de son Ami , l'Ami se doit charger ,  
Qu'il conserve , en l'aimant , ce zèle charitable ;  
Pour le rendre meilleur , il peut l'aimer coupable.

Votre Ami n'est encore vertueux qu'à demi ,  
Il deviendra parfait vous ayant pour Ami ;  
Son cœur est bon , vos soins acheveront le reste ,  
Climène est vertueuse , elle sera modeste.

Fuyez ces faux Amis , dont l'infidélité  
D'un prétexte pieux couvre sa lâcheté ;  
A qui toujours du mal l'apparence douteuse  
Donne pour leur prochain une horreur fastueuse ;  
Leur fait contre un Ami , coupable , ou malheureux ,  
Lancer d'un fier mépris l'anathème orgueilleux.

Céline autrefois du Public estimée ,  
 A Paris , à la Cour également aimée ,  
 Semble avoir aujourd'hui perdu tous ses Amis ;  
 Quel crime a-t'elle fait ? qu'a-t'elle donc commis ,  
 Elle a , d'un vieux mari libre de l'esclavage ,  
 Fait choix d'un autre époux , on sçait son mariage ,  
 On le sçait , c'est assez ; on ne la verra plus .  
 Quel tort fait son Hymen à toutes ses vertus ?  
 N'est-elle pas la même , & telle , qu'estimée  
 Par l'esprit & le cœur vous l'avez vûe aimée ?  
 Pourquoi donc aujourd'hui , pourquoi la fuyez-vous ?  
 Veuve , ne peut-on pas choisir un autre Epoux ?  
 Une fausse vertu vous trompe & vous abuse ,  
 Votre peu d'Amitié fait votre seule excuse .

Qui sçait de l'Amitié remplir le saint devoir ,  
 Blâmant même un Ami , le cherche & le veut voir ;  
 Et lorsque sa vertu semble mal soutenue ,  
 C'est alors qu'avec soin il cherchera sa vue ;  
 Et que loin de se croire en droit de le bannir ,  
 Il lui tendra la main qui le peut soutenir .

Le Ciel , dans l'Amitié , donne à l'homme fragile  
 Un remède à ses maux toujours prêt & facile ,  
 Aucun , mieux qu'un Ami , ne le peut protéger ,  
 Aucun , mieux qu'un Ami , ne le peut corriger .

C'est sur tout aux Amis que ces soins appartiennent,  
Ainsi par les Amis les Amis se soutiennent.

Du soin de nous reprendre un autre est-il chargé ?  
Comme un fâcheux Censeur, comme un Pédant gagé,  
Notre orgueil le rebute. Un Pere, un Pere même,  
Un Epoux attentif à l'Epouse qu'il aime,  
Un Parent que le sang engage à nous aider,  
Ont moins, qu'un tendre Ami, l'art de persuader.  
Du discours d'un Ami, l'éloquente sagesse,  
Fait rougir d'un Ami le crime ou la faiblesse ;  
N'est-on que malheureux ? a-t'on, trop indiscret,  
Fait soupçonner ses mœurs d'un désordre secret ?  
Du bruit de ces soupçons fidèle à nous instruire,  
Le conseil d'un Ami nous aide à les détruire,  
Et des légèretés de l'indiscrétion,  
Lui-même il court sauver l'innocente action.

Quel que soit votre Ami, conservez-lui fidèle,  
D'une égale Amitié la tendresse & le zèle ;  
Votre cœur à son sort osant s'intéresser,  
Le saura tôt ou tard défendre ou redresser.

Ardent de vos Amis à prendre la défense,  
Faites qu'aucuns discours, absens ne les offense,  
Que qui veut en médire, aussi-tôt trouve en vous,  
Une voix qui détourne ou qui pare les coups.

Méprisez l'Amitié qui n'a, lâche ou timide ,  
Pour les Amis absens qu'un silence perfide ,  
Qui n'ose en leur faveur s'expliquer qu'à demi ,  
Et laisse sans réplique un discours ennemi.

N'appellez point Ami ceux qui, quand on déchire  
Un Ami malheureux , sont les premiers à dire ,  
*C'est sa faute , il a tort.* Est-ce à vous d'accuser  
Celui que l'Amitié doit tâcher d'excuser ?

Ne dites point , *jamais il n'a voulu me croire ,*  
Ainsi parle un Ami qui sottement fait gloire  
D'avoir prévu le mal , d'en avoir averti ,  
Et qui ne rougit pas de l'indigne parti ,  
D'achever , par des mots qu'il fait tout bas entendre ,  
De décrier celui qu'il auroit dû défendre.

Moins cruels sont les coups que porte un ennemi ,  
Par-là le médisant s'autorise affermi ,  
Et détruit d'un seul mot les doutes qui surviennent ;  
Peut-on douter d'un mal dont les Amis conviennent ?

Faites , pour vos Amis hautement déclaré ,  
Qu'en vous , & devant vous leur nom soit révére ,  
Qu'en tout temps , en tout lieu votre bouche fidèle ,  
Sans honte & sans délai s'ouvre pour leur querelle.

Mais des Amis absens , éloquent défenseur ,  
Soyez leur , tête à tête , un sévère censeur ,

Que leurs fautes ailleurs avec art excusées,  
 Sans fard, soient par vos soins à leurs yeux exposées.  
 Soyez de vos Amis l'appui, le protecteur,  
 Mais jamais leur complice ou leur adulateur.  
 Loin l'Ami complaisant qui craint, qui dissimule,  
 Qui nourrit d'un Ami la vanité crédule :  
 Et par un sage avis craignant de l'affliger,  
 Flatte en lui les défauts qu'il devoit corriger.

Ayez une Amitié si sage & si fidèle,  
 Qu'elle vous donne droit d'écouter votre zèle,  
 Et qu'on connoisse assez d'où partent vos avis,  
 Pour vous les pardonner s'ils ne sont pas suivis.  
 Mais pardonnez aussi quand la faute est légère,  
 Qu'on néglige un avis qu'avec peine on digère.  
 Il est certains défauts que l'on se croit permis,  
 Défauts avec lesquels on aime ses Amis ;  
 Mais il en est aussi que l'Amitié réproûve,  
 Qu'il faut, ou corriger, ou fuir quand on les trouve,  
 Desseins, où l'Amitié nedoit point engager,  
 Crimes, qu'elle ne doit souffrir ni partager.

Laissez \* Coriolan venger seul son injure ;  
 Qu'il cesse d'être Ami, quand rebelle & parjure,

\* *Caius Martius, surnommé Coriolan, se révolta contre sa Patrie.*  
 Tit. L. 1. 2.

Armant contre l'Etat un bras séditieux,  
 Il trame des desseins lâches, pernicioeux.  
 Nulle Amitié n'engage, & nul serment ne lie  
 Aux Amis infensez livrez à leur folie,  
 Bien plus qu'à ses Amis on se doit à l'Etat,  
 Et nul complice, ou chef du coupable attentat,  
 Ne doit s'attendre à voir un criminel silence,  
 D'un dessein criminel flatter la violence.  
 De ces lâches complots, qu'un s'instruit imprudent,  
 Qui n'en avertit pas, en est le confident.  
 L'Amitié ne doit rien à des Amis perfides,  
 Elle cesse au moment que leurs mains parricides,  
 Attaquant la Patrie, ont rompu des liens,  
 Plus respectés encor, plus sacrés, que les siens;  
 Il n'est prétexte enfin, ni raison légitime,  
 Qui doive, en partageant son audace & son crime,  
 Et de ses attentats diminuant l'horreur,  
 D'un Ami furieux épouser la fureur.

Quand Ariste à Paris, ou \* Scipion à Rome,  
 Ont pour accusateur un lâche, un méchant homme,  
 Un ennemi jaloux, un vil Petilius,  
 Toujours contre l'envie appuyez leurs vertus,

\* Scipion, sans refuser l'accusation de Petilius, entra dans le Capitule, où il fut suivi de tous les bons citoyens. Tit. L. 1. 23.

Allez , abandonnant l'accusateur frivole ,  
Ami de Scipion , le suivre au Capitole.

Les hommes ennemis de leur propre bonheur ,  
De la noire discorde & du faux point d'honneur ,  
Ont formé le Duel , dont la main sanginaire  
Soutint de leur orgueil la cause imaginaire.

Ce monstre audacieux fut à peine enfanté ,  
Que du plus noble sang , l'Etat ensanglanté ,  
Vit d'un fer meurtrier s'armer le moindre ombrage ,  
Et que juge , en sa cause , à venger son outrage ,  
Chacun croyant devoir n'employer que sa main ,  
Se fit de sa vengeance un devoir inhumain ,  
Des combats singuliers rechercha le carnage ,  
Et crut par sa fureur signaler son courage.

Bien-tôt de cette affreuse & sanglante fureur ,  
Le beau nom de la gloire autorisa l'erreur ,  
Et la triste Amitié , pour paraître fidelle ,  
Fut contrainte à son tour d'entrer dans la querelle ;  
L'Ami pour son Ami présenta le cartel ;  
D'un homme indifférent fut ennemi mortel ,  
Et se crut obligé , sans partager l'offense ,  
D'aller de son Ami seconder la défense.

Ce barbare devoir des hommes révére ,  
Eut besoin qu'un Monarque heureux , sage , éclairé ,



En dévoilât enfin la honte & l'injustice ,  
 Et pour l'exterminer , en jurât le supplice.  
 Faites gloire à ses Loix d'être un sujet soumis ;  
 Faites gloire d'oser refuser vos Amis ,  
 Quand , aux plus saints devoirs , leur Amitié rebelle ,  
 Veut vous faire épouser leur crime & leur querelle.  
 Détrompez leur audace , & faites-leur horreur  
 D'une gloire qu'enfante & nourrit la fureur ,  
 Qui n'a pour fondement que l'orgueil ou l'envie ,  
 Et qui fait à la fois perdre l'ame & la vie.

Sçachez connoître mieux la gloire & la valeur.  
 Si d'un sang belliqueux la bouillante chaleur  
 Cherche des Ennemis à combattre , à détruire ,  
 Sur les pas des Héros qu'elle ose vous conduire ;  
 Dans une guerre juste , un grand , un noble cœur ,  
 Peut sans honte attaquer , sans honte être Vainqueur ,  
 Ce sont là les combats où se trouve la gloire ,  
 Là , de nobles lauriers nous couvre la Victoire.

Du Duel aboli , l'aveugle & folle ardeur  
 Se conserve au Palais dans l'acharné Plaideur :  
 Là , non avec le fer on venge les injures ,  
 Mais par un long tissu d'injustes procédures :  
 Là , l'orgueil offensé , d'un chimérique affront ,  
 Armant , de l'Avocat , l'éloquence & le front ,

Et du vif Procureur hâtant la diligence,  
Sous ombre de justice assure sa vengeance.

Là, de l'injuste Ami, qui poursuit un Arrêt,  
Chacun se fait honneur d'épouser l'intérêt,  
C'est ce qu'à l'Amitié personne ne refuse.  
C'est, dit-on, un devoir dont aucun ne s'excuse.  
Tout à ce faux devoir semble juste & permis;  
Ici, du Rapporteur, l'un prévient les Amis,  
Et là, pour s'assurer d'une plus forte brigue,  
Du galand Magistrat l'autre perce l'intrigue;  
Et plus habile encor, d'un air dévotieux,  
Arme le Confesseur du Magistrat pieux.  
Du Procès d'un Ami, chacun semble se faire  
Son principal devoir, & son unique affaire.  
Par tout recommandant, appuyant ses dessein,  
Courent Solliciteurs, & Placets assassins.

Bornez votre Amitié, prudente & scrupuleuse,  
A ne solliciter qu'une Cause douteuse;  
Jamais dans un Procès ne parlez pour autrui,  
Que lorsque le bon droit semble parler pour lui.  
Bien loin de l'appuyer, désarmez l'injustice;  
Qui n'ose la combattre en devient le complice,  
Et d'un mauvais Procès, l'ardent Solliciteur,  
Du jugement injuste est le premier auteur.

Un mal plus grand encor , la basse Flatterie ,  
D'Eloges imposteurs , & de fourbes nourrie ,  
Corrompt de l'Amitié les devoirs généreux :  
Et malheur aux mortels qui , toujours grands , heureux ,  
N'ont , pour se faire aimer , que leur fortune utile ,  
D'affidus Courtisans le dévouement servile ,  
Offre à leurs volontez des cœurs toujours soumis ,  
Ils ont mille flatteurs , & n'ont aucuns Amis.

La sincere Amitié chez eux toujours craintive ,  
A peine garde encor une langue captive ,  
Qui , parlant à demi , craint d'avoir trop parlé ;  
Et trahissant toujours cet air dissimulé  
Que , pour se faire entendre , elle ne prend qu'à peine ,  
Elle va , loin des lieux , où la crainte la gésne ;  
Cherche des cœurs plus droits , moins faux , moins impos-  
Et laisse là les Grands en proie à leurs flatteurs. [teurs,

Aussi-tôt , sous son nom la fourbe déguisée ,  
Parle , & trouvant toujours une audience aisée ,  
Leur inspire , à son gré , son éternel poison.  
Bien-tôt chez eux à peine on connoît la raison ;  
De la noble vertu les maximes stériles ,  
Cedent d'abord la place à des crimes utiles ;  
Et le seul droit alors connu , craint , écouté ,  
Est celui , qu'établit l'aveugle volonté.

Là, du perfide Ami la bouche mercenaire,  
Sacrifie un Ami qui n'a pas sçû lui plaire;  
Chacun s'y fait un art de violer sa foy;  
Chacun promettant tout, mais ne pensant qu'à foy,  
Trompe de ses Amis la crédule espérance,  
Les perd, les voit périr avec indifférence.

Si malgré les flateurs, près des Grands, empressez,  
Des cœurs plus généreux & moins intéressés,  
Osent percer la foule à leur plaine attentive,  
Et rappeler près d'eux l'Amitié fugitive;  
Si, courageux Amis, ils osent quelquefois  
Porter à leur oreille une sincère voix:  
Aussi-tôt mille voix, contre la voix fidelle,  
S'élèvent en tumulte, & parlant plus haut qu'elle,  
N'en laissent à l'esprit, facile à s'irriter,  
Que l'amer souvenir qui le vient agiter;

Mais l'avis est pourtant d'un Ami véritable....  
Non, c'est, dit-on, l'effet d'une humeur intraitable,  
D'un triste naturel, d'un esprit violent,  
Qui plein des noirs chagrins d'un orgueil insolent,  
Près du peuple malin croit se faire un mérite,  
D'inquiéter les Grands dont le bonheur l'irrite.  
Ainsi se voit traité, parlant comme un Caton,  
Disant la vérité, tout homme sage, bon,

C'est un vrai Misanthrope , un homme dur , austere ,  
Enfin Caton doit fuir la Cour , ou bien s'y taire.

Ainsi toujours a sçu l'Ami lâche & flateur ,  
Décrier un Ami qui n'est pas imposteur.

Vous donc , de qui le Ciel distingua la naissance ,  
Vous à qui le bonheur , égal à la puissance ,  
Prodigue tous les biens des flateurs recherchez ,  
De leur trompeuse voix craignez d'être touchez.

Tandis que les appas d'une heureuse fortune  
Attirent près de vous une Cour importune ,  
Faites que vos vertus montrent d'autres appas ,  
Et que de nobles cœurs suivent aussi vos pas.  
Méritez qu'on vous rende un plus illustre hommage ,  
Que l'hommage servile où l'intérêt engage ;  
Et lors qu'à votre rang tout le monde est soumis ,  
Par de nobles vertus faites-vous des Amis.

Seule peut la Vertu , d'une Amitié sincere ,  
Faire trouver aux Grands le secours nécessaire :  
Seule les éclairer , les faire entendre , voir ;  
Et seule sur les cœurs leur donner du pouvoir.

Le rang sans la vertu , fût-ce le rang suprême ,  
Ne donne point d'Amis. Ainsi , sans qu'on vous aime ,

On accordera tout à votre autorité ;  
Mais ne considérant que votre dignité ,  
Et distinguant toujours le rang de la personne ,  
Le cœur refusera ce que la bouche donne :  
Toujours aveugle & sourd , toujours trompé , trahi ,  
Vous vous croirez aimé , quand vous serez hai.

Cherchez donc des Amis , qui , de la flatterie  
Vous fasse reconnoître & fuir la tromperie.  
A qui vous permettiez de vous parler sans fard ;  
Qui pour vous éclairer n'attendent point trop tard ;  
Mais qui dans tous les temps osent avec franchise ,  
Vous faire appercevoir ce que l'on vous déguise ;  
Qui jamais complaisans ne viennent pallier  
Les maux auxquels vous seuls pouvez remédier ;  
Qui ne vous laissent point endormir dans vos vices ;  
Qui de vos volontez s'opposent aux caprices ;  
Et vous donnant le temps de vous mieux consulter ,  
Ressemblent à celui que mes Vers vont citer.

Un Prince un jour , d'ailleurs & juste , & débonnaire ,  
Dans le transport soudain d'une aveugle colere ,  
Contre un homme innocent porta l'Arrêt de mort ;  
Et sans prendre le temps de calmer ce transport ,

Choïsit un \* Magistrat fameux par sa prudence ,  
 Pour faire executer la cruelle Sentence :  
 Ce Ministre , à ce Prince osant desobéïr ,  
 Crut , que lui plaire alors , ce seroit le trahir ,  
 De l'innocent lui-même il ménagea la fuite ,  
 Et vint , un jour après , expliquer sa conduite ;  
 Quoi ! rebelle à mes loix , dit le Prince étonné ,  
 Vous osez protéger un Sujet condamné ?  
 Non , reprit aussi-tôt ce Ministre fidèle ,  
 A vos ordres , Seigneur , je ne suis point rebelle ,  
 J'ai sçû , de point en point executer vos loix ;  
 Car ce n'étoit point vous , dont la cruelle voix  
 D'un Sujet innocent ordonnoit le supplice ;  
 C'étoit , Seigneur , c'étoit la voix de l'injustice ;  
 Dans cet ordre cruel , par la fureur dicté ,  
 Je n'ai point de mon Prince appris la volonté ,  
 J'ai crû la mieux connoître , elle est juste , équitable ;  
 Elle sçait distinguer l'innocent du coupable ,  
 C'est , pour vous obéïr , ce que j'ai consulté :  
 Oüï , votre ordre , Seigneur , vient d'être executé ,  
 Et , malgré vous , j'ai sçû , par avance , vous plaire :  
 J'ai fait , ce qu'aujourd'hui vous eussiez voulu faire .

\* Bevalan sous Jean de Montfort, Duc de Bretagne. H iij

Heureux ! trois fois heureux ! est le Prince prudent  
Qui sçait se ménager un pareil confident ;  
Mais plus heureux encor est le Monarque Auguste !  
Qui toujours éclairé , toujours grand , toujours juste ,  
Ne dicte point d'Arrêt qui doive être effacé ,  
Et n'a jamais besoin de se voir redressé.

*Fin du troisième Chant.*



DE  
L'AMITIÉ.

---

CHANT QUATRIÈME.

**U**IEZ dans l'Amitié cette vertu farouche,  
Qu'aucun soin n'adoucit, qu'aucun plaisir ne  
touche.

Quelque vertu qu'on ait, on doit plaire en aimant,  
On doit en ses Amis trouver de l'agrément.

Heureux qui, peu sensible & né pour la retraite,  
Cultive, solitaire, une vertu parfaite,  
Ou qui du seul desir de son salut touché,  
S'est, heureux pénitent, au grand monde arraché.  
Son ame aux soins du Ciel s'appliquant toute en-  
tiere,  
Au Monde qu'elle a fui ne doit que la priere,

Et les soins innocens que j'enseigne aux Amis,  
Dans un état si saint, sont à peine permis.

Mais vivant dans le monde, il faut que moins austere  
Vous ayiez des vertus d'un autre caractère.  
Saint selon votre état, toujours officieux,  
Vous devez être Ami solide & gracieux,  
Prévenant, tendre, égal, fidèle en vos promesses,  
Et toujours aux bienfaits ajouter les caresses.

N'attendez donc jamais que de besoins pressé,  
Un Ami vous apporte un air embarrassé,  
Et vous vienne expliquer d'une bouche interdite,  
L'humiliant détail du bien qu'il sollicite.  
Prévenez un discours qui doit le chagriner,  
Pour aider ses besoins sçachez les deviner,  
Qu'il ignore avec vous les termes dont on prie,  
Et même épargnez-lui ceux dont on remercie.

N'imitiez point le riche à son or attaché,  
D'où ne fort aucun don qui ne soit arraché,  
De qui l'on n'obtient rien, si l'on ne sçait surprendre  
Quelqu'un des bastions dont il sçait le défendre.

Son Portier a toujours des ordres rigoureux,  
De n'admettre chez lui que des Amis heureux,  
Et d'éloigner tous ceux, dont la triste figure,  
D'un redoutable emprunt porte le triste augure.

Si cachant sous un air un peu plus assuré,  
 D'un fâcheux emprunteur le visage abhorré,  
 Vous arrivez à lui. Dès que, la voix baissée,  
 Vous lui dites : *Monsieur, une affaire pressée*  
*M'oblige.....* il vous arrête, & vous tire à l'écart;  
 Vous dit, de ses malheurs qu'il veut vous faire part,  
 Qu'il vous parle d'un cœur affligé, mais sincère,  
 Qu'à peine, lui qui parle, il a son nécessaire;  
 Qu'en ces temps malheureux, de toutes parts pressé,  
 Quelque riche qu'on soit, on est embarrassé.  
 Qu'il vient, à prix d'argent, de marier sa fille;  
 Mais qu'il lui reste encor une grosse famille,  
 Un garçon à pourvoir, une autre fille encor,  
 Qu'il lui faudra cloîtrer encor au poids de l'or.  
 Tout coûte, ajoutez-il, & Charges & Dépenses,  
 Et combien de faux frais, & de sourdes dépenses;  
 C'est par des souterains, mais payez largement,  
 Que j'ai de mes Emplois obtenu l'agrément.  
 D'ailleurs jamais l'argent, l'argent ne fut plus rare....

Ainsi d'un faux Ami, l'avarice barbare,  
 Se plaît à vous tracer, dans ses honteux discours,  
 Les besoins dont chez lui vous cherchez le secours;  
 Ainsi par les raisons dont le Tygre s'excuse,  
 Il semble demander l'argent qu'il vous refuse.

Ignorez l'art grossier de ces lâches refus ;  
Et dès que votre Ami s'adresse à vous , confus ,  
Accourez liberal : montrez que la fortune  
Doit entre les Amis se partager commune ,  
Et que , tout sur le-champ avec joye accordé ,  
Il reçoive de vous plus qu'il n'a demandé.

De l'Amitié l'argent est la pierre de touche ,  
C'est par-là , des sermens que jure votre bouche ,  
Et de ce dévouement si souvent protesté ,  
Qu'on juge la valeur , qu'on fonde la bonté ;  
C'est par-là , du clinquant d'une vaine promesse ,  
Qu'on démêle bien-tôt l'or fin de la tendresse.  
O combien , éprouvez par cet essai certain ,  
Sous des paroles d'or , voit-on de cœurs d'airain ?  
Toujours de l'Amitié cette épreuve décide ,  
Qui la souffre est fidèle , & qui la craint , perfide.  
Il n'est donc point d'Amis , car enfin en est-il ,  
Qu'on puisse à cette épreuve exposer sans péril ?  
Qui , quand à ses secours un triste Ami s'adresse ,  
Ne sente refroidir & pâlir sa tendresse ?

Ce n'est point aux Amis , si l'on veut les garder ,  
Qu'ayant besoin d'argent on en doit demander.  
C'est par-là qu'on les perd , dit-on , & ce langage  
Comme maxime sûre , est par tout en usage ;

Par tout l'homme réduit à chercher du secours,  
Plutôt qu'à ses Amis à d'autres a recours.

Où, c'est ainsi, dit-on, qu'un Ami sage en use,  
Craignant que son Ami ne donne, ou ne refuse,  
Il doit également fuir, d'un cœur généreux,  
Et refus accablant, & bienfait onéreux.

D'ailleurs de ces emprunts on sait quelle est la suite;  
Ils changent des Amis & l'air & la conduite;

L'Ami qui doit, rougit; l'autre a l'air plus glacé,  
Et chacun de se voir se trouve embarrassé.

Qui ne s'acquitte pas, fuit son Ami, l'évite;  
Celui même, celui qui, fidèle, s'acquitte,

Trouve que froidement son Ami lui répond,  
Et qu'un premier emprunt en fait craindre un second.

C'est donc pour les Amis une conduite sage,  
D'épargner cette épreuve aux Amis qu'on ménage,

De ne leur rien devoir, de n'en rien emprunter:  
Où, mais quand pour Amis devons-nous les compter?

Quelle est cette Amitié qui veut que ma sagesse  
Aille chez l'Usurier trafiquer ma promesse?

Que servent les Amis, si c'est à l'étranger:  
A me prêter la main qui me doit soulager?

En quels lieux a-t-on vus l'Amitié définie  
Une société par des dehors unie,

*Où jamais les Amis ne doivent s'entr'aider ,*

*Mais doit à l'intérêt toute union céder ?*

Si telle est l'Amitié dont s'unissent les hommes ,

Choisissons pour Amis , loin des lieux où nous sommes ,

Dans les climats glacez du froid Septentrion ,

Chez l'Afriquain brûlant & l'Ours & le Lion.

C'est-là que nous verrions cette maxime atroce ,

Etonner l'animal que nous nommons féroce ,

Et que l'Ours poursuivi sans honte appelle l'Ours ,

Qui vient , accourt d'abord , & vole à son secours.

Parmi ces animaux que le seul instinct guide ,

On n'a point établi la maxime perfide

Qui fait également , & craindre d'emprunter ,

Et fuir tout homme à qui l'on a peur de prêter.

Craignant de ces emprunts une attaque imprévüe ,

D'un Ami malheureux tout Ami fuit la vüe ;

Prévoit-on ses malheurs , on s'en défait de loin ,

Pour n'être pas tenu de l'aider au besoin.

Autrefois de Philante , Eudoxe inséparable ,

Partageoit ses secrets , ses plaisirs & sa table ;

Mais ce n'est plus de même , & depuis quinze mois

A peine Eudoxe a pu voir Philante une fois.

Il prend , pour le trouver , une peine inutile ,

Un mensonge éternel répond qu'il est en Ville.

D'où vient ce changement ? le voulez-vous sçavoir ?  
 Philante , en homme habile , a de loin sçu prévoir ,  
 Que privé de ses biens , pour unique ressource ,  
 Eudoxe d'un Ami n'avoit plus que la bourse.  
 C'est-là de ses froideurs le principe outrageant ,  
 Il a repris son cœur pour garder son argent.

Ayez une fortune heureuse & florissante ,  
 Vous trouverez par tout l'Amitié caressante ;  
 Sans cela , point d'Amis , on le dit tous les jours ,  
 On l'a dit autrefois , on le dira toujours.

Mais ce n'est pas assez qu'une main toujours prompte  
 Préviennè d'un Ami la priere & la honte ,  
 Et soulage à propos les importans besoins ;  
 L'Amitié veut encor des égards & des soins.

Il en est dont le cœur à d'importans services ,  
 D'une féche Amitié borne les bons offices ,  
 Et bannissant les soins qu'on se plaît à leur voir ,  
 Se retranche aux bienfaits qu'on craint d'en recevoir.

D'autres pleins d'une ardeur toujours officieuse ,  
 Semblent exacts à tout , la rendre gracieuse ;  
 Mais dans les petits soins , renfermant leur ardeur ,  
 Par tout l'essentiel ils ont de la froideur.

Des deux on peut former un Ami véritable :  
 Soyez solide & sûr , mais foyez agréable ;

Sçachez unir en vous ces devoirs differens,  
Et par les petits soins faire aimer les plus grands.

Jeune & sage \* VERMONT, c'est-là ton caractère,  
C'est ainsi (car enfin je ne puis plus le taire)  
Que depuis ton enfance ayant daigné m'aimer,  
Tes soins à tes bienfaits ont sçu m'accoutumer.

O! vous, qui comme lui, voulez vous rendre aimables,  
Honorez toujours ceux qui vous sont redevables,  
Que jamais dans votre air on ne découvre rien,  
Qui fasse deviner qu'ils vous doivent leur bien:  
Que votre accueil ouvert, votre bouche discrète,  
Soulage en eux le poids d'une éternelle dette;  
Qu'ils puissent sans chagrin, sans honte vous devoir,  
Et qu'après vos bienfaits ils aiment à vous voir.

Il est un art d'unir l'agréable & l'utile;  
Cet art en Amitié, comme ailleurs, difficile,  
Souvent est inconnu, plus souvent négligé.  
Faites donc qu'un Ami qui vous est engagé,  
Jamais ne trouve en vous rien d'amer ni de rude,  
Ni paresseux oubli, ni brusque promptitude,  
Mais craignez, partageant avec lui vos plaisirs,  
D'un plaisir criminel de flatter les désirs,  
Et parmi les excès du luxe & des délices,  
D'autoriser chez vous sa débauche & ses vices.

\* C'est le nom que M. le Président Lambert avoit en sa jeunesse.



Toujours de votre table éloignez ces Amis ,  
 Qui croyant dans le vin que tout leur est permis ,  
 Osent se faire honneur d'y mesurer leurs forces ,  
 Qui pour boire , employant mille sortes d'amorces ,  
 Y viennent , à l'envi , les yeux étincelans ,  
 Porter à la raison des défis insolens.

Fuyez aussi , fuyez certain orgueil bizarre ,  
 Libéral en public , ailleurs toujours avare ;  
 Qui refuse aux Amis , convive fastueux ,  
 L'argent qu'il leur prodigue en repas somptueux ,  
 Qui d'un secours caché fuit le prêt charitable ,  
 Et ne paroît honnête & libéral qu'à table.

Ami droit & sincère , on doit à ses Amis  
 Garder fidèlement ce qu'on leur a promis ,  
 Ignorer les délais dont un perfide amuse.  
 Le trop crédule Ami qu'il trompe & qu'il refuse.

Apprenez qu'être exact à dégager sa foy ,  
 Toujours de l'Amitié fut la première loy ,  
 Qu'on ne pardonne point la fourbe , ou la foiblesse ,  
 Qui manque à sa parole , & trahit sa promesse ,  
 Et qu'un Ami toujours se doit ressouvenir  
 De ne promettre rien que ce qu'il veut tenir.

Clitandre est mon Ami ( du moins il m'en assure )  
*Où je le suis , dit-il , c'est une chose sûre ;*

*En doutez-vous ? Hé bien vous pouvez m'éprouver ;  
Cherchez l'occasion , & venez me trouver ;  
Je sçai qu'à vous servir mon Amitié m'oblige ,  
Et d'ailleurs je vous dois... Venez à moi , vous dis-je ,  
Je ne sçai point , pour moi , faire de compliments.....  
Venez , encore un coup , vous verrez si je mens.*

C'est-là ce qu'il me dit , par tout où je le trouve :  
Le scélérat ! Comment veut-il que je l'éprouve ?  
Est-ce à moi de lui dire & de lui demander  
Les bienfaits & les soins dont il pourroit m'aider ?  
Quand je m'y résoudrois ; comment me faire entendre !  
A quelle heure ? quel jour , & dans quel lieu le prendre ?  
Je viens dès le matin , *Monsieur est enfermé ,*  
Me répond à ce stile un Suisse accoutumé :  
M'en irai-je ? non , non , si je veux voir Clitandre ,  
Me voilà tout porté , le plus sur est d'attendre :  
J'attends donc , & je vois , faisant les importans ,  
Cent gens bien-tôt remplir l'antichambre où j'attens.  
Chacun impatient , ou qu'on ouvre , ou qu'il sorte ,  
Du Cabinet fermé court assiéger la porte ;  
Pendant que , peu sçavant dans l'art de me fourrer ,  
Dans le vuide on me voit loin de la foule errer.  
On ouvre... il étoit temps , je perdois patience....  
Mais alors c'est bien pis. Pour avoir audience....

Vingt fois , fendant les flots , sous ses yeux avancé ,  
 Je me vois loin de lui par d'autres repoullé ;  
 Vingt fois j'ouvre la bouche , & ma peine est frivole ,  
 Un autre a son oreille & m'ôte la parole :  
 Malheureux , hé j'étois arrivé le premier !  
 Mais qu'y faire ! je cede & me range à quartier ,  
 Et ne me montre plus que quand l'affreuse foule ,  
 A mes yeux irritez se dérobe & s'écoule.  
 Clitandre de me voir jure qu'il est ravi ,  
 Mais quand je veux parler... on dit qu'on a servi ,  
*On a servi , dit-il , allons , faisons grand'chère ,*  
*Monsieur , un autre jour nous parlerons d'affaire.*  
 Combien d'autres dégoûts me faut-il endurer ?  
 Il m'aime toutefois , il est prêt d'en jurer .....  
 Non , de tous ses sermens aujourd'hui je le quitte ,  
 Pour la dernière fois , c'en est fait , je l'évite ,  
 Et vas chez des Amis moins indignes de moi ,  
 Chercher moins de discours , & plus de bonne foi.  
 D'une exacte Amitié , si votre cœur se picque ,  
 N'ayez point cette injuste & lâche politique ,  
 Qui donne aux Ennemis avec soin ménagez ,  
 Les égards qu'on dérobe aux Amis négligez.  
 L'homme ainsi quelquefois se trahissant lui-même ,  
 Ménage ceux qu'il craint , néglige ceux qu'il aime ,

Ainsi , de deux Amis , le moins considéré  
Est celui qui des deux est le plus assuré ;  
Plus il nous semble sûr , généreux & fidèle ,  
Moins on marque pour lui de tendresse & de zèle ,  
Se relâchant des soins qu'on eut pour lui d'abord ,  
Sur sa fidélité notre Amitié s'endort ;  
Et n'éveille pour lui son ardeur paresseuse ,  
Que quand son Amitié nous redevient douteuse.

Distinguez vos Amis. Qu'un Ami déclaré ,  
En tout temps , en tous lieux aux autres préféré ,  
Ne se repente point , d'avoir de sa constance ,  
Trop fortement chez vous cimenté l'assurance ;  
Qu'il ne soit point réduit , par des soins mandiez ,  
De rappeler pour lui les égards oubliez ;  
Ou rendant froid pour froid , mépris , pour sécheresses ,  
D'aller en s'éloignant réchauffer vos caresses.

Mais n'allez point aussi , formaliste onéreux ,  
Moins délicat Ami , que Censeux rigoureux ,  
Renfermant l'Amitié dans des bornes contraintes ,  
Embarasser toujours vos Amis de vos plaintes ,  
Leur faire , interprétant leurs actions en mal ,  
Du moindre manquement un crime capital.

Je souffre qu'un Ami , par un reproche tendre ,  
Viennne d'un cœur ouvert se plaindre & me reprendre ;

Je me plais à le voir inquiet , allarmé ,  
 Plus il se plaint alors , plus je me crois aimé :  
 Mais je veux , qu'aussi-tôt que ma bouche s'explique ,  
 Et me vient excuser du défaut qui le pique ,  
 Il me laisse le soin de m'en ressouvenir :  
 Et si je m'apperçois qu'il cherche à m'en punir ,  
 Si toujours , plein d'aigreur , ses plaintes obstinées  
 Me viennent reprocher des fautes pardonnées ;  
 Quand je veux l'adoucir , si je vois qu'il s'aigrit ,  
 Je me plains de son cœur , & je crains son esprit.

Sçachez donc contre tous , sçachez contre vous-même  
 Epouser l'intérêt d'un Ami qui vous aime :  
 De vos propres raisons prompt à vous défier ,  
 Sçachez vous condamner pour le justifier.

Lui donnant vos conseils , souffrez qu'à ceux des autres  
 Il ne préfère pas aveuglément les vôtres.

Souvent un Ami vain , qui n'écoute que soi ,  
 Et qui donne un conseil , comme on porte une loi ,  
 Veut qu'à son propre sens un humble Ami renonce ,  
 Et reçoive soumis l'oracle qu'il prononce.

Donnez-lui vos conseils , mais sans entêtement ;  
 Laissez la liberté de penser autrement ,  
 S'il ne vous a pas crû , perdez-en la mémoire ,  
 Ne lui reprochez point qu'il auroit dû vous croire.

Craignez aussi , craignez de lui faire un devoir  
D'éviter un Ami que vous ne pouvez voir ,  
Et sans examiner , ni raison , ni justice ,  
De vos aversions d'épouser le caprice.

O ! contre mes leçons , qu'ils ne pourront goûter ,  
Combien ici d'Amis oseront protester ?  
Combien , trop attachez à d'injustes maximes ,  
Prenant de faux devoirs , pour devoirs légitimes ,  
Oseront soutenir qu'il n'est jamais permis  
D'aimer ou de haïr qu'au gré de ses Amis ?

C'est ainsi qu'un Ami pour paroître fidelle ,  
Epousant d'un Ami le goût & la querelle ,  
N'aimant , ne haïssant que comme , & qu'avec lui ,  
Aime , ou haït par la haine , ou l'Amitié d'autrui.  
C'est ainsi qu'appuyant toutes les injustices ,  
On donne du pouvoir & du crédit aux vices ,  
Et que de l'Amitié les droits mal entendus  
Font voir par les Amis les Amis défendus ,  
Former impunément , devenus formidables ,  
Du crime ou de l'erreur les intrigues coupables :  
Et , pour plaire aux Amis , la bouche s'obstiner  
A défendre un parti qu'elle doit condamner.

Que de ces dures loix l'Amitié s'affranchisse ,  
Que contre elle tout trait de cabale blanchisse ,

Que pour la vertu seule , en tout temps dévoué ,  
Le mérite de vous en tout homme loué ,  
Ne trouve point en vous un aveugle adversaire ,  
Mais souffrez qu'un Ami puisse , sans vous déplaire ,  
Ne blâmer que le mal ; & qu'il lui soit permis  
D'estimer la vertu jusqu'en vos ennemis.

Que de son Amitié votre Amitié n'exige  
Que les justes devoirs où la raison l'oblige ;  
De vos inimitiez consentez que témoin ,  
Du parti qu'il doit suivre , il prenne seul le soin.  
Trouvez bon que son cœur , joignant avec adresse ,  
La sagesse prudente à la vive tendresse ,  
Contre vos ennemis balance à s'animer ,  
Pour conserver le droit de vous les faire aimer.

La tranquille Amitié bannit la jalousie ,  
L'Amour seul , l'Amour de noirs soupçons faisie ,  
Tyrannisant le cœur qu'elle a crû s'engager ,  
Craint par d'autres objets de le voir partager.

L'Ami pour son Ami sçait s'oublier lui-même ,  
Ravi qu'un autre encor aime l'Ami qu'il aime.  
D'une rivale ardeur , loin de s'inquiéter ,  
Lui-même par ses soins il cherche à l'augmenter ,  
Et du cœur d'un Ami ne blâme le partage ,  
Que quand avec le vice un mauvais choix l'engage.

D'un vertueux Ami, quand on a fait le choix,  
On doit aimer toujours ce qu'on aime une fois.  
Loin des Vers que j'écris l'odieuse maxime,  
Qui veut, qu'en accordant son cœur & son estime,  
On pense, défiant, s'engageant à demi,  
Qu'un Ami peut un jour devenir Ennemi.  
Que triste en Amitié des cœurs est l'alliance,  
S'ils doivent, en s'aimant, nourrir la défiance !  
Non, qui sur ses Amis ne sçait pas s'assurer,  
Jamais du nom d'Ami ne se doit honorer.  
Son Amitié n'est plus qu'embarras tyrannique,  
Ou de devoirs craintifs commerce politique  
Que l'on soit défiant, mais pour se souvenir  
De ne point commencer ce qu'on peut voir finir.  
Pour faire qu'avec poids l'Amitié mesurée,  
Puisse espérer de voir, constante en sa durée,  
Semblables aux premiers couler les derniers jours ;  
*Ne soyez point Amis , ou soyez-le toujours.*

Conservez l'Amitié quand vous l'avez jurée.  
En vain par des sermens la croit-on assurée ,  
Si la vertu , les soins , l'exemple & les bienfaits  
N'engagent d'observer les sermens qu'on a faits.

Par tout de ses Amis Dorilas fait des plaintes ;  
*On ne trouve , dit-il , que trahisons , que feintes ,*



*L'Ami, l'Ami n'est plus qu'un perfide, un trompeur ;  
Hé quoi donc ? d'où vous vient cette noire vapeur ?  
Qu'avez-vous ? ... Ce que j'ai ? Le sort qui me traverse  
M'a de tous mes Amis privé du doux commerce :  
En un mot je me vois sans secours, sans Amis....  
Sans Amis... En est-il qui vous eussent promis  
D'aimer un scelerat, d'être Ami d'un perfide ?  
Ignorant, pour le mal, votre panchant rapide,  
Ils furent vos Amis. Mais les ayant trompez,  
Et vos crimes enfin s'étant développez,  
Ils vous ont éloigné par la même justice  
Qui casse l'Officier négligent au service.*

*Hé quoi, disoit \* Socrate, un homme aura le droit,  
De chasser un Laquais yvrogne ou mal-adroit ?  
Il n'est si nécessaire ou si vieux Domestique  
Que garde un Maître sage, à moins qu'il ne s'applique,  
Ne soit fidèle & sûr ; & l'Ami n'aura pas  
Droit d'éloigner de lui des Amis scelerats ?*

*Vous vous plaignez en vain, (vous que rendent infame  
L'esprit faux, le cœur double, & la bassesse d'ame,  
De vos Amis pour vous que le cœur a changé ;  
Non, leur cœur avec vous ne fut point engagé ;  
Ce fut à l'honnête homme, à l'Ami véritable,  
Au vertueux Ami, que d'une Amitié stable*

\* *Paroles mémorables de Socrate.*

Ils firent le serment. Par vos mœurs diffamé.  
Etes-vous, dites-moi, celui qu'ils ont aimé?

On n'étoit point Ami de qui l'on croyoit l'être,  
De celui dont le cœur, & scelerat & traître,  
Fait, par des crimes noirs, connoître qu'il n'eut rien  
De ce qui des Amis doit former le lien.

Ce n'est point un Ami qu'en lui l'on abandonne,  
Mais un trompeur. Peut-il croire qu'on lui pardonne  
D'avoir osé d'Ami prendre la qualité,  
N'ayant ni foi, ni loi, vertu, ni probité?

Quand le fier Financier quelquefois a l'audace,  
D'arborer l'Ecusson d'une ancienne Race,  
Et de se dire issu d'un sang Noble & Guerrier;  
Si-tôt qu'on reconnoît en lui le Roturier,  
On le rend, condamné justement à l'amende,  
Au Collecteur qui crie & qui le redemande.

Ainsi quand par ses mœurs vous avez remarqué  
Du nom d'Ami chez vous un scelerat masqué,  
Renvoyez-le, rompant les nœuds qui vous rassemblent,  
Se faire des Amis chez ceux qui lui ressemblent.

N'attendez pas à rompre un lien odieux,  
Que le crime éclatant ait défilé vos yeux :  
Fuyez jusqu'aux Amis dont la vertu mal sure  
Ne sçauroit vous promettre une Amitié qui dure,

*Quel*

*Quel que soit le panchant de l'homme vicieux ,  
Le commerce toujours en fut pernicieux.*

Sçachez qu'on devient tel, qu'est l'Ami que l'on aime,  
Qu'il faut ou le changer, ou se changer soi-même :  
Le rendre vertueux ou devenir méchant ;  
Mais le cœur pour le mal a bien plus de panchant.  
Qui cherche des méchans, qui suit la compagnie,  
Goûte bien-tôt leurs mœurs, prend bien-tôt leur génie,  
Souvent même du mal, croyant les préserver,  
On tombe avec celui qu'on vouloit relever.

Jamais pour Amitié ne prenez un faux zèle,  
Fuyez toute Amitié qui devient criminelle,  
Et n'exposez jamais au péril évident,  
Sous ombre d'Amitié, votre cœur imprudent.

Qui cherche le péril, dans le péril succombe ;  
Au bord d'un précipice on s'étourdit, on tombe ;  
Et qui se plaît aux lieux où l'air est infecté,  
Y voit bien-tôt périr sa force & sa santé.

Jugez de vos Amis par les Amis qu'ils hantent,  
Par les plaisirs qu'ils ont, par les lieux qu'ils fréquentent,  
Par là, vous connoîtrez leurs goûts & leurs humeurs,  
Et pourrez aisément être instruit de leurs mœurs.  
Fuyez en eux des mœurs qui pourroient vous corrompre,  
Mais qu'ils connoissent seuls ce qui vous force à rompre.

D'un Ami vicieux sçachez vous dégager ,  
Mais vous en dégageant sçachez le ménager ;  
Ee Ciel contre le mal ne permet qu'on éclate  
Que quand par son silence on l'approuve ou le flate,  
Rompez donc sans éclat ; sur tout ses torts discret ,  
Muet sur ses défauts , sur ses desseins secret ,  
Non moins fidèle au soin d'en cacher le mystere ,  
Que quand ; encore Amis , vous l'étiez à le taire.  
Vous pouvez avoir droit de cesser d'être Amis ,  
Mais jamais de manquer à des secrets promis ;  
Il n'est de les trahir nul prétexte excusable ,  
Et la loy du secret doit être inviolable.  
L'intérêt seul public vous en peut dispenser :  
Evitez jusqu'aux airs qui donnent à penser ,  
Jusqu'à ces demi-mots par lesquels , sans le dire ,  
Vous n'apprenez que trop le secret qu'on vous tire.

O , que l'homme est pétri de folle vanité !  
Du secret qu'on confie à sa fidélité ,  
Son orgueil tôt ou tard trahit la confidence ,  
Sa sottise vanité l'arrache à sa prudence.  
Vous voyez Mécenas ? Comment , si je le voi ?  
Mécenas , qui n'a rien de réservé pour moi ?  
Il vous aura donc dit l'affaire qu'on propose....  
Hé ! vous pouvez juger que j'en sçai quelque chose....

Hé bien, *je ne dis mot*. Non, vous ne dites rien ;  
Mais l'air dont vous parlez ne l'apprend que trop bien.

A de pareils Amis que Mécenas renonce ,  
S'ils ne savent pas mieux déguiser leur réponse.

Jusques dans le silence on doit être discret ,  
Et l'on n'est point Ami quand on n'est pas secret.

Il n'est donc point d'Amis ( cent fois je le répète )  
Car quelle est l'Amitié , si sûre & si secrète ,  
*Qui ne fasse pas voir qu'elle sçait , qu'elle a sçu ,*  
Et de qui le secret ne s'échappe apperçu ?

Mais quand l'Amitié cesse, est-il Ami si sage ,  
Qui ne se croye en droit de changer de langage ?  
Qui ne parle , en disant qu'il ne veut pas parler ?  
Alors, alors on voit les secrets s'exhaler.

Fuyez cette indiscrete & lâche petitesse ,  
Si vous rompez , rompez du moins avec noblesse ,  
Sur vos ressentimens faites-vous un effort ,  
Par-là vous mettrez mieux le coupable en son tort.  
*Mais chacun , direz-vous , a vu quelle insolence....*  
On l'a vu, c'est assez , gardez donc le silence ,  
Et gardez-le encor plus si son tort est caché ;  
A moins , qu'au même Ami me voyant attaché ,

Vous ne croyiez devoir secrètement instruire  
Ma fragile vertu qui s'en laisse séduire.

Si de ce même Ami je dois me garantir,  
Ami, vous me devez le soin de m'avertir.  
Mais soyez bien certain de n'avoir que du zèle,  
Et qu'en venant me rendre un compte si fidèle,  
De celui dont il faut, prudent, me dégager,  
Vous n'ayiez pas aussi pour but de vous vanger.

C'est ainsi quelquefois que, pour mieux le détruire,  
Des défauts d'un Ami l'on cherche à nous instruire,  
Et que ne pouvant plus ni le voir ni l'aimer,  
On voudroit que chacun cessât de l'estimer.

Modérez, en faveur de l'Amitié passée,  
De vos chagrins présents la fureur insensée,  
Et sçachez que jamais vous ne fûtes Amis,  
Si de vous déchirer vous vous croyez permis.

Un véritable Ami ne peut, de sa mémoire,  
Effacer l'heureux temps où, sensible à sa gloire,  
Il voyoit cet Ami qu'il croit ne plus aime,  
Par tant de soins si doux, si souvent le charmer,  
Ou de leurs cœurs unis une égale tendresse,  
De leurs plus vifs chagrins consolait la tristesse.

Un cœur qui fut Ami, n'est point assez changé  
 Pour déchirer le cœur qui lui fut engagé ;  
 Il le suit vicieux, il l'évite coupable ;  
 Mais bien loin de vouloir qu'on le perde & l'accable,  
 Il le regrette encor, le voudroit vertueux,  
 Pour pouvoir avec lui s'unir des mêmes nœuds.

*Jamais à l'Amitié ne succéda la haine ;*  
 C'est par-là qu'on en peut reconnoître la chaîne ,  
 Distinguer ses liens , si saints , si précieux ,  
 Des durs liens d'un joug pesant & vicieux.

Vous vous disiez Amis : Votre Amitié finie ,  
 Voilà toute raison , toute équité bannie ;  
 Vous vous traitez par tout sans égards , sans pitié :  
 Croyez-moi , non jamais vous n'eûtes d'Amitié.  
 Votre union ne fut que l'effet du caprice ;  
 Née aveugle , il faut bien qu'aveugle elle finisse ;  
 Mais jamais on n'a vû se changer en poison  
 L'Amitié , ce doux fruit de la sage raison.  
 Aimant , cessant d'aimer un Ami véritable ,  
 Par la raison conduit est toujours équitable ,  
 Toujours sçait ménager les Amis qu'il aima ,  
 Et respecter les nœuds que la raison forma.

De l'infidèle Ami qu'enfin il abandonne ,  
Ennemi du seul vice , il aime la personne.

Il n'est donc point d'Amis , pour la dernière fois ,  
Je le répète encor. Peu connoissent les loix  
D'une vraie Amitié ; peu même en sont capables :  
Ce n'est qu'aux nobles cœurs , aux âmes raisonnables ,  
Qu'il appartient d'atteindre à ce bonheur charmant.  
Tout cœur , tout cœur est propre à devenir Amant ;  
Aussi d'Amans par tout regorge la folie ,  
Pendant que l'Amitié tombe presque abolie.

Ne vous piquez donc point d'un grand nombre d'Amis ,  
Ce terme au pluriel fut rarement admis :  
*O mes Amis* , disoit \* cet homme , que la Grece  
Vit par tant de bons mots enseigner la sagesse :  
*Mes Amis* , il n'est point d'Amis , ainsi ne peut  
S'exprimer l'homme sage ; il faut , il faut , s'il veut ,  
Parler correctement ; qu'il restreigne ce terme ,  
Et qu'en un seul Ami l'Amitié se renferme.

Qui cherche tant d'Amis , n'est pas lui-même Ami ;  
Chacun n'en est aimé , ne l'aime qu'à demi.

*Ormin* croit se donner pour Ami véritable ,  
Il a beaucoup d'Amis , mais tous Amis de table ;

\* *Socrate*. O Amici , non sunt Amici.



D'ailleurs, on voit chez lui que le dernier venu  
Est l'Ami le plus cher, quoi qu'à peine connu ;  
Il le prône, le vante, Ami tendre, l'embrasse,  
Les derniers dans son cœur ont la première place.

De vos premiers Amis conservez mieux les droits,  
Et quand vous l'avez fait, soutenez votre choix.  
Mais soyez détrompé de cette erreur vulgaire,  
*Qu'en matière d'Amis on n'en sçaurait trop faire.*  
Si votre vanité demande des flatteurs,  
Ou si votre intérêt cherche des protecteurs,  
De ces sortes d'Amis multipliez le nombre ;  
Mais vous n'aurez en eux des vrais Amis, que l'ombre.

Il est pourtant un sens où de beaucoup d'Amis,  
Quelques rares qu'ils soient, l'espoir vous est permis ;  
C'est que, sans les chercher, la vertu vous les donne :  
Où, soyez vertueux, vous ne verrez personne  
Qui ne veuille se dire, être crû votre Ami  
Ainsi dans la vertu, dès l'enfance affermi,  
Toujours dans ses devoirs renfermant sa sagesse,  
Juge intégrè, homme vrai, sans mauvaise finesse,  
Sans chercher à paroître, on voit par tout aimé  
Celui \* qu'à ce portrait on a déjà nommé.

Mais dans cette Amitié pour vous si générale,  
De deux ou trois Amis, tels qu'ici ma morale  
Les demande & les peint, foyez, foyez content,  
Si même vous pouvez vous en promettre tant.

Ne croyez pas aussi que ce choix vous dégage  
Des autres unions où le devoir engage;  
Le sang & les bienfaits ont aussi leurs liens;  
Heureux quand l'Amitié peut y joindre les siens.  
L'Amitié doit unir ceux qu'unit la naissance,  
Accompagner les dons & la reconnoissance,  
D'irrévocables nœuds rendre léger le poids,  
Et de l'autorité faire obéir aux loix.

Soyez donc plus Amis que Maîtres, ni que Peres,  
En Amis sçachez vivre, ayant à vivre en freres;  
Soyez tendres Amis pour être heureux Epoux;  
Il n'est aucun lien qui ne nous semble doux,  
Nul devoir, où le cœur aisément ne se porte,  
Quand la voix d'un Ami nous presse & nous exhorte.  
Combien dans son respect persévère, affermi,  
Un Fils de qui le Pere a sçu se faire Ami?  
Combien est consolé, combien heureux le Pere,  
Qui regarde son Fils comme un Ami sincère!

Jamais Ami du peuple un Prince n'a trouvé  
 Le peuple contre lui follement soulevé :  
 Du Divorce jamais n'essuya l'infamie ,  
 Le Mari qui s'est fait de sa Femme une Amie.  
 Et dans tous les états , sans peine est gouverné ,  
 Au pouvoir d'un Ami , l'Ami subordonné.

Quel que soit votre Ami , sçachez que mutuelle  
 Doit être l'Amitié. Même ardeur , même zèle ,  
 Tel qu'il sera pour vous , doit vous rendre pour lui.  
 Vous voulez son secours , donnez-lui votre appui ;  
 Vous voulez voir sa bourse à vos besoins offerte ,  
 Faites qu'aux siens aussi la vôtre soit ouverte.  
 Vous le voulez fidèle , officieux , égal ,  
 Pour lui soyez constant , généreux , libéral ;  
 Et qu'enfin l'Amitié qui vous joint l'un & l'autre ,  
 Ne fasse plus qu'un cœur de son cœur & du vôtre.  
 Tous devenus égaux en devenant Amis ,  
 Sont aux mêmes devoirs également soumis.

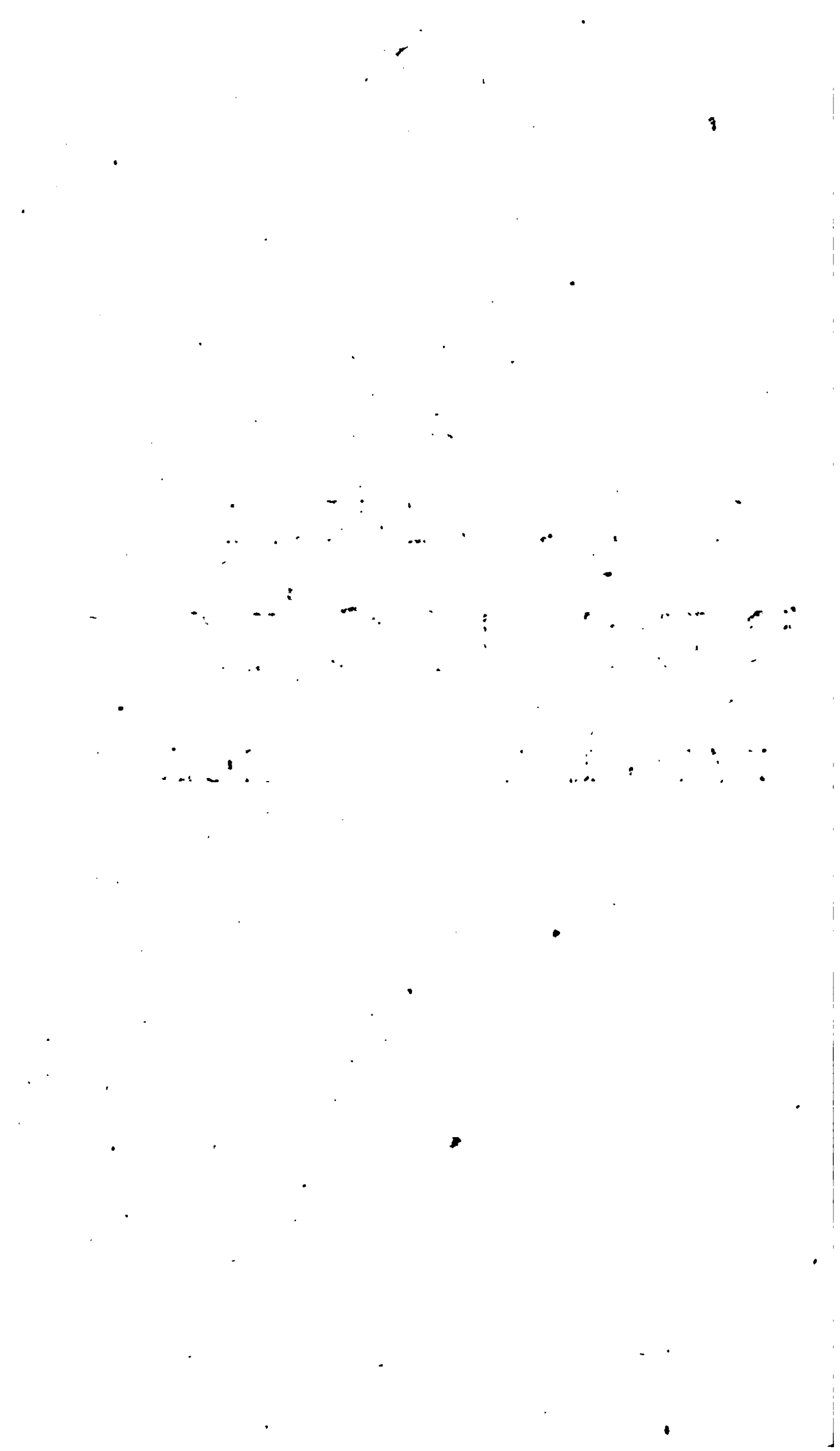
Mais si l'égalité que l'Amitié nous donne ,  
 Des devoirs de l'Ami ne dispense personne ,  
 Elle sçait observer les égards dûs au rang ,  
 A l'âge , à la naissance , à la splendeur du sang ;

Et jamais un Ami ne doit se méconnoître ,  
Jusqu'à traiter d'égal ou son Prince , ou son Maître ,  
Plus on s'en croit Ami , moins on doit oublier  
L'art d'unir le respect avec l'air familier.

Ainsi de l'Amitié je chantois les maximes ,  
Quand pour en observer les devoirs légitimes ,  
Et rétablir des Rois au rang de leurs ayeux ,  
LOUIS armoit encor son bras victorieux.

*Fin du quatrième & dernier Chant.*

DE  
L'EDUCATION  
DES ROIS,  
DANS LEUR ENFANCE.



DE  
L'EDUCATION  
DES ROIS;  
DANS LEUR ENFANCE.

---

CHANT PREMIER.

**L'**ARCHITECTE sçavant, qui bâtit en grand Maître,  
Observe son terrain, s'applique à le connoître,  
En mesure d'abord l'étendue & le fonds;  
Et de ses fondemens, ou plus, ou moins profonds,  
Selon le Bâtiment qu'il trace & qu'il projette,  
Affermit à loisir & dispose l'affiette.

L'ignorant, au contraire, en qui la vanité,  
S'applaudit de l'éclat qu'elle a précipité,

Qui veut, en se chargeant d'un pompeux Edifice,  
Qu'à peine commencé son ouvrage ébloüisse,  
En fuit l'orgueilleux Plan, sans avoir reconnu,  
Ni préparé le fonds dont il est soutenu ;  
L'embellit, à la hâte, à la hâte l'élève,  
Tout en est éclatant ; mais avant qu'il s'acheve,  
Le fondement s'ébranle, & soudain renversé,  
Tombe en poudreux débris l'Edifice insensé.

Ainsi du Précepteur la vanité flatée,  
Par le frivole éclat d'une Etude hâtée,  
Sans connoître le fonds de l'Enfant qu'elle instruit,  
L'avançant le recule, & travaille sans fruit.

L'Enfant brille d'abord, de termes surchargée  
Sa mémoire à propos répond interrogée ;  
Car toujours près de lui se tient le Précepteur,  
Qui de l'Astre brillant, comme premier moteur,  
En dirige l'éclat, pour s'en donner la gloire ;  
Alors il l'interroge, & sûr de sa mémoire,  
Vous allez voir, dit-il, qu'il en sçait à neuf ans,  
Plus qu'à quinze au College, on n'en montre aux Enfants.

Sçait-il bien lire ?... Fi, c'est une bagatelle ;  
Pour lire couramment le François qu'il épelle,  
Il eut fallu six mois, qui bien mieux employez,  
En ont fait un Docteur tel que vous le voyez.



Un Docteur ? ... Hé quoi donc ? il sçait déjà la Carte,  
Et la Fable & l'Histoire. Allons, les Rois de Sparte ?  
Et ceux d'Athenes. .. bon. ... ça, dites-nous, mon fils,  
Où furent situez Itaque, Argos, Memphis ?  
Et sur la Fable un mot de celle de Jacinthe,  
Un petit mot aussi de l'Ecriture Sainte :  
Qu'étoit Melchisedech ? Ferme, allons, faites voir.  
Que vous en sçavez plus que l'on n'en peut sçavoir.

Le Disciple obéit à la voix qui commande,  
Et la réponse accourt si-tôt qu'on la demande ;  
Il paroît tout sçavoir, & pourtant ne sçait rien,  
La machine agit seule, & ne répond si bien  
Que parce que les mots que le Maître prononce  
Après eux enchaînez, attirent la réponse ;  
Des termes accrochez, c'est proprement un jeu,  
Qu'un autre l'interroge, & qu'on dérange un peu  
Sans changer de sujet, une phrase, un seul terme,  
Aura-t'on la réponse aussi juste, aussi ferme ?  
Non, pour peu que des mots l'enchaînure ait manqué,  
De l'Astre éblouissant l'éclat est offusqué ;  
Et semblable au Palais, qu'une main mal habile,  
Bâtit mal-à-propos sur un terrain fragile ;  
Tout ce brillant sçavoir, ce riche amas de mots,  
Tombe, & n'est plus enfin qu'un stupide cahos.

Vous donc qu'auprès des Rois , a placez la Sagesse ,  
 Vous qui devez instruire & former leur jeunesse ,  
 Hâtez-vous lentement. Etudiez d'abord ,  
 Et saisissez le tems où le Prince assez fort ,  
 Vous fait appercevoir de quel pas , la nature ,  
 Le laissant marcher seul , a marqué son allure :  
 C'est de quoi vous devez d'abord vous assurer ,  
 Et sur quoi vos Leçons se doivent mesurer.

Laissez du vain éclat , d'une Etude avancée ,  
 S'applaudir des Pédans l'ignorance insensée ;  
 Et ne recherchez point , en instruisant les Rois ,  
 Les fruits prématurez qui charment les Bourgeois.

Sçachez mieux ce qu'est l'homme , & comment , pour l'ins-  
 Tout ce qui le compose oblige à le conduire ; [struire  
 Et n'oubliez jamais que Dieu qui le forma ,  
 Assujettit au corps l'esprit qui l'anima.

Notre ame ; bien qu'esprit , n'agit que par machine ,  
 Quoique Dieu , de qui seul elle a son origine ,  
 Pût ( comme il peut encor par ses dons tout-puissans , )  
 Lui fournir un canal indépendant des sens ;  
 Sa Sagesse autrement disposa son Ouvrage ,  
 Il unit l'ame au corps , & dans cet assemblage  
 Dont seul il a formé , seul il connoît les noeuds ,  
 Il voulut de concert qu'ils agissent tous deux ;

Que tant qu'ils sont unis, par les sens qu'elle anime,  
L'ame reçût l'objet qui sur elle s'imprime,  
Et que plus, ou moins forte en fut l'impression,  
Selon qu'auroient les sens plus, ou moins d'action.

Nos esprits n'ont entr'eux aucune difference,  
Egaux en qualitez, tous de la même Essence,  
Des mains du Créateur sortis purs & parfaits,  
Le corps seul les distingue; & chargez de ce fais,  
N'agissant que par lui, c'est lui qui fait paroître  
Les dons, les traits divers qu'on y croit reconnoître.

Ce qu'on nôme grand'homme, est l'heureux composé  
D'un corps que la nature a mieux organisé,  
Et d'une ame qui, soit qu'elle approuve, ou condamne,  
Sçait mieux à la Vertu déterminer l'organe;  
Du corps qui les astraint, l'usage different,  
Fait un vaillant, un lâche, un docte, un ignorant.

L'ame ainsi pour agir au corps assujettie,  
Dans ce tout merveilleux dont elle fait partie,  
Si Dieu ne la conduit par un sentier nouveau,  
Doit tout ce qu'elle sçait aux ressorts du cerveau;  
Refforts si peu formez, si foibles dans l'enfance  
Que souvent trop d'efforts les rompt ou les offense;  
D'ailleurs pour bien sçavoir, il faut se souvenir,  
Il faut ce qu'on apprend le pouvoir retenir.

Sur un organe tendre aisément tout se trace ,  
 Plus aisément encor tout s'embrouille ou s'efface ;  
 Et plus le tendre organe est de traces chargé ,  
 Plus l'une détruit l'autre , & l'ordre est dérangé.

Sur quoi donc la Science est-elle alors fondée ?  
 C'est peut que d'en avoir les Leçons & l'idée ,  
 Il faut que chaque objet sur l'organe tracé ,  
 Se retrouve où d'abord l'Etude l'a placé ;  
 Que tous l'un après l'autre avec ordre ils s'y placent ,  
 Tant qu'ainsi distinguez , & sans qu'ils s'embarrassent ,  
 Chacun restant dans l'ordre où chacun est reçu ,  
 Il s'en forme à la fin un ferme & long tissu.

C'est ainsi qu'on apprend , toute autre Etude vaine  
 Ne produit qu'ignorance ou Science incertaine ;  
 Et le plus grand sçavoir , dans l'âge le plus mûr ,  
 N'est sans arrangement ni solide , ni sûr.

Dites-moi , la fureur qui court de Livre en Livre ,  
 Fait-elle un vrai Sçavant de quiconque s'y livre ?  
 Et comptons-nous pour tels , tous les Compilateurs ,  
 Qui lisant à la hâte , effleurant les Auteurs ,  
 Donnent de mois en mois l'Extrait de leurs Ouvrages ?  
 Quelques-uns , il est vrai , Juges prudens & sages ,  
 Illustrent leur sçavoir par les soins d'un Journal :  
 Mais combien en est-il ? dont l'Extrait inégal ,

L'Erreur , le mauvais choix dément avec audace ,  
De leur nouveau Recueil le Titre & la Préface ;  
Plusieurs Associez à ce Recueil nouveau ,  
Ont leur tâche , & chacun vient coudre son morceau ;  
Mais ont-ils eu le tems ?.. Non , le Libraire presse ,  
Bien ou mal fait , le Livre est déjà sous la presse.

*La Science demande un travail dur & lent ,*  
Ce n'est point une proie à tirer en volant.

Jugeons-en mieux encor ; par qui , pour être habile ,  
De Livres à grands frais cherche un nombre inutile :  
Que sert à Pittacus le ramas curieux  
D'Ecrivains en tous genre , & modernes & vieux ,  
Dont regorge chez lui tablette sur tablette ;  
On parcourt un moment le Livre qu'on achette ,  
Et puis un autre arrive , & puis un autre encore ,  
Gonflé de jour en jour croît le docte trésor :  
Chaque jour averti par un vain Emissaire , ...  
Et nouveau Catalogue & nouvel Inventaire ,  
Et toujours nouveau Livre... Ah ! Monsieur , achetez  
Ce Livre si vous manque , & si vous hésitez  
Vous ne trouverez plus... Hé bien donc , qu'on l'achette ;  
Et de cet autre encor , si vous manquez l'emplette ,  
En vain chercherez-vous la même occasion :  
Qu'il est bien imprimé ! la belle édition !

**DE L'EDUCATION DES ROIS , &c.**

Hé bien donc , qu'on le prenne. Hé quoi , veut-on le lire ?  
Non , mais on veut l'avoir , cela doit nous suffire.  
Je me trompe , & je sçai que quelquefois on lit ,  
Et que de tems en tems. . . Mais enfin , je l'ai dit ;  
Je l'ai prouvé , courant de lecture en lecture ,  
Sur l'organe effleuré rien ne reste & ne dure ,  
Et parmi tant d'Auteurs , tant de divers Ecrits ,  
On trouve qu'on a lu , mais qu'on n'a rien appris.

Hé ! comment un Enfant , dont l'organe est si tendre ,  
A la hâte & sans ordre instruit , peut-il apprendre ,  
Si le foible ressort pousse un trait éclatant ;  
Cet éclat qu'on admire , est l'éclat d'un instant.

Connoissez donc , instruit de ce point de Physique ,  
La folle vanité dont un Maître se pique ,  
Quand l'Enfant qu'il enseigne & qu'il veut avancer  
Ne produit qu'un éclat si prompt à s'effacer.

Quoi ! pour autoriser cette audace indiscrette  
A-t'on reçu du Ciel quelque vertu secrète ?  
Se flatte-t'on que Dieu par un Miracle exprès  
Sur le sable tracez conservera des traits ?  
Ou que par un Miracle encor plus incroyable  
Un Enfant tout-à coup devienne raisonnable.  
De cette folle erreur craignez de vous flatter ,  
Vous qui croiriez peut-être à bon droit l'adopter.

## CHANT PREMIER.

, 213

Que dans l'auguste Enfant que vous devez instruire,  
La raison soit formée & commence à reluire,  
Qu'il soit un vrai Miracle, on nous l'assurera,  
Du moins tout Courtisan, tout flatteur, le dira.

Mais, loin qu'à ces discours votre cœur applaudisse,  
Du triste sort des Rois qu'en secret il gémisse;  
Plaiguez ce rang superbe ou craints & révèrez,  
Et non moins que des Dieux dès l'Enfance adorez;  
Ils ont lieu de douter qu'ils soient ce que nous sommes,  
Foibles, formez de boue, & tels que tous les hommes.  
De tant d'autres Mortels arbitres souverains,  
Mis par tant de flatteurs au-dessus des humains;  
S'ils n'étoient détrompez dès leur tendre jeunesse,  
Que sçait-on ? se croyant hommes d'une autre espèce,  
Loin de rougir du vice & de s'en corriger,  
Ils oseroient peut-être en vertu l'ériger.

C'est-là jusqu'où des Rois, la vanité crédule :  
Dans les tems anciens porta le ridicule :  
Combien sont dans l'Histoire aujourd'hui détestez,  
Qui comme vertueux se virent respectez !  
Combien, sous le grand nom de Héros magnanimes,  
Signalant leurs Exploits, ont signalé leurs crimes !  
Combien sans pitié furent nommez Pieux,  
Et violant leurs Loix, ami zelez des Dieux !

## **214 DE L'EDUCATION DES ROIS, &c.**

Le Vainqueur de l'Asie est-il donc en démence ?  
Quand il veut, comme un Dieu, qu'on l'adore & l'en-  
Non, mais pour obtenir ce ridicule encens, [cense;  
L'orgueil fait taire en lui l'esprit & le bon sens.  
Tout Monarque aisément peut s'aveugler de même;  
Le vice n'est plus vice orné du rang suprême,  
Il trouve sa louange, & les plus beaux Esprits  
En ont cent fois sali leur voix & leurs Ecrits.

Dans le Prince insensé, qu'un faux Eloge enivre,  
A-t-on vu quelquefois la vérité revivre ?  
L'équité, la raison, les devoirs écoutez,  
Enfin quels ont paru les Rois toujours flattez !

Dans le vice endormis, à l'ombre des Trophées,  
Qu'aux plus nobles vertus, dans leurs cœurs étouffées,  
Erigeoit sous leurs noms un Peuple adulateur,  
Ils se sont reposés sur cet éclat flatteur ;  
Et leur gloire après eux, a pour seuls témoignages,  
Les mensonges gravez aux pieds de leurs Images.

Souvent même, souvent osant s'imaginer,  
Que par leur ombre seule ils pourroient gouverner,  
Ils ont crié, lui dictant leurs volontés hautaines,  
Enchaîner l'avenir à leurs Loix souveraines ;  
Faire passer ainsi, jusqu'aux tems reculez,  
De leurs fausses vertus les noms dissimulez,



Et rendre par la voix d'un airain infidelle,  
Ou d'un marbre imposteur, leur loüange immortelle.

Voulez-vous que le Roi par vos soins élevé,  
De ces honteux écûeils soit toujours préservé ;  
Accoutumez au VRAI son oreille & sa bouche,  
Que rien d'exagéré, rien de faux ne le touche ;  
Faites-lui craindre, fuir, abhorrer les menteurs,  
Apprenez-lui qu'il doit même haine aux flatteurs ;  
Et que peu différente sont aux yeux d'un Roi sage,  
*Et la loüange outrée, & le faux témoignage.*

Mais commencez vous-même à ne vous point flatter,  
En croyant voir en lui la raison éclatter ;  
Craignez d'être ébloüis, & sur ces apparences,  
Ne précipitez point d'aveugles esperances.

Trop d'espoir est souvent un écûeil dangereux :  
Combien avons-nous vu de naturels heureux !  
Doux, aimables, Enfans charmans, brillans miracles,  
D'un vain espoir trompé nous donner les spectacles :  
Pour en esperer trop, & pour trop le loüer,  
On voit presque toujours le Miracle échoüer ;  
Vous ne l'ignorez pas, quelle burlesque Scene,  
Donne ailleurs si souvent cette esperance vaine ?

116 DE L'EDUCATION DES ROIS, &c.

Ma main en a tracé quelques legers portraits ,  
Mais le fujet demande encor de nouveaux traits.

Si-tôt, vous le sçavez, que dans l'Enfant qu'on flatte,  
De sens & de raison quelqu'étincelle éclatte ,  
Au moindre trait d'esprit par hazard échappé ,  
De l'Enfance on le croit déjà développé ;  
Et pour solide esprit , pour esprit fait se donne ,  
Tout-Enfant dont on dit : Voyez comme il raisonne.

Le Précepteur encor de plus en plus charmé ,  
Fatiguant la raison dont il a présumé ,  
Moins sage que l'Enfant , moins que lui , raisonnable ,  
Ne l'instruit plus qu'en forme, & d'Argumens l'accable :  
Un Sillogisme , allons, comment en *Fabesmo* ,  
Répondez-vous ? Fort bien. Comment en *Perio* ?  
Comment en *Barbara* ? . . Pour peu qu'à sa réponse  
On juge qu'il entend l'Argument qu'il énonce ,  
On bat des mains , on dit qu'il se jouë en Docteur ,  
De ces barbares noms dont un autre auroit peur.

Quel fruit produit enfin cette Etude étourdie ?  
La raison follement avant l'âge applaudie  
Le Miracle admiré, bien-tôt dégénéralant ,  
Devient souvent un sot, toujours un ignorant.

Pour

Pour un qui se soutient, on en peut compter mille,  
 Qui sans gloire à la Cour, sans honneur à la Ville,  
 Vils, Sujets méprisez, ont d'abord effacé  
 Ce rare & grand mérite aux Parens annoncé.

Nous fourmillons de fots qui brilloient dans l'Enfance,  
 A qui les devons-nous ? Peut-être à l'imprudence.

L'Etude leur donna moins de goût, que de peur ;  
 Accablé de Leçons fut leur brillant trompeur ;  
 Au-dessus de leur âge étant forcé d'apprendre ,  
 Trop d'effort fatigua leur organe encor tendre ;  
 Le travail leur devint un joug dur & pesant ;  
 Et déchargez enfin de ce joug déplaisant ,  
 Sortant des mains d'un Maître , ils n'ont de leur Etude  
 Conservé que l'horreur de ce qu'elle a de rude.  
 Tout Sçavant leur déplaît , tout Livre sérieux ,  
 Tout discours raisonné leur paroit ennuyeux ;  
 S'ils peuvent lire encor , Romans , Historiettes ,  
 Fades Vers & Chançons , courent sur leurs Tablettes.  
 C'est-là tout le sçavoir dont galamment orné ,  
 Brille leur bel esprit aux fadaïses borné :  
 Qui fait de l'Opera , son Livre de Maximes ,  
 Et le trouve rempli d'Apophtegmes sublimes

' Enfin , à ne rien faire , on les voit occuper ,  
 Sans Charge , ou dans leur Charge , oisifs & dissipés ,  
 Indolens , impolis , ne pouvant se contraindre ;  
 Fuir l'ombre du travail qu'ils n'ont appris qu'à craindre.  
 ' O ! qu'à bon droit seroient les Peuples alarmés ,  
 Si tel étoit le sort du Roi que vous formez.

*Fin du premier Chant.*

DE  
L'EDUCATION  
DES ROIS,  
DANS LEUR ENFANCE.

---

CHANT SECOND.

**C**RAIGNEZ en le hâtant, de gâter votre Ouvrage.  
Il s'agit de former un Roi juste, un Roi sage,  
Qui regne sur lui-même & se fasse une Loi,  
De gouverner en Pere, en commandant en Roi;  
De qui les passions avec soin reprimées,  
Du pouvoir Souverain ne soient jamais armées,  
Qui pour être obéi, fasse obéir les cœurs,  
Et respecter ses Loix par l'éclat de ses mœurs.

Un Roi qui dans la Guerre ait l'équité pour guide ,  
 Actif, laborieux, vigilant, intrépide ,  
 Qui grand dans ses projets, soit encore assez grand  
 Pour n'être point flatté du nom de Conquérant ;  
 Mais qui des autres Rois ménageant l'alliance ,  
 Fidèle à ses Traitez, gagne leur confiance ,  
 Ne résiste attaqué, ne combatte en Héros ,  
 Que pour mieux de son Peuple affermir le repos.

Un Roi qui pour regner ignore la maxime ,  
 D'emprunter le manège ou l'audace du crime ,  
 De paroître appuyer la fraude , & soutenir ,  
 Pour en profiter seul, les vols qu'il doit punir ;  
 Mais qui loin d'écouter ces maximes sinistres ,  
 N'appelle à ses Conseils que de sages Ministres ,  
 Les réduise aux Emplois où chacun est borné ,  
 Et gouvernant par eux, n'en soit pas gouverné ;  
 Qui, jusqu'en eux condamne, une folle dépense  
 Qui, d'un Roi dans la fièvre ait la magnificence ;  
 Sans en prendre un prétexte, un titre pour piller ,  
 Ni que du sang du Peuple il la fasse briller.

Un Roi qui dans l'Etat ait l'art, par sa prudence ,  
 D'animer le travail, d'amener l'abondance ,  
 D'accroître par les Arts & les Champs cultivez ,  
 Les biens qu'à ses Sujets il aura conservez ,

Et qui par les Impôts où les besoins obligent ,  
N'enrichisse jamais les mains qui les exigent.

Un Roi qui recherchant, aimant la Verité ,  
Souffre , qu'à son oreille elle ose en sûreté  
Protéger l'innocence , appuyer la justice ,  
Développer l'Erreur & démasquer le Vice.

Qui , sage ami du VRAI , sincère avec grandeur ,  
Rappelle l'heureux tems où regnoit la candeur ;  
Et , de l'âpre intérêt malgré la tyrannie ,  
Rétablisse à la Cour , la bonne-foi bannie.

Enfin , un Roi Chrétien , dont le zèle assuré ,  
Ne porte point à faux ; mais toujours éclairé ,  
Distingue la Vertu ; de l'ombre & du phantôme ,  
Qui , ferme à soutenir les droits de son Royaume ,  
De l'Eglise , à la fois , soit le ferme soutien ,  
Honnête-homme & grand Roi , devout , humble & Chrétien.

Tel doit être le Roi , dont à votre prudence ; [ tien.  
La main d'un Prince sage a confié l'Enfance ;  
Tel il doit devenir : Ce seroit de vos soins  
N'espérer pas assez , que d'en espérer moins.

Non , que de ces Vertus le brillant assemblage ,  
Puisse toujours produire un éclat sans annage ;  
Jamais , tout grand qu'il est , toujours homme en effet ,  
Prince , autant qu'on l'en flatte , ici bas n'est parfait.

Bien qu'à ce haut degré , jamais l'homme n'arrive ,  
 C'est-là pourtant la fin , qu'il faut qu'on se prescrive ,  
 Quand d'un Roi , plus qu'un autre , à mille erreurs sujet ,  
 On travaille à la gloire , & qu'on l'a pour objet.

Dites-moi , cette gloire , en quoi consiste-t'elle ?  
 Sans doute en la Vertu ; mais une Vertu telle  
 Que suffisant à tout , elle embrasse à la fois ,  
 Sans en négliger un , tous les devoirs des Rois.  
 Qu'elle soit ferme ici , là douce & prévenante ;  
 Ici toujours active , & là quelquefois lente ;  
 Toujours la même au fond , mais qui selon les tems ,  
 Brille de cent Vertus sous les noms éclatans.

Quand rassemblant ici , sous une même image ,  
 Le détail des devoirs où ce haut rang engage ,  
 J'ai d'un parfait Monarque ébauché le Portrait ,  
 N'en a-t'on pas d'abord applaudi chaque trait ?

Dans ce tableau léger d'une Vertu sublime ,  
 Ce n'est point le pinceau , c'est le VRAI qu'on estime ,  
 C'est par-là qu'il a plu. Si tous l'ont applaudi ,  
 C'est que tous ont toujours pensé ce que je di ,  
 Et que le seul bon sens , à tous fait reconnoître ,  
 Que c'est-là , ce qu'un Roi , ce qu'un grand Roi doit être.

C'est donc là votre objet , c'est-là le fruit heureux ,  
 Que , portant votre espoir aussi loin que vos vœux ,



Envisagent vos soins, malgré l'aveugle excuse,  
Dont la tiédeur se couvre & la paresse abuse.

Vouloir rendre parfait un Prince, un Souverain,  
C'est, pourroit-on vous dire, un soin frivole & vain :  
C'est-là de quoi nul Prince, ici-bas n'est capable ;  
Je le sçai ? Mais pourquoi l'homme est-il donc coupable ?  
Qui, sçachant qu'ici-bas, nul homme n'est parfait,  
Pour sa perfection, ne forme aucun souhait ;  
Et fuyant les sentiers, par où l'on doit l'atteindre,  
A d'informes Vertus, se plaît à se restreindre.

Dieu dit : *Soyez parfaits* ; le peut-on devenir ?  
Non. Dieu veut qu'on travaille aux soins d'y parvenir ;  
Ce soin que son Amour, que sa Grace fait naître,  
Rend le Chrétien parfait, par le désir de l'être.

Ainsi doit-on aux Rois de bonne heure inspirer,  
L'ardeur, la noble ardeur qui nous fait aspirer  
Aux degrez les plus hauts de mérite & de gloire ;  
Et malheur à ces Rois d'équivoque mémoire,  
Qui, sous ce nom, contens du droit de gouverner,  
De sublimes Vertus, n'ont point voulu s'orner.

Faites donc qu'aux desirs, de la Vertu sublime,  
Le Roi que vous formez, de bonne heure, s'anime ;  
Mais préparez long-tems, ménagez l'heureux fonds,  
Où l'on en doit jetter les fondemens profonds.

Vous sçavez trop, jusqu'où, pour penser, pour com-  
prendre,

Pour apprendre avec fruit, l'organe doit s'étendre ;  
Vous connoissez l'Enfance, & sçavez, qu'assez forts,  
Pour la réflexion, n'en sont point les ressorts,  
Qu'un Enfant, est Enfant, bien que puissant Monar-  
que,

Qu'on doit le juger tel, que son âge le marque ;  
Enfant par mille endroits, merveilleux en effet,  
Docile, gracieux, mais non pas homme fait ;

Plus le bon sens éclatte en votre auguste Eleve,  
Au-dessus des Enfans, plus sa raison s'élève,  
Plus, craignez que dans lui, le sens & la raison,  
Ne soient tels que les fruits, nez avant la saison,  
Tels que la tendre fleur, qui brille à peine éclosé,  
Sur le terrain léger, qu'on fume & qu'on arrose ;  
Mais qui manquant bien-tôt du suc qui la nourrit,  
Dans son premier éclat tombe, sèche & flétrit ;  
Ainsi sçachez toujours, suspendant votre attente,  
Même n'applaudir pas, l'éclat qui vous enchante.

Loüez, mais servez-vous d'Eloges innocens,  
De l'encens des flatteurs distinguez votre encens ;  
Loüez, non, sa raison avant l'âge meurie,  
Que la Cour parle ainsi, qu'elle loüe & s'écrie ;

Mais vous , louëz les soins qu'il prend de l'acquiescer ;  
 Louez les qualitez qui la doivent meurer :  
 En ce qu'on lui fait faire , en ce qu'on l'entend dire ,  
 Qu'on trouve un tour d'esprit qui charme & qu'on ad-  
 mire ,

Mais pour vous , il n'est pas encor tems d'admirer ;  
 Bornez-vous au plaisir d'avoir lieu d'espérer.  
 Mais plus vous esperez , plus sçachez vous réduire ,  
 A l'ordre des Leçons qui le doivent instruire ,  
 De celles qu'il ignore ou ne sçait qu'à demi ,  
 Ne l'arrachez jamais qu'il n'y soit affermi .

Ce n'est qu'en essuyant & battant la poussiere ,  
 Que le Courcier arrive au bout de la carriere ,  
 Et le rapide char , qui paroît y voler ,  
 Ne touche enfin le bût , qu'à force de rouler .

C'est ainsi , qu'à quelque art que l'homme se dispose ,  
 Pour aller , d'un plein vol , au but qu'il se propose ,  
 N'ayant point reçu d'aîle , & n'en pouvant trouver ,  
 Ce n'est que pas à pas qu'il y peut arriver .

Qui peut donc s'empêcher de se plaindre ou de  
 rire ,

D'un Père peu sensé , qui commence par dire ,  
 En confiant son Fils aux soins d'un Précepteur :  
 Monsieur , je ne veux point qu'on en fasse un Docteur ,

Un Sçavant qui compose , ou parle comme un Livre ,  
 Mais qu'il soit honnête-homme , & qu'il apprenne à vi-  
 vre.

Oùi , c'est-là , j'en conviens , c'est-là le principal ,  
 Mais c'est se détourner de ce point capital ,  
 Que d'en quitter la route , & jamais la Sagesse  
 N'est le fruit de l'espoir qui nourrit la paresse.

C'est pourtant un langage ordinaire à la Cour ;  
 Et d'un Enfant Bourgeois , le Précepteur un jour ,  
 ( Le trait paroît outré , mais l'Histoire en est vraie ,  
 Souvent à la conter ma mémoire s'égaye. )

Un jour donc m'amenant l'Enfant qu'il instruisoit ,  
 Ce galant Précepteur , sans façon , me disoit ,  
 J'enseigne en honnête-homme , & je ne connois guères ,  
 Pour instruire un Enfant , ces méthodes vulgaires ,  
 Ces préceptes si longs , si froids , si dégoutans ;  
 Je veux que celui-ci ne perde point son tems ;  
 Je sçai , ce que de lui , tous les Parens attendent ;  
 J'en fais un Gentilhomme , & c'est ce qu'ils demandent :  
 Comment un Gentilhomme ? .. Oùi , n'entendez-vous  
 pas ?

Un Bourgeois , qui n'ait rien de Bourgeois ni de bas .  
 Mais il est jeune encor . . . Bon , son Pere lui-même ,  
 Veut qu'il soit dispensé de Leçon & de Thème ,

Trop content de son Fils , s'il prend entre mes-mains,  
De nobles sentimens , des sentimens Romains.  
C'est à quoi je m'applique. Il a déjà le drôle  
Du \* vieil Horace appris , en moins de rien le rôle.  
Ne va-t'il pas en Classe ? Oüi , mais de ses Régens,  
Je fais ce que je veux , ce sont d'honnêtes gens,  
Qui connoissent leur monde , & comme on doit s'y  
prendre ,

Pour apprendre à chacun ce qu'il convient d'apprendre.

Je ris à ce discours , lui-même en fit autant ,  
Crut que j'applaudissois , & s'en alla content.

Que devint l'Ecolier ? Ignorant , c'est peut être,  
Lâche , fourbe , menteur , escroc , même encor pire ;  
Cassez , Jeux , Cabarets , lieux encor plus vilains. . .  
Ce fut là qu'il porta ses sentimens Romains.

Ainsi finit toujours l'illusion grossière ,  
De qui , précipitant , rangeant mal sa matière ,  
Croit finir son ouvrage ; ainsi quand l'Ouvrier ,  
Qui promettoit un Vase , & rare & singulier ,  
Ou plonge , ou tourne mal , sa main , dit le Poëte ,  
Au lieu d'un Vase exquis , enfante une *Buitene*.

Vous donc qu'on a chargés d'un plus illustre em-  
ploi ,

Ne dites point : Pourvu que nous formions un Roi ,

\* *Rôle d'un Fils de Cornille.*

Qu'importe qu'il soit docte , & que, jeune il effuye ,  
 Ce fatras de Leçons , qui si souvent l'ennuye ;  
 Ce qu'on lui doit apprendre , est l'Art de bien regner...  
 Oüi , c'est-là le grand Art qu'on lui doit enseigner ,  
 J'en conviens ; ( car ce sont pour moi raisons égales , )  
 Bornez-vous , j'y consens , aux qualitez Royales ,  
 N'ayez que cette vûë. Hé bien , en gens de Cour ,  
 Lui direz-vous qu'un Roi , n'a besoin , aucun jour ,  
 D'avoir l'esprit orné , d'avoir en sa mémoire  
 Gravé les plus beaux faits que rassemble l'Histoire ,  
 De connoître les lieux , de distinguer les tems ,  
 Et sous divers climats les Peuples habitans.  
 Qu'un Roi peut ne sçavoir ni le sens , ni l'usage ,  
 Ni la force des mots qui forment le langage ;  
 Qu'il peut , en Souverain , parler , juger de tout ,  
 Sans principe assuré , sans justesse & sans goût.  
 C'est ainsi que l'on pense , ainsi que l'on raisonne ,  
 En traitant de fatras , les Leçons qu'on leur donne.

Ce fatras est , au fond , ce qui polit l'esprit ;  
 Le rend docile aux Loix que la raison prescrit ,  
 L'accoutume à juger avec poids & mesure ,  
 Donne & forme le goût , l'entretient & l'épure ,  
 Et qui n'a point sçu jeune , effuyer ce fatras ,  
 Ignorant & confus , s'arrête à chaque pas :

C'est-là du vrai sçavoir , l'entrée & l'espérance ,  
Et ce n'est un fatras , qu'aux yeux de l'ignorance.

Mais enfin , répondez , vous qui croyez qu'aux Rois,  
On devoit de l'Etude épargner tout le poids ;  
Les Rois ne sont-ils pas nos Juges , nos Arbitres ?  
De quelle autorité reçoivent-ils ces Titres ?  
A leur pouvoir immense , enfin , qui donne lieu ?  
C'est qu'ils sont , direz-vous , les images de Dieu ;  
Qu'en leur communiquant , sa Puissance suprême ,  
Dieu veut que tout à tous , ainsi qu'il est lui-même ,  
Chacun le représente & devienne après lui ,  
Des Peuples qu'il gouverne , & l'espoir & l'appui.

Fort bien ! quelle Science est donc peu nécessaire ?  
A qui des droits de Dieu devient dépositaire ;  
A qui doit , comme lui , chargé de son pouvoir ,  
Pour être utile à tous , tout faire & tout prévoir.

Combien ont regretté , le tems ou leur jeunesse ,  
De l'Etude effrayée , écouta sa paresse ?  
Je dis , combien de Rois ? de Rois même fameux ?  
Sentant leur ignorance , en ont gémi honteux ?

Le vôtre n'aura point à craindre cette honte.  
Vous sçauvez mieux encor , & d'une main plus prompte ,  
Combattre en lui le vice , & détruire , ou regler  
Toutes les passions , qui peuvent l'aveugler.

Tous les momens sont chers , le moment qu'on diffère ,  
Empêche quelquefois que le secours n'opere.

Ne perdez point de tems , mais , d'un ton sérieux ,  
Sans relâche attaquez , tout panchant vicieux ,  
Et ne lui permettez , ni hauteur , ni caprice ,  
Dont se puissent former l'orgueil & l'injustice.

C'est-là , par un abus que l'on doit déplorer ,  
Ce qu'élevant les Rois , on aime à tolérer.  
De leurs vices naissans , les premières faillies ,  
Semblent sans consequence : on les trouve jolies ,  
Et de l'orgueil humain , si promptement éclos ,  
Les moindres bégayemens sont estimez bons mots ;  
Peuples & Courtisans , les vantent & les répètent ,  
Nul ne prévoit l'écueil où ces louanges jettent.

Tout vice va croissant , mais le vice applaudi ,  
Dans les Enfans , sur tout , marche d'un pas hardi ;  
Si vous ne l'arrêtez , bien-tôt plus criminelle ,  
De ce vice innocent , croîtra la bagatelle :

Non , c'est mal-à-propos , dira-t'on , s'alarmer ,  
C'est dans le jeune Roi , ce qui doit nous charmer ;  
C'est-là ce qui doit plaire , & qui fait reconnoître ,  
Qu'il sçait , qu'il voit déjà , qu'il sent bien qu'il est Maître ;  
Dans ses jeunes fiertez , ses petites humeurs ,  
Quel sujet trouve-t'on de craindre pour ses mœurs ?



Tout cela pure Enfance. Hé bien, quoi, nous présage ?  
Quel mal ? quel si grand mal ? qu'il aura du courage ?

Mais, me répondez-vous, vous qui les admirez,  
Que de son jeune orgueil ces éclairs tolérez,  
Ne sont point en effet des présages du vice ?  
Il faut être certain, avant qu'on applaudisse,  
Assurez-vous-en donc. Il est en votre main,  
De tourner aux vertus ce présage incertain ;  
Hâtez-vous donc, courez, sans tarder davantage,  
Au-devant des défauts, que peut-être il présage.

Pour lui former l'esprit, hâtez-vous lentement,  
Mais à former son cœur, travaillez promptement ;  
L'esprit, je l'ai fait voir, pour se hâter d'apprendre,  
Trouve dans les Enfants un organe trop tendre :  
Mais le cœur naît au mal, déjà tout disposé,  
Et l'Enfance offre au vice un penchant plus aisé ;  
C'est lui qui le premier, dans son ame s'imprime,  
Pouvez-vous retarder la main qui le réprime ?

Non, qu'on doive en détail, pendant qu'il est Enfant,  
Lui montrer, ce qu'aux Rois, la Sagesse défend.  
Menez-le à la vertu par de douces amorces,  
Mesurez-les toujours à son âge, à ses forces ;  
D'un air & d'un ton sec, n'allez point vous piquer,  
De le faire aux raisons, aux preuves, s'appliquer,

Et de l'assujettir à la gêne d'entendre ,  
De longs raisonnemens , qu'il ne sçauroit comprendre.

Prenez , plus gracieux , un plus aimable tour ,  
Et pour lui faire aimer , ce qu'il doit être un jour ,  
Servez-vous de l'exemple , & tantôt d'une Histoire ,  
Et tantôt d'une Fable , amusant sa mémoire ,  
Montrez l'heureux chemin , par où , justes & Bons  
Les Rois , Peres du Peuple , ont consacré leurs noms.

Employez , quelquefois , une Estampe , une Image ;  
Confiez vos Leçons à ce muet langage ,  
Sur le Tableau qu'il aime , attentif , curieux ,  
Il pourra , s'amusant , s'instruire par ses yeux.

*Fin du second Chant.*

DE  
L'EDUCATION  
DES ROIS,  
DANS LEUR ENFANCE.

---

*CHANT TROISIÈME.*



INSI , sur la raison ne comptant pas encore ,  
Et pour former son cœur aux Vertus qu'il  
ignore ,

N'ayant que la mémoire , où l'on puisse imprimer ,  
La lumière & le goût , qui doit les faire aimer ;  
Ne permettez jamais qu'elle demeure oisive ,  
Ce n'est , qu'en l'exerçant , qu'elle devient plus vive ,

Et l'écüeil est égal , & d'en trop exiger ,  
Et d'aider sa paresse à la trop ménager.

Mais toujours ayez soin, qu'avec fruit on l'exerce ,  
Le vase prend l'odeur des liqueurs qu'on y verse ;  
Le goût qu'il prit d'abord , dure long-tems après ,  
Et même en y versant d'autres liqueurs exprès ,  
Souvent de la premiere , on trouve encor un reste.  
Tel, du goût de l'Enfance , est le progrès funeste ;  
Presque toujours l'objet qu'elle saisit d'abord ,  
A , des âges suivans , déterminé le sort.

Ainsi, prit Hannibal, le goût de la vengeance ,  
Quand aux pieds des Autels, conduisant son Enfance,  
Un Pere furieux, lui fit entre ses mains,  
Bégayer le Serment de perdre les Romains.

Ainsi le bruit flatteur des exploits de Philippe ,  
Des fureurs de son Fils, fut l'aveugle principe.  
Loin de suivre l'ardeur dont il fut entraîné ,  
Alexandre , en bon Roi , peut-être eut gouverné ,  
Et cueilli dans la Paix une Palme plus belle ,  
Que celle des combats du Granique ou d'Arbelle ,  
S'il n'eut , Enfant , succé le désir inhumain ,  
D'aller en Conquérant dépouiller son prochain.

L'Enfance ainsi, peut-être , attisa l'étincelle ,  
Dont on vit s'allumer l'inimitié cruelle ,

Qui sous ombre de zèle & de Religion,  
Entre tant de Partis, mit la division.

On dit qu'en Italie, une vieille Nourrice,  
Croyant avoir reçu certain mauvais office,  
Se doûta qu'un *Servite*, alors son Directeur,  
De ce mauvais office, étoit l'unique auteur;  
Que fit pour se vanger, la Dévote hypocrite?  
Elle fit peindre un Diable, en habit de *Servite*,  
C'étoit l'épouvantail dont elle se servoit,  
Pour rendre obéissant l'Enfant qu'elle élevoit.  
Il crût, mais avec lui, crût la peur d'un tel Diable;  
Tout *Servite* à ses yeux, fut un Monstre effroyable,  
Et jusqu'en sa vieillesse il eut juré sa foi,  
Que ceux du même habit n'avoient ni Foi, ni Loi.

A qui peut s'appliquer ce Conte ridicule?  
Je ne sçai, mais on voit tant de gens sans scrupule,  
Décrier certains Corps, abhorrer certains noms,  
Qu'il faut que la Nourrice en ait fait des Démon.

On doit, avec respect, toujours traiter l'Enfance;  
D'un Auteur ancien, c'est la sage Sentence,  
Qui doit apprendre au Maître à si bien s'observer,  
Que jamais aux Enfans, qu'il a soin d'élever,  
Son exemple ou sa voix, ne donne aucune idée,  
Qui ne soit sur la règle, & sur le vrai fondée.

Mais de tous les objets , qu'un Enfant aime ou fuit ,  
 Le premier , est toujours le Maître qui l'instruit ;  
 C'est-là , ce qui d'abord , le saisit & le frappe ,  
 De son Maître , à ses yeux , aucun défaut n'échappe :  
 S'il ne peut pas encor en pénétrer les mœurs ,  
 Il en connoît bien-tôt les bizarres humeurs ,  
 Les fots emportemens , les pédentes manieres ,  
 Des Leçons qu'il apprend , ce sont-là les premières ;  
 De son Etude aussi , c'est-là le premier fruit ,  
 Et c'est souvent à quoi le reste se réduit.

L'Etude , à la nature , est assez ressemblante ,  
 Et ne fait que Pédans , dans une main pédante ;  
 Le fat produit un fat , & le rustre un brutal ,  
 Et tel , presque toujours , que fut l'original ;  
 D'un Précepteur superbe , un Enfant prend l'audace ,  
 Et d'un Maître impoli , ne retient qu'à sa crasse.  
 Quels fruits fait donc un Maître , ou superbe , ou grossier ?  
 Sottement glorieux , baslement familier ,  
 Qui , selon son humeur , punit ou récompense ;  
 Fait des Loix sans raison , sans raison en dispense ,  
 Et , peu maître de soi , paroît à l'Ecolier  
 Plein de plus de défauts , qu'il n'en court châtier.

Que dis-je ? remuant la poussiere des Classes ,  
 Dois-je avilir mes Vers par ces peintures basses ?

Dois-je ici, sous les yeux, mettre un Régent hautain,  
De cent Grimaux tremblans balançant le destin ?  
Qui donne à sa fêrule, un pouvoir despotique,  
Et vingt fois en une heure, habile Auteur tragique,  
Gourmandant de sa Classe, ou frappant la moitié,  
Excite la terreur & cause la pitié. . .

Laissons ces vils Portraits, ici hors de leur place :  
Que ce soit la raison qui gronde & qui menace ;  
Même en le châtiant, que l'Enfant révérent,  
Vous trouve un air si sage, un ton si modéré,  
Qu'il ne puisse à l'humeur du Maître qui l'impose,  
De la peine qu'il souffre, attribuer la cause.

Jamais ne vous servez, pour blâmer ses défauts,  
De frivoles raisons, ni de principes faux.

Que la Religion soit toujours la première,  
Qui serve à vos Leçons de preuve & de matière ;  
Enseignez-en les points, qu'au Chrétien ignorant,  
Pour instruire sa Foi, le Cathéchisme apprend ;  
Et ne parlez de ceux, dont toujours on conteste,  
Que pour le garantir du préjugé funeste,  
Qui sans miséricorde, à son sens attaché,  
Ne voit, dans le prochain, qu'Hérésie ou péché.

Pour conserver toujours sa Foi pure & soumise,  
Qu'auprès de lui, l'Erreur jamais ne soit admise ;

Eloignez l'insensé, qui nie, en son esprit,  
Un Dieu, que dans son cœur il trouveroit écrit,  
S'il étoit moins captif de l'orgueil qui l'enyvre,  
Moins esclave des sens auxquels seuls il se livre.

Eclatez, sans égards, contre tous Courtisans,  
De ce système impie, aveugles partisans;  
Qui de Dieu, sur les cœurs, ne connoît point l'empire,  
Tranquille dans le vice, & qui ne s'en retire  
Qu'autant, que pour le monde, il croit devoir d'égard;  
Vertueux sans principe, honnête-homme au hasard.

Des méchans, quelquefois, peignez lui les supplices,  
Peignez lui les malheurs où les plongent leurs vices;  
Mais ne l'amusez point, par ces contes affreux,  
Qui font parler la nuit les Esprits ténébreux,  
Le pâle revenant, qui crie & qui menace,  
Dans l'esprit des Enfans, facilement se trace,  
Et dès qu'ils restent seuls, l'horrible objet trompeur,  
Cent fois se renouvelle, & sans fruit leur fait peur.

S'il doit craindre, imprimez des craintes profitables,  
Peignez lui des objets affreux, mais véritables;  
Peignez, d'un Dieu vengeur, les Arrêts menaçans,  
Contre lui, tels qu'ils soient, les hommes impuissans,  
Les Rois, même les Rois, objet, de sa colere,  
Par sa voix menacez d'un Arrêt plus sévère;



Faites lui craindre un Dieu , dont les yeux immortels ,  
Des actions des Rois sont témoins éternels ,  
Qui doit interroger la Vieillesse & l'Enfance ,  
Et peut-être bien-tôt , prononcer la Sentence.

Mais plutôt que sa crainte , excitez son amour ;  
Qu'il aime , aux plus saints Rois , à ressembler un jour.  
Dépeignez à son cœur , & généreux & tendre ,  
Ce qu'a fait Dieu pour lui , ce qu'il en doit attendre ;  
Excitez le motif , dans son ame imprimé ,  
Qui fait aimer un Dieu , si digne d'être aimé ,  
Qu'il le craigne vengeur & Juge redoutable ,  
Mais aime à le servir , parce qu'il est aimable :  
Rendez lui , par vos soins , ces objets plus touchans ,  
Que la peine qui suit & punit les méchans.

Pour marquer son amour , envers l'Etre suprême ,  
Qu'il lui dise souvent , qu'il veut l'aimer , qu'il l'aime ,  
Qu'il ait , pour la Priere , un tems fixe & certain ;  
Que , quelquefois le jour , toujours soir & matin ,  
Humblement prosterné , sa voix reconnoissante ,  
Demande à Dieu l'effet de sa grace puissante.

Qu'en l'Eglise attentif , son œil respectueux ,  
Suive du culte Saint l'ordre majestueux ,  
Et par son humble exemple , instruisse de bonne heure ,  
Ceux qui , dans la maison où Dieu fait sa demeure ,

Pensent , d'un Saint précepte envers lui s'acquitter ,  
Quand on croiroit plutôt qu'ils viennent l'insulter.

Faites lui remarquer ces gens de toute espece ,  
Qui semblent ne chercher, quand commence une Messe,  
Que pour y commencer , & faire plus long-tems ,  
Durer l'impiété de leurs airs insultans.

Mais qu'il sçache encor mieux que l'humble Modestie ,  
N'est du culte sacré que la moindre partie ,  
Qu'un discours, tel qu'il soit , de Dieu n'est écouté ,  
Et ne lui plaît , qu'autant que le cœur l'a dicté.  
Que c'est , chez les Chrétiens , ignorer la Priere ,  
Que d'en borner l'usage , à l'ordre , à la maniere ,  
D'arranger dans la bouche & prononcer des mots.  
Grossiere illusion de tant de faux Dévots ,  
Qui , fervents à garder ces usages frivoles ,  
N'ont jamais aimé Dieu , ni prié qu'en paroles.

Des devoirs de sa Foi , qu'ainsi toujours instruit ,  
Il n'ignore jamais , que , pour croire avec fruit ,  
Il faut que ce qu'il croit ; il le mette en usage ,  
Et le pratique , autant que le permet son âge.

En lui disant qu'il doit assister son prochain ;  
Donnez-lui lieu d'ouvrir & d'étendre sa main ;  
Qu'il connoisse le pauvre , & que d'abord il sçache ,  
Ce que toujours aux Rois l'on déguise & l'on cache ;

Qu'il

Qu'il est des malheureux, pitoyables objets,  
Qui meurent sans secours, bien que nez leurs sujets.

Heureux, si ce grand Roi, né tendre & charitable,  
Rendoit un jour réels les temps que peint la Fable,  
Où, chacun dans son rang, les Peuples & les Rois,  
De la sage Equité toujours gardant les Loix,  
Mesuroient aux besoins, & partageoient ensemble,  
Les biens, ce peu de biens que la terre rassemble.

Aucun n'en avoit trop, tous en avoient assez;  
Par le travail du Peuple à l'envi ramassez,  
Ces biens s'accumulant dans le cœur du Royaume,  
Enrichissoient le Prince; & lui, sage oeconyme,  
Aux Peuples accordoit, dans leurs divers besoins,  
Le superflu de l'or qu'il devoit à leurs soins.

Ayez ce doux espoir, & mettez votre Etude,  
A prévenir en luy toute aveugle habitude.  
Attentifs aux plaisirs qui doivent l'amuser,  
N'en permettez aucun dont il puisse abuser.

Observez dans le jeu, si c'est le gain qu'il aime,  
Et pour peu qu'attentif, & s'oubliant lui-même,  
Il paroisse touché de l'amour de l'argent;  
Craignez que sur ce point votre zele indulgent,  
Ne laisse se former l'avarice honteuse,  
Ou naître en Lui, du jeu, la fureur dangereuse.

De ces deux passions pour lui donner horreur ,  
 Non content d'en montrer la honte & la fureur ,  
 Moderez de son jeu le prix & la durée ,  
 Et ne permettez pas que sa main resserrée ,  
 De l'argent que lui vaut l'adresse ou le hasard ,  
 Aime à se voir payer , pour n'en point faire part.

Réglant ainsi ses goûts , faites que les Spectacles  
 Formez pour la Vertu , n'en soient pas les obstacles.

Vous sçavez que ce fut pour instruire à la fois ,  
 Les Rois & les Héros , le Peuple & les Bourgeois ,  
 Que le zèle inventa la Scene dramatique ,  
 Le Théâtre devint une Ecole publique :  
 Là , le vulgaire obscur , là , les Rois & les Grands ,  
 Tels qu'ils furent jadis , en des tems différends ,  
 Vinrent représenter , par de faux personnages ,  
 Faire agir de leurs mœurs & parler les images.

Le dessein étoit beau ; mais le vice exposé ,  
 Effrontément parut , & si peu déguisé ,  
 Qu'en rougit la pudeur , & fut empoisonnée .  
 Jusqu'à la Vertu même en exemple donnée.  
 A corrompre le cœur tout sembla concourir ,  
 Même depuis le tems qu'on l'a vu refleurir ;  
 De dangereux objets y brille l'affluence ,  
 Acteurs & Spectateurs , tout porte à la licence....

Reglez-lui , s'il se peut , ce plaisir dangereux ;  
Que jamais ni Héros follement amoureux ,  
Ni d'Amans débauchez les éclatans scandales ,  
Ni d'impudens Valets les équivoques sales ,  
Ne l'instruisent du vice , & de honteux plaisirs  
Dans son cœur innocent n'ébauchent les désirs.

Ayez un soin égal de régler ses lectures.  
Qu'aucun Livre infecté de maximes impures ,  
N'arrive à son oreille , ou n'attache ses yeux  
Sur l'infâme détail d'un amour vicieux.

Bannissez loin de lui ces dangereux volumes ,  
Dont , modernes & vieux , ont diffamé leurs plumes ;  
Volumes d'autant plus dignes d'être pros crits ,  
Qu'ils sont avec plus d'art & de graces écrits :  
C'est-là , dans tous les tems , ce qui les a fait lire ;  
C'est-là , peut-être encor , ce qu'on osera dire :  
C'est l'esprit que l'on cherche , & pour former le goût  
On doit , nous dira-t'on , tout voir & lire tout.

De ce prétexte vain , craignez que l'on n'abuse ;  
Sur la beauté du Vase est-ce donc qu'on s'excuse ?  
Et le cristal & l'or , où l'on prend un poison ,  
Pour n'en craindre aucun mal servent-ils de raison ?

Ces graces que l'esprit cherche comme innocentes ,  
Bien-tôt , sont pour le cœur des graces séduisantes ,

Et du même poison, également imbu ,  
L'un & l'autre , à la fin , s'en trouve corrompu :

Des débauches du cœur , naît l'esprit incrédule,  
Portez encor plus loin votre sage scrupule ,  
Et faites que toujours , ces Livres abhorrez ,  
Soient inconnus au Prince , & toujours ignorez ;

Il est certains Sujets sur lesquels la prudence ,  
Doit laisser aux Enfans une sage ignorance :  
Mais il en est aussi , de non moins odieux ,  
Sur lesquels on leur doit d'abord ouvrir les yeux.  
Tel , le venin caché sous la noire Satire ,  
Qui nomme par leurs noms tous ceux qu'elle déchire ,  
Et de traits médifans , par le fel inhumain ,  
Assassine , poignarde , égorge son prochain.

En vain , pour excuser ces sanglantes injures ,  
On ose les traiter d'innocentes censures ;  
Dieu , pour en mieux juger , nous a fait une Loi ,  
Et c'est là ce qu'il faut apprendre au jeune Roi.  
De l'amour du prochain , nous faisant un précepte ,  
Dieu l'explique lui-même ; ordonne , & nul n'excepte  
D'aimer , comme soi-même , & de traiter autrui  
Comme on veut , à son tour , être traité de lui.

Cette Loi faite à tous , à tous inviolable ,  
Est encor pour les Rois , bien plus indispensable ;

Protecteurs de leur Peuple , & nez pour son bonheur ,  
 Ne sont-ils pas chargez d'en protéger l'honneur ?  
 Qui peut , sans s'offenser , souffrir qu'on le méprise ?  
 A censurer autrui , l'Auteur qui s'autorise ,  
 Lui-même n'est-il pas ennemi déclaré ,  
 De quiconque l'auroit à son tour censuré ?  
 Jaloux de son honneur , à la moindre Critique  
 Le voilà furieux , & d'un trait Satirique ,  
 Pour un mot , pour un rien se trouve diffamé ,  
 Celui qu'avec éloge ailleurs il a nommé.  
 Redoutable ennemi , d'autant plus que le Sage ,  
 Qui ne rendit jamais outrage pour outrage ,  
 Par les traits médians , dont d'autres ont usé ,  
 Pour médire à son tour , n'est pas autorisé.

Il n'appartient qu'aux Loix de vanger nos injures ,  
 Et dans les mains d'un Roi les Loix feroient peu sûres ,  
 Si lui-même riant de ces malins portraits ,  
 Il sembloit en goûter les Satiriques traits ;  
 Et qui pis est encor , ami de la Satire ,  
 Aux dépens du prochain , lui-même il faisoit rire ,  
 Accoutumoit sa bouche à des mots offensans ,  
 Honteux dans un Monarque , & jamais innocens.

Sur ce point important , aux Rois si nécessaire ,  
 Redoublez , s'il se peut , votre zele sincere ;

Montrez combien mortel , pour qui s'en croit frappé ,  
Est tout discours piquant au Monarque échappé ;  
Que d'autant plus profonde en reste la blessure ,  
Que le respect défend de repousser l'injure ,  
Et que tout malheureux , qu'un Prince ose outrager ,  
Ne trouve , en son malheur , que Dieu pour le vanger.

*Fin du troisième Chant.*



DE  
L'EDUCATION  
DES ROIS,  
DANS LEUR ENFANCE.

---

*CHANT QUATRIÈME.*

**I**L est rare qu'un Roi reconnoisse & répare,  
De ses discours piquans, la cruauté barbare ;  
Croyant que qui peut tout, peut vouloir ce  
qu'il peut,

Et faire impunément telle injure qu'il veut ;  
Souvent même applaudi, dans sa lâche injustice ,  
Par quel secret remords veut-on qu'il en rougisse ?

Sans pitié , sans tendresse , enfin , n'aimant que lui ,  
Un Roi s'afflige-t'il de la peine d'autrui ?

Sur ce hideux portrait , à tant de Rois semblable ,  
Reglez l'attention d'un zele infatigable ;  
N'épargnez aucun soin , aucun motif touchant ,  
Pour préserver le Roi de ce honteux panchant.

Mais il est un moyen , dont on peut l'en défendre ,  
C'est de lui faire aimer , dès l'âge le plus tendre ,  
L'aimable Politesse , & de le rendre tel ,

Qu'en lui cette vertu semble un don naturel.

Observez donc ses airs , ses gestes , ses paroles ,

Et ne traitant jamais ces dehors de frivoles ;

Dites-lui , que des Loix de la civilité ,

La hauteur de son rang ne l'a point exempté.

Que , pour les plus grands Rois , il est un sçavoir vivre ;

Des Regles à garder , des Costumes à suivre ;

Et de certains égards que doit un Souverain ,

Plus que tout autre encor , avoir pour le prochain.

Que d'autant plus aux Rois convient la politesse ,

Qu'elle est le plus brillant des titres de Noblesse ;

Et que le Prince même , issu d'un Sang Royal ,

Ne seroit pas connu , masqué d'un air brutal.

Dites-luy que malgré la Cour qui l'environne ,

Et la Garde rangée autour de sa Personne ;

Malgré tant d'Officiers, en habits éclatans,  
Et la claire Trompette, & les Tambours battans;  
Un Roi, tout Roi qu'il fût, seroit méconnoissable,  
S'il croyoit que son rang lui défend d'être affable;  
Qu'ainsi qu'un autre, auroit de la suffisance,  
(Hors les tems consacrez à la formalité : )  
Un Monarque élevé, loin d'un climat barbare,  
Qui du moindre salut seroit toujours avare;  
Qu'honnête en ses accueils, poli dans ses discours,  
Sa main apprenne encor à saluer toujours.

Plus poli pour le sexe, & plus honnête encore,  
Sage & respectueux, qui par tout il l'honore,  
Et qu'à tous ce respect venant à s'inspirer,  
Apprenne aux femmes même à se faire honorer.

Jusqu'au ton de sa voix, jusqu'à son moindre geste,  
Qu'on reconnoisse un Roi civil, égal, modeste;  
Sans qu'il échappe même à son air familier,  
Rien de fade & de bas, de plat & de grossier.

Que jamais Quolibet, ni Proverbe des Halles,  
Ne hérisse sa voix de pointes triviales;  
Et si le Petit-Maitre ose encore à la Cour,  
Employer bassement l'hyperbolique tour,  
Y faire encor valoir la fade allégorie,  
Qui pour dire : *Le temps est menacé de pluie,*

Fait prendre médecine au Soleil qui pâlit ,  
Et ne se relever que pour faire son lit.

Empêchez qu'il ne goûte , y croyant voir des graces ,  
De ces mauvais plaisans les Métaphores basses :  
Apprenez-lui qu'un Roi doit parler autrement ,  
Et s'il veut plaisanter , plaisanter noblement.

Que sa plaisanterie ingénieuse & fine ,  
Sans offenser personne , innocemment badine ;  
Qu'en ces bornes toujours ferme à la contenir ,  
De tout discours railleur il sçache s'abstenir.  
Non , que je blâme ici , ces railleurs agréables ,  
Qui , Critiques censez , & Censeurs équitables ,  
Semblent , taillant toujours la personne & le nom ,  
D'instruire en badinant avoir reçu le don.

Mais comme c'est un don qu'on n'a pas à tout âge ,  
Qu'il faut , pour s'en servir , avoir un grand usage ,  
Et qu'on en peut d'ailleurs aisément abuser ,  
Ce n'est pas aux Enfans qu'on le doit proposer ;  
Il suffit que d'abord , aux airs de politesse ,  
D'égards pour tout le monde , on forme leur jeunesse.

Mais les accoutumans à ces airs gracieux ,  
Qu'on leur en montre aussi les excès vicieux.  
Un jeune homme , dit-on , mît si bien dans sa tête ,  
Les Leçons qu'on lui fit , pour être plus honnête ,

Que sans discernement , faisant à tous honneur ,  
Chez lui , jusqu'aux Curez , tout eût du *Monseigneur*.

Que le Roi sçache mieux ménager ces manieres ,  
Et pour les bien placer prêtez-lui vos lumieres ;  
Qu'il connoisse son Peuple , & sur la qualité ,  
Dites , si vous l'osez , l'exacte verité ;  
N'autorisez jamais la Fable & la chimere ,  
Qu'il distingue le rang , l'âge , le caractère ,  
Le mérite encor plus ; & que , sans d'autre appui ,  
La Vertu carressée arrive auprès de lui.

Qu'en tout sa politesse éclate ; & qu'il apprenne ,  
Que la malpropreté se pardonne à grand peine ,  
A ceux , qui loin du monde , à la crasse voüez ,  
Sont par d'autres Vertus dignes d'être louëz.  
Mais qu'un Roi leur ressemble , & souffre en sa parure ,  
S'amasser la poussiere & s'engraïsser l'ordure ;  
Qu'à manger en public , un Prince accoutumé ,  
Mange d'un air glouton & semblant affamé ;  
Sur la Table , en mangeant , que du coude il s'appuye ,  
Et d'une sale main , que jamais il n'essuye ,  
Il entasse en sa bouche & devore en soufflant ,  
Les viandes , dont le jus , à grands flots découlant ,  
Avant que de surgir aux bords de son assiette ,  
A taché sa cravatte & sali sa serviette ,

Ce sont là des défauts ; c'est par-là quelquefois  
Que le Peuple a jugé du mérite des Rois.

Tout ce qui dans un Roi, blesse la bienfiance,  
Blesse aussi tous les yeux, & chacun s'en offense.

Prévenez-en l'effet, & que votre œil sçavant  
En découvre le fond pour courir au devant ;  
Sans relâche attaquez, combattez la paresse,  
Qui nourrit ces défauts, enfans de la mollesse ;  
Qu'il sçache qu'en un Roi, les goûts mêmes innocens,  
Ne le sont plus, si-tôt qu'ils lui sont méfiens.  
Reglez-lui jusqu'à ceux qu'il semble qu'on excuse.

Si vous souffrez qu'un Chien le carresse & l'amuse,  
Montrez que ce léger & foible amusement,  
Devient un véritable & fol attachement,  
Quand de ces animaux, entourez sans décence,  
On en conduit par tout l'importune présence ;  
Qu'il n'est Dévotion, Promenade, Entretien,  
Visite, ni repas où l'on n'amène un Chien ;  
Et qu'on ne peut s'entendre, & parler d'une affaire,  
Qu'autant que l'animal veut dormir ou se taire.

L'esprit, je l'ai prouvé, n'agit que par le corps ;  
Et ne paroît aussi que par tous ces dehors ;  
Mais entre les dehors qui nous le font paroître,  
Le discours est celui qui le fait mieux connoître ;

C'est par-là qu'on en juge , & l'on juge toujours ,  
Des graces de l'esprit par celles du discours.

Ainsi , puisque du Roi , la foiblesse & l'Enfance ,  
N'exige encor de vous , sur l'art de l'éloquence ,  
Que d'en faire observer la première des Loix ,  
A parler avec grace , accoutumez sa voix.

Un jour viendra qu'instruit par vos Leçons fidèles ,  
Les Ecrits de César , deviendront ses modèles ,  
Pour sçavoir en grand Prince , en Héros s'énoncer ;  
Aujourd'hui , c'est assez qu'il sçache prononcer.

C'est-là par où d'abord le discours plaît & touche ,  
Qu'il ouvre donc les dents , aussi-bien que la bouche.  
Ce détail paroît bas , mais il est important ,  
La parole écorchée avec peine s'entend ;  
Le discours est sans grace & l'oreille blessée ,  
D'une voix au gosier , par les dents repoussée ,  
Se rebute , se lasse , & perd l'enchaînement ,  
Des termes étouffez dans ce gazouillement.

O combien le commerce est incommode & rude ,  
De ceux , en qui prévaut , cette lourde habitude !  
Ce défaut , dans l'Enfance , une fois négligé ,  
Avoué rarement , encor moins corrigé ,  
Avec l'âge augmentant , tous les jours renouvelle ,  
D'Hortense avec son Fils la burlesque querelle ;

Le Fils entre ses dents , parloit , dit-on , toujours ;  
 Le Pere , beau parleur , lui disoit tous les jours :  
*On ne vous entend pas , mon Fils , ouvrez la bouche.*

Le Fils , à ces Leçons , de plus en plus farouche ,  
 Lui répondoit : *Mon Pere , à Rome le bruit court ,  
 Et je m'en apperçois , que vous devenez sourd.*

Mais ce n'est pas assez qu'il prononce avec grace ,  
 Vous devez , attentifs à tout ce qui se passe ,  
 Empêcher que du Roi n'approche aucune voix ,  
 Qui puisse sur la sienne imprimer son patois.

Cette précaution , ici semble inutile ,  
 Mais elle est nécessaire , à la Cour , à la Ville ,  
 Chaque Provincial apporte son jargon ,  
 Dont quelquefois l'Enfance , aime à prendre le ton.  
 On le prend aisément. En trois mois qu'au Village ,  
*Damis* alla passer , il changea de langage ,  
 Et prit si bien le ton , l'accent de son Curé ,  
 Qu'on l'eût crû son Eleve , & qu'on en eût juré.

Mais sans chercher ailleurs ; l'aimable & jeune *Argante*  
 A déjà tous les tons du Manceau qu'il fréquente :  
 Combien gardent encor , quoique vieux Courtisans ,  
 Les tons qu'ils ont succez dans leurs plus jeunes ans ?  
 Ne souffrez donc jamais , dans le Monarque aimable ,  
 Aucun ton étranger , à son rang peu fortale ;



Et ne lui cachez point combien perd d'agrément  
 Un discours, tel qu'il soit, où traîne un ton Normand ;  
 Ou qui brusque , ou pesant , rappelle la mémoire ,  
 Des tons de la Dordogne , ou de ceux de la Loire ,  
 Ou fait ressouvenir de ce langage épais ,  
 Que le Peuple , à Paris , parle d'un ton niais.  
 Rendez son ton plus noble , & sa voix toujours telle  
 Que , sans rien affecter , est la voix naturelle.

Enfin , par le secours d'un habile Ecrivain ,  
 Qu'à toujours bien écrire , il se forme la main.

Je sçai , que sur ce point , regne une erreur bizarre ,  
 Et qu'on croit , tant l'orgueil est fou , tant il s'égare ,  
 Qu'une main qui des traits néglige la beauté ,  
 Sent mieux , quand elle écrit , sa main de qualité ;  
 Et que qui marque aussi , le point & la virgule ,  
 Écrit en vrai Bourgeois , & se rend ridicule.

Ce n'est donc point , au fond , paresse ou peu d'esprit ,  
 Qui rend hideux les traits qu'un Prince , un Duc écrit ,  
 Ni qui fait griffonner & Marquise & Duchesse ;  
 Leurs lettres , à leurs yeux , sont Lettres de Noblesse ,  
 De la splendeur du rang , signe clair & certain ,  
 Un orgueil insensé leur a tenu la main.

En est-il un plus vain , plus fat , & plus risible ,  
Que de vouloir écrire , & n'être pas lisible ?

C'est ce qu'en mots formels , me dit pourtant un jour  
Un homme , soi-disant , bien connoître la Cour :  
*Les Grands , me disoit-il , ne doivent pas écrire ,  
D'un caractère exact & qui se fasse lire ;  
Le Secrétaire écrit , s'ils veulent être lus ;  
Ce seroit pis encor , s'ils mettoient le dessus ,  
Ils s'encanailleroient , & la moindre Noblesse  
Doit , par une autre main , faire écrire l'adresse.*

Ainsi parloit mon homme ; ainsi pensent encor  
Tant de Nobles Seigneurs , Nobles à force d'or ,  
Qui jaloux de leurs droits , n'ont eu garde d'omettre  
Le droit d'écrire mal , quand ils font une Lettre.  
Bien écrire autrefois , fut leur soin principal ,  
Pour en laver la tache , il faut écrire mal.  
C'est là , peut-être aussi , ce qui fait qu'à la Ville ,  
Pour imiter des Grands l'écriture & le stile ,  
Et ne paroître pas écrire en Roturier ,  
La Lettre du Bourgeois s'allonge en ratelier ;  
Et que plus d'un Curé , faute de Secrétaire ,  
Se sert pour ses dessus du Clerc ou du Vicaire.

Qu'un Moine , même un Moine , ayant dans son Convent,  
De tout fat grand-Seigneur , les faux airs & le vent ,  
Toujours , quand il écrit , marque au bas de la Lettre ,  
L'adresse qu'au dessus Frere Chapeau doit mettre.

De ces traits insenséz , en égayant le Roi ,  
Dites qu'un Prince sage a toujours pris pour Loi ,  
D'apprendre à faire bien , ce qu'un Prince doit faire ;  
Qu'aux Rois le bien écrire est aussi nécessaire ,  
Que l'air noble en dansant & la grace à Cheval ;  
Et que qui fierement dit : *Pour moi j'écris mal* ,  
Et croit se faire honneur de ne pas bien écrire ,  
Doit nous faire pitié , s'il ne nous fait pas rire.

Faites-le , jusqu'au tems qu'il puisse étudier ,  
De tout faux par avance , ainsi se défier.

Voulez-vous essayer son goût pour les Sciences ?  
Qu'il ait , à cet égard , les mêmes défiances ,  
Et ne prenne jamais pour solides Esprits ,  
Ceux qui , des Anciens , méprisant les Ecrits ,  
Refusent de souscrire aux éclatans suffrages ,  
Qui depuis si long-tems consacrent leurs Ouvrages ;  
Mais qu'il estime aussi tout Ecrivain nouveau ,  
Qui sur ce qu'ils ont fait de plus grand , de plus beau ,

Sans prendre leurs défauts , a formé son génie.

Ainsi voilà bien-tôt la querelle finie.

Estimant les nouveaux , loüant les anciens ;

Laisant à tous en propre , & leur gloire & leurs biens ;

Jugez par la raison , tous auront gain de cause ,

Ou si quelqu'un la perd , c'est , l'un , qui vous expose ,

Que la nature ayant enfanté le bon sens ,

En réserva l'usage aux siècles vieillissans ;

Et l'autre , qui soutient , qu'autrefois si fertile ,

La nature en bon sens , est aujourd'hui stérile.

Le Roi , sçachant un jour ce fameux démêlé ,

Sera surpris qu'on ait tant écrit , tant parlé ,

Tant formé de Partis , pour défendre un Système ;

Qui n'est qu'un ridicule & frivole Problème.

Que fais-je ? A quel propos viens-je ici m'écarter ;

Sur des points qu'il n'est pas en âge de goûter ?

Il faudroit une Etude , exacte & sérieuse :

Ayez , de l'y mener , l'adresse ingénieuse ;

Mais encor quelque tems , sans méthode & sans art ,

Laissez-le s'y prêter & s'instruire au hasard ,

Et ne lui proposez nulles regles gênantes ,

Tant qu'il regrette encor les mains des Gouvernantes.

Jusques-là , qu'avec soin votre zele prudent ;  
De ce qui lui convient , l'instruise en attendant.

De vos sages Leçons , voulez-vous qu'il profite ?  
Faites qu'en écoutant , sa jeune ardeur s'excite ;  
Qu'à votre voix , son cœur brûle plus échauffé ,  
Et que le grain fécond n'y soit pas étouffé.

Ne vous amusez point à vouloir qu'il y pense ,  
Et que sur vos conseils il médite en silence ;  
Trop jeune pour penser avec réflexion ,  
Ce repos produiroit en lui l'inaction.

La moindre oisiveté , fatale à la jeunesse ,  
Par un panchant rapide , entraîne à la paresse ,  
Et qui n'a pas eu soin de toujours l'occuper ,  
Des risques qu'elle court ne peut se disculper.

*Mélisse* qui , dit-on , étoit femme sçavante ,  
Avoit un Fils fort jeune , il s'appelloit *Philante* ;  
La Dame se piquoit de connoître l'esprit ,  
Et disoit : *La pensée est ce qui le nourrit.*

Il faut donc recüeilli , sans se laisser distraire ,  
Qu'il s'occupe en lui-même , & n'ait nulle autre affaire.  
Pensez , mon Fils , pensez , disoit-elle à son Fils ;  
Le Grec veut que toujours on soit de sens rassis ,

Et que les bras croisez l'homme pense & repense ;  
C'est-là, disoit Platon , ce qui fait son essence.

Par ces doctes discours , le Fils né paresseux ,  
A force de penser devint si scrupuleux ,  
Que du moindre travail il eut fait conscience ,  
Sur tout , il rebutoit toute ombre de science :  
Mais quand le vice enfin , après l'avoir miné ,  
Eut corrompu son cœur & qu'il l'eut dominé ,  
Sans honte , à ses désirs , ayant lâché la bride ,  
Il croupit dans sa crasse , ignorant & stupide.

Ainsi , sans s'occuper , dès l'Enfance avili ,  
Sans noble ambition , souvent l'homme a vieilli ;  
Par là , fut en nos jours , enfanté le Myttique ,  
Qui crut , que loin des sens , son esprit fanatique ,  
Verroit Dieu face à face à force d'y penser ,  
Et que la chair alors ne pourroit l'offenser.

Mais je m'écarte encor ; sans ce fait détestable ,  
On prouve assez d'ailleurs que tout Maître est coupable ,  
Qui prodigue , imprudent , à l'Enfant trop flaté ,  
Le paresseux repos d'où naît l'oïveté.  
Ce vice , à tous fatal , est aux Rois plus funeste ;  
De-là vint la fureur des Tyrans qu'on déteste ;

Par là , s'est obscurci l'éclat des plus grands Rois.  
 Pour , un toujours actif , présent à ses Exploits ,  
 Cent autres , à leurs Chefs , ayant remis leur Gloire ;  
 Du fond de leurs Jardins remportoient la Victoire ;  
 Et combien de Procès , vit-on dans leur Conseil ,  
 Jugez au Tribunal de leur profond sommeil.

De ces Rois fainéans , au Roi peignez la honte ,  
 Peignez-lui bien l'éclat des travaux qu'on surmonte.  
 Quand , s'appliquant à tout , laborieux Héros ,  
 Un Roi sçait s'occuper jusques dans son repos.

Ici , j'entends la voix qui crie : Ah ! prenez garde ,  
 Qu'en occupant le Prince... Hé bien ? Qu'on ne hasarde...  
 Hé quoi ? que sa santé... Prétexte spécieux ,  
 Pour laisser croître l'arbre en un fond vicieux ,  
 Ou le voir , épargnant ses branches inutiles ,  
 Couvert de mauvais fruits , ou de feuilles stériles.

N'autorisez jamais ce prétexte fatal.  
 Tous les jours un Enfant , feint de se trouver mal ;  
 Et petit fourbe adroit , a l'art , pour ne rien faire ,  
 D'alarmer pour un mal qui n'est qu'imaginaire.

Quel autre , plus que Vous , plus que moi-même aussi ,  
 Qui sûr de mes conseils , Vous les expose ici ,

S'intereffe au dépôt que le Ciel Vous confie ;  
 Aucun de nous n'a rien qu'il ne lui sacrifie :  
 Mais c'est cet Amour même , ici qui me conduit,  
 Toujours à sa santé , trop de mollesse nuit.

Continuez , allez , Vous réglant sur son âge ,  
 Ebaucher le Monarque , en formant l'Enfant sage ;  
 Bornez à cette ébauche , aujourd'hui Votre Emploi ,  
 Bien-tôt Vos derniers traits en feront un grand Roi.

*Fin du quatrième & dernier Chant.*



EPI TRES.

**EPITRES**

# ÉPÎTRES.

## LIVRE PREMIER.

---

### ÉPÎTRE PREMIÈRE.

A MONSIEUR  
le Duc de Bourgogne ,

*Sur les espérances que donne le PRINCE  
également vertueux & sçavant.*

**P**RINCE né pour regner, en vain, dès ta Naissance ,  
A tes yeux éclata cette haute puissance ,  
Et ce brillant amas d'honneurs & de plaisirs ,  
Qui préviennent les Rois , & flatent leurs desirs.  
Le Monde en vain , t'offrant sa gloire & ses délices ,  
Voulut de ta raison usurper les prémices ,

Et te persuader que , né , pour être Roi ,  
Tu ne devois subir & craindre aucune Loi.

Tu jugeas autrement. Eclairée avant l'âge ,  
Ta raison reconnut , dès son premier usage ,  
Que Prince , enfant des Rois , à leur rang destiné ,  
Tu n'étois qu'un Mortel , comme les autres né ,  
Foible & fragile ouvrage , ainsi que nous le sommes ,  
Homme enfin , quoique né pour commander aux hommes.

Tu connus que le Thrône où sont assis les Rois ,  
N'affranchit point du joug qu'imposèrent les Loix ,  
Qu'ils doivent s'y soumettre en commandant aux autres ,  
Et qu'ils ont leurs liens , ainsi que nous , les nôtres ;  
Qu'un Dieu regne sur eux , comme il regne sur nous ;  
Un Dieu de sa grandeur & de ses droits jaloux ,  
Seul Maître souverain qui peut , comme il la donne ,  
Aux Rois , aux plus grands Rois enlever la Couronne ,  
Et te précipiter au Tombeau , dans l'instant  
Que tu croiras monter au Thrône qui t'attend :

Tu t'avoüas Mortel en commençant à vivre ,  
Et fis taire l'orgueil où la grandeur nous livre ;  
Orgueil qui trop long-tems nourri , mal combattu ,  
Du Vainqueur de l'Asie obscurcit la vertu.

Au-dessus des humains , flaté du rang suprême ,  
Il se trouva honteux d'être un homme lui-même ;

Et d'erreurs en erreurs son orgueil le porta  
Jusqu'à se croire issu du sang qui le flata.  
Le Peuple fit semblant , honorant ses images ,  
Au sang de Jupiter de rendre ses hommages ,  
Et l'homme lâche & fou fit entendre en tout lieu  
Que le Fils de Philippe étoit fils de ce Dieu.

Sous ce titre il marcha de victoire en victoire ,  
Et son erreur grossit de l'excès de sa gloire.  
La mort seule éclaira son fol aveuglement ;  
Il se reconnut homme à ce fatal moment ;  
Il connut , qu'ici-bas est une heure dernière ,  
Où les enfans des Dieux redeviennent poussière.

Ce fut surquoi d'abord la raison t'éclaira.  
Mais si-tôt que du Ciel la Grace t'inspira ,  
Et qu'au-dessus des sens & de la raison même ,  
Elevé par la foi qu'imprime le Baptême ,  
Captivant Ton Esprit sous son autorité ,  
De ses Dogmes divins tu vis la vérité ;  
Tu crus qu'aux Rois Chrétiens c'étoit peu de connoître  
Qu'hômes , foibles mortels , ils ont un Dieu pour Maître ,  
Mais qu'ils doivent donner au soin de le servir  
Ces jours , ce peu de jours qu'il prête , & peut ravir.

Avide des vertus par où tu dois lui plaire ,  
Tu jugeas qu'une vie innocente, exemplaire ,

Des mœurs, fruits éclatans & preuve de ta Foi,  
 Etoient ce qu'en ton rang Dieu demandoit de Toi.  
 Que pour regner heureux, être obéi sans peine,  
 La science, l'esprit, la politique est vaine;  
 Qu'en vain on imagine, on établit des Loix,  
 Si le Prince ne joint son exemple à sa voix.

Tu voulus tout sçavoir, & dans chaque science  
 Ce que l'étude, l'art, la longue expérience,  
 Aux sçavans Anciens, aux Modernes apprit,  
 A fonds lû, pénétré, vint orner ton Esprit.

Mais non moins attentif aux Loix de l'Évangile,  
 Non moins Prince Chrétien, que sçavant & qu'habile,  
 Autant fut ton esprit de sciences orné;  
 Autant à la vertu ton cœur s'est adonné.

Est-il donc aujourd'hui quelqu'erreur, quelque vice?  
 Est-il illusion, mauvais goût, vain caprice,  
 Dérèglement de mœurs, qui Te puisse échaper,  
 Et duquel Ta vertu ne doive détromper?

A ces vices divers, non content, dans la \* Chaire,  
 Orateur sérieux, de déclarer la guerre,  
 Ma plume quelquefois, pour les rendre odieux,  
 A les peindre employa des traits moins sérieux,  
 Egaya ses Leçons, & fit servir la rime  
 A démasquer l'erreur, à combattre le crime,

\* C'est de ses Sermons & de ses divers Ouvrages, sur la Religion  
 & sur la Morale, que l'Auteur parle ici.

A faire discerner une vertu sans fard ,  
De celle où l'amour propre & l'intérêt ont part.

Mais les traits les plus vifs de ces foibles peintures ,  
Ne sont que les lueurs de lumières obscures ,  
Telles qu'au voyageur dans la nuit égaré ,  
Les prête un Ciel serein d'étoiles éclairé.

Ce n'est qu'à la clarté de l'Aurore brillante ,  
Qu'on voit se raffermir sa marche chancelante ,  
Qu'il reconnoît l'erreur du faux chemin qu'il suit ,  
Et voit le précipice où ses pas l'ont conduit.

Ton exemple , grand Prince , est la brillante Aurore  
Qui doit , sur les vertus qu'on fuit ou qu'on ignore ,  
Eclairer l'homme en proie aux folles passions ,  
Et préserver son cœur de leurs illusions.

Pendant que tant d'objets à T'aveugler contendent ,  
Au milieu des Flateurs qui nuit & jour T'entourent ,  
Dans ce Pays , séjour des molles voluptez ,  
Où l'air contagieux souffle de tous côtés ,  
Où d'un luxe effréné les excès s'autorisent ,  
Où le faste & l'orgueil en vertus se déguisent ,  
Où pour tromper , trahir , surprendre en sûreté ,  
Chacun se fait un art de sa duplicité ,  
Chacun veut de son vice avoir la récompense ,  
Et dans sa vertu même a si peu d'innocence.

La Tienne inaccessible aux appas séducteurs ,  
Bannit les voluptez , fit taire les Flatteurs ;  
Par ton exemple apprit ce que peut l'homme sage ;  
Que pour lui , quand il veut , il n'est point de naufrage ,  
Et que de ces écûeils dont tu sçais t'arracher ,  
Comme Toi , par la Grace il peut se détacher.

Mais de quelque vertu que Ton exemple instruisse ,  
Tu crois qu'il faut encor que Ta main nous conduise ,  
Et que , Prince , Tu dois par des soins vigilans ,  
Porter à leurs devoirs nos cœurs toujours trop lents.

Déjà dès ton aurore entrant dans ta carrière ,  
On te voit du Soleil emprunter la lumière ,  
Comme lui des vapeurs dont tu purges les airs.  
Tantôt tu viens former la foudre & les éclairs ;  
Et tantôt les changeant en féconde rosée ,  
Tu rends l'ame & la vie à la terre arrosée ,  
Et fais , en secondant ton Pere & ton Ayeul ,  
Ce qu'un jour , après eux , Tu sçauras faire seul.

Déjà dans les Conseils ta voix est écoutée ,  
Déjà tremble à ta voix l'avarice indomptée ,  
Et déjà croit te voir la balance à la main ,  
Peser , juger les torts qu'elle a faits au prochain ;  
Et portant le flambeau dans ces obscurs abîmes ,  
Réduire le *Traitant* à des gains légitimes.



Déjà de l'hypocrite au front audacieux,  
La cabale te craint & pâlit à tes yeux :  
Déjà sçait ta vertu , démasquant son faux zèle ,  
Parer ses traits malins , & les tourner contr'elle.

En vain pour t'ébloüir la fausse piété  
Se pare auprès de Toi d'un dehors affecté.

Habile à reconnoître , à peser le mérite ,  
Tu sçauras démêler la voix de l'hypocrite ;  
Distinguer le Chrétien du Courtisan flateur ,  
Et l'humble & vrai Devot , du Devot imposteur.

Comme par ta vertu , soutien de l'innocence ,  
Tu confondras des mœurs la coupable licence ,  
Ainsi par ton esprit en tout genre éclairé ,  
Sera de froids Auteurs le Parnasse épuré ,  
Et dans tous les beaux Arts sous Toi , nouvel Auguste ,  
Regnera le bon goût , ce goût sublime & juste ,  
Qui malgré tant d'Auteurs qui l'ont fait reflleurir ,  
S'affoiblit tous les jours , & semble dépérir.

Sçavant estimateur du prix de chaque Ouvrage ,  
Nul Auteur , nul écrit n'obtiendra ton suffrage :  
Pour peu que du bon sens il paroisse écarté ,  
Et brille d'une fausse ou frivole beauté.

Des Auteurs anciens , admirateur sincère ,  
Charmé de tant de traits qui distinguent Homère ,  
Tu te croiras permis de ne point l'admirer ,  
En ceux où quelquefois il semble s'égarer ,  
„ Dans ces Dieux divisez qui s'accablent d'injures ,  
„ Dans ces fiers ennemis , qui , de leurs aventures  
„ Pour s'entre-raconter le détail curieux ,  
„ Discourent au milieu d'un combat furieux.

Quoique touché de l'art dont il peint chaque image ,  
Tu n'approuveras point que presque à chaque page ,  
Prodiguant sa féconde & riche invention ,  
Il s'égayé au détail d'une digression.  
Enfin , pour bien sentir ce qu'en lui l'on admire ,  
Tu verras qu'en sa langue il faut pouvoir le lire ,  
Et que tant de beutez ne forment point un Tout ,  
Qui puisse en notre langue être lû jusqu'au bout.

Mais quoique Homère , Horace & Sophocle & Virgile  
Traduits , conservent mal & la force & le stile ,  
Et les graces qu'on sent & qu'on admire en eux ;  
Tu ne permettras point qu'à leurs écrits fameux ,  
Nous osions préférer nos modernes Ouvrages.  
Tu sçauras de leur tems pardonner aux usages ,

Et n'estimeras point ces Auteurs moins que nous,  
Pour n'avoir pas suivi nos modes & nos goûts.

En les voyant ornés de ces graces suprêmes,  
Qui doivent en tout tems avoir été les mêmes,  
De ce VRAI, de ce TOUR & noble & naturel,  
Qui seul donne aux Auteurs un renom immortel ;  
Loin de souffrir qu'on ose abaisser leur mérite ,  
Tu voudras qu'à l'envi chaque Auteur les imite ;  
Puisque , soit anciens , soit modernes écrits ,  
C'est la même beauté qui donne à tous le prix ,  
Et qu'enfin nous n'avons que le même sublime ,  
Par où les Anciens ont acquis tant d'estime :  
Que c'est-là ce qu'en eux nous devons imiter ,  
Et dont nous n'oserions avec eux disputer.

Mais content d'employer tes Conseils & ton zele,  
Pour faire du Bon goût suivre en eux le modèle ;  
Quoique sçavant en l'art d'écrire & de parler ,  
Tu n'iras point , Auteur , aux Auteurs te mêler ;  
Et né pour gouverner un florissant Empire ,  
Te piquer de la gloire où l'Ecrivain aspire.

Jaloux d'une autre gloire & plus digne de Toi ,  
Tu sçauras être docte , être éloquent en Roi ;

Toujours en soutenir l'auguste caractère ;  
Et toujours de ton Peuple , & l'exemple & le Pere ,  
Borner les grands talens dont Dieu voulut t'orner ,  
Au bonheur des Sujets que tu dois gouverner.

*Fin de la premiere Epître.*

# ÉPI TRE II.

*A M. RIGAUD, PROFESSEUR  
de l'Académie Royale de Peinture, créé  
Noble de Perpignan, & honoré par le Roi  
du Cordon de l'Ordre de S. Michel.*

**P**EINTRE, qui non content d'avoir su, comme  
Appelle,

Acquerir par ton Art une gloire immortelle ;  
Par ta Religion & par ta Probité ,  
Cherches à t'assurer une autre Eternité.  
A tous ceux , tels qu'ils soient, dont tu fais la Peinture ,  
Fais aimer, cher RIGAUD, & goûter ta droiture.

Des visages en vain prompt à saisir les traits,  
Ta docte main fait vivre & parler tes Portraits.  
En vain, non moins Scavant dans l'Art des Draperies ,  
Des habits qu'à ton choix tu peins & tu varies

On se trompe à l'étoffe , & l'on croit que \* Gautier  
Te la fournit brillante au sortir du métier :  
Si tu ne peins l'esprit , les mœurs , le rang & l'âge ,  
Je ne te connois point dans ton plus bel Ouvrage ;  
Je n'y vois qu'un Pinceau des tems toujours vainqueur ,  
Mais je n'y trouve point ta droiture & ton cœur.

Ennemi du mensonge , abhorrant l'imposture ,  
Jamais n'a de ton cœur hésité la droiture ,  
Et pour la vérité ton zèle impétueux ,  
De ta langue toujours a délié les nœuds.

Inspire à ton Pinceau la même hardiesse ,  
Au mauvais goût du tems oppose ta Sagesse ,  
Et ne te rend jamais dans un Portrait flatté ,  
Complice du mensonge & de la vanité.

Ce n'est point à son Art pour donner plus de lustre ,  
Pour acquérir un nom plus prompt & plus illustre ,  
Que de riches habits le Peintre fait le choix ,  
Et pare de Velours jusqu'aux moindres Bourgeois ,  
Qu'il change du Marchand le Comptoir , la Boutique  
En table de Porphyre , en superbe Portique ;  
Et que , sur un Carreau de galon d'or bordé ,  
En Robe de Brocart il le peint accoudé.

Le Peintre connoît mieux , en quoi son Art consiste ,  
Il sçait que , d'une main également artiste

\* FAMEUX MARCHAND DE SOYE.

Il feroit un Portrait non moins fort, non moins beau,  
Habillant le Bourgeois de simple drap d'Uffeau,  
Et peignant au Comptoir, assis auprès d'un Bouge,  
Le Marchand en Bonnet, en Camifolle rouge.

Tels, avant que l'Orgueil eût confondu les Rangs,  
Quand l'Habit annonçoit les états différens,  
Distinguoit la Noblesse, & que de la Police  
Le Bourgeois plus soumis redoutoit la Justice;  
Tels furent les Portraits, simples & naturels,  
L'Habit en étoit vrai, les ornemens réels,  
Les airs de tête tels qu'on les eut sans étude,  
Le choix du Peintre seul en regloit l'attitude,  
Et l'on ne croyoit pas qu'il dût sous ses couleurs  
Rendre l'homme autrement qu'on ne le trouve ailleurs.

C'est ainsi que Vandik, sans parure étrangère,  
A d'un Pinceau fidèle & d'une main légère,  
Fait en Habit de Bure, aux Cabinets des Rois  
Entrer le Bourgue-Mestre & le simple Bourgeois;  
Et qu'on voit de Rembrand mise en place éclatante,  
A côté des Héros la rustique fervante.

D'où vient donc qu'aujourd'hui, nés un siècle plus tard,  
Nos Rembrands, nos Vandiks sçavans Maîtres de l'Art,  
Quittant la verité, manquant aux vrai-semblances,  
De leurs meilleurs Portraits gâtent les ressemblances?

D'où vient qu'au bon François qui se livre à leur main,  
Ils donnent un habit Grec , Persan , ou Romain ,  
Et que toujours flattez leurs traits les plus fidèles ,  
S'écartent si souvent des airs de leurs modèles ?

C'est que plus complaisants , ou plus âpres au gain ,  
Connoissant aujourd'hui combien tout homme est vain ,  
Ils ont crû qu'il vouloit qu'aux traits de son visage ,  
De sa vanité folle on ajoutât l'image.

En ont-ils pû douter ? Entre ces noms écrits ,  
De qui pour leur Portrait chez toi les jours sont pris ,  
En est-il , cher Rigaud , qui par un Emissaire  
Ne t'ait pas mendié quelque trait moins sincère ?  
Et qui pour son argent n'ait pas crû recevoir  
La bonne mine & l'air tels qu'il veut les avoir ?

En as-tu vû quelqu'un qui , lors même qu'il semble  
Demander à ta main un Portrait qui ressemble ,  
Ne pardonne en secret à ton Art indulgent  
De quelques traits flatteurs le mensonge obligeant ?

O ! qu'on en verroit peu se choisir pour les peindre  
Un Peintre qui ne sçût ni déguiser ni feindre !  
Toujours l'homme se flatte & veut être flatté :

Mais des femmes sur tout la folle vanité ,  
S'attend qu'en leurs Portraits par le Peintre embellies ,  
Toutes , jusqu'à la laide , y paroîtront jolies.



Et voudroient que l'on pût , leur forgeant des appas ,  
Leur faire ressembler des traits qu'elles n'ont pas.

C'est ainsi qu'espérant de tes égards pour elles ,  
Que , nouveau Créateur , tu les ferois plus belles ,  
On en a vu se plaindre & te vouloir du mal  
D'avoir peint leur Portrait tel que l'Original.

Je sçai bien ( c'est , Rigaud , en quoi ta main excelle , )  
Qu'en peignant la nature il faut la peindre belle :  
Mais cet Art n'est permis , à l'égard des Portraits ,  
Que pour en exprimer plus sçavamment les traits ,  
Et du Peintre en ce genre exact , docte & fidèle ,  
L'Original qu'il peint est l'unique modèle.

Choisis , peignant l'Histoire , un modèle achevé ,  
Tel qu'en tant de morceaux le tems l'a conservé :  
Peins l'air de tes Héros sur les nobles figures  
Qu'offrent aux yeux sçavans les antiques gravûres.  
Ou du moins embellis , par des traits gracieux ,  
Le modèle imparfait où s'attachent tes yeux.  
C'est où doit ton adresse en ce genre paroître ,  
Et malheur au Pinceau qui me fait reconnoître  
Dans les traits des Héros dont il peint les hauts faits ,  
Qu'il les a copiez d'après des Portefaix.

Dans ces \* Plafonds qu'ôt peints , à l'envi l'un de l'autre ,  
Ces deux Peintres fameux dans leur siècle & le nôtre ,

\* *Maison de M. Lambert de Torigny , à la pointe de l'Isle.*

Le *Sueur* d'un côté sur le sacré Vallon  
 Déguisant son modèle a peint son Apollon;  
 Et de l'autre, le *Bruy* changé l'air ridicule  
 Du grossier Porteur d'eau dont il fait son Hercule,  
 Déguisé le Récors, sur lequel modelé,  
 Du superbe Plafond tombe un Mercure ailé.

Ces Dieux qu'on voit sortir de la Voûte Céleste,  
 N'ont plus de leur modèle aucun trait qui leur reste,  
 Tout est grand, tout est noble, & l'on croiroit aux yeux  
 Que les Dieux qu'on y voit sont peints d'après des Dieux.

Mais l'Art qui te permet d'embellir tes figures,  
 N'appartient qu'à l'Histoire, & si dans tes Peintures  
 Je ne vois tel qu'il est le pesant Porteur d'eau,  
 Une Sangle à son cou portant son double Sceau,  
 Si le Bourgeois n'est peint cōme un Bourgeois doit l'être,  
 Si le grave Officier a l'air d'un Petit-Maître:  
 Plus ton Tableau me plaît, plus j'en ai de regret,  
 J'admire ta Peinture & je ris du Portrait.

Ne dis point qu'à ton Art ces changemens burlesques  
 Furent toujours permis comme traits *piétonsques*,  
 Et que ce sont d'ailleurs des feintes importants  
 Pour rendre les Portraits du goût de tous les tems.

Réponds-moi. Quelle mode inconstante & bizarre,  
 Rend par ses changemens un habit plus barbare,

Que ce bizarre habit par le Peintre inventé,  
Qu'aucun de ceux qu'il peint en nul tems n'a porté ?  
Quelle Dame à la Cour s'habille à la Persane ?  
Quelle femme à Paris est vêtue en Diane ?  
Et quand avons-nous vû, sur l'habit d'*Alidor*,  
Badiner les replis d'un Manteau de drap d'or ?

Qui veut courir le Bal peut-être ainsi se masquer,  
Et tu crois, les fixant à cet habit fantasque,  
Que leurs Portraits, ainsi déjà trop déguisés,  
Seront à reconnoître en tout tems plus aisez.  
Dis, sur quel fondement cet espoir peut-il naître ?  
S'est-on jamais masqué pour se faire connoître ?  
Et qui peut, au Portrait d'*Eraste* ou de *Chiton*,  
Deviner le Marchand de Fer ou de Léton ?

Mais n'est-ce donc en nous que notre habit qui change ?  
Cette jeune beauté que tu peins comme un Ange,  
Verra plutôt changer ses roses & ses lis,  
Que ses habillemens par la mode vieillir.  
Le tems à tes Portraits fait bien d'autres injures,  
Que de changer la mode & le goût des parures.

Tu veux fixer l'habit & des prompts changemens  
D'un usage nouveau sauver tes ornemens ;

Cherche donc aussi l'Art de fixer le visage ,  
Du tems qui le flétrit sauve-le de l'outrage ,  
De ce rapide tems , plus prompt à l'effacer ,  
Que ton habile main ne l'est à le tracer.

Laisse suivre aux habits le sort qu'a le visage.  
Qu'importe que le tems en vieillisse l'usage ,  
Puisque l'Original aura le même sort ,  
Qu'effacé par le tems , & voisin de la mort ,  
Le Buffe sous lequel on a peint sa jeunesse ,  
Le déguisera moins que sa triste vieillesse.  
Mais alors tes Portraits , non moins rares & beaux ,  
Cessant d'être Portraits redeviendront Tableaux.

Peins donc selon le tems auquel on se fait peindre ,  
Mais fuis cet autre écüeil qui n'est pas moins à craindre.

Prends garde en composant , emporté par ton feu ,  
De donner au Portrait un air qui lui sied peu ,  
Et par une attitude ou fausse ou trop forcée ,  
De détourner ailleurs les yeux & la pensée.

On me montre un Portrait. Vous le reconnoissez ,  
Me dit-on , c'est un tel... Un tel ? oüi ; c'est assez ,  
Souffrez que je le voye & que je l'examine.  
Oüi , ce sont là ses traits , mais ce n'est point sa mine ,

Il n'eut jamais cet air, jamais il n'eut ce teint,  
 Est-ce donc sous ses traits quelque autre qu'on a peint?  
 C'est lui... Vous vous moquez, il a la mine basse,  
 L'air simple; mais ici quel air, & quelle grace,  
 Quelle mine! quel port! quel feu brille en ses yeux!  
 Quel souris de sa bouche échappe gracieux!

De cent & cent Portraits, c'est-là ce qu'on peut dire.  
*Licanté* a l'air brutal, la mine d'un Satire,  
 Son teint semble pétri de la jaune couleur,  
 De l'or qu'il nous dérobe, & dont, âpre voleur,  
 Par l'usure il amasse, & met somme sur somme;  
 Cependant son Portrait a l'air d'un honnête-homme.

Quel air veut-on qu'il ait, diras-tu; quoi, veut-on?  
 Qu'on fasse à son Portrait reconnoître un fripon?  
 Et que du cœur de l'homme en peignant son visage,  
 L'excellent Peintre ait l'Art de peindre aussi l'image?  
 O! si l'on prétendoit que le Peintre excellent  
 Dût porter jusques-là son art & son talent,  
 Qui voudroit être peint d'une main excellente?  
 Est-il quelque vertu si pure & si constante  
 Qui voulût éprouver le fidèle Portrait,  
 Et s'exposer, du Peintre au pinceau peu discret?

Où , je le ſçai , Rigaud , qu'en ce ſiècle hipocrite ,  
Où ſe masque applaudi , brille le faux mérite ,  
On fueroit tout bon Peintre , & qu'alors , avec Toy ,  
Largiliere , Cheron & Santerre & de Troy ,  
Laſſant aux Barboüilleurs leur toile & leur palette ,  
N'auroient , craints , déſertez qu'à plier la Toilette.

Mais ce n'eſt pas du cœur l'impénétrable fonds ,  
Que je veux , qu'apperçû par tes regards profonds ,  
Ton fidèle pinceau prononce ſur la toile.

Par quel Art pourrois-tu percer le triple voile  
Sous lequel , ſenſuel , avare , ambitieux ,  
Le faux Dêvôt ſe cache & trompe tous les yeux ?

Du cœur il te ſuffit de nous donner l'image ,  
Que les traits naturels tracent ſur le viſage.  
C'eſt cet air naturel , c'eſt ce je ne ſçai quoi  
Qui ſaute aux yeux d'abord , que l'on attend de toi.

C'eſt-là de ton talent , l'Art le plus difficile ,  
Quiconque à ton pinceau vient ſe prêter docile ,  
Se gêne , ſe contraint , ſe ſentant regardé.  
D'abord peu naturel , il prend cet air guindé  
Qu'affecte & croit donner , pour marque de Prudence ,  
Le Magiſtrat novice & fier d'une Intendance ,

uis insensiblement il change , embarrassé  
Du jour où pour le peindre on l'a d'abord placé ,  
Il tombe , il se redresse , & du tems qui l'ennuye  
Comptant les durs momens , que captif il essuye ,  
Il présente au pinceau , lent à saisir les airs ,  
Deux airs tous différens , deux visages divers ,

C'est à toi de saisir , attentif & fidèle ,  
Et d'exprimer exact la mine naturelle ,  
C'est-là ce qu'on ignore , ou qu'on voit négligé ,  
Peint-on un Magistrat qui ne soit rengorgé ,  
Qui n'ait en Cavalier sa Perruque flottante ,  
Et ne semble affecter une mine arrogante ?

Tu peux donner ces airs au jeune Magistrat ,  
Qui sans honte , oubliant les Loix de son état ,  
Du Palais chaque jour s'échappe & se dérobe ,  
Et n'a de Magistrat que le Titre & la Robe :

Mais s'il s'agit de peindre ou LAMBERT , ou BIGNON ,  
Et ceux dont la vertu fait révéler le nom ;  
Je veux qu'en leurs Portraits éclate la Sagesse ,  
La Probité , l'Honneur , l'aimable Politesse ,  
Et qu'ils soient tels enfin qu'à la peindre invité ,  
Toi-même tu voudrois avoir peint l'Equité.

Mais veux-tu quelquefois , sur la toile orgueilleuse,  
Tracer une attitude & fière & fastueuse ?  
Sçache à qui l'appliquer , & choisis les Portraits  
De ces gens qui tremblans , humbles chez DESMARETZ,  
Fiers d'un nouveau Traité qu'il ne permet qu'à peine ,  
Viennent , le front superbe , & la mine hautaine ,  
S'engraïsser des profits qu'ils sçavent lui cacher ,  
Mais qu'il doit tôt ou tard punir & rechercher.

Rigaud , je souffrirai que ton pinceau se joue  
A rengorger ces gens frais sortis de la bouë ;  
Donne à leur air ignoble une sotte fierté ,  
Tu ne pecheras point contre la vérité.  
*Peignant l'Ours engraisé des dépouilles publiques ,  
Tu peux le surcharger d'étoffes magnifiques ;  
Par un faste orgueilleux , par des airs insolens  
Tu rendras à coup sûr de tels Portraits parlans.*

Ainsi tu peux encor , sottement arrogante ,  
Peindre du Roturier la fille extravagante ,  
Qui de l'or , que son pere a par l'usure acquis ,  
S'étant fait pour époux acheter un Marquis ,  
Se croit une Princesse , & fuyant sa famille ,  
De la Bourgeoise mere a honte d'être fille ,



Et dit que c'est pitié , d'avoir en certains rangs ,  
Ces petites gens-là pour ses proches parens ,  
Qu'ils sont si sots... si sots... aussi de leur sottise  
Sçait bien se garantir la Bourgeoise Marquise ,  
Elle n'en voit aucun ; mais de femme de Cour  
Croit avoir les bons airs en jouant jusqu'au jour ;  
Et sans en imiter l'esprit , la politesse ,  
Des femmes de la Cour ne prend que la paresse.

A peindre un sot orgueil si tu veux t'essayer ,  
Sur de pareils Portraits tu pourras t'égayer.

Pour tout autre , je veux que ta main toujours sage ,  
De ces airs fastueux dépouillant ton Onyrage ,  
Tu ne donnes pas même un front audacieux  
Aux Héros conquérans , aux Rois victorieux.

C'est , où du Peintre habile on reconnoît l'adresse ,  
Toujours de la Nature imitant la sagesse ,  
Il la suit pas-à-pas dans son moindre morceau ,  
Et jamais rien d'outré ne sort de son pinceau.  
Si sçavant à choisir , à dégrader ses Teintes ,  
Que d'un ton naturel les passions dépeintes  
N'ont l'air ni de transports ni de convulsions ,  
Et ne s'expriment point par des contorsions.

Jamais rien d'affecté n'y dérange le geste.  
Il peint la grandeur sage & la fierté modeste ;  
Telles qu'on les admire , & qu'on les voit par Toi  
Peintes au naturel dans le Portrait du Roi.

Mais le Peintre orgueilleux , dont le foible génie  
Se livre au mauvais goût du pinceau qu'il manie ,  
Et qui de la Nature , ose peindre , écarté ,  
N'en a jamais senti ni connu la beauté.  
Prenant pour feu divin une fougue étourdie ,  
Il croit se signaler , quand d'une main hardie ,  
Des contrastes outrez cherchant le dur fracas ,  
Il donne à ses Tableaux d'ébloüissans éclats.

Chez lui les passions démontent le visage ,  
Toute audace est fureur , toute fureur est rage ,  
Le Guerrier , le Héros est peint en fanfaron ,  
Moines , Juges , Abbez , Prélats ont l'air Gaseon ,  
La plus sage beauté , prend de sa main profane ,  
La parure immodeste & l'air de Courtisane.  
Selon lui , ses Portraits sont peints avec fierté ,  
Quand il leur donne à tous un visage effronté.

Laisse de ces excès s'applaudir l'ignorance.  
Que jamais nuls égards , nulle vaine espérance

Ne t'arrache à ce goût de la simplicité,  
Qui seul de la Nature exprime la beauté.  
Jamais à ce fatras de Tableaux infidèles  
N'avilis le pinceau que tu reçûs d'Appelles.

Toujours à la Beauté dont tu fais les Portraits,  
Unis la modestie ; & sous les plus beaux traits  
Dont ta main avec Art peint la délicatesse,  
De la noble Pudeur fais regner la sagesse.

Ne peins aucun Portrait, qu'équitable Censeur,  
Doive interdire aux yeux le prudent Confesseur,  
Et crains que du salut reconnus pour obstacles,  
La Pénitence un jour ne brûle tes Miracles.

Refuse donc ta main à la folle Beauté  
Qui croit, d'une Venus sous l'habit emprunté,  
Pouvoir, se faisant peindre avec plus de licence,  
Te faire de son sexe oublier la décence.  
Que ton pinceau soit chaste, & jamais n'offre aux yeux,  
D'un immodeste objet les traits licencieux.

De ton précieux tems refuse aussi l'usage,  
A celles dont le fard te cache le visage,  
Ou fais qu'on se démasque, & que l'on veuille bien  
Laisser le faux visage & te montrer le sien.

Ne fais point espérer à la pâle vieillesse  
De retrouver chez toi les fleurs de la jeunesse ,  
Et fuis tous les Portraits où l'on veut que ton Art  
Change son coloris & sa peinture en fard.

Evite aussi l'abus & bizarre & profane ,  
Qu'autant que le bon sens , la Piété condamne ,  
De donner l'Aureole & les habits d'un Saint ,  
Au Portrait reconnu du prophane qu'on peint.

Crois moi , c'est pour les Saints manquer de révérence ,  
C'est en dérision tourner leur pénitence ,  
Tromper la sainte adresse & les pieux desseins  
Qu'eut l'Eglise exposant les images des Saints ;  
Elle a voulu par là nous toucher , nous instruire ,  
Or , crois-tu , sur leurs pas , qu'on se laissât conduire ?  
Ou qu'on connût la route où les Saints ont marché ,  
Si l'œil reconnoissoit ; sur l'image attaché ,  
Un visage prophane , une Beauté qu'à peine  
A ses mœurs , à sa vie on reconnoit chrétienne.

Qu'au bon sens tes desseins toujours subordonnez ,  
Eloignent des Tableaux au Temple destinez ,  
Et des Portraits de ceux qu'y mène la Prière ,  
Tout air profane & vain , toute attitude fière.

Que ton Tableau nous prêche & qu'on y trouve peint  
L'air que doit le pecheur porter au Temple saint.

Ainsi \* *Porbus* a peint les vœux de nos ancêtres,  
Ainsi dans ses Tableaux admirez des grands Maîtres,  
Le modeste Prevôt, le devot Echevin,  
En implorant la grace & le secours Divin,  
Disent leur patenôtre, humbles, les yeux en terre.

Tels tant d'autres Tableaux qu'on cherche & qu'on  
Tel celui du Chartreux, Ouvrage du *Sueur*, [ déterre,  
Dont si bien en priant il peint l'humble ferveur,  
Qu'on ne peut s'empêcher, voyant cette peinture,  
D'envier le bonheur d'une ame simple & pure.

Crains-tu que de Portraits un Groupe si pieux,  
Ne soit par sa froideur moins agréable aux yeux ?  
Non, le vrai seul nous plaît, le plus grand feu nous glace,  
Quand il offre un objet qui n'est pas à sa place.

Mais toujours, cher Rigaud, la folle vanité  
Bannira des Portraits l'exakte verité;  
Toujours l'homme orgueilleux voudra que, complaisante  
Ta main à son orgueil s'accommode & consente;  
Et telle est la foiblesse & l'esprit des humains,  
Que qui des qualitez dont les hommes sont vains,

N'a pas reçu du Ciel le réel avantage ,  
Du moins veut en peinture en recevoir l'image.

Le Portrait est pour eux le miroir enchanté,  
Qui change la laideur , qui pare la beauté ,  
Qui couvre les défauts , les taches de naissance ,  
Pour les vieilles beautés la source de Jouvence ,  
Enfin , le merveilleux & magique trésor ,  
Où chacun à son gré puise les perles , l'or ,  
Des meubles , des habits la pompe & la richesse ,  
Et d'un coup de pinceau tu donnes la noblesse.

Maître de ces trésors , de ces biens souhaitez ,  
Verras-tu , ménageant tes libéralitez ,  
Fauté de tes secours , qu'un orgueil parricide  
Contre un Pere , un Ayeul , souleve un Fils perfide.

Que dis-je ? écoute moi. D'Irus le Financier ,  
Le Pere en Procureur , le grand Pere en Huissier ,  
D'une assez bonne main étoient peints dans la Salle ;  
Mais depuis qu'enrichi , nouveau noble , il étale  
Sur son brillant Carrosse un pompeux Ecusson ,  
De la Salle , changée en superbe Salon ,  
Les Portraits sont partis , & cherchant de sa race  
A dérober aux yeux la roturière trace ,

Il a dans son grenier , pour les faire périr ,  
Envoyé son Ayeul , & son Pere pourrir.

Va , cours , & du Grenier les ayant fait descendre ,  
Inspire au Fils ingrat un sentiment plus tendre.

Va , laisse à son Ayeul le visage d'Huissier ,  
Mais ajoute au pourpoint un hausse-col d'acier ,  
Fais-en un Capitaine. Allonge de son Pere ,  
Rougis la courte Robe. Est-ce donc une affaire ?  
Et ne voyons-nous pas ainsi l'enfant pieux ,  
Ennobler tout-à-coup son Pere & ses Ayeux ?

Oserois-tu jurer que dans la Galerie ,  
Où de ses vieux pères l'antique draperie  
Fait vanter à *Crispus* sa noblesse & son sang ,  
Ces Portraits enfumez qu'on voit au premier rang ,  
Par un Peintre moderne habillez à l'antique ,  
N'ont pas reçu de lui la Cuirasse & la pique ?  
Et qu'en preux Paladins pour être enharnachez ,  
Ils n'ont pas d'un Grenier été tous arrachez ?

Rigaud , telle du Peintre est souvent l'imposture ,  
Que qui veut se masquer emprunte sa peinture ,  
Et qu'enfin , pour finir par ce bizarre trait ,  
Rien ne déguise mieux l'homme que son Portrait.

Corrige cet abus , & fais que ton Histoire  
De ton rare talent conservant la mémoire ,  
Joigne à l'honneur d'avoir , ennoblissant ton sang ,  
Acquis dans ta Patrie un titre , un nouveau rang ,  
L'art d'avoir réduit l'homme enfin à se connoître ,  
Le peignant tel qu'il est , non tel qu'il voudroit être.

*Fin de la seconde Epitre.*



# ÉPI TRE III.

*A un Homme qui estimoit de mauvais  
Ouvrages , & sur tout les Tragédies  
de l'Opera.*

**A** Dmirateur zélé du spectacle en Musique ,  
Tu ris , quand tu m'entends , audacieux Cri-  
tique ,

Fronder les Opera que je n'ai jamais vûs ,  
Et qu'en papier marbré j'ai même à peine lus.

Tu me trouves sans goût , voyant qu'à chaque page  
Je m'écrie : O ! le vain , l'extravagant Ouvrage !

Qui de la Tragédie ose emprunter le nom ,  
Sans en prendre jamais , ni l'esprit , ni le ton ,  
Où tous les changemens arrivent par machine ,  
Où , dans de foibles Vers la mollesse domine :

O ! trois & quatre fois maudit ! qui le premier  
Jugea que ce fartras plairoit sur le papier !

Ce discours te surprend , toi , qui d'un bon modèle ,  
 Au lieu d'interroger la voix sûre & fidèle ,  
 Et de régler ton goût sur ces fameux esprits ,  
 Dont Athenes , dont Rome admira les écrits ,  
 Te laisses ébloûir aux clinquants qu'autorise ,  
 Du mauvais goût du tems , l'erreur ou la sottise.

Mais quoi ! me réponds-tu , tout prêt de m'insulter ,  
 Doit-on aux Anciens ici s'en rapporter ?

O ! contre l'Opera le plaissant témoignage ;  
 Ce Spectacle chez eux étoit-il en usage ?  
 Ou s'il y fut , voit-on du Quinault des Romains ,  
 Ou du Lully des Grecs , quelque Ouvrage en nos mains ?  
 A-t'on de ces tems-là quelque air , quelque Musique ?  
 \* Ballard , pour les garder , avoit-il sa Boutique ?  
 Non ; non de ce Spectacle en nos jours enfanté ,  
 Nous seuls nous connoissons , & sentons la beauté :  
 S'il déplaît , c'est à ceux qui n'en ont pas l'usage ,  
 Au goût des Anciens , mesurant cet Ouvrage ,  
 Comme vous , au hasard , se mêlant d'en parler ,  
 Vous , dis-je , qu'au Théâtre on ne voit point aller.

C'est ainsi que d'abord , te hâtant de répondre ,  
 Tu railles ma Critique & tu crois me confondre ;  
 Mais moi , des Anciens nourri dans les écrits ,  
 Qui crois que , tel qu'il soit , un Livre n'a de prix ,

\* Imprimeur de Ballets & de Musique.

Que quand la Diction & l'ordre des maximes,  
Du bon sens & du Vrai se reglent aux lumieres,  
Je dis qu'en ces deux points toujours defectueux,  
Les Opera ne sont qu'un fatras monstrueux.

Je n'en attaque point la Musique & la Danse,  
Ni tout ce qu'autorise & nourrit de licence,  
Ce profane Spectacle au Théâtre étalé,  
J'aurois droit de le faire, & justement zélé,  
Découvrant le poison que ce Spectacle inspire,  
Toi-même, à ma censure, on se verroit inscrire.

Mais (ce poison à part) sans ici résister,  
Les principes impurs qu'on ose y débiter,  
Les lascives Chançons qui, raillant la Sagesse,  
Au tendre, au fol Amour instruisent la jeunesse,  
Ne parlant qu'en Auteur, en Esrivain sensé,  
Je soutiens (c'est le point dont tu t'es offensé),  
Que tous les Opera, ceux même qu'on admire,  
Sont froids sur le papier, sont couverts à lire.  
J'ai cru que tout le monde en jugeroit comme moi,  
Et d'un contraire avis, je n'ai trouvé que toi.

Je veux te déromper. Tu nous vante *Amide*;  
Loin, dis-tu, d'en trouver la lecture insipide,  
Cet Opera te plaît, sans Musique ni Chant,  
Sur tout l'adieu d'*Amide* est un endroit couchant.

Jugeons-en donc par là. Le Ciel inexorable  
Sépare deux Amans. En un sujet semblable  
*Virgile* touche, enlève, & nous fait aux malheurs  
De la triste *Didon* donner encor des pleurs.

Mais *Kirgile*, en traçant un adieu si tragique,  
Y fait parler le cœur, comme le cœur s'explique;  
Les Vers par la douleur y semblent enfanter,  
Nobles, vifs, naturels, sans ces tours affectez,  
Par où, dans l'Opera, tout Amant qui soupire,  
Semble, même en pleurant, vouloir nous faire rire.  
C'est par-là que l'adieu que tu nous as vanté,  
Devient froid & badin quand il n'est pas chanté.  
On y trouve, il est vrai, dans le discours d'*Armide*,  
Les reproches fameux, par où, contre un perfide,  
*Didon* laisse éclater un Amour irrité;  
Mais en tout ce morceau de *Virgile* imité,  
L'Auteur, à la Musique, accommodant son stile,  
Défigure *Didon* & travestit *Kirgile*.

Chaque plainte d'*Armide* a l'air d'un Madrigal;  
Et semblant badiner en ce moment fatal,  
*Renand* tourne en Rondeau son adieu lamentable.  
Aux Tragiques sujets, ce stile est-il sortable?  
Et pourrois-tu souffrir tant d'*Ides* affectez,  
Tant de jolis refrains si souvent répétez,

Et la même pensée en tant de verbiage ,  
Si pour toucher le cœur on composoit l'Ouvrage ?  
Qui pense à nous toucher , doit parler autrement ,  
Il faut moins d'artifice & plus de sentiment.

Que fais-je donc ? lisant ces phrases synonymes ,  
Ces inutiles Vers amenez pour les rimes ?  
Je laisse ces Amans joliment lamenter ,  
Et sçachant que ces Vers sont faits pour les chanter ,  
J'attends que cette Scene , à ton gré , si touchante ,  
Vienne , mise en son jour par quelqu'un qui la chante ,  
Me faire , à la faveur de la beauté du Chant ,  
Goûter ce badinage & le trouver touchant.

Si tu veux de ton cœur consulter la nature ,  
Tu te reconnoîtras toi-même à ma peinture ,  
Et m'avoueras enfin , que jusqu'ici trompé ,  
Si la Fable & les Vers dont tu t'es cru frappé ,  
Ne t'ont point , les lisant , paru si détestables ,  
C'est par rapport au Chant qui les rend supportables ;  
Que de ce Chant toujours ayant l'objet présent ,  
Malgré toi ton esprit y pense en les lisant ,  
Et que de l'Opera l'idée harmonieuse ,  
En dérobe à tes yeux la structure hideuse.

Loin qu'il touche , privé de Ballet & de Chant ,  
Je doute qu'au Théâtre on le trouvât touchant ,

Et qu'avec l'appareil d'un Spectacle qui charme ,  
Il eût jamais du cœur fait couler une larme.

Quand *Armide* éperdue y chante ses malheurs ,  
As-tu vu le Parterre ou les Loges en pleurs ?  
Non ; l'œil sec , on s'écrie : O ! la belle *Musique* ,  
A la beauté du Chant tout entier on s'applique ,  
Au son des Instrumens , à la voix des Acteurs.  
Bon , ou mauvais le reste échappe aux Spectateurs.

Le reste , c'est trop loin pousser votre Critique :  
Quoi ? dis-tu , quand *Alys* à *Zangaride* explique  
L'Amour , le tendre Amour qu'il sçût dissimuler ,  
Qu'il voit des mêmes feux *Zangaride* brûler ,  
Et que ces deux Amans , en proie à leur souffrance ,  
Dignes d'un meilleur sort , en perdent l'espérance ,

Ne les plaignez-vous pas ? Non , l'esprit amusé ,  
Par un discours toujours sur un air composé ,  
Et toujours attentif à cet air qui le berce ,  
Pense à peine aux rigueurs du sort qui les traverse.

Mais on rit , à coup sûr , quand on les voit soudain ,  
Changer leur triste Scène en Spectacle badin ,  
Et finir le récit de leurs peines secrètes ,  
Par les gaillards refrains de quelques Chançonnettes.

Eux , ils le font exprès , dis-tu , c'est un détour  
Trouvé fort à propos , pour cacher leur Amour.

Mais toi , qu'aurois-tu dit , si \* par *Néron* surprise  
Pour mieux cacher l'Amour dont elle étoit éprise ,  
La timide *Junie* , en le voyant entrer ,  
Se fût mise soudain à rire , à folâtrer ?  
Ce burlesque détour auroit-il pu s'admettre ?  
Non , mais à l'Opera ce trait peut se permettre ,  
Il choque le bon sens : n'importe , il passera ,  
C'est la Danse & le Chant qu'on cherche à l'Opera.

Juge donc , si je puis , judicieux & sage ,  
Goûter sur le papier cette espece d'Ouvrage ,  
Qui loin de l'embellir estropie un sujet ,  
Et n'ayant que la Danse & le Chant pour objet ,  
Nous fait voir des Héros , des Amais sur la Scene ,  
Qui viennent transportez ou d'Amour ou de Haine ,  
Sans jamais exciter ni pitié ni terreur ,  
Au goût seul de l'oreille ajuster leur fureur.

Non , qu'à ces sentimens n'excite la Musique ;  
Ce fut pour nous toucher que dans le tems antique ,  
Etudiant du cœur les chemins les plus courts ,  
On voulut par le Chant y mener le Discours.

Cet art a réussi , le Chant touché & remué  
Les plus secrets ressorts par où l'ame est émue ,  
Et sa douce harmonie en captivant les sens ,  
Fait sans obstacle au cœur arriver ses accens.

\* Dans la Tragédie de *Britannicus*.

C'est ainsi qu'on a vû , par la force énérgique ,  
Et l'air mélodieux de l'Hymne & du Cantique ,  
Moyse encourageant l'inconstant Israël ,  
L'attacher plus fidèle aux Loix de l'Eternel.

Et quand pour louer Dieu , nos voix se réunissent ,  
Et de Pseaumes divins les Temples retentissent ,  
Ce Chant , au fond des cœurs , nourrit la piété ,  
Et du Dieu souverain y grave la bonté.

Mais il faut qu'au sujet la Musique convienne ;  
Car ne crois pas qu'au Chant tout sujet appartienne ,  
Et que pour nous toucher , en tout tems & sans choix ,  
Cet Art puisse à son gré faire servir la voix.

Jamais un Orateur n'employa la Musique ,  
Pour rendre son Discours plus fort , plus patétique ,  
Jamais Prédicateur n'en emprunta les tons ,  
Et ne pria *Lully* de noter ses Sermons.

Dis-moi donc , apprens-moi comment on a pû croire ,  
Que mettant au Théâtre une tragique Histoire ,  
Pour plaire & pour toucher il étoit à propos  
De danser sur la Scene , & d'y voir les Héros  
Qui cedent , éperdus à leur destin tragique ,  
Expirer sur un ton , sur un air de Musique.

Si cet usage plaît , s'il est autorisé ,  
\* *Chevalier* ou \* *Dumont* pouvoit s'être avisé ,

■ *Célibris Avocats.*



En plaidant les Moyens que la Partie expose ,  
D'en mettre en airs les Droits , & de chanter sa Cause ?

Tu ris , & tu conviens qu'un Chant si mal placé ,  
Aux Juges , au Barreau , paroîtroit insensé.

Traitons donc d'insensé l'Ecrivain Dramatique ,  
Qui fit chanter les Rois dans un sujet tragique.

Il faut que , discutant un Droit litigieux ,  
L'Avocat prenne un ton & grave & sérieux :  
Autrement on croiroit qu'il rit & qu'il badine.  
Il est vrai ; mais dis-moi , le Héros , l'Héroïne  
Menacez de se voir bannir , assassiner ,  
Doivent-ils nous paroître & rire & badiner ?

Est-il quelque Procès , en matière Civile ,  
Contrat , Plainte , Divorce , intérêt de Pupile ,  
Qui demande qu'on prenne un ton plus sérieux ?  
Que quand sur les périls d'un Héros glorieux ,  
Il s'agit d'exciter la crainte & les alarmes ,  
Et de faire parler la fureur ou les larmes ?  
Telle est la Tragédie. Ainsi que l'Orateur ,  
Rempli de son sujet le Dramatique Auteur ,  
Doit bannir , sérieux , ce qui peut en distraire ,  
Et cacher jusqu'au foin , jusqu'au désir de plaire.

Du moins , si le Théâtre a dû charmer les yeux ,  
Retentir de Concerts , de tons mélodieux ,

Et faire des Acteurs chanter les Dialogues,  
Qu'on choisisse un sujet qui convienne aux Eclogues,

La Danse & les Concerts du ressort des Bergers,  
Là, ne paroîtront point au sujet étrangers,  
Et l'on pardonnera qu'une intrigue rustique,  
Par des Acteurs chantans se conduise & s'explique.  
Si l'on veut des Sorciers, sans peine on les aura;  
On sçait que sans Sorciers il n'est point d'Opera,  
Et que le merveilleux n'y paroît vrai-semblable,  
Que parce qu'au besoin on fait agir le Diable.  
L'Eclogue fournira des Diables à milliers,  
On est à la Campagne à même des Sorciers,  
Là sont les Loups-garoux, là ces Monstres horribles,  
Dont on fait aux enfans tant de contes terribles.  
Tout celz mis en œuvre & conduit avec choix,  
Vaudra bien le \* *Démon du Chevalier-Danois*.

Laissons donc aux Bergers les Scènes en Musique,  
Que *Médor*, j'y consens, chante avec *Angélique*,  
Qu'*Alexis* en chantant réponde à *Corydon*,  
Mais qu'on fasse parler *Achille*, *Agamemnon*,  
Le Chant qui des Héros sied mal au caractère,  
Pourra dans l'Intermede & divertir & plaire.

C'est ainsi, qu'aux sujets graves & sérieux,  
On auroit pu mêler des Chants harmonieux,

\* *Episode de l'Opera d'Armide.*

Et joindre à l'action de la Scene héroïque ,  
Dans des Chœurs séparez , la Danse & la Musique.

La fière Tragédie en auroit moins souffert ,  
On n'eût point , sous son nom , impunément offert  
Les lubriques Chançons , & la Danse effrontée ;  
Peut-être dans sa force elle seroit restée.

Tu sçais de quel cahos *Corneille* la tira :  
Le Théâtre François ignoroit l'Opera ;  
Mais il en faisoit voir , en proie à l'ignorance ,  
Le Spectacle bisarre & l'énorme licence.

Tous étoit monstrueux , & Fable & Diction ,  
Tous les Actes changeoient de Scene & d'action ,  
Et des meilleurs Auteurs , on voyoit chaque Pièce ,  
Telle que l'Opera , sans mœurs & sans justesse.

*Corneille* alors parut , & son génie heureux  
Chercha la vérité dans ces tems ténébreux ;  
La trouva , la fit voir , & sa Muse hardie ,  
Sous la Loi du bon sens remit la Tragédie ;  
Les Héros , en Héros apprirent à parler ,  
Le sujet mieux conduit , facile à démêler ,  
S'amenant de lui-même au point qui le termine ,  
N'eut plus besoin d'un Dieu sorti de sa machine.

*Racine* , après *Corneille* , au Théâtre admiré ,  
Apporta sur la Scene un Vers plus épuré ,

Plus exact, garda mieux l'égalité du stile,  
Et du goût ancien à profiter habile,  
Conduisant avec art la même passion,  
Dans sa simplicité conserva l'action,  
Bannit les jeux de mots, les pointes & les Stances,  
Et du faux merveilleux abolit les licences.

Heureux, si le Théâtre au bon sens ramené,  
N'avoit point, de l'Amour aux intrigues borné,  
Crû devoir inspirer, d'une aveugle tendresse,  
Aux plus sages Héros la honte & la paresse,  
Peindre aux bords de l'Hydaspe *Alexandre* Amoureux,  
Négligeant le combat pour parler de ses feux,  
Et du jaloux dessein de surprendre une ingrâte,  
Au fort de sa défaite occuper *Mitridate*;  
Faire d'un Musulman un Amant délicat,  
Et du sage *Titus* un imbécile, un fat,  
Qui coëffé d'une femme, & ne pouvant la suivre,  
Pleure, se désespere, & veut cesser de vivre.

Ce fut pour condescendre au mauvais goût du tems,  
Qu'on se permit encor ces défauts éclatans,  
Et qu'on crut, sans raison, le seul Amour capable,  
De nouer au Théâtre une intrigue agréable :

Mais on suppose en vain cet Amour vertueux,  
Il ne sert qu'à nourrir de plus coupables feux,

L'Amour dans ces Héros plus prompt à nous séduire ,  
Que toute leur vertu n'est propre à nous instruire.

Par-là , bien qu'épuré de traits licentieux ,  
Aux mœurs est le Théâtre encor pernicieux.

Crois-tu que l'Opera cause un moindre scandale ,  
Quand de tendres Chançons..... Mais laissons la Morale ,  
Et nous bornant au point que je me suis prescrit ,  
Ne parlons que du goût dont il gâte l'esprit.

Depuis que ce Spectacle , à son gré défigure ,  
Sur la Scene tragique , & l'art & la nature ,  
Et nous fait trouver bon que d'horribles malheurs  
N'excitent point d'effroi , n'arrachent point de pleurs ,  
Accoutumez à voir *Didon* , *Iphigénie* ,  
Des flûtes expirer à la douce harmonie ,  
Et des Héros périr au son des violons ,  
Sans nul goût du Tragique , à l'envi nous allons  
Faciles à tromper , animaux d'habitude ,  
Admirer au Théâtre un Vers rampant & rude ,  
Et goûter une Fable , où les Héros , les Rois  
Aiment en Turlupins , & pensent en Bourgeois.

C'est ainsi que *Judith* , informe Tragédie ,  
Brilla pendant trois mois au Théâtre applaudie ,  
Et même , m'a-t'on dit , fut , malgré sa froideur ,  
La première où l'on vit les femmes , sans pudeur ,

Au niveau des Acteurs sur la Scène placées.  
Des Loges, par la foule elles vinrent chassées,  
Occuper le Théâtre & s'y faire moquer,  
Au Spectacle hideux plutôt que de manquer.  
Et tous les jours encor une Affiche orgueilleuse,  
Annonçant une Piece, & rare & merveilleuse,  
Me fait naître l'espoir d'y trouver, la lisant,  
Ou sublime Tragique, ou Comique plaissant ;

Mais bien-tôt l'Imprimeur par sa presse inhumaine,  
Détruit mon espérance, & de ses mains à peine,  
L'Ouvrage est-il sorti, qu'il redevient affreux,  
A peine y trouve-t-on un dénouement heureux ;  
A peine sans cheville un Vers qui se soutienne,  
A peine un sentiment qui frappe & qui convienne.

D'épisodes forcez, quel horrible cahos !  
Quel Fable ! Quel nœud ! Quel monstrueux Héros !  
Des Scenes quelquefois de Racine pillées,  
S'y fourrent bien ou mal au hasard barbouillées,  
Tragique pitoyable, Ouvrage estropié,  
Qui sur le seul Auteur fait tomber la pitié.

Combien m'a plus encor indigné ce Comique,  
Qu'annonce fièrement l'Affiche magnifique,  
Quand, étant mis en vente, on m'a lu par hasard  
L'Ouvrage qu'annonça le superbe Placard.

Quoi ! n'a-t'on inventé l'utile Comedie ,  
Que pour y voir regner l'impudence hardie ,  
Y placer quolibets aussi sales que bas ,  
Et d'équivoques mots un insolent ramas ?

Est-ce ainsi qu'on voulut qu'une Fable instructive ,  
Traçant des mœurs du tems la peinture naïve ,  
Mît , pour les corriger , les vices en leur jour ?

Ici tout se termine au criminel Amour ,  
A l'art de débaucher , de séduire une fille ,  
Et de tromper les soins d'un Pere de famille.  
Spectacle trivial , dont l'obscène laideur ,  
Feroit rougir quiconque auroit de la pudeur ,  
Et qu'on verroit sifflé , si le siècle plus sage ,  
Joignoit à plus de goût , moins de libertinage.

Jadis par le portrait des Héros & des Rois ,  
Ou par des traits naïfs dépeignant les Bourgeois ,  
Le Spectacle modeste attiroit pour instruire ,  
Du moins pour écouter , on s'y laissoit conduire.  
On ignore aujourd'hui l'un & l'autre motif ,  
Et la mode n'est plus de s'y rendre attentif.

Dans les règles , ou non ; qu'on le blâme ou l'approuve ,  
N'y cherchant qu'un Spectacle où le monde se trouve ,  
Sans penser à s'instruire , on court s'y dissiper ,  
On vient pour être vu , pour voir , pour s'occuper ,

Attentif à la foule , & distinguant à peine ,  
De *Berenice* , *Phedre* , *Andromaque* ou *Chimene*.

C'est depuis l'Opera qu'un tel abus est né ,  
Au seul plaisir des sens l'Opera destiné ,  
Des vains , des faux esprits charmant la foule oisive ,  
A fait perdre le goût par où l'ame attentive ,  
Pleure à l'*Iphigénie* , & voit avec terreur  
De ses feux criminels *Phedre* expier l'horreur.

Ainsi l'esprit nourri de Spectacles frivoles ,  
Rebute tout bon Livre , & court aux Fables folles ,  
Aux écrits en tout genre , & froids & languissans ,  
Qui viennent , applaudis , insulter le bon sens.

Dans ce siècle où le goût sembloit pour bien écrire ,  
Du VRAI dans le discours reconnoître l'empire ,  
Et par de faux *concepts* si long-tems égaré ,  
Suivre enfin du bon sens le sentier éclairé ,  
Où déjà nous osions , mieux instruits du sublime ,  
A *Voiture* , à *Balzac* , prodiguer moins d'estime ,  
Fâchez , qu'en divers genre , un tour trop affecté ,  
De leurs fameux écrits ait terni la beauté :  
Où de tout faux brillant , condamnant la licence ,  
Nous voulions noble & simple une mâle éloquence ,  
Qui sçût mettre en son jour l'exact raisonnement ,  
Nous plaire & nous toucher sans frivole ornement :



Nous l'avions espéré , tout aidoit à le croire ,  
Qu'aussi-bien qu'en Héros , la France auroit la gloire  
D'exceller en exacts , en nobles Ecrivains ;  
Et de voir les Ecrits insipides & vains ,  
De tout homme sensé soulevant la Critique ;  
Tomber à leur naissance & garder la boutique,  
Mais tu le vois pourtant , & la Cour & Paris ,  
Cherchant à s'amuser de frivoles Ecrits ,  
Un Conte ridicule , une fade Satire ,  
Sont les Livres du tems qu'on aime & qu'on veut lire.

Qui jamais auroit crû , qu'en ce siècle éclairé ,  
Aux Scenes d'Arlequin tout Paris attiré ,  
Eût réduit , déferté le noble & fier Tragique ,  
A faire par Arrêt taire ce bas Comique ?

Cependant tu l'as vû , que même en se taisant  
Le muet Baladin parut assez plaisant ,  
Pour faire à l'*Andromaque* , à l'*Oedipe* , aux *Horaces* ,  
Préférer le plaisir que donnent ses grimaces.

C'est la suite du goût , je croi te l'avoir dit ,  
Par où s'est l'Opera donné tant de crédit.

Pour un qui , connoisseur , y cherche la Musique ,  
Et va s'y délasser du travail qui l'applique ;  
Mille y portent , oisifs , un esprit dissipé ,  
Qui nourrit sa paresse , & vit desoccupé.

Spectacle aimé de ceux que le solide gêne ,  
Qui n'offre que Chançons , que Danfes sur la Scene ,  
Qui n'applique l'esprit à rien de sérieux ,  
Et ne demande enfin que l'oreille & les yeux.

Fier de voir , sous l'éclat d'une Scene nouvelle ,  
Regner impunément l'esprit de bagatelle ,  
Le mauvais goût revient & saisit , impuni ,  
La Scene & les Ecrits dont il étoit banni.


Reglons les Opera , le bon goût va renâître ,  
Du moins selon leur prix tâchons de les connoître ,  
On en peut estimer la Musique & les airs ;  
Mais , pour moi , j'en méprise & la Fable & les Vers ;  
Et lorsque le hasard à les lire m'engage ,  
A peine jusqu'au bout je puis lire un Ouvrage ,  
La ressource des froids , des frivoles rimeurs ,  
Et contraire au bon goût autant qu'aux bonnes mœurs.

*Fin de la troisième Epître.*



# ÉPI TRE IV.

A CLÉARQUE ACADEMICIEN,  
qui reprochoit à l'Auteur quelques  
Vers négligez.

 U me flattez, Cléarque, en pensant me reprendre,  
Si tu l'as ignoré, je vas, je vas t'apprendre  
Qu'un Auteur, quelquefois, peut se faire estimer  
Par les mêmes endroits que tu sembles blâmer,  
Que ces Vers que tu crois enfans de la paresse,  
Moins beaux, plus négligez, sont souvent une adresse;  
Un Art pour soutenir l'esprit bien-tôt lassé,  
Des uniformes sons d'un Discours cadencé.

Du Beau toujours égal, la beauté même lasse,  
Trop de grace à la fin, cesse d'être une grace,  
Et toujours affectant un tour harmonieux,  
L'Auteur le plus brillant nous devient ennuyeux.

Quelquefois *dort Homère* , & le sens du Proverbe ,  
C'est qu'il faut quelquefois , au Vers noble & superbe ,  
Sçavoir mêler un Vers moins superbe & moins fort ;  
Si l'Auteur ne dort pas , c'est le Lecteur qui dort ,  
Et tôt ou tard il faut que , toujours uniforme ,  
Des Vers les plus exacts l'exactitude endorme.

C'est donc peut-être exprès que , moins exacts ,  
                                moins beaux ,

Je place quelques Vers , comme une ombre aux Ta-  
bleaux.

Dis-moi qu'en écrivant , ma veine peu fertile ,  
Dans le vuide d'un Vers , place un terme inutile ,  
Et de la rime esclave est réduite à rimer ,  
Par un mot sans lequel le sens peut s'exprimer.  
Alors je souscrirai sans peine à ta Critique ;

Ou , si tu peux encor , Docteur Académique ,  
Fais-moi connoître en quoi mon Vers s'est écarté  
Des regles de la langue & de la netteté ;

Ce sont là des défauts , qu'avec raison l'on blâme ,  
Contre lesquels en vain le Poëte reclame ;  
Quels que soient de son Art la licence & les droits ,  
Toujours de la Grammaire il doit suivre les loix ;  
L'Art , l'esprit , la beauté dont son Ouvrage brille ,  
N'autorisent jamais solécisme , ou cheville.

La phrase vicieuse & l'inutile mot ,  
 Sont fautes même aux Vers imitez de *Marot* ;  
 Et la licence enfin que le Bon sens rejette ,  
 Ne se nomma jamais licence de Poëte.  
 Tout le reste est permis. On peut des meilleurs Vers  
 Varier la cadence , & par des tours divers ,  
 Approcher , éloigner , retrancher la césure ;  
 C'est assez que des piés on garde la mesure.  
 Qu'aucuns mots ne soient bas , aucuns tours languissans ,  
 Qu'avec grace à l'esprit se présente le sens ,  
 Soit que dans un seul Vers toujours il se renferme ,  
 Soit que le Vers suivant lui prête quelque terme ;  
 Avec art quelquefois le sens peut enjamber ,  
 Et sur un demi Vers avec grace tomber ,  
 Même au milieu d'un mot reposer l'hémistiche ,  
 Et se permettre aussi quelque rime moins riche ;  
 Défauts que l'on pardonne au Poëte sensé ,  
 Moins jaloux d'un beau Vers que d'un mot bien placé ,  
 Sur tout , quand se bornant au stile dédaictique ,  
 Loin de l'Ode superbe & du sublime Epique ,  
 Au genre des Leçons qu'on veut faire sentir ,  
 Plus simple & plus naïf le Vers doit s'assortir.

Penses-tu donc qu'*Horace* en sût moins que *Virgile* ?  
Et que de l'*Énéide* il n'eût pas pris le stile ?

S'il eût crû que des Vers différemment tournez ,  
Seroient , comme Vers plats , à coup sûr condamnés ?

Tu sçais que quelquefois , dérangeant les césures ,  
On doute si des Vers il garde les mesures ,  
Et qu'on est obligé de compter par les doigts ,  
Pour y trouver les piés dont on a fait les loix.  
*Horace* manquoit-il de goût & de génie ?

Des Vers ignoroit-il la règle & l'harmonie ?

Compagnon de *Virgile* , au tems d'*Auguste* né ,  
Sa paresse l'a-t-elle à ce stile borné ,

Qui ne sembloit , ainsi qu'il nous le dit lui-même ,  
Que morceaux décousus , que fragmens de Poème ;  
Où l'ignorant croyoit voir sans goût & sans art ,  
Des Vers plats & rampans , des Vers faits au hasard ,  
Et tels que tout Poète eût pû tout d'une haleine ,  
Sans changer de posture , en faire une centaine ?

C'est pourtant par ces Vers , qui semblent négligés ,  
Que malgré l'ignorance & ses vains préjugés ,  
Il nous charme , il nous plaît , & même nous oblige  
D'admirer jusqu'aux Vers qu'il semble qu'il néglige.

Maître habile en son Art, pour plaire & pour toucher,  
Il a crû qu'à ce stile il devoit s'attacher,  
Et que sa diction, plus simple & plus naïve,  
Rendrait à ses Leçons l'ame plus attentive.

Ainsi, depuis son tems, & *Perse* & *Juvenal*,  
Quoique moins naturels & d'un stile inégal;  
N'ont pas crû que, des mœurs en faisant la Critique,  
Ils dussent se guinder sur le ton de l'Épique,  
Et prendre, en badinant, souvent peu sérieux,  
La Trompette qui chante & les Rois & les Dieux.

Crois-moi, chaque matière a sa grace & son stile;  
En chantant les Héros qu'on chante avec *Virgile*,  
Qu'en mettant au Théâtre *Auguste*, *Agamemnon*,  
On prenne de *Corneille*, on imite le ton,  
Et qu'on fasse son Vers comme le fait *Racine*;  
Mais à peindre les mœurs que le Vers qu'on destine,  
Quel qu'en soit l'artifice, & quoiqu'il ait coûté;  
Sente moins l'huile, & semble au hasard enfanté.

Mais ceux, me diras-tu, dont la docte Critique,  
Chez nous a signalé le stile satyrique,  
N'ont point fait comme *Horace*, & du fameux *Boileau*,  
Chaque Vers travaillé brille également beau.

Son stile exact, nombreux, pompeux & magnifique,  
N'est en rien différent de celui de l'Épique,  
Et dans les plus beaux traits de son Livre enchanté,  
Dégoute la sueur que ses Vers ont coûté.  
Se feroit-il, dis-tu, mis à cette torture,  
S'il n'eût, du Vers François instruit de la nature,  
Connu que tel en est le malheureux destin,  
Qu'on n'y sçauroit d'*Horace* imiter le Latin ?

Tu connois mal *Boileau* ; viens avec moi le lire,  
*Cléarque*, tu verras, qu'en lui ce qu'on admire,  
Ne sont pas tant ces Vers dont le tour recherché  
Fait sentir le travail qui l'y tint attaché,  
Que ceux où l'on diroit, qu'ainsi que dans *Horace*,  
A son rang chaque mot de lui-même se place,  
Semble au bout de sa plume à propos se trouver,  
Sans avoir eu le tems ni le soin d'y rêver.

Or, combien dans ces traits, où sa fertile veine,  
Semble avoir ignoré le travail & la peine ?  
A-t'il souvent osé donner, peu scrupuleux,  
Un Vers moins régulier à des sens merveilleux ?  
Des prétendus défauts échappez à sa plume,  
Il a vû contre lui s'enfanter un volume ;



On les remarqua tous. Mais tous les bons esprits  
N'en ont pas moins aimé ni vanté ses écrits ,  
Et loin de les blâmer , ses licences hardies  
Sont , du Bon goût encor tous les jours applaudies.

Moins scrupuleux que lui , par *Horace* guidé ,  
Rarement d'un beau Vers le soin m'a retardé ,  
Et presque un même instant enfante ma pensée ,  
Et fait naître le Vers où je la vois tracée.  
Vers quelquefois pompeux & quelquefois moins fort ;  
Mais que je laisse tel qu'il a coulé d'abord :  
Non , qu'à le retoucher ma main soit paresseuse ;  
Mais j'ai toujours jugé qu'une faillie heureuse ,  
Un tour simple où le cœur semble s'être exprimé ,  
Valoit mieux qu'un grand Vers bien construit , bien rimé.

Je connois mieux que toi , dans ceux que tu censures ,  
Ce que j'ai hasardé de rimes , de césures ,  
D'enjambages enfin , si ce mot m'est permis ,  
Contraires à la règle où je me suis soumis ,  
Quand voulant , Philosophe , égayer mes maximes ,  
Je me suis fait Poëte & lié dans des rimes.

Mais libre en mes liens , j'ai crû que quelquefois  
Je pouvois m'échapper , & variant ma voix ,

Laisser prendre à mes Vers un tour moins emphatique ;  
Plûtôt que d'empouffer mon stile dédaigneux.

Heureux si , comme *Horace* , exprimant mes Leçons ,  
J'avois même du Vers pu dérober les sons ,  
Et faire comme lui douter , cachant la rime ,  
Si c'est toujours en Vers que ma Muse s'exprime.

Mais ce stile en François ne peut être imité ,  
Et la rime où le Vers est chez nous limité ,  
Découvre le Poète , & met en évidence  
Ce qu'on voudroit cacher en rompant la cadence.

Tel est même le sort de nos Vers , tous rimés ,  
Que pour peu qu'à la Prose ils ressemblient , blâmez ;  
Censurez justement , on les supporte à peine ,  
Et qu'entre les Auteurs , dont \* *Barbin* & *Billaine* ,  
On en montrant laissé les écrits tout entiers ,  
Il n'en est point de qui chez tous leurs héritiers  
La Beurière à son gré plus librement dispose ,  
Que de ces froids Auteurs dont les Vers sont en Prose.

Est-ce là le défaut que tu blâmes en moi ?  
Non , dis-tu , seulement comme en Prose , je voi  
Que tournant quelquefois vos Vers à votre mode ,  
Vous semblez de plusieurs faire une période :

\* *Libraires.* ○

La finir au milieu d'un Vers ; la commencer.  
 Par un mot que la rime oblige de placer :  
 Oüi, sans chercher ailleurs, c'est une faute insigne  
 Que ce mot que plus haut, vers la quinzième ligne,  
 Vous venez de placer. Quel mot ? Ce mot, *blâmez*,  
 Au bout d'un Vers fiché, pour répondre à *rimex*,  
 Et qui devant se joindre aux mots qui le précédent,  
 Se joint mal-à-propos à ceux qui lui succèdent :

C'est-là ce qu'en vos Vers chacun critiquera...  
 Et moi je te répons que l'on m'approuvera,  
 Et que les amateurs des Epîtres d'*Horace*,  
 Laisseront en repos ce terme où je le place.

Ne pouvant imiter, à la rime asservi,  
 Le tour de Vers qu'*Horace* en Latin a suivi,  
 De Vers, comme il les nomme, approchant de la Prose,  
 J'ai tâché de le suivre au moins en quelque chose,  
 Dans ce tour naturel, dans ce stile où son feu,  
 Semble de l'art des Vers ne se faire qu'un jeu.  
 Loin de s'en rendre esclave, asservir la mesure,  
 Et faire obéir l'art au goût de la nature.

Mais quelle autorité nous soumit à des loix,  
 Dont & Grecs & Latins ont ignoré le poids ?

Chez eux, comme il leur plaît, le sens qu'un Vers propose,  
Adopte un Vers suivant, le passe, ou s'y repose;  
Et les plus élégans des tours, qu'ils ont divers,  
C'est de faire enjamber des Vers sur d'autres Vers.

Pourquoi ce qui chez eux est traité d'élégance,  
Seroit-il dans nos Vers un vice, une licence?  
N'est-ce pas déjà trop qu'en nos rimes captifs,  
Nous ne puissions atteindre aux tours nobles & vifs  
Par où, libres toujours de ce dur esclavage,  
Leurs Vers ont sur nos Vers un si grand avantage.

Notre rime est l'écueil, nous devons l'avouer,  
Où chez nous le Poète est contraint d'échouer.  
D'*Homère* ou de *Virgile* eut-il la noble audace,  
Cette rime maudite, & le gêne & le glace.

Tel est le triste sort du langage François.  
Mais au moins n'allons pas, asservis à ces loix,  
Esclave sans besoin d'un scrupule frivole,  
D'un fol raffinement nous faire une autre Idole;  
Et croire qu'en François tous Vers sont languissans,  
Dont sur un demi-Vers tombe & finit le sens.

Oh, voilà, diras-tu, par ces belles maximes,  
Tous Vers plats & rampans, toutes mauvaises rimes,

A couvert de Censure, & du plus fade Auteur,  
Vous-même, malgré-vous, vous voilà protecteur.

O ! combien allez-vous réjouir ces Poètes,  
Qui semblent dévoüez à rimer des sonnettes ?  
Dans le fatras de Vers qu'on leur voit composer,  
En est-il un si plat qu'on ne puisse excuser ?

Il est par tout Pais, presque en chaque famille,  
Quelque faiseur de Vers, quelque ignorant qui brille ;  
Il en est de tout sexe. Où ne m'a-t'on pas dit :  
*Madame fait des Vers ; eh, c'est un bel esprit ?*  
Oùi, bel esprit ou non, tout le monde en compose,  
Et croit faire des Vers, en rimant de la Prose.  
Or, qui détrompera ces rimailleurs maudits,  
Si parmi les Auteurs que l'on voit applaudis,  
Ils trouvent un seul Vers qui, seulement approche,  
Des misérables Vers, des Vers qu'on leur reproche.  
*Quels Vers, quels pauvres Vers, dis-je, osant m'expliquer,*  
*Et rire des défauts qu'on y doit remarquer ;*  
*Hé, qu'y blâmez-vous donc à tout ; ils sont détestables ;*  
*Bon, Corneille, dit-on, en a fait de semblables ;*  
*Voyez, siflex, ainsi l'on me répond soudain,*  
Et l'on vient se défendre un Corneille à la main.

Il est des Écrivains qui, dans les bons Ouvrages,  
 Ne cherchent que l'ivraye, & dès qu'en quelques pages  
 Un Vers, un mot, un rien s'est glissé moins heureux,  
 C'est une règle, un titre, un exemple pour eux,  
 Ne pouvant les atteindre, incapable peut-être  
 De goûter leurs beautés, & de s'y bien connoître,  
 Borné, faute de goût, de talent & d'esprit,  
 Au degré le plus bas d'un insipide écrit,  
 On croit d'un tel écrit relever la ballelle,  
 Citant ce que, peut-être avec moins de noblesse  
 Quelquefois à dessein, quelquefois au hasard,  
 Ont dit, ont exprimé les grands Maîtres de l'art.  
 Et c'est-là, poursuis-tu, c'est-là ce qui me fâche,  
 Je voudrais que toujours vous eussiez pris à tâche  
 Enfin, vous m'entendez. Que vous eût-il coûté,  
 De faire tous vos Vers de la même beauté  
 Si l'on en trouve un seul dur, obscur, prosaïque,  
 C'est à quoi vous vertez s'attacher la Critique,  
 Le reste aura beau plaire, on ne mesurera  
 Tout l'Ouvrage, qu'aux Vers que l'on critiquera  
 Déjà, même, déjà l'Imprimeur peut vous dire,  
 Que tel sur une épreuve étant venu vous lire,

Entre deux cent bons Vers en a remarqué trois ,  
Sur lesquels avec l'ongle il a fait une croix.

Le Libraire a pâli de la marque terrible ,  
Craignant : ( à l'intérêt tout Libraire est sensible )  
Que ces trois Vers moins bons n'empêchent d'acheter  
Les cent cinquante-sept qu'on a paru goûter.

Combien en avez-vous qu'on blâmera de même ?  
J'aurois , j'aurois voulu que dans chaque Poème ,  
Rien de foible , ou de dur ne vous eut échappé ,  
Et qu'en vous , chaque Vers fut au bon coin frappé.

*Cléarque* , je l'ai dit , & je te le répète ,  
Le trop de so  
Claudien , tu l  
Malgré tous se  
Virgile plaît te  
Et cependant  
Combien en t  
Semblent , moins soutenus , tomber dans la langueur :  
Combien de foibles tours d'*Ennius* , de *Lucret* ,  
Ont dans son Eneïde enchâssé leur foiblesse ?  
Tout chez lui devient beau. Charmant par tant d'endroits ,  
Contre lui la Critique a perdu tous les droits ,

Et ne permet au plus qu'à de nouveaux *Zéïres* ,  
Pour quelques Vers moins beaux, d'attaquer des *Virgiles*  
Sans que j'ose à *Virgile* ici me comparer ,  
Les Vers qu'avec raison on pourroit censurer ,  
Peut-être , à la faveur du reste de l'Ouvrage ,  
Sauront, peu remarquez, se sauver du naufrage.

*Fin de la quatrième Epitre.*



# ÉPITRE V.

*A ACANTE JEUNE MAGISTRAT.  
Sur l'obligation de prendre l'esprit de sa  
Profession , & d'en garder les bienséances.*

**I**L n'est point de métier si bas , si mécanique ,  
Qu'on sçache sans l'apprendre , & que dans la  
boutique ,

Prompt & dur au travail, aux Leçons attentif ;  
Avant de passer Maître , on n'exerce apprentif.

L'Artisan le consulte , & connoît son génie ,  
Puis s'essaye au rabor , au ciseau qu'il manie ;  
Et pour donner au bois son lustre & sa façon ,  
Il ne s'avise point de se faire Maçon.

N'est-ce d'un vil métier que l'ignoble bassesse ,  
Qui prescrive au bon sens cette Loi de sagesse ?  
Et pourquoi , moins prudent dans un plus noble emploi ,  
Voit-on l'homme , au mépris d'une si sage Loi ,

## 118      ÉPI TRE CINQUIÈME.

Dans des Charges d'éclat s'ingérer téméraire ,  
Qu choisir un métier pour en faire un contraire ?

Chacun croit d'un emploi se pouvoir acquiter ,  
Pourvu qu'il ait l'argent dont il doit l'acheter ;  
Et le prix d'une Charge est tout ce qu'examine ,  
Et dont veut être instruit , celui qui s'y destine.

Mais la Charge a besoin d'esprit & de talens ,  
Elle oblige sans cesse à des soins vigilans :  
Il faut agir , parler , payer de sa personne.....  
Ce n'est pas là surquoi le Candidat raisonne ;  
Mais la Charge vaut tant... j'ai dequoi la payer...  
C'est assez , il l'achète , & va , sans s'effayer ,  
Sans avoir consulté sa force ou sa foiblesse ,  
Mettre en place l'aveugle & stupide richesse :

Tu le vois ; peu s'en faut que l'or du Maltotier ,  
Sur nos plus fameux noms n'usurpe le Mortier.

Or dans ce siècle ingrat , où l'opulente audace  
A côté du mérite impunément se place ,  
Pour ceux à qui l'argent , à l'Armée , au Sénat ,  
Du titre d'Officier a procuré l'éclat ,  
Des Charges , des Emplois quel est l'apprentissage ?  
Voyons-nous , dispensés & de service & d'âge ,  
Les jeunes Magistrats s'instruire à fonds des Loix ,  
De la Magistrature étudier le poids ,

Et commencer l'essai d'une exacte Justice ,  
En condamnant en eux l'ignorance & le vice ?

Dis , tous ceux qu'à la Guerre on a vû s'attacher ;  
Et payer le péril & l'honneur d'y marcher ,  
Ont-ils à la fatigue endurci leur jeunesse ?

Gourmandé leur sommeil , surmonté leur paresse ,  
Et tracé dans leurs mœurs , par de nobles essais ;  
La probité sincère & l'amour des hauts faits ?

La fille qu'on marie , & qui riche heritiere ,  
Doit recueillir le bien de sa famille entiere ,  
A-t'elle , des détails accoutumée au soin ,  
Essayé les vertus dont elle aura besoin ,  
Appris à gouverner , à régler un ménage ,  
A ne jamais donner ni prendre aucun ombrage ,  
A fuir , à faire fuir , à ne point écouter ;  
Ni souffrir jeunes fous chez elle fréquenter ?

Sçait-elle enfin , sçait-elle à quoi , par l'Hymenée ,  
Sous les Loix d'un époux la femme est condamnée ?  
Non ; chacun de l'éclat d'un nouveau rang frappé ,  
A ce rang éclatant court , aveugle & trompé.

L'heritiere élevée au sein de la mollesse ,  
Apporte avec sa dot sa superbe paresse ,

Et croit, du mariage, en subissant les loix  
De toute indépendance avoir acquis les droits.

Mais laissons ce détail, rendons moins générale,  
Et sur ton seul métier fixant cette morale,  
*Acante*, bornons-nous dans ce champ spacieux,  
A ce qui plus nous choque & nous blesse les yeux,  
Et semble mieux marquer jusqu'à quel point s'égare,  
De l'homme aveugle & fou la vanité bizarre.

Pourquoi, par tant de frais, se fait-on Magistrat;  
Pour rougir de l'habit sortable à son état;  
Et voyons-nous le Juge en veste chamarrée,  
Prendre, faux Cavalier, une mine effarée,  
Et par l'air étourdi qu'on lui voit affecter,  
Faire une injure à ceux qu'il prétend imiter?  
Croit-il que l'on s'y trompe, & que la bonne Ville  
A quelqu'un d'assez sot & d'assez imbécille,  
Pour ne pas, sous ces airs, ces faux airs de Soldat,  
Reconnoître & siffler l'étourdi Magistrat?

Ce n'est point son métier qu'à nos yeux il dérobe;  
Car, loin de s'en cacher il raille de sa robe,  
Et toujours dans la bouche a quelque quolibet,  
Sur les *Us* du Palais dont il tient Alphabet.

C'est-là surquoi par tout galamment il badine.

„ Qu'en ma grande jaquette, ô ! que j'ai bonne mine !

„ C'est mon habit de Guerre, & quand j'en suis armé

„ Il n'est point de Plaideur qui ne soit allarmé :

„ Il faut voir de quel air, & d'estoc & de taille,

„ En faveur du bon droit je m'escrime & chamaille ;

„ Ferme sur l'étrier, je décide & je vois

„ Toujours du Rapporteur, que ma voix suit la voix ;

„ Je n'en démords jamais, & sans y rien comprendre

„ Je les fais tous passer à l'avis qu'on doit prendre.

„ Car au Palais je vas, sur tout au Carnaval,

„ J'y vas pour y dormir quand j'ai coturu le Bal.

Ainsi, fade plaissant, il parle d'ordinaire ;

C'est-là de son métier le cas qu'il daigne faire,

Et par malheur il voit des sottes & des fots,

Plus fots que lui, charmez de ces jolis propos.

Tu sçais à qui convient ce Portrait ridicule,

Toi qui sans doute as vû *Trébace* & *Trafibule* ;

Mais *Trébace* sur tout, qui semble se piquer

De se montrer par tout pour s'y faire moquer.

Dès qu'à la Comedie un homme prend sa place,

Il voit qu'à ses côtez vient se placer *Trébace* :

Le même jour un autre à l'Opera placé,  
Voit trois fois près de lui que *Trébace* a passé ;  
Oh , qui peut deviner comment cela s'accorde ?  
Car un troisième alors est aux Danseurs de Corde ,  
Et dit qu'auprès de lui *Trébace* s'est trouvé ;  
Un quatrième encor à la Foire arrivé ,  
Voit pour premier objet que découvre sa vue ,  
*Trébace* qui de loin minaudes & le saluë ;  
Et ce jour même un autre a vu *Trébace* au Bal ;  
Un autre au jeu l'a vu dans le Palais Royal ;  
Un autre au Cabaret. Ravi qu'on l'y rencontre ,  
*Trébace* chaque jour en cent endroits se montre.  
Hé , d'où peut lui venir ce désir effréné ?  
C'est qu'il se croit , dit-il , pour le grand monde né ,  
Qu'il a l'art d'y briller , & le talent d'y plaire ,  
Et qu'il n'est pas d'humeur , pour juger une affaire ;  
Un Procès de bibus , d'un Couvreur , d'un Masson ,  
D'imiter Chauvelin , d'Argouges , d'Ormesson ,  
Et de songer comme eux à se faire , avant l'âge ,  
Le trop Bourgeois honneur de Juge & d'homme sage.  
Qu'il peut , quoique de Robe , aux plaisirs invité ,  
S'y livrer comme font les gens de qualité ,

Ne rien faire comme eux , comme eux dans la mollesse...  
Que dit-il ? quelle idée a-t'il de la Noblesse ?  
Est-ce donc qu'à la Cour... *Acante* , en chaque état ,  
Quelquefois aussi fou que l'est ce Magistrat ,  
Sur le point principal que son métier exige ,  
L'homme aveugle s'égare , ou , lâche , se néglige.  
L'un qu'on voit par sa Charge au Public destiné ,  
Semble s'être à l'étude uniquement borné :  
A quelle étude encor ? Cherche-t'il dans l'Histoire  
A connoître de l'homme ou la honte ou la gloire ;  
A voir ce que le bon , ou mauvais Citoyen  
Ont fait à leur Patrie ou de mal , ou de bien ?  
Non ; si de cette étude aux hommes nécessaire ,  
Il sçavoit s'occuper , il sçauroit s'en distraire ,  
Tenir sa porte ouverte , & ne pas s'enfermer ,  
Quand des besoins publics on vient pour l'informer :  
Mais il compte pour rien Histoire & Politique ,  
Et charmé des secrets d'une sèche Physique ,  
Il se cache au Public ; & se faisant celer ,  
Laisant son Secrétaire à sa Charge veiller.  
Quand il faut à couvert mettre des gens de Guerre ,  
De l'aile d'une mouche il va couvrir la terre ;

D'Achille à la tortuë il fait suivre les pas ;  
Et tenant à la main l'équerre & le compas ,  
Aux Villages voisins pour assigner la Taille ,  
Il mesure à la Chine , & sonde une muraille.

Un autre de la Guerre au métier engagé ,  
S'adonne à la Musique , & tant a négligé  
De connoître la langue en son métier admise ,  
Que pour Cavalerie il prend *Chevaux de frise* ,  
Et croit , quoiqu'il ait fait une Campagne ou deux ,  
Et *Mirande* & *Bivrac* les noms de certains Jeux.

Un autre laissant là les publiques affaires ,  
Passe les jours entiers assis aux Inventaires ,  
A la Cour moins connu que chez les curieux :

Un autre enfin se fait un devoir sérieux  
D'amasser , de troquer , Livres , Tableaux , Pendules....  
Comment a pû donner dans de tels ridicules  
Un homme dans l'emploi , de Charges revêtu ?  
C'est qu'il en a le Titre , & non pas la vertu.

*Bélise* , j'en conviens , est sage & régulière ;  
Mais elle a des enfans , elle s'y doit entière ,  
Et tant que je verrai ses enfans négligez ,  
Toujours loin de ses yeux croître , mal corrigez ,



Elle a beau , bel esprit , sage , honnête , éclairée ,  
Humble même & modeste être aimée , admirée ;  
Je croirai que malgré son esprit , son sçavoir ,  
Elle a de son métier ignoré le devoir.

Ce Moine est éloquent , il prêche , il se fait suivre ♯  
Mais tant que distingué dans sa Chambre , en son vivre ,  
Et gardant mal sa règle , il tire vanité  
D'être exempt des devoirs de la Communauté :  
Si , de Prédicateur à la faveur du Titre ,  
Il se vante d'avoir réduit Gardien , Chapitre ,  
Et tout vieux Pere en droit de hautement pester ,  
A n'oser lui rien dire , à craindre , à respecter  
L'honneur & le crédit qu'à tout l'Ordre il attire.  
S'il me vient dire à moi , croyant que je l'admire ,  
Ho , venez à ma Chambre ; hé bien , qu'en dites-vous ?  
Cela sent-il son Moine ? Admirez mes bijoux ;  
Voyez-vous ma Pendule , elle est d'une manière...  
Hen , cela vous plaît-il ; & cette Tabatiere ?  
C'est \* George , \* Jaquetti m'a fourni le caillon.  
Ce Vase est du Japon , garni d'or du Pérou.  
Et tout mon Cabaret ? L'autre jour pour ma Foire  
On m'en a fait présent ; & de cette Ecritoire...

■ *Fameux Ouvrier.* \* *Fameux Lapidair.*

Considérez, voyez, elle est d'une beauté...

Ce sont petits présens qui ne m'ont rien coûté.

Si jusques à ce point ce pauvre Moine abuse  
Du talent pour lequel, on souffre & l'on excuse,  
Ces ridicules traits de singularité;

J'aurai beau pardonner à sa simplicité,

Et ne voir pas grand mal au travers qu'il se donne;

Je suis sûr, qu'en son Cloître il ne verra personne

Qui, comme moi, bien loin de le justifier,

Ne dise qu'il n'a pas l'esprit de son métier.

\* Toi donc, qui veux d'un Oncle imiter la sagesse,

Et tâchant de répondre aux soins de la tendresse,

Vas suivre au Parlement, où tu te vois placé,

Le glorieux chemin par ses Vertus tracé;

Toi qui, favorisé des dons de la nature,

As l'esprit, le bon sens, l'équité, la droiture,

Tout ce qui peut enfin, en t'y donnant entier,

Te faire soutenir l'honneur de ton métier.

Ne te cache jamais la honte inévitable

A qui, par sa conduite, de son air peu sortable

\* Cette Epître étoit adressée à feu M. Lambert de Thorigny, neveu de M. le Président Lambert, Evêque des Marchands.

Dément son caractère , & semble négliger  
Les devoirs , où lui-même il voulut s'engager.

Si ceux dont je t'ai peint le Portrait ridicule ,  
Trompez par les égards , par l'air qui dissimule ,  
Ne sentent pas l'opprobre à leur nom attaché ;  
Obtien , sous le rideau que quelqu'un d'eux caché ,  
Se trouve quelquefois aux lieux où d'ordinaire ,  
Ils viennent s'avilir en se flatant d'y plaire.

Qu'il écoute ; il sçaura que tous , jusqu'aux Laquais ,  
Ne le nomment absent , que par des sobriquets ;  
Que l'un raille ses airs d'homme à bonne fortune ,  
L'autre , l'air polisson dont il les importune :  
Que l'un dit , *c'est un sot* ; l'autre , *c'est un menteur* ;  
L'autre , *Dieu nous devoit cet ignorant joieur*.

Que dis-je ?... Pour sçavoir ce que le monde pense ,  
Il n'a , sans se cacher , sans feindre son absence ,  
Qu'à voir , ouvrir les yeux. Sur qui des grands Emplois ,  
Des postes distinguez , voit-il tomber le choix ?  
Parmi les Intendans que tôt ou tard on place ,  
Nomme-t'on seulement *Trafibule* ou *Trébace* ?  
Et n'est-on pas certain , qu'en Province moquez ,  
Au bout de quatre mois il seroient révoquez ?

## **✠      ÉPITRE CINQUIÈME.**

Ce qu'on voit dans la Robe , on le voit dans l'Épée ;  
Et jamais la jeunesse à trente ans dissipée ,  
Qui fit de ses plaisirs son devoir capital ,  
Ne forma , ni vaillant , ni sage Général.

*Fin de la cinquième Epitre.*

# ÉPI TRE VI.

A C L E A N T E ,

*Sur une Dame du monde qui se piquoit de  
Dévotion.*

**P**OURQUOI donc , cher *Cléante* , en parlant de  
*Mélite* ,

Sembles-tu la traiter de Dévote hypocrite ?

Dis , sur quel fondement... Qui moi ? non ; réponds-tu ,  
Je la vante , au contraire , & prône sa vertu.

Elle est , elle est Dévote , & doit passer pour telle ;

Tant d'autres le sont bien , au fond moins Dévots  
qu'elle.

Elle aime un peu le faîte , est-ce un si grand péché ?  
Oh , *Créon* est Dévot à bien meilleur marché.

Pour un peu de dehors , d'air , de ton , de grimace ,

Pour un Banc qu'à l'Eglise , une Lampe , qu'il place ,

Et sçavoir à propos , du nom de Charité ,  
Cruel Pere & Mari , masquer sa dureté :  
Le voilà de Dévot muni du Privilege ,  
En droit de maltraiter , au sortir du College ,  
Et de contraindre un Fils nud , battu , méprisé ,  
Auquel est tout secours , tout Emploi refusé ,  
De recourir au Cloître , & par des Vœux perfides ,  
De s'arracher enfin de ses mains parricides.  
Pendant qu'en charitable , en sage & bon Chrétien ,  
Il songe sourdement à détourner le bien ,  
Que sa Communauté doit valoir à sa Femme ;  
Craignant que n'en abuse un jour la pauvre Dame ,  
Moins pieuse , à son sens , moins Dévote que lui ,  
Il fabrique à son gré , sous le faux nom d'autrui ,  
Muni de Contre-Lettre , un emprunt infidèle ,  
Payable avant la part qu'on stipula pour elle.

C'est-là , ce qu'à *Mélite* on ne peut reprocher.  
Mais je vous laisse , à vous , le soin de l'éplucher ,  
D'examiner , de voir les vices qu'elle cache ;  
Pour moi , ce qu'elle affecte , est à quoi je m'attache ,  
C'est assez pour juger , sans pénétrer plus loin ,  
Que de nos faux Dévots , elle est marquée au coin.

Mais ce signe , *Cléante* , est un signe équivoque ;  
Si de ces Saints dehors le Libertin se mocque ,

Le Sage en bonne part les doit interpréter ,  
Et pourquoi croiras-tu qu'on les veuille affecter ?  
Ils sont de la vertu la suite nécessaire ,  
Sans dehors il n'est point de Piété sincère.....

Oh, laissez-moi, dis-tu, seulement vous conter....  
Hé bien, explique-toi, puisqu'il faut t'écouter.

*Mélite*, réponds-tu, dans l'Eglise assidue,  
Entend peu la grand'Messe; ou l'ayant entendue,  
Trouvant dans une Messe, où chantent les Bourgeois,  
Peu de distinction, il faut qu'à basse voix,  
Le Prêtre qui préside au soin de sa Chapelle,  
En vienne dire une autre uniquement pour elle.

Ce n'est pas qu'elle ignore à quelle intention,  
Du Sacrifice saint fut l'institution.  
Car elle sçait si bien tout ce qu'on doit comprendre,  
Qu'au Prône, son Curé, ne lui peut rien apprendre.  
Aussi le laisse-t'elle à son aise Prôner;  
Et pendant qu'en sa Chaire, à prouver, raisonner,  
Instruire & menacer, le Saint homme s'agite,  
Tranquille, en sa Chapelle, elle prie ou médite.

Au Service public ainsi, sans prendre part,  
Elle reste à l'Eglise, & quelquefois si tard,  
Qu'elle fait se damner, attendant qu'elle sorte,  
L'impatient Bedeau qui doit fermer la porte.

C'est-là ce que cent fois chacun a remarqué ,  
Et n'a la sainte Dame aussi jamais manqué ,  
Aux Pauvres , qu'à la porte assemble la paresse ,  
De donner largement un liard après la Messe.  
Au Service du soir , même assiduité ,  
Même discernement marque sa Piété.  
Elle vient au Sermon , & s'y fait reconnoître ,  
Quand en foule elle y voit le beau monde paroître.  
Un Laquais , dès midi , près de l'Oeuvre arrivé ,  
Retient , garde sa place ; & là , toujours levé ,  
Semble , à quiconque arrive , annoncer sa Maîtresse ,  
Car pour elle toujours sa Dévote paresse ,  
Aime à se faire attendre , & veut , pour se placer ,  
Que le Prédicateur soit prêt de commencer.

Souvent il est en Chaire , & déjà sa présence ,  
Déjà le Texte dit , a fait faire silence ,  
Qu'elle arrive , & fendant les flots tumultueux ,  
Prend , jusqu'à son Laquais , un vol impétueux.  
En vain , des derniers rangs , fermant l'épaisse enceinte ,  
Le Peuple se resserre , & maudissant la Sainte ,  
Veut soutenir le choc ; elle est ferme à l'assaut ,  
Perce la palissade , & monte d'un plein saut  
Sur la chaise Bourgeoise , où le Marchand honnête  
La reçoit : & de-là , chaque main qu'elle quête ,



La fait , de chaise en chaise , en triomphe passer ;  
C'est-là du moins , c'est-là , ce qu'elle aime à penser ;  
C'est pour elle un triomphe , une éclatante gloire :  
D'avoir , sur elle seule , attaché l'Auditoire ,  
Et fait voir qu'il n'est rien qui puisse retarder  
La Dévote , qui veut se faire regarder.

Telle aux Sermons d'éclat elle vient d'ordinaire ;  
Mais lorsque , sans fracas , au Sermon populaire  
Le Peuple , en petit nombre , accourt pour être instruit ,  
Que *Mélite* n'entend ni Carosses , ni bruit ,  
Mais voit , tel que du lieu demande la décence ,  
Le modeste Chrétien se placer en silence ;  
Elle fuit , & tournant le dos à l'Auditeur ,  
Elle va prier Dieu pour le Prédicateur ;  
Seule dans sa Chapelle , attendant qu'il finisse ,  
Ou derriere le Chœur , récitant quelque Office.

C'est ainsi que , toujours , elle entend le Sermon ,  
Selon ceux qu'elle y voit , elle y prend place , ou non .

De la sorte , à peu près , sont à leur tour traitées ,  
Les Vêpres , par le Peuple & les Prêtres chantées ,  
N'y voyant que Bourgeois , qu'Artisans assister ,  
Jusqu'à *Magnificat* elle a peine à rester .  
Elle s'y trouve aride. Aux Dévotes comme elle ,  
Il faut une Assemblée , & plus riche & plus belle ,

Et pour répondre au goût de sa Dévotion,  
La voix du simple Peuple a trop peu d'onction.  
Mais le soir au Salut, exacte en récompense,  
Son aridité cesse en voyant l'affluence,  
Et le brillant concours des mondains paresseux,  
Qui passant le Dimanche   Table ou dans les Jeux,  
Après avoir à peine obligé leur mollesse  
D'aller, midi sonnant, à la dernière Messe,  
P nsent en adorant un moment au Salut,  
Avoir, du culte Saint, bien payé le tribut.

Ohr! que ce n'est pas là comme *Mélite* en use!  
Des Vêpres; quelquefois, si la sainte s'excuse,  
C'est pour prier ailleurs, exacte à s'acquiter  
De ce qu'elle a par jour promis de réciter,  
Plûtôt manqueroit-elle à sa famille entière,  
Que d'abr ger d'un mot une seule Prière.

Quatre fois à Confesse elle va tous les mois,  
Tous les mois de l'Autel approche quatre fois:  
Quatre fois; c'est assez pour la croire une Sainte,  
Du Sacrement des Saints, la salutaire crainte,  
A d  la rendre pure, & qui veut en user,  
Doit, par la Pénitence, au moins s'y disposer.

Il faut donc, puisqu'enfin *Mélite* le fréquente,  
Conclure que *Mélite* est Sainte ou Pénitente.

Pénitente ? Hé, sa vie a-t'elle donc changé ?  
 Voit-on un seul défaut en elle corrigé ?  
 Donc elle croit n'avoir nul besoin de réforme.  
 Sainte, par conséquent, l'argument est en forme.  
 Oh si grande est aussi sa rare sainteté,  
 Que tout la scandalise, & que d'iniquité  
 Elle traite en autrui toute image innocente,  
 Des vices dont toujours elle se croit exempte.

Voyant ( je ne dis pas aux Spectacles, au Bal )  
 Mais dans les moindres Jeux un mal, un très-grand mal...  
 Et scrupuleuse au point, de n'oser même à l'ombre...  
 Des plus petits Joueurs venir remplir le nombre.  
 Le Carême, voulant, sous peine de péché,  
 Que Lait, Beurre & Fromage, & Ris soit retranché...  
 Si Sainte enfin, qu'on dit que sur tous ses caprices,  
 Son Confesseur se tait, & n'y voit aucuns vices...  
 C'est un homme éclairé, bien différent de ceux,  
 Qui reçoivent, zèlez, quiconque a besoin d'eux...  
 Il n'a qu'un choix très de Dévotes d'élite ;  
 Et même quand d'abord il confessa *Mélite*,  
 Il crut lui faire grâce, & ne la croyant pas...  
 Propre à lui faire honneur, il en fit peu de cas...  
 La traita bonnement, d'une manière dure,  
 Et ne la confessa que par Charité pure.

Elle s'en apperçoit, se plaint, s'explique mieux,  
 Le Saint homme, sur elle, enfin ouvre les yeux,  
 La reconnoît Dévote, & du Troupeau fidèle,  
 Il n'en est point, dit-on, qu'il épargne plus qu'elle,  
 Qui peut, après cela, douter de sa Vertu ?

*Cléante*, je t'écoute, hé bien, que prétends-tu ?  
 Car tout ce qu'en raillant tu viens ici de dire,  
 Excepté quelques traits, ajoutez pour en rire,  
 Dans *Mélite* ; après tout, ne doit qu'édifier,  
 Et ce n'est point par-là qu'on doit s'en défier :  
 Retrancher les motifs dont tu la rends suspecte,  
 Le reste est bon ; j'approuve ou du moins je respecte  
 Ses longueurs à l'Eglise, & ce qu'en sa maison  
 Elle fait de Mentale ou Vocale Oraison.  
 Maîtresse de son tems, que peut-elle mieux faire ?  
 Et puisque son salut est la plus grande affaire,  
 Et dépend du secours que Dieu daigne accorder,  
 Trop fréquemment peut-elle à Dieu le demander ?

Qu'exacte aux Sacrements, *Mélite* aussi fréquente,  
 Celui qui rend la Grace, & celui qui l'augmente,  
 C'est encor ce qu'en elle on ne peut condamner.  
 Enfin, que pour l'instruire & pour la gouverner,  
 Elle ait, toujours au même ouvrant la conscience,  
 D'un sage Directeur choisi l'expérience,

C'est un usage saint , c'est le prudent parti  
Que doit prendre un Chrétien , ou juste ou converti ;  
Un moyen d'affermir son ame dans la Grace ,  
Et qui , d'un Confesseur sans cesse à l'autre passe ,  
Et veut , cherchant toujours des Tribunaux cachez ,  
Qu'une oreille inconnue entende ses pechez ,  
Semble moins attentif à sortir de l'abîme ,  
Qu'à s'épargner l'horreur & la honte du crime.

Qu'à bon droit , scrupuleuse , elle trouve du mal  
Aux Spectacles , aux Jeux , aux parures du Bal ;  
Et que de certains mets son Jeûne exact s'abstienne ;  
Ainsi doit en user l'ame chaste & chrétienne ,  
Et nul , s'il est Chrétien , ne peut croire innocens  
Les plaisirs , tels qu'ils soient , qui flatent trop les sens.  
La Foi qui nous apprend sans cesse à nous contraindre ,  
Nous dit qu'on les doit fuir , parce qu'on les doit craindre ,  
Que c'est trop présumer de la Grace & de foi ,  
De croire que , sans tache , on peut garder la Foi ,  
Dans l'air empoisonné des Bals & des Spectacles.  
La Grace a rarement fait de pareils miracles ,  
Et plutôt dans les feux le corps précipité ,  
Entier conservera sa force & sa beauté.

Qu'on ne verra le cœur conserver l'innocence ,  
Au milieu des plaisirs où regne la licence.

*Cléante* , en tout ceci *Mélite* ne fait rien ,  
Que ne soit obligé de faire tout Chrétien.

Et c'est en quoi du monde éclate l'injustice ;  
Ce monde corrompu , toujours ami du vice ,  
Ennemi de la règle , & qui ne peut goûter  
Que des devoirs Chrétiens on pense à s'acquitter ;  
Traite de faux Dévot quiconque s'en acquite :  
Et c'est peut-être ainsi que jugeant de *Mélite* ,  
Tu t'iras , d'un air malin , prétendant la blâmer ,  
Peint les pleurs dehors dont on doit l'estimer.

Non , puisque ces dehors sont bons , sont nécessaires ,  
Sont toujours observez par les Dévots sinceres ,  
Qu'ils sont les ornemens , les appuis du Chrétien ,  
Et des devoirs sacrez pour tout homme de bien :  
On ne peut , n'ayant pas de preuves du contraire ,  
Sans un faux jugement , un soupçon téméraire ,  
Refuser de les croire & vertueux & Saints ;  
Et vouloir que toujours ils couvrent les desseins ,  
Et d'un cœur corrompu les noirceurs détestables ,  
C'est vouloir décrier les Dévots véritables.

*Le vrai , le faux Dévot ont les mêmes dehors ,  
Tous deux ont à la règle assujetti le corps ,  
Le cœur seul les distingue , & jamais l'apparence ,  
N'a marqué de leurs cœurs l'exacte difference.  
C'est le cœur , c'est le cœur qu'il faut interroger ,  
De la Dévotion , quand nous voulons juger.*

*Il est vrai que , des cœurs , Dieu seul a connoissance ;  
Mais il veut , pour l'honneur de la vraie innocente ,  
Qu'on puisse la connoître au bien qu'elle produit ,  
Et mesurer le prix de l'arbre par son fruit.*

*Par-là , puisqu'il s'agit de juger de Mélite ,  
Nous devons estimer & peser son mérite ;  
Par les Vertus qu'au cœur , bien plus qu'au corps , présente ,  
Un Dieu qui veut , sur tout , qu'on l'adore en esprit.*

*Il ordonne au Chrétien le Jeûne & la Prière ;  
Mais pour en obtenir la Grâce & la lumière ,  
Il veut du saint Autel qu'on approche souvent ;  
Mais avec un cœur pur , un cœur humble & fervent ,  
Il veut , loin des plaisirs , que la chair se macere ;  
Mais comme un moyen sûr , un moyen nécessaire ,  
Pour rendre de l'esprit l'hommage plus constant ,  
Et le cœur plus fidèle aux soins qu'il en attend.*

C'est donc toujours le cœur, c'est l'esprit qu'il demande,  
En vain, du corps, en vain lui ferions-nous l'offrande ;  
En vain à la Prière accoutumant nos voix ,  
Et d'un Jeûne rigide exact aux dures loix ,  
Fuyant des vains plaisirs la route dangereuse ,  
Irons-nous , d'une vie austère & rigoureuse ,  
Présenter à ses yeux le tribut éclatant :  
Si le cœur n'accompagne, ou saint , ou pénitent ,  
De ces pieux devoirs la dévote pratique :  
Notre Dévotion fausse & pharisaïque ,  
N'attirera sur nous que le ton irrité ,  
Dont le Pharisien fut si souvent traité.

A ces pieux dehors ayant mis son étude ,  
Quelquefois, sans mérite , on s'en fait l'habitude ;  
Le scrupule se borne à ces simples dehors ,  
Et le corps seul a part aux réformes du corps.

Par le corps entraîné , l'esprit suit sa routine ,  
Et comme aux seuls dehors sa vertu se termine ,  
Le vice , au fond du cœur , par ces dehors flaté ,  
Se conserve indocile & regne en sûreté.

Tel est souvent le sort des Bigotes altières ,  
Contentes de bannir les passions grossières ,



Et d'affervir le corps à des devoirs pieux,  
Elles laissent le cœur se nourrir vicieux.

*Cléante*, si telle est la *Dévote Mélite*,  
Si sa Dévotion, sans même être hypocrite,  
Ou du moins sans vouloir au public imposer,  
(Car ce n'est pas le mal dont je veux l'accuser,  
Je la crois seulement ignorante ou trompée.)  
Si sa dévotion des dehors occupée,  
Bornant là ses devoirs, contente d'éviter  
Les vices dont sa gloire a soin de l'exempter,  
L'autorise, l'endort, l'aveugle en d'autres vices :  
Si la *Dévote* joint à ces saints Exercices,  
Un esprit fier, hautain, superbe, ambitieux,  
Et de l'ajustement un soin trop curieux ;  
Si prompte à s'offenser d'une légère injure,  
Elle en grave en son cœur un souvenir qui dure,  
Qui toujours se réveille, éclate avec ardeur,  
Ou qui las d'éclater dégénère en froideur ;  
Si fuyant tout Spectacle & tout plaisir profane,  
Et semblant observer la loi qui les condamne,  
Elle en viole une autre, & voit d'un cœur d'airain,  
De misère, à sa porte, expirer le prochain.

Ou si, laissant périr la pauvreté secrète,  
 Elle fait son aumône au son de la Trompète,  
 Va s'asseoir avec faste aux Bureaux destinez  
 A régir les secours que d'autres ont donnez :  
 Là, d'un ton charitable exhorte, préche, ordonne,  
 Gémît, ne donnant rien, du peu d'argent qu'on donne,  
 Du Pauvre qu'elle fuit étale les besoins,  
 Et croit faire l'Aumône en usurpant ces soins,  
 De la bourse d'autrui, voulant que l'on obtienne,  
 Ce que toujours resserre & refuse la sienne.

Si sa Dévotion, sa régularité,  
 N'est qu'un fond d'Amour propre, un goût de vanité,  
 Si d'Aumônes avare, elle n'a nul scrupule,  
 Des superfluités que son luxe accumule,  
 De ce nombre infini de bijoux précieux,  
 Qui parent sa Toilette, ou qu'elle cache aux yeux,  
 Ne cherchant, par l'ardeur d'en faire les emplettes,  
 Que l'avare plaisir d'en remplir vingt caissettes.

Si, toujours attentive à grossir son trésor,  
 Elle compte, elle serre, elle entasse son or,  
 Et ne se fait sortir de ses caches obscures,  
 Que pour l'y voir rentrer, accru par ses Usures.

**Si dure , injuste Mere , & ne pensant qu'à soi ,  
Sans établissement , sans Charge & sans Emploi ,  
Elle expose aux écüeils d'une oisive paresse ,  
D'une Fille , d'un Fils la bouillante jeunesse ,  
Ou Mere fastueuse , elle nourrit en eux ,  
L'ignorance & l'orgüeil d'un air présomptueux ,  
Et laisse où leur naissance , où leur bien les destine ,  
Sans mérite arriver leur vanité mutine.**

**Si Devote au dehors , au fonds charnel & vain ,  
Son cœur sur certains points se conserve mondain ,  
Court après les honneurs , estime les richesses ,  
Et du monde toujours se plaissant aux caresses ,  
Veut , jusqu'en ses Amis , jusqu'en son Directeur ,  
Trouver quelqu'air heureux , quelque dehors flatteur ,  
Des Titres & des Noms qui dans le monde éclatent ;  
Si les prosperitez & la grandeur la flatent ,  
Si d'elle sont goûtés , préférez , applaudis ,  
Ceux que la voix de Dieu si souvent a maudits ;  
Pour la croire Dévote , il faut toujours fidèle  
Aux Exercice saints , où s'est borné son zele ,  
Qu'elle en ajoute un autre , & qu'elle aille , sans bruit ,  
Se joignant aux Enfants que la Paroisse instruit ,**

Apprendre , en répétant comme eux le Catéchisme ,  
Ce qu'est , & le Chrétien , & le Christianisme ;  
Et sur ces élémens de la Religion ,  
Mesurer la conduite & la Dévotion.

*Fin de la sixième Epitre.*

# ÉPITRE VII.

## A \* ÉULOGÉ,

*Sur le stile brillant que quelques Ecrivains  
Modernes semblent affecter.*

**I** OI qui joins à des mœurs dignes du premier âge,  
Un sûr discernement du prix de chaque Ouvrage ,

Juge , en tout genre , integre , esprit docte & charmant ,  
Euloge , apprens-moi donc par quel enchantement ,  
De tant d'Ecrits nouveaux s'est emparé ce stile ,  
Qui , de tours affectez , semble un jeu puérile ;  
Où , cherchant moins les mots au sujet convenants ,  
Que ceux qui sont hardis , nouveaux & bien sonnans ,  
On se croit éloquent , quand à ces sons frivoles ,  
On a borné le choix & l'ordre des paroles.

\* On croit que cette Epitre a été adressée à M. Joly de Fleury ,  
dont l'Eloquence est si simple , si naturelle & si sublime.

Là, sans ame, sans nerfs le Discours disloqué,  
Par bonds & par éclairs saute & brille tronqué.  
Là, ne marche aucun mot qu'avec une épithete;  
Là, toujours figuré même tour se répète;  
Là, du Discours nombreux ignorant les ressorts,  
Et de la diction ne s'attachant qu'au corps,  
Sous des termes brillans se présente, insipide,  
A l'oreille flatée un triste, un affreux vuide.  
Tels sont tant de Discours en ce siècle enfantez,  
Tels jolis Entretiens, & serietix Traitez.  
Ainsi de bel esprit l'Avocat qui se pique,  
Fait briller de beaux mots le Procès qu'il explique.  
Ainsi du Harangueur s'expriment joliment,  
Et la conjoüissance & le remerciement.  
A ce stile on s'égaye aux Oraisons Funebres,  
Des Héros, dans ce stile, on peint les faits célèbres,  
Dans ce stile, léger & brillant Traducteur,  
On fait parler le Grec, le Latin d'un Auteur;  
Dans ce stile en un mot effleurant les matieres,  
On compose & Récits & Lettres familières;  
Et combien voyons-nous dans ce stile briller,  
Et de ces feux folets de Sermons petiller?  
C'est le bon goût, dit-on, ainsi doit-on écrire.  
Aveugles orgueilleux, nous osons même dire,

Que le stile François par ce tour réprouvé,  
De sa perfection au comble est arrivé.

Croiroit-on, nous voyant tenir ce fier langage,  
Que des bons Ecrivains nous eussions quelque usage ?  
Que ce siècle connût *Virgile & Cicéron* ?  
C'est en de tels Auteurs, sûrs modèles du Bon,  
Qu'on doit, des faux brillans fuyant l'extravagance,  
Puiser la véritable & solide élégance.

Heureux si soixante ans de soins & de secours,  
Pour enrichir la langue & polir le Discours,  
Avoient enfin chez nous enfanté quelque Ouvrage,  
Qui sur nos vieux Auteurs eût assez d'avantage,  
Pour dire, avec raison, qu'en l'art de bien parler,  
Nous voyons sur leur tems notre tems exceller !  
Heureux si conservant encor l'usage utile,  
Des mots, que sans raison on a bannis du stile,  
Notre Prose valoit la Prose d'*Amiot* ;  
Et nos Vers égaloient les bons Vers de *Marot* !

A force d'épurer leur Gaulois si commode,  
Quel stile ! quel langage a-t-on mis à la mode ?  
Un stile, tu le vois, concis, énervé, dur,  
Brillant en apparence, & dans le fonds obscur,  
Un langage où l'on prend pour Discours patétique,  
De termes hasardez un assemblage étique.

Hé quoi, ceux qui toujours, du bon sens écartez,  
 Mettent leur élégance en ces fausses beautés,  
 A qui la diction paroît d'autant plus belle,  
 Qu'ils en conservent moins la beauté naturelle,  
*Euloge*, n'ont-ils pas tous les jours en leurs mains,  
 Les plus fameux écrits des Grecs & des Romains ?  
 En trouvent-ils de bons, dont l'exemple autorise,  
 De ces fades brillans l'obscurité concise ?

Que sert, que s'assemblant chaque semaine en Corps,  
 Par ses Ecrits, ses soins, ses Leçons, ses efforts,  
 La docte Académie ait prescrit ce vain stile,  
 Et de ces faux brillans banni l'éclat stérile ?  
 Que sert, des Anciens que vantant les écrits,  
 Au novice Ecrivain, par l'espoir de ses prix,  
 Elle ait voulu, sçavante en l'art de bien écrire,  
 Faire suivre le goût que leur lecture inspire ?  
 Malgré, malgré ses soins, lasse de différer,  
 De s'acquiescer du prix qu'elle fait espérer,  
 Nous la voyons réduite à couronner encore,  
 Faut de trouver mieux, le brillant qu'elle abhorre.  
 Et tu l'as vû, soigneux de nous tirer d'erreur,  
 Un Poète est venu, dont la noble fureur,  
 Au feu de *Juvenal* joignant le sel d'*Horace*,  
 Sembloit du mauvais goût avoir puni l'audace,



Et nous montrant du VRAI l'éclat pur & charmant ,  
Banni jusqu'aux lueurs de ce FAUX assommant.

D'où vient, si bien instruits, qu'un goût, un goût bizarre,  
Suit encor les sentiers où le bon sens s'égare ,  
Et qu'en tout genre au FAUX, du VRAI peu distingué,  
Est tous les jours encor notre encens prodigué ?  
*Euloge*, je t'entends. Depuis que sans génie  
Croyant de leurs écrits attraper l'harmonie ,  
L'ignorant Ecrivain a voulu copier  
L'élégant *Telemaque* & le brillant *Fléchier* :  
Oubliant , que pour but, le premier se propose ,  
D'instruire un jeune Prince , & de lui mettre en Prose ,  
Pour le rendre attentif à ses doctes Leçons ,  
Du stile Poétique , & la phrase & les sons.  
Et que l'autre , toujours maître de son audace ,  
La mesure au bon sens , le sçait mettre à sa place ;  
Quoique malgré ses soins quelquefois affecté ,  
Trop semblable à lui-même , il se soit répété.

Charmé de ces Auteurs , attentif à les lire ,  
On a crû que comme eux chacun devoit écrire ,  
Que c'étoit le seul stile où l'on pouvoit briller ,  
Et qu'aujourd'hui la mode étoit de les piller.

Ainsi par tout on vit l'Ecrivain malhabile ,  
 Porter jusqu'au larcin son amour pour leur stile ;  
 Par tout il adopta , s'appropriâ leurs tours ,  
 Et selon ses besoins emprunta leurs Discours.

A tout usage mis ; l'Avocat en compose ,  
 L'Exorde & les trois parts d'une première Cause ;  
 Pour une vigne , un champ dont il faut décider ,  
 On entend au Palais *Telemaque* plaider ,  
 Et contre un Chicaneur implorer la Justice ,  
 Du stile dont *Mentor* instruit le fils d'*Ulysse* ,  
 Des phrases de *Fléchier* , la Chaire s'applaudit ;  
 C'est lui qu'au Prône encor Dimanche on entendit ;  
 Des Abbez au pillage , en proie aux Docteurs mêmes ;  
 Il a depuis sa mort prêché quatre Carêmes.  
 C'est lui qui prêche encore aux Fêtes des Patrons ,  
 Qu'on lit encor souvent dans d'élégans Factums ,  
 Qui des Présidiaux harangue aux ouvertures ,  
 Et fait plus d'à-demi les Sermons de Vêtures.  
 C'est lui qu'on voit chargé des publics Complimens ;  
 Qui des nouveaux Prélats tourne les Mandemens ;  
 Et pour ceux que la brigade à des Corps associe ,  
 C'est lui , presque toujours , qui parle & remercie.

C'est

C'est ainsi qu'un Auteur, en son genre excellent,  
Qui se fit à lui-même un singulier talent,  
Gâta toujours quiconque ose, foible copie,  
Lui piller les Discours que sa main estropie.

Ainsi de *Bourdalois* on voit, imitateurs,  
Echoïer tous les jours de vains Déclamateurs,  
Qui pour lui ressembler n'ayant que leur audace,  
Se font, en l'imitant, égarez sur sa trace.

Mais où vas-je, à mon tour, moi-même m'égarer  
Du plumage d'autrui cherchant à se parer,  
Le foible Ecrivain tombe, ou pour un moment brille,  
Des lambeaux décousus qu'on s'apperçoit qu'il pille.  
Ebloüi de l'éclat des phrases & des mots,  
Il s'y borne, il les prend, les fourre à tous propos,  
Et ne voit pas qu'aux mots, aux phrases qu'il manie,  
Il manque l'art, l'esprit, la force & le génie :  
Que c'est-là ce qu'en eux il devroit imiter,  
De ces fameux Auteurs, s'il vouloit profiter.

*Eloge*, c'est l'abus qu'en ces Vers je déplore.  
Parmi tant d'Ecrivains que nous voyons éclore,  
L'éloquence des mots est celle où la plupart,  
Semblent mettre aujourd'hui leur étude & leur art ;

Encor même des mots dont ils font l'étalage ,  
Aiment-ils à changer & le sens & l'usage ;  
Ce ne sont que grands mots & termes figurez :

Faut-il dire qu'un Roi fit fuir des Conjurez ?  
Trop communs sont ces mots, trop vile est cette phrase,  
Pour paroître éloquent il faut, avec emphase,  
Dire que l'Oint de Dieu , ce Soleil couronné ,  
Dissipa , contre lui , l'orage mutiné ,  
Perça l'épais nuage , & délivra la terre ,  
Du Spectacle effrayant que lui donnoit la Guerre.

Faut-il peindre la Grace & ses effets soudains ;  
Ce sont , dit l'Orateur , du Maître des Humains ,  
De l'Etre bienfaisant , les soudaines saillies ,  
Et du torrent Divin des gouttes rejaillies.

Ainsi , quand le Discours aux mots vient se borner ,  
On en place souvent , y voulant raffiner ,  
Qui semblent étonnez de se trouver ensemble ,  
Et suivre , en dépit d'eux , l'ordre qui les assemble.

Mais plus en est le choix & bizarre & nouveau ,  
Plus en paroît l'usage & merveilleux & beau.  
En combien de Discours voyons-nous applaudies ,  
De ce bizarre goût les figures hardies ?

Et combien as-tu vû le Peuple s'empressant,  
Suivre de ces beaux mots le vuide éblouissant ?

Mais que doit-on penser de la bizarre mode,  
Qui, d'usage aboli, traite la période,  
Qui veut que le Discours brille toujours concis,  
Et du sens en deux mots renferme le précis ?  
C'est-là, dit-on encor, comme l'on doit écrire ;  
Il faut dire en un mot, tout ce que l'on veut dire,  
Et l'Auditeur lassé d'un trop pénible effort,  
Ne veut rien écouter, s'il n'entend tout d'abord.  
La diction languit, quand elle est suspendue,  
Jamais jusqu'à la fin elle n'est entendue.

On abhorre un Discours nombreux & soutenu,  
On veut qu'il soit coupé, tranché, *taillé menu*.

Hé quoi, les Orateurs, & de Rome & d'Athènes,  
Ceux mêmes qui chez nous ont, nouveaux *Démotenes*,  
Et *Cicerons* nouveaux, excellé tant de fois,  
Et dont peut-être encor nous entendons la voix,  
Se sont-ils donc trompez ? & notre ame attentive,  
Est-elle dans l'erreur, quand une voix naïve,  
Qui n'offre que le VRAI, qui fuit tout faux brillant,  
Et qui, loin de ce stile, en éclairs petillant,

Simple, suspend, amène à loisir chaque chose,  
Nous touche, nous instruit, de nous enfin dispose ?  
Non : moins au choix des mots on fait d'attention,  
Plus le sens du Discours nous fait impression :  
Ce n'est point par sa voix que l'Orateur nous touche ;  
Mais par les veritez qui sortent de sa bouche.

Aussi l'homme censé, qui ne parle & n'écrit  
Que pour toucher, instruire, & convaincre l'esprit,  
Avant de s'exprimer, mesure chaque terme,  
Non au son qu'il produit, mais au sens qu'il renferme ;  
Choisit pour énoncer le sens qu'il a conçu,  
Les termes que l'usage en son stile a reçû ;  
Il les met dans le sens que l'usage leur donne,  
Les place dans le rang que la Grammaire ordonne ;  
Aux termes figurez enfin il n'a recours  
Que quand le *propre* manque, ou sied mal au Discours.

Il est en chaque mot une force secrète,  
Simple il vaut mieux souvent, qu'orné d'une épithète,  
De ces vains ornemens, pourquoi s'embarasser ?  
Un terme, un mot suffit à qui sçait le placer.

Plus le Discours est simple, & plus il est sublime ;  
Épithète pompeuse & brillant synonyme,

Souvent dans le Discours ne sont qu'un fatras vain ;  
Et les foibles appuis du stérile Ecrivain.

Combien plus noblement exprime ce qu'il pense ,  
Celui qui dit : *Jusqu'où de notre patience ,  
Veux-tu , Catilina , veux-tu donc abuser ?*  
Ou ceux qui simplement viennent nous proposer ,  
*Les disgraces d'Enée , ou la fureur d'Achille.*

Qui sur ces grands Auteurs aura réglé son stile ,  
Sçaura , non à des mots sans fruit nous attacher ,  
Mais par des sentimens , nous plaire & nous toucher.

Epithete dans lui , métaphore & figure ,  
Nous paroîtront les voix , les tons de la nature ,  
Et jusqu'à ses brillans , naturels & censez ,  
On croira que sans art le cœur les a placez.

C'est ainsi qu'un Discours que dicte la Sagesse ,  
Qu'enfante le bon sens , brille par sa noblesse.

Ainsi , dans le Palais le grave Magistrat ,  
Ainsi , dans le Clergé le sage & saint Prélat ,  
Quiconque enfin a sçu chercher dans l'éloquence  
Le VRAI , que le Bon sens , l'état , la bienséance ,  
Le genre du Discours & la raison prescrit ,  
Parle de vive voix , s'énonce par écrit ,

Et malheur à celui qu'au Sénat , à Versailles ,  
Loin d'imiter ta voix , ou celle de \* Noailles ,  
On voit , sous les brillans de vains Déclamateurs ,  
Evêque , ou Magistrat , haranguer en Rhéteurs.

\* *Le Cardinal Archevêque de Paris.*

*Fin de la septième Epitre.*



EPITRE . VIII.  
A MON VALET.  
OU DIALOGUE, &c.

MAÎTRE. **E**LANAND, toi qui me fers de Valet & de  
Maître,  
Tantôt l'un, tantôt l'autre, & tel que  
tu veux l'être ;

Mais qui, tel que tu sois, me fais toujours la loi,  
Et te crois plus habile & plus sage que moi.  
Viens, réponds librement, dis moi ce que tu penses,  
Me crois-tu des Amis parmi mes connoissances?  
Parmi ceux que je vois, & que tu vois aussi,  
Envoyer, ou venir le plus souvent ici.

VALET. Vous, Monsieur, hé jamais voit-on chez vous  
personne ;  
A peine le signal, que par grace on vous donne,

Une fois en un mois fiffle les quatre coups ;  
 Et lorsque par hasard on a fiffié pour vous ,  
 Que comptant par mes doigts , j'ai crû le bien entendre ,  
 Voit-on d'un Char superbe un grand Seigneur descendre ?  
 Un homme de la Cour , un Prince , un Duc & Pair ?  
 Evêque ou Magistrat , ou Dame de grand air ?

C'est le Tailleur *le Grand* , c'est *Forest* la Lingere ,  
 Le Cordonnier *Maxin* , ou *Panier* l'Horlogere ,  
 Qui pour vous épargner les dépens des Exploits ,  
 Du quadruple sifflet ont emprunté la voix.

Sans ces bons Créanciers , faiseurs de révérences ,  
 Qui donnant leur Mémoire , en offrent les Quittances ,  
 Mais à qui vous sçavez , l'air non moins obligeant ,  
 Promettre aussi beaucoup , & donner peu d'argent ,  
 Si ces braves gens-là ne vous rendoient visite ,  
 Au milieu de Paris je vous croirois Hermite ,  
 Et dirois que c'est Dieu , qui dans un même trou ,  
 M'a fait pour mes pechez le Valet d'un Hibou.

MAÎTRE. Prends-tu donc pour un trou ce Logis magnifique ?

VALET. Moi , Monsieur , j'ai du goût , c'est de quoi je  
 me picque ,

Et depuis que je vois \* *Hebert & Juliot*  
 Personne , excepté vous , ne me trouve idiot ,

\* *Marchands de curiositez.*

Comme ils me l'ont appris, je sçai, sur un Ouvrage,  
Prendre de connoisseur, & l'air & le langage;  
Et sans y rien comprendre employer à propos,  
Comme termes de l'Art, les plus impropres mots.

\* Ce Logis, par exemple, est de *docte ordonnance*,  
Le jet en est hardi, juste la *consonnance*,  
Le *beau* n'y marche point & par sauts & par bonds,  
D'un vol prompt & léger s'élancent les plafonds,  
L'*Amoureux* & le *Grand* regnent dans les Peintures,  
Et le *tendre* & *doillet* jusques dans les ferrures.

Mais que m'importe à moi d'habiter un Palais ?  
Où, comme adroits & fins joueurs de gobelets,  
Les murs font *apparoître* en vingt glaces brillantes,  
D'un immense canal les eaux toujours coulantes.

Il est vrai, je me plais à ces vivans Tableaux,  
Par où, sans rien mouïller, entrent ici ces eaux,  
Et font en chaque chambre arriver les Villages,  
Les Bois & les Châteaux qui bordent leurs rivages,  
Mais, quelque beau qu'il soit, objet muet & sourd,  
A la longue ennuyeux, devient pesant & lourd,  
L'homme veut qu'on lui parle, il n'est Ange, ni Diable,  
Il est, comme je suis, animal sociable.

\* *Maison de M. le Président Lambert.*

Qv

Pour vous toujours tout seul....

MAÎTRE. Personne ne l'est moins,  
Sans que pour voir du monde, il m'en coûte aucuns soins,  
J'ai toujours compagnie.....

VALET. Oûi, vous avez la mienne;  
Mais souffrez-vous toujours que je vous entretienne?  
Pour un jour que je parle, il faut, sans dire un mot,  
Que j'en passe quatorze à croquer le marmot.

MAÎTRE. Mais ne vois-je que toi?

VALET. D'autres viennent de reste,  
Mais qui? des importuns, dont comme vous je peste,  
Tantôt un Etranger, tantôt un Curieux,  
Qui vous disent, Monsieur, peut-on voir ces beaux  
lieux?

Tantôt quelque Plaideur, qui sottement suppose,  
Que par votre crédit, il gagnera sa Cause,  
Tantôt ceux qu'on a crû devoir vous adresser,  
Ayant un garçon rare, un jeune homme à placer,  
Un homme propre à tout, qui sçait, compter, écrire,  
Et même, en un besoin, pourroit montrer à lire;  
Enfin, gens qui de vous, se disent fort connus,  
Mais qui précisément ne s'en sont souvenus,

Que , quand quelque intérêt , après dix ans d'absence ,  
Leur fait renouveler l'ancienne connoissance.

Si c'est-là voir du monde , il n'est , à bien compter ,  
Personne plus que vous qui s'en puisse flatter.

MAÎTRE. Mais c'est aussi par-là que tu peux , ce me semble ,  
Dire , qu'aux grands Seigneurs quelquefois je ressemble ,  
Ces importuns , qu'ici tu trouves si fâcheux ,  
Font la gloire des Grands , la foule en est chez eux ,  
Et le plus grand éclat de leur haute fortune ,  
Est d'avoir tous les jours cette foule importune.

VALET. Que n'en tirez-vous donc quelque petit éclat ?  
C'est pour vous que j'affecte un goût si délicat ,  
Je les trouve importuns , mais je veux bien qu'ils sachent ,  
Qu'ils ne me sont fâcheux , que parce qu'ils vous fâchent.  
Ha ! si je vous voyois , ravi d'être assiégé  
Laisser grossir , la foule , & venir , rengorgé ,  
L'œil distrait , écouter ce qu'ils ont à vous dire ,  
En faire au moins semblant , puis , d'un grave sous-rire  
Accompagnant la voix , répondre *non non* ,  
Et nous ferons , Messieurs , tout ce que nous pourrons ;  
Il est vrai que la chose est fort sollicitée ,  
Mais peut-être ma voix fera-t'elle écoutée.  
Si vous parliez ainsi . . . . mais , comme un pauvre sot ,  
(Oùi , Monsieur , vous devez me pardonner ce mot ,)

Vous dites, se peut-il que sur moi l'on se fonde ?

C'est bien mal me connoître, & sçavoir peu le monde,

Je n'ai crédit aucun, c'est-là ce qu'on sçait bien,

On n'a point de crédit quand on n'est bon à rien.

Doit-on parler ainsi, quand on parle à des bêtes ?

Avec moins de crédit que vous, mais plus honnêtes,

Je sçai de braves gens qui se font chaque jour

De pareils importants une agréable Cour.

MAÎTRE. Veux-tu que je les trompe ?

VALET. Hé, n'est-ce pas l'usage ?

Ceux qui peuvent le plus en font-ils davantage ?

Croyez-vous avoir seul le cœur noble & bien-fait ?

Tout le monde a son prix. .... mais ç'a, venons au fait,

Quoi, ne pouvez-vous rien pour vous & pour les vôtres,

Ni par votre crédit, ni par celui des autres ?

Ma foi, ce n'est pas-là sur quoi j'avois compté.

Si-tôt qu'auprès de vous on me sçût arrêté,

Chacun me dit, Flamand, tu ne sçaitrois mieux être,

Un Valet est heureux auprès d'un si bon Maître,

Il supporte, il pardonne, il n'a ni bas, ni haut,

Il sçait, Maître & Valet, qu'aucun n'est sans défaut,

Il a cent bons Amis, cent bonnes connoissances,

L'Armée & le Chargé, le Palais, les Finances,

Et la Ville, & la Cour, brille aujourd'hui des noms,  
De ses Amis de Classes & de ses Compagnons;  
Ne crains donc pas chez lui que fortune te manque,  
*Jacques* qui le servoit est Commis à la Banque.

Quelle est donc ma surprise, après ces beaux discours  
De vous voir seul ici seul passer vos tristes jours,  
Et de ces Compagnons, de ces Amis de Classe,  
Qu'aucun ne vient chez vous, aucun même n'y passe.

C'est un peu votre faute. En tous les tems, dit-on,  
Vous avez mieux aimé vivre comme un Caton,  
Que d'aller mendier par d'honnêtes bassesses,  
Ou mépris orgueilleux, ou frivoles caresses.

MAÎTRE. Tu parles comme un Livre, & Philosophe avare  
N'a mieux peint ce qu'on gagne à se rendre importun.

VALET. Ho ! que je suis encore bien meilleur Philosophe !  
Je sçai, que pour des gens d'une certaine étoffe,  
Des gens qui, comme vous, sont avares d'encens,  
Les Grands n'ont pas toujours des airs fort caressans.

MAÎTRE. Tu fus pourtant témoin de l'accueil favorable,  
Que me fit ce Seigneur, civil, honnête, affable;  
Quand, sur son rang nouveau tu me vis l'autre jour,  
Lui témoigner ma joye & lui faire ma cour.

VALET. A travers de la foule, il est vrai, vous passâtes;  
Il vous vint embrasser comme vous l'embrassâtes.

Mais moi , quand votre cœur lui parloit tout de bon ,  
Je crus voir que le sien donnoit du *Galbanon*.  
Vous-même , dites-moi , qu'avez-vous lieu d'en croire ?  
Où , d'être bien reçu vous avez eu la gloire ,  
Une autre gloire encor , que vous ne sçavez pas ,  
C'est qu'on vous crut, Monsieur, du nombre des Prélats,  
De ces Prélats pieux , qui ne sont à leur aise ,  
Que loin de leur Eglise & de leur Diocèse.

C'est-là , car pouvez-vous en montrer d'autre effet ?  
Ce que vous a valu l'accueil qu'on vous a fait.

MAÎTRE. N'est-ce pas une gloire assez satisfaisante ?  
D'entrer d'un pas léger , & sans qu'on vous présente ,  
Et par cet abord libre écartant tous les fots ,  
De leur foule béante ouvrir soudain les flots ;  
De voir l'homme important s'avancer , vous sous-rire ,  
Et vous tirer à part , n'ayant rien à vous dire :

VALET. Chez les Grands, pourquoi donc n'allez-vous pas  
souvent ,

Sûr d'être bien reçu , vous repaître de vent ?  
Mais vous faites pourtant fort bien , de n'en rien  
faire ,

Car , soit dit entre nous , vous pourriez y déplaire.  
D'un si bizarre goût le Ciel vous a bâti ,  
Que toujours de travers prenant votre parti , ..



Vous ne pouvez souffrir , même dans une femme ,  
Esprit & cœur frivole & petiteffe d'ame ,  
Et que de la raison vous voulez qu'au niveau ,  
Chacun dresse son goût & regle son cerveau.

Moi-même , n'ai-je pas à me plaindre sans cesse ,  
Du Démon qui toujours vous obsède & vous presse ,  
Et vous fais regarder en moi , comme un grand mal ,  
D'être un peu paresseux & quelquefois brutal ?  
Comme si les Valets devoient être plus sages ,  
Que les honnêtes gens qui les ont à leurs gages ;

Passé , que sur ce point vous vous déguisiez peu ,  
Mais pourquoi , déchaîné par tout contre le jeu ,  
Blâmez-vous sans pitié l'industriel génie ,  
Qui trouve , par le jeu , l'art d'avoir compagnie ?  
Pourquoi ? chez vos Amis , voyant de tous côtes ,  
Des inconnus , ou non , à jouer invitez ,  
Loin de dissimuler que ce jeu-là vous fâche ,  
Dites-vous en raillant , *chacun a donc sa tâche* .  
*Chacun n'arrive donc que pour se voir soudain ,*  
*Cloîié dans un fauceuil les cartes à la main ?*

En vain pour appuyer ce discours ridicule ,  
Vous dites que du jeu l'on doit faire scrupule .  
Les joueurs répondront , qu'ils y font moins de mal  
Que vous , quand vous prenez un ton si Magistral .

Aimeriez-vous donc mieux les entendre médire,  
 Et qu'entre ces deux maux ils choisissent le pire ?  
 Tous diront ( nul n'aura de peine à l'avouer )  
 Qu'il faut étant ensemble, ou médire, ou jouer,  
 Et si vous les fâchez, ils feront l'un & l'autre,  
 C'est à quoi les réduit un tems comme le nôtre.

Vous-même tous les jours, l'avez-vous oublié ?  
 Vous regrettez ce tems, ce siècle délié,  
 Où vous voyiez enfant, si l'on doit vous en croire,  
 L'esprit & le sçavoir en *grand honneur & gloire*.

De l'ignorance alors les femmes rougissoient,  
 Gouttoient les gens d'esprit & les applaudissoient,  
 Et sans rien négliger du soin de leur ménage,  
 Elles sçavoient parler & juger d'un Ouvrage.

Mais aujourd'hui ( ce sont encor-là vos discours )  
 L'étude & le sçavoir n'ont presque plus de cours,  
 Les femmes n'ont d'esprit que pour les bagatelles,  
 Le plus poli sçavant est un *Pédant* chez elles.  
 Du moins j'en nommerois auxquelles, par malheur,  
 Certain homme d'esprit, pensant leur faire honneur,  
 En assez jolis vers s'étant mêlé d'écrire,  
 L'une ouvrant de grands yeux, ne put jamais les lire,  
 L'autre dit, voyons donc, prit les Vers, les lut mal,  
 Et toutes à la fois dirent, *quel animal !*

Il nous écrit en vers , nous croit-il des Sçavantes ?  
Nous sommes sur ce point ses très-humbles servantes ,  
Nous ne nous donnons point pour celles , que Paris  
Regarde comme grands & comme beaux esprits ,  
Et cedons , s'il en est , aux merveilleuses Dames ,  
Qui n'ont & que le sexe & que le nom de femmes.  
Contentes de l'esprit qu'il nous convient d'avoir ,  
Nous les laissons en paix joüir de leur sçavoir ,  
Que parmi les Docteurs on leur accorde place ,  
Et , sans en partager ni l'orgüeil ni la crasse ,  
Qu'elles jugent de tout & décident comme eux ,  
Nous , *tantôt nous joüions , tantôt faisons des nœuds* ,  
Et toujours , l'esprit vuide , une ignorance aimable ,  
Nous fait passer sans trouble une vie agréable.  
C'est-là le beau discours , je dois m'en souvenir ,  
Qu'il vous plaît , en ce cas , de leur faire tenir.

Et c'est en quoi je crus ( soit dit sans vous déplaire )  
Vous trouver l'autre jour à vous-même contraire.  
On vous montra des Vers , que sçais-je ? une Chançon ,  
Une femme vous dit , *elle est de ma façon*.  
Pour faire une Chançon il faut quelque science ,  
Vous pouviez donc loüer la Dame en conscience ;  
Mais quand pour la loüer chacun n'a qu'une voix ,  
Vous prenez la Chançon , vous la lisez deux fois ,

Et répondez enfin , semblant vous moquer d'elle ,  
*Oùi , si je l'entendois , je la trouverois belle.*

Comme si quand on veut joliment composer ,  
A se bien faire entendre on devoit s'amuser ;  
Et qu'on pût ignorer , qu'il faut pour bien écrire ,  
Dire ce que jamais d'autres n'auroient pû dire ;  
Que c'est ce qui s'appelle & du *neuf* & du beau ,  
Et par où se distingue un Ecrivain nouveau.

Vous riez. . . . mais, Monsieur, raisonnons, je vous prie,  
La source de l'esprit est-elle donc tarie ?  
Chacun ne peut-il pas sans le secours d'autrui ,  
Tirer de son estoc ce qu'il pense aujourd'hui ?  
Pour moi ce que je dis , je le dis de moi-même ,  
Et pour vous assurer de mon respect extrême ,  
Je n'ai point consulté comment Latins & Grecs  
Vous auroient avant moi présenté leurs respects ;  
Or , comme sur ce point , sur d'autres points encore  
Je pourrois , pourquoi non ? si j'étois moins péclore ,  
Penser , parler , juger , raisonner aussi-bien ,  
Que le plus éloquent , le plus docte ancien ;  
Nos modernes Auteurs par ces raisons sensées ,  
Ont crû devoir donner du *neuf* à leurs pensées ,  
Et d'un commun accord sagement évité ,  
Ce bon vieux naturel qu'avoit l'Antiquité .

Ils ont plus fait encore , admirez leur génie ,  
Des Grecs & des Latins bravant la tyrannie ,  
Ils ont si bien écrit , que jamais leurs Lecteurs ,  
Ne les accuseront d'avoir lû ces Auteurs.

De-là , ces beaux discours , ces surprenans Ouvrages ,  
Dont l'éclat ébloüit dès les premières pages ,  
Et parmi ces éclairs , ces traits ébloüissans ,  
Des termes déplacez nous dérobent le sens.

N'est-ce pas là du *neuf* ? .... oüi , vous avez beau rire ,  
Aucun des Anciens n'a sçu si bien écrire ,  
Si bien choisir des mots dont l'agréable son  
Fait goûter un discours , soit qu'on l'entende , ou non.

Mais , d'un franc ignorant affectant la bêtise ,  
Vous voulez un discours qu'on n'écoute , on ne lise ,  
Que pour trouver un sens qui , loin de se cacher ,  
Vienne toujours s'offrir , sans se faire chercher.  
Un discours que , quiconque en entend le langage ,  
Comprenne également , à la Ville , au Village ,  
Et , comme à votre avis *Cicéron* le prétend ,  
Fasse croire à chacun qu'il en peut dire autant.

Des discours de ce genre , au tems de ce bon homme ,  
Pour beaux , pour éloquens , pouvoient passer à Rome ,  
Car , d'un vieux-sens commun Rome suivoit les Loix ,  
Et ce bon *Cicéron* ne parloit pas François.

O ! s'il avoit parlé, s'il eût pû naître en France !  
 Qu'il eût bien sçû des tems faire la difference !  
 Et pour être à la mode & crû grand Orateur ,  
 En stile d'Epigramme ébloûir l'Auditeur.

C'est-là ce qu'on apprend sur ce brillant Parnasse ,  
 Où d'aucun Ancien n'a pénétré la crasse ,  
 Là, sans creuser la terre , où l'or est enfoûi ,  
 Tout brille du clinquant dont l'œil est ébloûi ,  
 Et par qui sont produits tant d'éclatans miracles ,  
 Prose & Vers de tout genre, & sur tout, beaux Spectacles,  
 Ouvrages merveilleux d'un goût *neuf* & divin ,  
 Et si *surnaturels*, que l'on y cherche en vain ,  
 Quelque trait qui ressemble aux traits de la nature.

Et , puis qu'il m'est permis de vous parler Peinture ;  
 ( Car étant près de vous que n'ai-je pas appris ? )  
 Là, ces rares Tableaux sans pareils & sans prix ,  
 Où des airs naturels , loin d'exprimer l'image ,  
 Le Peintre a crû que l'Art exigeoit davantage ,  
 Et demandoit des traits plus forts , mieux figurez ,  
 Que ceux que la nature avoit seule inspiréz.  
 C'est ce que vous traitez d'ignorance grossiere ,  
 Mais c'est-là ce qui rend la Peinture plus fiere ,  
 Qui l'annoblit , l'élève & l'affranchit des Loix ,  
 Qu'on l'obligeoit, dit-on, d'observer autrefois.

Car on m'a raconté qu'en sa naissance obscure ,  
Elle avoit fait d'abord assez simple figure ,  
Que long-tems même après , n'osant rien inventer ,  
Elle s'étoit bornée au seul droit d'imiter ,  
Et de ne nous donner que des Portraits fidèles ,  
Toujours de la nature empruntant ses modèles.  
C'étoit-là tout son sort ; mais on voit , Dieu merci ,  
Qu'ainsi que tant de gens l'ont fait en ce tems-ci ,  
Elle a pris un effort , qui , bien qu'il l'estropie ,  
La fait avec éclat cesser d'être copie.

C'est là ce qui vous choque , & dans tous les Portraits ,  
Vous fait de la nature interroger les traits ;  
Et si l'on vous croyoit , il faudroit , Dieu m'assiste ,  
Réduire le grand Peintre à l'emploi de Copiste ,  
Et blâmer les Tableaux les mieux imaginez ,  
Si sur un bon modèle ils ne sont dessinez.

Sur ce pied-là , jugez , combien vous faites rire ;  
Quand , confondant les tems , vous ne cessez de dire ,  
Qu'on devroit aujourd'hui s'effayer d'être tel ,  
Que fut en son vieux tems le nommé Raphaël ,  
Ce Peintre si borné dans son génie étique ,  
Qu'il ne cessoit , dit-on , d'étudier l'Antique ,  
Travaillant en esclave , & forçant son pinceau ,  
D'imiter la nature en son moindre morceau .

O ! combien , laissant-là les beautez naturelles ,  
Seuls , de leur propre fonds enfantant leurs modèles ,  
De Peintres aujourd'hui sont plus ingénieux !

Vous le dites vous-même , & n'en pensez pas mieux.

Venons à d'autres points. Autant , ou plus bizarre ,  
Jugeant des Vers François , vous traitez de barbare ,  
La beauté qu'on y cherche & qu'on vous prouvera ,  
Seule en faire le prix , l'essence & *cetera* . . .

Autrefois , parmi nous , la richesse des rimes ,  
L'élégant choix des mots , naturels & sublimes ,  
En un certain espace , avec art resserré ,  
Distinguoit de la Prose un discours mesuré.  
Les piés d'une syllabe , aucun Vers sans césure ,  
Tous avoient leur repos conforme à leur mesure ,  
Tous les mots dans leur place en cadance assortis ,  
Aux loix de la Grammaire étoient assujettis ,  
Et dans nos Vers , bien loin qu'ils en fussent l'essence ,  
Les termes transposez n'étoient qu'une licence ,  
Licence , que la Prose , aussi-bien que les Vers ,  
Au besoin , se permet en cent endroits divers.

Ce sont vos sentimens , si j'ai bonne mémoire ,  
Et c'est des vers François où vous bornez la gloire.

Mais de plus fins Auteurs les ont biens mieux connus ,  
Et pour vous détromper semblent exprès venus ,



D'abord sur la *Césure*, ils ont tous fait main basse ,  
Non pas dans les grands Vers , où la laissant , par grace ,  
Ils n'ont voulu donner ni treve ni repos ,  
Aux Vers légers de taille , & par-là plus dispos ,  
Hé comment , ont-ils dit , en un si court espace ,  
La *Césure* auroit-elle & son tems & sa place ?  
D'ailleurs , a-t'on jamais , après un ou deux pas ,  
Fait reposer quelqu'un , & crû qu'il étoit las ?  
Donc , pour les Vers qui n'ont que quelques pas à faire ,  
Nul repos en chemin n'est censé nécessaire ,  
Et qui met la *Césure* au rang des autres Loix ,  
Croit encore être au tems de nos bons vieux Gaulois.

Cependant ces Docteurs , assassins de *Césures* ,  
Ont eu , d'une autre part , les entrailles moins dures  
Du pié d'une syllabe ayant sur tout , pitié ,  
Et le trouvant trop foible & trop court de moitié ,  
Pour lui marquer un cœur moins Turc & moins Arabe ,  
Ils l'ont fait sagement d'une double syllabe.

Pour en user ainsi quel modèle ont-ils pris ?  
Le croiriez-vous ? celui de ces si beaux esprits ,  
Ces Grecs & ces Latins , vos grands , vos seuls Oracles,  
Oùi , quoique notre langue y mit certains obstacles ,  
Ils ont , en ce seul point , voulant les imiter ,  
Jugé qu'à leur exemple , ils ne dévoient compter

Que fix piés dans des Vers, où nous en comptions douze.  
Tel est le fruit heureux de leur Muse jalouse !

Et vous voyez , Monsieur, quels trésors , & quels biens,  
On découvre en suivant les pas des Anciens ,

Enfin , portant plus loin leur vaste connoissance ,  
Ils ont des Vers François déterré seuls l'essence ;  
Cette essence , ont-ils dit , consiste à nous donner ,  
En transposant les mots , le sens à deviner.

C'est le point capital , c'est-là l'unique cause ,  
Pour laquelle les Vers ne sont pas de la Prose.  
Sans cela ( car le reste y sert moins qu'un festin )  
Les Vers , les plus beaux Vers , n'ont ni son ni vertu ,  
La plus noble élégance , en rimes renfermée ,  
N'est que froid verbiage , & que Prose rimée.

Le discours s'entend moins, il est vrai, mais, tant mieux ;  
Les Vers ne sont-ils pas le langage des Dieux ?  
Or , dites-moi comment on entend ce langage ?  
Au bruit des tourbillons , à travers un nuage ,  
Ainsi parlent les Dieux ; donc , l'habile Ecrivain  
Doit pour mieux imiter ce langage divin ,  
D'un tourbillon de mots faire ronfler l'emphase ,  
Et toujours d'un nuage entortiller sa phrase.

C'est-là ce qui s'appelle un discours bien pensé ,  
Et vous , vous le traitez , peu s'en faut , d'insensé ,

Et dans vos sentimens toujours opiniâtre ,  
Vous dites que les Vers qu'on admire au Theâtre ,  
Et qui dans chaque genre ont eu le plus de cours ,  
Sont ceux , qui mesurant & rimant un discours ,  
Des termes transposez loin d'emprunter l'audace ,  
Ont mis , tant qu'ils ont pû , chaque terme à sa place.

C'est-à-dire , en un mot , qu'il faudroit , selon vous ,  
Pour composer , ou Vers , ou Prose de bons goûts ,  
Et de l'un & de l'autre également nous rendre ,  
Le sens intelligible & facile à comprendre ;  
Ou que , Dieu me pardonne , en parlant en François ,  
Des Grecs ou des Latins on empruntât la voix.

Avoüez-le , Monsieur , c'est-là votre chimere ,  
Quand toujours *Ciceron* , *Virgile* , *Horace* , *Homere* ,  
Sont ceux , où vous voulez qu'un François ait recours ,  
Pour faire dans sa langue un éloquent discours.

Mais je l'ai déjà dit , loin qu'on veuille vous croire ,  
D'ignorer ces *bouquins* , nos Modernes font gloire ,  
Et ceux qui , tant soit peu , les ont écornifléz ,  
S'ils ne le sont déjà , seront bien-tôt sifflez.

Je dis ce qu'on m'a dit , & si ce que j'exprime ,  
Semble , pour un Valet d'un stile trop sublime ,  
On sçait bien que , pour prendre & soutenir ce ton ,  
Je n'ai que soufflé l'Orgue , ou plutôt le Sermon.

Mais on a beau prêcher, comme dit le vulgaire,  
A qui bouche l'oreille, & n'a cure de faire.

Croyez-moi donc, gardez pour vous vos sentimens,  
Et quelques soient vos goûts, ou vos entêtements,  
Trouvez bon que chacun ait le sien, & le suive.  
Modérez une ardeur à cet égard trop vive,  
Et sur mille autres points, dont je n'ose parler,  
Laissez aller le monde, ainsi qu'il veut aller.

*Fin du premier Livre.*

# ÉPÎTRES.

## LIVRE SECOND,

---

### ÉPÎTRE PREMIÈRE.

A \* ARISTE,

*Sur les reproches faits à l'Auteur , touchant  
son indolence.*

**T**Oujours , de mon repos condamnant la sagesse ,  
Ariste , tu me viens reprocher ma paresse ;  
Hé quoi donc ; me dis-tu , voulez-vous , indolent ,  
Et lâche Serviteur , enfoncer le Talem ?

Vous qui , versé dans l'Art de parler & d'écrire ,  
Pourriez , non moins sages que d'autres qu'on admire ,

Être, tantôt suivi zélé Prédicateur,  
Tantôt lu du Public docte & pieux Auteur,  
On vous voit, endormi dans un repos tranquille,  
Traîner vos jours sans gloire, & vieillir inutile.

Encor, de ces talens si négligeant l'éclat,  
Vous sçaviez mettre en œuvre un talent moins ingrat,  
Et vous faire un appui, par brigue & par adresse,  
Qui d'un bon revenu munit votre paresse.

Mais des plus prompts avis tardif à profiter,  
Méprisant les bienfaits qu'il faut solliciter,  
Vous laissez, orgueilleux de votre nonchalance,  
Votre mérite obscur languir dans l'indolence.

Ce sont-là tes discours ; ainsi pour m'exciter,  
Tu crois qu'il t'est permis de feindre & de flater,  
Et qu'enfin ébloui de ta douce imposture,  
J'irai, de mes talens oubliant la mesure,  
Dans ce Champ glorieux que tu sembles m'ouvrir,  
Sans force & sans haleine essayer de courir.

Non, non, je me connois, & mon foible mérite,  
Contraint de se borner au repos qui t'irrite,

Dans son obscurité sçachant se contenir ,  
Se refuse à l'éclat qu'il ne peut soutenir.

Mais , crois-tu , si le Ciel m'eût été moins avare ,  
Qu'aux plus brillans succès du talent le plus rare ,  
Je voulusse immoler le bonheur , d'être à moi ,  
Peu connu , peu cherché , n'ayant point d'autre emploi ,  
Libre des passions où la gloire nous livre ,  
Que de mettre à profit ce qu'il me reste à vivre.

Le tems coule , & déjà près du terme où je cours ,  
J'ai vû s'évanoïir les trois parts de mes jours ,  
Et mon ame , a des soins plus grands & plus utiles ,  
De mes jours expirans doit les restes fragiles.

Mais , quand sur ma santé m'assurant de mon sort ,  
Je verrois loin de moi la Vieillesse & la Mort ,  
Je ne sçai , si plus prompt , plus facile à me rendre ,  
A tes conseils flatteurs je voudrois condescendre.

De quel bonheur , dis-moi , pourrois-je être flaté ,  
Plus doux que mon heureuse & sage obscurité ?

Il est beau de pouvoir , par d'éloquens Ouvrages ,  
Entraîner du Public l'estime & les suffrages ;

Mais combien en voit-on follement abuser ,  
Qui flatez , comme moi , de talens supposez ,  
Croyant par leur travail illustrer leur mémoire ,  
N'ont trouvé que la honte en courant à la gloire.

L'un croit qu'à nous prêcher le Ciel l'a destiné ,  
Lorsque dans un Discours de figures orné ,  
Montrant , à la lueur de ses vaines pensées ,  
Les Vertus qu'aux Chrétiens l'Evangile a tracées ,  
De clinquant & de fard parant la Verité ,  
Il fait prendre à Dieu même un langage affecté.

Il charme , il ébloût une foule imbécile ;  
Mais le Bon sens , vengeur des droits de l'Evangile ,  
Tôt ou tard se réveille , & laisse-là , sans fruit  
L'Orateur plaire aux fots , & s'applaudir du bruit.

L'autre , mauvais Auteur , & plus mauvais Copiste ,  
Par tout , de ses écrits , fait afficher la liste ;  
Mais à quoi sert l'amas de ses Livres nombreux ,  
Qu'à remplir de \* Barbin le Magasin poudreux ?  
Quel fruit retire-t'il du travail qui l'accable ?  
Que le chagrin de voir , ô prodige incroyable !

\* Libraire.



Son nom aux Carrefours en vingt affiches lu ,  
Rester toujours obscur & toujours inconnu.

Tu veux, que pour trouver une main qui m'appuye,  
Je m'expose aux rebuts, à la honte qu'essuye,  
Quiconque, auprès des Grands, par l'intérêt lié,  
Trouve, assidu flatteur, un appui mandié.

*Ariste*, je le sçai, que souvent sans mérite,  
Ayant pour tout talent un manége hypocrite,  
On s'ouvre à la Fortune un chemin assuré :  
Mais moi, qui de la Cour ay vécu retiré,  
Qui n'ai, pour mériter une Fortune heureuse,  
Que d'un cœur simple & droit la candeur scrupuleuse,  
Pourrois-je en une Ecole où je viendrois si tard,  
Apprendre à mettre en œuvre, & le mensonge & l'art ?  
Je le voudrois en vain : mon cœur, sans artifice,  
En ce nouveau métier seroit toujours novice,  
Et toujours sur le point de se développer,  
Fatigueroit l'appui qu'il ne pourroit tromper.

Souffre donc qu'à l'abri des vents & de l'orage,  
Je ne m'expose point, trop certain du naufrage,

Sur les flots périlleux où tu veux m'embarquer ;  
Et si plus en détail je dois te repliquer ,  
Attends-toi de me voir , Chapitres par Chapitres ,  
Répondre à tes raisons & t'accabler d'Épîtres.

*Fin de la première Épître.*

# ÉPITRE II.

## AU MESME.

*De la difficulté de prêcher au goût des Auditeurs  
d'aujourd'hui.*

**T**U m'exhortes, *Ariste*, à venir, courageux,  
Reprendre cet emploi noble, mais orageux,  
Auquel, leur proposant l'exemple des Apôtres,  
J'ai moi-même essayé d'encourager les autres.

Je le veux, mais dis-moi, quel salaire, quel fruit  
Dois-je en attendre ? un nom, un grand nom, un grand  
bruit,

L'espoir de ne prêcher qu'à des Eglises pleines.

O, d'un travail affreux les récompenses vaines !  
Quoi ! sur trente Sermons appliqué nuit & jour,  
Changer cent & cent fois de dessein & de tour,

Sans pouvoir du creuset, où je mets mon Ouvrage,  
Tirer l'or que je cherche, épuré d'alliage !  
Toujours vers l'excellent dans mes projets porté,  
Toujours au médiocre en chemin arrêté,  
Joindre au secret dépit de ne pouvoir mieux faire,  
Un travail, comble affreux de l'humaine misère !

Car quand l'homme animal, infirme & malheureux,  
A-t'il de sa misère un signe plus affreux ?  
Que lorsque, captivant sa mémoire rebelle,  
Il veut la rendre souple & la trouver fidèle ?

Au joug, à ce dur joug qu'on lui veut imposer,  
L'indocile jamais n'a pu s'appriivoiser,  
Et toujours on la sent, sous un poids qui la gêne,  
De mots appris par cœur prête à rompre la chaîne.

A quels soins se voit-on, à quels tourmens réduit ?  
Pour ressaisir un mot qui s'échappe & qui fuit,  
Et remettre à sa place une phrase écartée,  
Qu'a dérangé cent fois la mémoire irritée !  
O ! qui de ces momens peut exprimer l'horreur,  
Où d'un affront soudain nous fait la terreur ?  
*Ariste*, tu le sçais, ton esprit, ta science,  
Ne t'ont point inspiré d'aveugle confiance,

\* Et par tant de Discours du Public admiré ,  
Tu sçais ce qu'il en coûte à parler préparé.

Jamais à l'Orateur , le malin Auditoire ,  
N'a pardonné l'affront que luy fait sa mémoire ;  
Pour peu qu'il s'embarrasse , & trembl'en hésitant ,  
Il voit chaque Auditeur , par un ris insultant ,  
Faire éclater soudain cette joye inhumaine ,  
Que nous donne d'autrui l'embarras & la peine.  
Il s'élève un bruit sourd , qui jusqu'au Benéfier ,  
Passe de rang en rang dans l'Auditoire entier.  
En vain l'homme d'esprit , Auditeur benévole ,  
Les yeux sur l'Orateur , l'âme , se console ,  
Et veut que soutenant , & son geste & sa voix ,  
Il calme sur le champ le murmure Bourgeois.

Il n'est plus tems , surpris , confus de sa disgrâce ,  
Toujours de plus en plus lui-même il s'embarrasse ;  
Plus il cherche , en tremblant , son Discours préparé ,  
Plus il en perd le fil , & se trouve égaré.

Accablé de l'affront , quel parti peut-il prendre ?  
De la Chaire soudain osera-t'il descendre ?  
Et d'un homme il moins long , qu'ils ne s'étoient promis ,  
Eveillant , en ruisant , les Bedeaux endormis ,

Autrefois, poursuis-tu, la mémoire indocile,  
 Pouvoit inquiéter, quand l'Orateur tranquille,  
 S'écoutoit en prêchant, & variant ses tons,  
 Scavoit d'un sens rassis débiter ses Sermons.

Plus le stile étoit libre, & l'action aisée,  
 Plus étoit la mémoire à se perdre exposée.

Mais aujourd'hui qu'on voit le bouillant Orateur,  
 Abhorrant cette sage & prudente lenteur,  
 Affecter, d'un grand feu la vitesse rapide;  
 La mémoire n'a pas le tems d'être timide.  
 Semblable à ces Vaisseaux qui, du vent emportez,  
 Sont sauvez du naufrage, & dans le Port jettez,  
 Si-tôt qu'on est en Chaire, une fureur soudaine  
 Semble saisir l'Oracle, & l'ardeur qui l'entraîne,  
 Précipitant sa voix, toujours comme un torrent,  
 A la fin du Sermon elle arrive en courant.

Le Vaisseau, sûr du vent qui le soutient sur l'onde,  
 D'un vol prompt & léger court sur la mer profonde,  
 Et la rame, des vents secondant le secours,  
 Sans craindre aucun écueil, hâte & règle son cours.

Tel le Prédicateur dans le sujet qu'il traite,  
 S'agitant dès l'Exorde, à corps perdu se jette,

Rame à force de bras, & captive retient  
Sa mémoire affervie au feu qui le soutient :  
Dans ce rapide cours, tous les mots à leur place,  
Se pressans l'un sur l'autre, arrivent sans disgrâce ;  
Et le Prédicateur, content d'avoir tout dit,  
Sans chercher d'autre fruit, se tait & s'applaudit.

Tu ris avec raison.... non, dis-tu, la mémoire  
Seule de l'Orateur a souvent fait la gloire ;  
Et tel passe aujourd'hui pour un homme excellent,  
Dont l'heureuse mémoire est l'unique talent.

Ce qui fait leur honneur, feroit-il votre honte ?  
Vous craignez ; il n'est point de crainte qu'on ne dompte :  
Au-dessus des frayeurs dont le lâche s'abat,  
Le Soldat courageux, marche, vole au combat,  
Et l'avare Marchand, sans craindre le naufrage,  
Leve l'anchre, fait voile, & s'expose à l'orage.

Et vous, quand il s'agit de combattre l'erreur,  
D'inspirer du Peché la salutaire horreur,  
D'enseigner la Vertu, d'en faire aimer la route,  
Vous hésitez.... Non, non, *Ariste*, je t'écoute.  
Ose, de ce succès, si tu peux, me flatter,  
Prouve-moi qu'au Sermon l'on vient pour profiter ;

Que la Chaire aujourd'hui n'est pas un vain Spectacle,  
Je n'hésiterai plus, Surmontant tout obstacle,  
J'irai, des Marguilliers sans attendre le choix,  
Prêcher aux Carrefours, & jusques sur les toits.

*Fin de la seconde Epitre.*



# ÉPITRE III.

## AU MÊME.

*Du peu de fruit des Sermons , vu l'esprit avec  
lequel on les entend.*

**Q**U'ON me donne des cœurs avides de s'instruire,  
Qui cherchent la Vertu pour s'y laisser con-  
duire ;

Que la mémoire en moi soit infidèle ou non ,  
Je prêche , & je suis sûr du succès du Sermon.

Dieu n'a point de son bras raccourci la puissance ,  
Et quand , tels que les vit l'Eglise en sa naissance ,  
Les Peuples , au Sermon , viendront pour être instruits ,  
Ils y moissonneront encor les mêmes fruits :

*Ariste* , tu le sçais , combien de l'Évangile ,  
Dans ces siècles heureux , fut la moisson fertile.

Ici le Juif seûmis , abjurant ses erreurs ,  
 Court de la Synagogue affronter les fureurs :  
 Là , du sang du Payen qui foule aux piés l'Idole ,  
 La Croix est cimentée au front du Capitole ;  
 Et là , d'un long martyre inventeur généreux ,  
 Le Pénitent s'enferme en un désert affreux.

D'où vient donc que pour nous , instrument inutile ,  
 La voix qui les toucha , s'évanoûit stérile ?  
 Et qu'à peine d'un cœur , le Carême fini ,  
 D'un cœur même dévot , l'amour propre est banni ?

Est-ce donc qu'aujourd'hui ménager de sa Grace ,  
 Dieu suspend de sa voix la force & l'efficace ?  
 Non , c'est nous , qui bornez à de serviles loix ,  
 Voulons que Dieu lui-même y réduise sa voix ,  
 Et qui , dans l'art humain d'une vaine éloquence ,  
 Osons de sa parole enchaîner la puissance.

C'est-là , de nos Sermons , d'où vient le peu de fruit :  
 Aux regles de cet art l'Evangile réduit ,  
 N'a plus , pour nous roucher , cette vertu puissante ,  
 Qu'il eut , au tems heureux , de l'Eglise naissante :

Dans ces tems fortunez , les humbles Auditeurs ,  
 Ne mettoient point l'Apôtre au rang des Orateurs :  
 On ne les voyoit point au style Académique ,  
 Profanes , avilir le zele Apostolique :

Croire qu'il dût de l'art emprunter le secours ,  
Et qu'un Sermon enfin fût un joli Discours.

Dans le cœur simple & droit de l'Auditeur docile ,  
La verité sans art trouvoit un champ fertile ;  
Par elle le Sermon, en tout tems fut goûté ,  
Sans s'aviser jamais , que pour être écouté ,  
On dût mettre en usage , auprès du cœur coupable ,  
Ce brillant choix de mots & ce tour agréable ,  
Dont, à flater l'oreille en ce siècle attaché ,  
On veut plaire au Pêcheur en blâmant le Peché.

A convaincre , à toucher , bornant son ministère ,  
L'Apôtre alors plaisoit, sans aucun soin de plaire ,  
Et seuls , de son Discours , solide & véhément ,  
Le Bon sens & le Vrai faisoient l'arrangement.

Toujours à la matiere , à fonds étudiée ,  
La parole accouroit sans être mendrée ,  
Et du fond des sujets à loisir méditez ,  
Naïssotent les ornemens par le zele enfantez.

Hé bien , me diras-tu , suivez cette maxime ,  
Et secoüant le joug dont le poids vous opprime ,  
( Puisqu'enfin jusques-là votre zele s'étend , )  
Faites voir un Apôtre au siècle qui l'attend ;  
La main du Tout-puissant , vous-même vous le dites ,  
N'a point à son pouvoir imposé de limites.....

Non, je le dis encor; mais puis-je de sa main  
 Espérer pour autrui ce pouvoir souverain ?  
 Quand je vois tous les jours, qu'en me prêchant moi-même,  
 Ma lâcheté s'oppose à sa force suprême, [me,  
 Et que sur les Vertus où je veux m'exciter,  
 Mon cœur, mon propre cœur, ne veut pas m'écouter.

*Ariste*, c'est en vain que comparant au nôtre,  
 Ce tems, cet heureux tems, où la voix de l'Apôtre  
 Convertissoit soudain des milliers d'Auditeurs,  
 Nous faisons le Procès à nos Prédicateurs,  
 Et demandons au Ciel, les croyant seuls coupables,  
 D'autres Prédicateurs, aux Apôtres semblables.

Nous en avons encor, & sans être connus,  
 Ceux que nous demandons, en foule sont venus.

Touché de nos besoins, à nos vœux favorable;  
 Dieu ne nous prive point de sa voix secourable,  
 Et pour nous annoncer ses loix & ses desseins,  
 En tout tems, en tout lieux, sont des Ministres saints.

S'il en est, dont l'audace, en la Chaire s'ingere,  
 Et qui, vains Orateurs, font honte au Ministère,  
 Nous en avons aussi dont le Ciel a fait choix,  
 Et dont l'exemple prêche encor plus que la voix. [bles,

Mais ils ont beau prêcher; en vain, aux cœurs coupables,  
 Traçant d'un Dieu vengeur les Arrêts formidables,

Ils menacent d'un jour , d'un jour qui n'est pas loin ;  
L'Auditeur occupé du ridicule soin ,  
D'examiner leur air , leurs gestes , leurs paroles ,  
Recherche , si de l'art gardant les loix frivoles ,  
En termes élégans ces Arrêts sont tracez ,  
Et des affreux malheurs au Pecheur annoncez ;  
Si d'un tour délicat , exprimant la menace ,  
Ils sçavent de l'Enfer menacer avec grace.

O folie ! en quels lieux voit-on l'homme insensé ,  
D'un prompt embrasement sous son toit menacé ;  
Du feu qui le menace apprenant la nouvelle ,  
Chercher , loin de courir où la flâme l'appelle ,  
Si l'effroyable voix , qui lui crie au secours ,  
S'exprime en termes purs , & fait un beau discours.

Dès que la voix affreuse a frappé son oreille ,  
Du plus profond sommeil soudain il se réveille ,  
Et saisi du péril , bien ou mal exprimé ,  
Il court où l'Incendie est le plus allumé.

[ fument ;

Et nous , quand l'ame en proie aux feux qui nous con-  
Nourrit l'embrasement que nos pechez allument ;  
Quand des feux éternels prêts à nous engloutir ,  
Tant de Prédicateurs nous viennent avertir ,  
Instruits , sûrs du péril , notre esprit ne s'applique ,  
Qu'aux termes éloquens , dont leur zele s'explique ,

Et sourds même à la voix que nous applaudissons,  
Nous en bornons le fruit à d'inutiles sons.

Qui moi je prêcherois, pour voir ma voix terrible  
N'exciter par ses cris, que cet effet risible ?  
Pour entendre, averti, menacé du tombeau,  
L'Auditeur me répondre : *Où le tour est nouveau,*  
Vous périssiez ; le Ciel de vos délais s'irrite....  
Peut-être dans un jour.... *Où la chose est bien dite,*  
*Votre stile est exact, votre dessein est bon ;*  
*Allez, vous avez fait un fort joli Sermon.*

Que dis-je ? & viens-je ici pour exciter à rire ?  
D'un chimérique abus égayer la Satyre ?  
Peindre sans fondement de burlesques erreurs ?  
Ou d'un Peuple barbare exprimer les fureurs ?

Non, non, c'est de nos mœurs la peinture fidèle,  
C'est parmi nous qu'on voit l'homme aveugle & rebelle,  
Se joüant de la voix qui vient le secourir,  
Se plaire à l'écouter, & chercher à périr.

Nous avons vû trente ans applaudis dans la Chaire,  
Toujours faisant au vice une implacable guerre,  
Des hommes excellens en l'art de bien parler,  
Qui, jusqu'en leur vieillesse, ont sù se signaler.

Ils ont prêché, remplis de la vertu sublime,  
Que l'Apôtre reçoit de l'Esprit qui l'anime ;

Sur eux le Ciel versa les talens destinez  
A convertir les cœurs dans le crime obstinez ;  
Force , onction , sçavoir , débit noble & facile ;  
Rien ne leur a manqué qu'un Auditeur docile ,  
Un peuple , un peuple enfin , de son salut touché ,  
Qui , pour se convertir , voulût être prêché.

Plus on vit qu'ils plaisoient , plus Censeur téméraire ,  
Chacun examinant s'ils avoient droit de plaire ,  
Osa , sur leurs Sermons , de toutes parts suivis ,  
Profane , leur donner cent frivoles avis.

Ce geste , disoit l'un , ce mot n'est plus de mode ;  
L'autre , abrégez le tour de cette période ;  
Un autre , ayez plus soin , que de votre surplus ,  
Trop de feu , d'action , ne dérange les plis.  
Les plis ? oui , c'est un soin important , salutaire...  
Combien , combien de fois résolus de se taire ,  
Combien las , rebutez d'un zèle infructueux ,  
Leur cœur pour la retraite a-t'il formé de vœux ?  
Affligez que la foule , au Sermon qui l'attire ,  
N'ait point d'autre motif que d'entendre bien dire.

Mais malgré leurs dégoûts , au travail assidus ,  
Pour voir enfin un jour les Pêcheurs confondus ,

Les combattre , les vaincre avec leurs propres armes ,  
Ils ont scû , du Discours , employant tous les charmes ,  
Joindre au zele , aux vertus de saints Prédicateurs ,  
L'art & les ornemens d'excellens Orateurs.

Quoi donc ! ignoroient-ils qu'au tems Apostolique ,  
Cet art fut inutile au zele Evangelique ,  
Ils le scavoient , *Ariste* , & tu les aurois vûs ,  
Des ornemens de l'art noblement dépourvûs ,  
Faire encor , si les tems eussent été les mêmes ,  
Croire , aimer , pratiquer les veritez suprêmes.

Mais les tems sont changez , il faut , au coeur humain ,  
Mener la verité par un autre chemin ;  
Il faut ; s'accommodant au goût de l'Auditoire ,  
D'un long tissu de mots se charger la mémoire.  
Et par un geste exact , un stile gracieux ,  
Scavoir charmer l'oreille , & contenter les yeux.

Tel est du siècle enfin l'empire & le caprice ,  
Que la Chaire , sans art , ne peut blâmer le vice ,  
Et qu'en ce tems pervers , il faut , on s'attacher  
A plaire aux Auditeurs , ou cesser de prêcher.

Mais les Prédicateurs , par tant de soins pénibles ,  
Rendent-ils les Chrétiens moins durs , moins insensibles ?

Ont-ils



Ont-ils d'un vrai remords vû l'Auditeur touché ?

Toujours malgré leurs soins domine le péché.

La Cour , à leurs Sermons , si souvent attentive ,

Voit encor dans les cœurs la pitié craintive ;

L'exemple du Monarque a beau la rassurer ,

Elle est toujours , ou fautive , ou prête à s'égarer.

Quel Avent ? Quel Carême a converti la Ville ?

Le Marchand à tromper se rend-il moins habile ?

Voit-on le Financier plus lent , plus retenu ,

A s'assurer , sans fonds , un ample revenu ?

Voit-on la Volupté , de ses excès honteuse ?

Le Luxe modérer sa dépense pompeuse ?

L'Avarice & l'Usure inspirer plus d'horreur ?

Et le Jeu , moins aveuglé , arrêter sa fureur ?

Toujours est fréquent le Spectacle profane ;

Toujours regne au Palais la subtile Chicane ;

Toujours , du nom trompeur de la Dévotion ,

Se pare & s'applaudit la Superstition ;

Toujours à l'Interêt , dont on fait son Idole ,

L'Amitié , le Devoir , la Verité s'immole ;

Toujours des vains dehors de sa Foi revêtu ,

Le coupable Chrétien vit & meurt sans Vertu.

Hé, que sert, dis le moi, ce pieux artifice,  
Dont, voulant du Pêcheur defarmer la malice,  
Et s'en voir, malgré lui, dans la Chaire écouté,  
On pare d'ornemens l'austère vérité ?  
Si toujours du Pêcheur, la malice obstinée,  
Voyant la Vérité, de l'art assaisonnée,  
Se borne aux ornemens, les admire sans fruit,  
Et s'il n'arrive point jusqu'où l'art le conduit,

*Fin de la troisième Epitre.*

# ÉPÎTRE IV.

## A U M E S M E.

*Que l'approbation des Auditeurs , n'est pas une gloire qui puisse contenter les Prédicateurs.*

**A**RISTE, raisonnons ; pour prêcher il faut plaire ;  
C'est au Prédicateur un devoir nécessaire.

Or , quand dans l'art de plaire on le voit exceller ,

On se borne au plaisir d'entendre bien parler.

Tu ne l'as que trop vû , la preuve en est certaine.

Il est donc évident que , pour prix de ma peine ,

En suivant tes conseils , je ne dois aspirer ,

Qu'à plaire aux Auditeurs , & m'en faire admirer.

Hé bien , répondras-tu , n'est-ce rien que de plaire ?

Abusant , il est vrai , de ce soin salutaire ,

Des plus touchans Sermons peu savent profiter ;  
Mais à qui cet abus se doit-il imputer ?

L'Auditeur, l'Auditeur en est seul responsable ;  
Otons-lui les Sermons , sera-t'il moins coupable ?  
Ce seroit pis encor , si cessant de prêcher

Tous voulaient , comme vous , se taire & se cacher.

Dieu seul rend , quand il veut , sa parole fertile ;  
Mais , fût-on dans sa main un instrument stérile ,  
On peut se faire au moins , ne pouvant faire mieux ,  
Fidèle à ses talens , un renom glorieux.

De la peine attachée au poids du ministère ,  
Ce renom n'est-il pas un assez doux salaire ?

Et combien en vois-on , moins que vous scrupuleux ,  
Ne chercher en prêchant qu'à se rendre fameux ?

Quoi , tu railles encor ; & ta bouche m'éprouve ,  
Par l'appas d'un motif que ton cœur désapprouve ?

Je connois ta vertu ; je sçai ta piété ,  
Et combien , ennemi de toute vanité ,  
Tu gémis de l'orgueil du ministre infidèle ,  
En qui la vanité tient la place du zèle.

Mais crois-tu que l'honneur dont tu veux me tenter ,  
- ( L'abus , le crime à part ) eût de quoi me flater ?

Si de ceux qu'ébloüit cette profane gloire ,  
Le sublime mérite arrosoit l'Auditoire ;

Si charmez du succès, & s'honorant du bruit,  
Ils devoient aux talens, la foule qui les suit,  
Peut-être un tel honneur me plairoit, & que sçai-je,  
Si comme eux dévorant cet abus sacrilège,  
Je n'irois point aussi, pour me faire un grand nom,  
Oublier & l'esprit, & la fin du Sermon?  
Mais depuis quand la foule aux talens mesurée,  
Est-elle du mérite une preuve assurée?  
Quoi! parmi ceux qu'on voit assiegez d'Auditeurs,  
N'est-il point d'ignorans, de vains déclamateurs?  
Le mérite est coufu; mais souvent la cabale,  
Au mérite inégal donne une suite égale;  
Or, par tout où la foule excite plus de bruit,  
Ce n'est point l'Orateur, c'est la foule qu'on suit.  
Souvent même, souvent le mauvais goût l'emporte,  
Etant plus général, la brigüe est la plus forte;  
Et toujours d'un ton fier, faisant valoir son choix,  
Du Bon goût plus modeste il étouffe la voix.  
Le Bon goût toujours sage & simple en sa louange,  
Au parti qu'il appuie attend que l'on se range;  
Ne va point par cabale assurer ses succès,  
Mais sans le mendier, cherchant un libre accès,

Jamais , pour l'obtenir , il n'a mis en pratique  
Amitié , complaisance , intérêt , politique ,  
Se faisant même honneur , loin d'en briguer l'appui ,  
Que la foule l'ignore & ne soit pas pour lui.  
Ainsi ce grand honneur que ta bouche me vante ,  
Au fond , dépend du goût de la foule ignorante ;  
De la foule dépend le succès du Sermon ,  
Et du Prédicateur la vogue & le renom.

La foule... ah l'on connoît , dis-tu , son injustice...  
Il n'importe , on la suit , & blâmant son caprice ,  
Le Bon goût est contraint d'aider à son fracas ,  
Et d'approuver tout haut ce qu'il blâme tout bas.

Oùi , moi-même qui viens te paroître en ces rimes ,  
Si ferme en mes avis , si fier de mes maximes ,  
Vingt fois par mes Amis au Sermon entraîné ,  
Voyant un Orateur par la foule prôné ,  
Au sortir du Sermon traité d'homme admirable ;  
J'ai joint à sa louange un silence coupable.

Et souvent on m'a vu , contraint de m'expliquer ,  
Bien loin de contredire , & d'oser répliquer ,  
Du frivole Orateur balbutier l'Eloge.

Comment faire ? dis-moi ? lorsque , qui m'interroge ,

Cherche mon sentiment , pour appuyer le sien ?

*Monsieur , qu'en dites-vous ? Quoi , vous ne dites rien ?*

*Peut-on faire une Pièce , & plus juste , & plus belle ?*

*D'ailleurs voyez la foule ? Oiii , c'est ce qui s'appelle*

*Un Sermon merveilleux , un sublime talent.*

*Dites ; n'est-il pas vrai qu'il vous semble excellent ?*

Que répondre ? il faut bien , voyant comme on s'expli-  
Enrageant dans le cœur , louer par politique. [ que,

Et j'irois à l'honneur immoler mon repos ,  
A ce frivole honneur que partagent des fots !

Mais supposons enfin , que le Bon goût si rare ,  
Seul engage à me suivre , & pour moi se déclare ,  
Et qu'assez général , pour faire du fracas ,  
Il grossisse par tout la foule sur mes pas.

Que sous mes loix , ardente à me marquer son zèle ,  
De Dévotes se range une troupe fidèle ,  
Qui sachant attirer tout le monde après soi ,  
Fassent Vœu de ne suivre & n'admirer que moi.

Du succès d'un Sermon c'est-là le grand mobile ,  
Fût-on Prédicateur saint , éloquent , habile ,  
Si l'on n'est à grand bruit par les femmes vanté ,  
Le mérite languit & tombe déserté.

Puisqu'enfin à prédication ne peut vous réduire,  
 Par d'utiles écrits cherchez à les instruire;  
 Il est beau d'être habile & fameux Ecrivain,  
 Ecrivain, & non épris, du jour & de demain.

*Fin de la quatrième Épître.*



# ÉPITRE V.

## A U M E S M E.

*De la difficulté de faire des Livres , &  
premierement d'écrire l'Histoire Ancienne.*

**P**Uisque tu veux enfin , que composant un Livre ,  
En qualité d'Auteur au Public je me livre ,  
*Ariste* , choisissons quelque important sujet ;

Qui d'un Livre nouveau m'inspire le projet.

Sur ce choix à loisir délibérons ensemble ;  
Car tout Auteur sensé doit d'abord , ce me semble ,  
Commencer par ce choix , long-tems le méditer ,  
Et toujours attentif aux points qu'il doit traiter ,  
Ménageant de son feu la lenteur diligente ,  
Donner à son Ouvrage une forme engageante.  
C'est ce qu'à l'Ecrivain prescrit le seul Bon sens.  
Et tu ne voudrois pas que d'écrits languissans ,

Grossissant, fade Auteur, la foule méprisée,  
 Je vinssè, du Public, m'attirer la risée,  
 Ou du moins m'exposer à ces secrets mépris,  
 Que pour de froids Auteurs, ont tous les bons Esprits.

Dans ce siècle fécond en Auteurs insipides,  
 Combien en voyons-nous, dont les plumes rapides,  
 Se mêlent de traiter, confus, mal digérez,  
 Des sujets qu'on croiroit qu'ils ont même ignorez ?  
 Veux-tu que je ressemble à ces Auteurs de bâte ;  
 Car, que puis-je traiter, Dogme, Histoire, Morale,  
 Qui ne soit au-dessus... mais choisissons, hé bien,  
 Veux-tu que de nos Rois je vienne Historien,  
 Composer ce qu'on nomme *une Histoire de France*,  
 Rival de \* *Daniel*, qui, dit-on, la commence.

De cet Auteur fameux, par plus d'un docte écrit,  
 Donne-moi donc, *Ariste*, & la force & l'esprit.

Mais ceux, qui jusqu'à nous, ont écrit cette Histoire,  
 Ont-ils manqué d'esprit, de sens, ou de mémoire ?  
 Sçavans, laborieux, enfin en est-il un,  
 Qui ne m'efface en tout ? & cependant aucun,  
 N'a pû, de *Tite-Live* atteindre le mérite,  
 Ou chez nous fait revivre, ou *César*, ou *Tacite* ?  
 Est-ce manque de faits, célèbres, curieux,  
 Qu'obscurs, embarrassez, secs, durs, ennuyeux,

\* Le P. *Daniel* Jésuite.

Is font encore, après tant d'immenses Volumes,  
Recourir notre Histoire à de nouvelles plumes ?  
Crois-tu que plus heureux, j'aurois l'art d'éviter,  
Ce qui gâte les faits qu'ils ont à raconter ?

L'un, toujours écarté du récit historique,  
Sur un point de Doctrine étalant sa Critique,  
Vingt pages à cheval laisse le Cavalier,  
Pour chercher depuis quand il se sert d'étrier.

L'autre sur chaque fait que sans grâce il raconte,  
De divers sentimens voulant nous rendre compte,  
A l'Histoire, aux Récits que son Titre promet,  
De Textes differens enchaîne un Alphabet.

L'autre, pour veritez domant ses conjectures,  
Invente les motifs ; change les aventures,  
D'un Amour en fureur forge un Mari trouble,  
Et fait répandre un sang qui n'a jamais coulé.

Sous le Titre d'Histoire, un autre vient écrire,  
La louange des uns, des autres la Satire,  
Et change, pour verser, ou le fiel, ou l'encens,  
Une Histoire ancienne, en Histoire du temps.

Ici, les fleurs qu'on vit dans la Chaire suivies,  
D'un Saint, ou d'un Héros embellissent les vies,  
Faisant prendre à l'Histoire, & le stile & le ton,  
Que prend tantôt l'Eloge, & tantôt le Sermon.

Et là... mais finissons ce détail inutile,  
*Ariste*, crois-tu donc que, plus qu'un autre habile,  
 Ton Ami, sans raison, sans fondement loué,  
 Courant la vaste mer, où tous ont échoué,  
 Evitant les écueils dont cette mer abonde,  
 Et libre des défauts, qu'en tant d'Auteurs on fronde,  
 Vint, surgissant au Port, une Histoire à la main,  
 Montrer à notre siècle un meilleur Ecrivain ?

Non, c'est trop me flater... mais venons à la preuve,  
 Tu prétends que d'un tour, d'une manière neuve,  
 Mettant au jour des faits anciens, ou récents,  
 Chacun sur mes écrits répande un juste encens.

Hé bien, voyons d'abord, quel succès, quelle gloire,  
 Peut, des tems anciens, me procurer l'Histoire ;  
 Qu'aurois-je à raconter, me bornant à ce choix,  
 Que des événemens connus, redits cent fois ?  
 Et par où, foible Echo de mille autres Ouvrages,  
 Pourrois-je du Public mériter les suffrages ?

Supposons qu'avec art, chaque fait raconté,  
 Prenne, dans mes écrits, un air de nouveauté,  
 Et qu'épuré des mots, dont a vieilli l'usage,  
 J'offre à tous mes Lecteurs, en moderne langage,  
 Et la phrase Françoise & le tour naturel,  
 Par où s'est, \* *Amiot*, fait un nom immortel.

\* Traducteur de *Plutarque*, excellent, quoique vieilli.

*Ariste*, suffit-il de la beauté du stile,  
Pour mériter le nom d'Historien habile ?  
Ce nom, tu le sçais bien, ne se donne qu'à ceux  
Qui, sçachant démêler le VRAI du fabuleux,  
Montrent, en écartant les faits imaginaires,  
La seule Verité dans leurs récits sincères.

Qui peut, pour la trouver en ces tems reculez,  
Et démasquer les faits de la Fable voilez,  
D'un clair & sûr flambeau me prêter les lumières ?

Quand nouveau \* Mabillon, sçavant dans ces matieres,  
Habile à déchiffrer d'antiques Monumens,  
Je pourrois éclaircir certains événemens ;  
Combien, sur d'autres faits, incertain & sans guide,  
Me verroit-on tremblant, & ma plume timide  
S'arrêter, ou hardie à feindre, à deviner,  
Au lieu du fabuleux qu'il faudroit condamner,  
Donner sa conjecture, & non moins infidèle,  
Suppléer à l'erreur par une erreur nouvelle ?  
Ainsi, quelquefois, ceux qui traitent d'imposteurs,  
Les gothiques écrits de tant de vieux Auteurs,  
Cherchant la verité que déguisent leurs Fables,  
Ne pouvant la trouver, leur deviennent semblables ;  
Et donnent à leur tour, pour des faits avèrez,  
Ceux qu'ils ont au hasard de notes chamarez.

\* Le P. Mabillon, Bénédictin, dont le nom fait l'loge.

Comment faire autrement ? il faut bien, ou le taire,  
 Ou sur ce qu'on ignore, écrivain téméraire,  
 Avoir recours à l'art de feindre & d'inventer,  
 Quand on n'a nul Auteur que l'on puisse citer.

Nul Auteur, diras-tu, nous en avons de reste,  
 Capables d'établir les faits que l'on conteste,  
 Du moins, pour notre Histoire, on en trouve de sûrs,  
 Depuis qu'éclaircissant les tems les plus obscurs,  
 \* Du Chêne a recueilli tous ceux qui, d'âge en âge,  
 Auteurs contemporains, ont laissé quelque Ouvrage.

Il est vrai, ce Recueil est exact, curieux,  
 Et l'on doit estimer l'Auteur laborieux,  
 Qui par tant d'Ecrivains rendus à la lumière,  
 Voulut de notre Histoire ébaucher la matière.

Mais avons-nous enfin de fidèles garants,  
 De tous ce qu'ont écrit ces Auteurs divers ?  
 Et qui sçait, après tout, si du tems de nos Pères,  
 De même qu'aujourd'hui, mille Auteurs peu sincères,  
 Fertiles inventeurs de faux événemens,  
 N'ont point sous de vrais noms composé de Romans ?

Si des Auteurs qu'on voit aujourd'hui sur la Scène,  
 Quelque Compilateur, quelque nouveau du Chêne,

\* Fameux Compilateur des plus anciens Ecrivains François, dont  
 le R. P. M. Minin Bonquet, de Sorbier, dans ses Annales, a  
 augmenté les Compilations.

Ramassoit avec soin, dans cinq ou six cens ans,  
Ceux qu'auroient épargnez les injures des tems :  
Combien dans ce Recueil, ces Livres chimériques,  
Qu'on nomme faussement, *Nouvelles Historiques*,  
De tant de gens oisifs, aux Cabinets gardez,  
Comme surs monumens seroient-ils regardez ?  
*Ariste*, doute-tu que ces écrits frivoles,  
N'aillent de fictions & d'Amourettes folles,  
Barboüiller notre Histoire, & tendre à l'Ecrivain,  
Dans les siècles futurs un piège certain ?

Ces Livres si chéris, à la Cour, à la Ville,  
Tant qu'on verra des fots, trouveront leur asyle,  
Par tout on les ramasse, on les garde à grands frais,  
Et \* *Boule* a fait vingt fois des Tablettes exprès,  
Où tous en maroquin, ils font par la dorure,  
A travers un cristal, briller leur reliure,  
Craignant peu les saisons, qu'ils osent défier,  
Reliez, avec soin, par les mains de \* *Boyer*.

Ils se conserveront, & toujours l'ignorance,  
Fuyant la verité, rebutant la science,  
Fera dans tous les tems, aussi-bien qu'aujourd'hui,  
Que des sçavans écrits, sans succès, sans appui,  
Ne pourront se flater de la même durée,  
Dont, par le mauvais goût, la Fable est assurée.

\* *Fameux Ebéniste.* \* *Célèbre Relieur.*

Or , quand le cours des ans ( c'est où je veux venir )  
 Dérobant notre Histoire aux yeux de l'avenir ,  
 Les tems où nous vivons , où nous touchons encore ,  
 Auront l'obscurité des siècles qu'on ignore ,  
 Qu'on verra tant d'écrits , des vèritez l'écüeil ,  
 Des *du Chêner* futurs inonder le Recüeil ,  
 Sur ces écrits , alors devenus pieces rares ,  
 Les vains enchaînemens d'avantures bisares ,  
 Seront remis au jour comme des faits certains.

Hé quoi donc , des Auteurs presque contemporains ,  
 Auroient-ils , dira-t'on , osé dans une Histoire  
 Démentir du Public les yeux ou la mémoire ,  
 D'une Princesse en l'air inventer les Amours ,  
 Pour rendre Amant transi \* *Jacques , Duc de Nemours* ?  
 Non , ce Duc étoit tel , & la datte du Livre  
 Est si proche du tems qu'il a cessé de vivre ,  
 Qu'avec raison l'Auteur ne peut être accusé ,  
 Si voisin de ce tems , de l'avoir supposé.

Ainsi sur notre Histoire un tas d'Auteurs s'explique ,  
 Quand , se croyant certain d'un monument antique ,  
 Sur la foi d'un écrit , d'un Roman fabuleux ,  
 En forme , il rend *Clovis* de *Clotilde* Amoureux ,  
 Et fait , par leurs Amours , acheminer la Grace ,  
 Qui de nos premiers Rois a converti la Race.

\* *Roman de la Princesse de Clevis.*



Qui l'a dit ? des Auteurs ? Auteurs voisins du tems ,  
Témoins de ces Amours , de ces faits éclatans.  
La chose est véritable , eût-on osé la dire ?  
Si proche de ce tems , eût-on osé l'écrire ?  
Mais , dis-moi , ces Auteurs , de tant d'Auteurs suivis ,  
Etoient-ils plus voisins du siècle de *Clovis* ,  
Que ne l'étoit \* *Segrais* , du tems où la Princesse  
Fit , au *Duc de Nemours* , sentir tant de foiblesse ?  
Non , la chose est égale , & *Clovis* & *Nemours*  
Ont , à peu près je pense , eu les mêmes Amours.

Ainsi de faux écrits défigurent les hommes ,  
Et peut-être qu'un jour ( car le siècle où nous sommes  
N'en sera pas exempt ) quelque nouveau *Segrais* ,  
Osant prendre chez nous ses plus galans Portraits ,  
En Héros de Roman travestira *Turenne*.  
Et qu'à quelque Héroïne , un si grand Capitaine ,  
De la seule Vertu dans son tems Amoureux ,  
Dans le tems à venir adressera ses Vœux.

Contre ces attentats , qui pourra nous défendre ?  
Ces siècles éloignez ne pourront nous entendre ;  
Nous avons beau contr'eux maintenant protester ,  
Tout homme sera tel qu'on voudra l'inventer.

O ! combien des Mortels , incertaine est la gloire !  
Le fabuleux tissu d'une frivole Histoire ,

\* Auteur célèbre de plusieurs Romans.

48      **ÉPITRE CINQUIÈME.**

Peut , aux siècles futurs , montrer les Conquerans ,  
Comme Godelureaux , ou Chevaliers errans.

Mais c'est trop s'écarter , revenons , cher *Ariste* ,  
Tu vois donc , que sans être imposteur ou Copiste ,  
Je ne pourrois tenter , ces siècles , ces vieux tems ,  
Ce n'est ni l'un , ni l'autre enfin que tu prétends.

*Fin de la cinquième Épître.*

# ÉPITRE VI.

## AU MEME.

*De la difficulté d'écrire l'Histoire Moderne, &  
de traiter la Religion & la Morale.*

**D**ISCUSSER sur un point, *Ariste*, voyons l'autre ;  
Voyons, si sur un tems moins éloigné du nôtre,  
Sur des événemens, passés presque à nos yeux,  
L'Écrivain trouve un champ plus sûr, plus glorieux :  
Non, non, c'est encompas. Moins elle est déguisée,  
Plus à d'autres traits l'Histoire est exposée :  
Le mensonge s'irrite, & s'aigrit que l'esprit ;  
Mais de la Vérité le cœur, là, eût s'aigrit.  
Peut-être en écrivant les Histoires Antiques,  
Ne pourrois-je exister quelques notes Critiques,  
Et serois-je à mon tour Remuant anonyme ?  
Mais nul, plus que moi, ne cherchant les Auteurs,

Ne viendroît m'accuser d'avoir , Auteur fidèle ,  
Montré de sa Maison l'origine nouvelle ,  
Je pourrois faire voir le crime à découvert ,  
Sans craindre qu'un Parent , un Fils de *Dagobert* ,  
Un arriere Neveu de *Thierry* , de *Clotaire* ,  
Vint me faire un Procès de n'avoir pû la taire.

Mâis racontant des faits de nos tēms plus voisins ,  
Combien de petits-Fils , & d'arrieres-Cousins ,  
Interrogeant l'Histoire , en mes écrits sinceres ,  
Voudroient venger sur moi la honte de leurs Peres ?

Vous vous trompez , dis-tu , *Nisus* voit ses Parens  
Dans l'Histoire nommez ; il y trouve leurs Rangs ,  
C'est assez , on a beau marquer leurs injustices ,  
*Nisus* , fier de leur Sang , rougit peu de leurs vices.  
*Nisus* n'est pas le seul d'un Sang noble sorti ,  
Qui , quand dans ses Ayeux ce sang est démenti ,  
Dissimule l'affront & pardonne à l'Histoire ,  
En faveur de leur rang , ce qu'elle ôte à leur gloire.

Mille de cette honte , au lieu de s'affliger ,  
Plus aveugles encor la semblent partager ,  
Et montrent qu'en leur cœur , avecque leur noblesse ,  
Du cœur de leur Ayeux a coulé la bassesse.

Oùï , poursuis-tu , l'on voit à l'air , à la fierté ,  
Dont l'honnête-homme obscur est du noble insulté ,

Dont on méprise , on fuit la vertu roturiere ,  
Du seul orgueil du sang la noblesse heritiere.

Il est vrai , sur ce point , *Ariste* , je me rends :  
Mais si ce n'est des vrais , c'est donc des faux Parens ,  
De ces hommes entez sur la race étrangere ,  
Que tout Historien doit craindre la colere.

O ! combien contre moi verrois-je s'irriter ,  
Ces faquins enrichis , à qui l'on voit porter  
Les qualitez , les noms , & jusqu'aux Armoiries ,  
De ceux dont , par Decret , ils ont les Seigneuries ,  
Si , sincere Ecrivain , j'allois les démasquer ,  
Et faire à mes Lecteurs en chemin remarquer ,  
En ayant dans l'Histoire une preuve assurée ,  
Que de leur qualité l'époque est la livrée ,

Le fasse qui voudra , sur ce point arrêté ,  
Et sûr qu'un tel écüeil ne peut être évité ,  
Je renonce à l'Histoire , & ma plume craintive ,  
Veut un autre sujet , si l'on veut qu'elle écrive.

Hé bien , l'on peut , dis-tu , l'on peut vous le fournir ,  
Allez dans vos Ecrits enseigner , soutenir ,  
En un tems où l'Erreur contr'elle est conjurée ,  
Des Mœurs & de la Foi la Doctrine ignorée.

C'est-là votre Métier. D'ailleurs ignorez-vous ,  
Qu'un Chrétien de sa Foi doit paroître jaloux ?

Que tout homme est Soldat quand il la faut défendre ?

*Ariste*, à ce conseil je suis prêt de me rendre ;

Mais donne-moi des cœurs qui veuillent être instruits ;

Car toujours mon travail se mesurant aux fruits ,

C'est par-là , je l'ai dit , & dois encor le dire ,

Que souple à tes Avis je me résous d'écrire.

De quel fruit mes Ecrits pourront-ils se flater ?

Dis-moi donc... tu te tais , tu sembles hésiter ;

Je le vois , connoissant le Pecheur indocile ,

Tu crains , qu'aussi qu'en Chaire Orateur inutile ,

Je ne devienne , *Ariste* , inutile Ecrivain ;

Qu'on prêche ou qu'on écrive , on parle , on parle en vain ,

Si toujours obstinez , les cœurs restent coupables ;

Mais plus que les Lecteurs , les Auditeurs traitables

Epargnent , dans la Chaire , au stérile Orateur ,

Les chagrins où s'expose un inutile Auteur.

L'Orateur débitant des phrases bien apprises ,

Ne fait point contre lui soulever les Eglises ,

Et quand il nous endort , chacun à son réveil ,

Le benit & lui fait bon gré de son sommeil.

Jamais sur un Sermon , avant qu'on le prononce ,

D'un Réviseur sévère on n'attend la réponse ,

Non , quoique tant de vains , de frivoles Sermons ,

Ne fassent retentir que d'inutiles sons ;

Que

Que la Chaire eût besoin, qu'un sage & prudent zele,  
Etablit ce Censeur, ce Réviseur fidèle ;  
La mode n'en est pas. Le frivole ornement,  
Le Brillant affecté, le faux Raisonnement,  
Le Jeu de mots, l'Outré, l'Obscur, le Puérile,  
S'emparant de la Chaire, y trouvent un asyle.

Comment les en bannir ? le zele & le Bon sens,  
Font d'inutiles Vœux, des efforts impuissans.

Le Discours qui s'envole, échappe à la pensée,  
Et sa trace légère est d'abord effacée :

Mais la plume le fixe, & prompte à l'arrêter,  
En tout tems sous nos yeux le vient représenter.

Là, d'éternels liens la parole enchaînée,  
Est revûe à loisir, à fond examinée,  
Et ne peut échapper au Lecteur attentif,  
Qui décide du sens qu'elle ressent captif.

Or, de tout Ecrivain ce Juge redoutable,  
Autant que décisif, est-il donc équitable ?  
Sçait-il juger du Bien, sçait-il peser le mal ?  
Toujours dans ses Arrêts, aveugle ou partial,  
Son cœur sur son esprit emporte la balance,  
Et toujours le premier prononce la Sentence,  
Voilà le Juge auquel les écrits exposez.....

Non, dis-tu, les sujets qui vous sont proposez.

N'auront point d'un tel Juge à craindre le caprice ;  
 Car enfin, pour combattre & l'Erreur & le Vice ,  
 On ne doit se servir que d'argumens fondez ,  
 Sur des principes sûrs , par la Foi décidez.

Ayant , & l'Ecriture & l'Eglise pour guides ,  
 Que peut-on opposer à vos Ecrits solides ?  
 Qu'en stile Academique un Ouvrage enfanté ,  
 Quelque joli Discours , quelque brillant Traité ,  
 Craigne tant qu'il voudra , que du Lecteur bizarre ,  
 Le dégoût contre lui , la voix ne se déclare ,  
 Sa crainte est bien fondée , & de pareils Ecrits ,  
 Des Lecteurs tous les jours éprouvent le mépris.

Mais lorsque de la Foi , dans tous ses points égale ,  
 On écrit pour prouver le Dogme & la Morale ,  
 Que l'on n'avance rien que sur l'autorité  
 D'un Arrêt , d'un Décret par l'Eglise dicté. [ craindre,  
 Que peut craindre un Auteur ? Hé quoi , ce qu'il peut  
 L'ignore-tu ? quoi donc , faut-il ici dépeindre  
 Combien en écrivant sur ces points délicats ,  
 Entre les Ecrivains s'élèvent de combats ?  
 Oûi , tu l'as vu , chacun croyant la Foi certaine ,  
 Soutient ; que sur un point qu'à son sens il ramene ,  
 L'Eglise , en sa faveur , décide nettement ,  
 Et d'un sens opposé marque l'égarement.



Il est vrai qu'on connoît lequel dans la querelle,  
De ces divers Partis, est le Parti fidèle;  
Que les seuls, du Pasteur qui connoissent la voix,  
Sont ceux dont le cœur simple est soumis à ses Loix,  
Qui ne vont point chercher, quand l'Oracle prononce,  
Un sens par où l'on puisse éluder sa réponse:  
Qui s'attachent au sens par les mots énoncé,  
Et qui, contre un Auteur quand il a prononcé,  
De l'Ecrivain pros crit qu'il nous défend de suivre,  
Condamnent à la fois, & l'Erreur & le Livre.

J'aurois beau sur ce point, tant de fois décidé,  
Mettre au jour les raisons qui m'ont persuadé,  
Et montrer que l'Eglise, en tout tems juste & sage,  
En condamnant l'Erreur, a condamné l'Ouvrage.

De mes Décisions, cent Lecteurs mécontents,  
Me traitant d'Ecrivain qui s'accommode au tems,  
Et toujours trop remplis de folle suffisance,  
Croiroient ne voir en moi qu'Erreur, ou complaisance.

Qu'importe, diras-tu, laissez-les s'irriter;  
Sont-ils des ennemis qu'on doive redouter?  
De leur aveuglement ménager le caprice,  
Ce seroit, croyez-moi, s'en rendre le complice.

Mais qui m'a répondu, que de zele animé,  
Mon cœur, dans mes Ecrits soit toujours exprimé

Et que jamais ma plume , en passant la mesure ,  
Ne mérite à son tour une juste censure ?

Du Discours , quelquefois , telle est la trahison ,  
Qu'en pensant le détruire il nourrit le poison ;  
Et que des sentimens peu fidèle interprète ,  
En blâmant une Erreur , dans une autre il nous jette.

Peut-être , de la Grace établissant la Foi ,  
Croirot-on , par un terme échappé malgré moi ,  
Que je veux , qu'asservi sous son joug nécessaire ,  
On n'ait plus le pouvoir de faire & ne pas faire ;  
Et peut-être , attaquant cette nécessité ,  
Ferois-je croire aussi que c'est la liberté ,  
Qui produit le mérite , & qui donne à la Grace ,  
Dans le cœur qu'elle émeut , la force & l'efficacité ,

O ! qui sur les Discours peut assez s'assurer ,  
Pour dire , qu'il pourra , sans jamais s'égarer ,  
En termes toujours clairs prouver , faire connoître ,  
*Que l'Homme est toujours libre , & Dieu toujours le Maître !*

Cependant sur ce point , c'est ce qu'il faut sçavoir ,  
Que , seul Auteur du Bien , jaloux de son Pouvoir ,  
Dieu , de nos actions , nous donne le mérite ;  
Et que , quand aux Vertus sa Grace nous excite ,  
Lors même qu'infailible est le consentement ,  
*La raison est libre encore , & consent librement.*

Ce n'est pas le seul point obscur & difficile,  
Où, pour s'expliquer mal, l'Auteur le plus habile,  
Peut, par un tour, un mot mal arrangé, mal pris,  
Orthodoxe en son cœur, errer dans ses Ecrits.

Encore si l'Erreur de sa plume égarée,  
Étoit de lui, sans honte, aussi-tôt abjurée;  
Que dès qu'il la connoît, prompt à la rétracter,  
L'orgueil, le faux orgueil ne vint point l'arrêter.

Mais de l'homme orgueilleux, jusqu'où va la foiblesse!  
Combien, combien croyant ne pouvoir, sans bassesse,  
Avoüer que des mots, à leur plume échappiez,  
Méritent la Censure, & qu'ils se sont trompez;  
Ayant par cent détours, cent défaites frivoles,  
Voulu justifier leurs coupables paroles,  
N'ont plus d'autre ressource, à leur orgueil livrez,  
Que de défendre enfin des Dogmes censurez,  
Et sont mis, obstinez, au rang des Hérétiques,  
Qu'on auroit vû soumis & pieux Catholiques,  
Si fidèle au silence, à ma plume prescrit,  
Leur plume eût pû se taire, & n'eût jamais écrit?

Cet écüeil, diras-tu, n'est pas pour vous à craindre,  
On connoît votre esprit incapable de feindre,  
Et que sçachant toujours de vous vous défier,  
Vous ne penseriez point à vous justifier.

Trop sûr, trop convaincu de l'humaine misère,  
Peu surpris de l'Erreur, aux hommes ordinaire,  
Sans honte on vous verroit, ne ménageant plus rien,  
En homme ayant parlé, vous dédire en Chrétien.

Mais enfin si toujours la crainte ou la prudence,  
Sur ces Dogmes obscurs vous condamne au silence,  
Choisissez la Morale, & venez hautement,  
Attaquer de nos mœurs l'affreux relâchement.

La Morale ? & c'est-là surquoi l'Auteur sincère,  
Se peut, à chaque mot, susciter une affaire.  
Pourrois-je d'aucun vice, en détail expliqué,  
Faire un portrait exact, qui ne fût appliqué ?

Si j'allois établir, comme un point nécessaire,  
Qu'à Dieu, dans ses Vertus, il faut penser à plaire,  
On croiroit, qu'en mettant cette maxime au jour,  
J'en veux aux faux Dévots, à ces Dévots de Cour,  
Qui vont dans la Chapelle, & sous les yeux du Maître,  
De leurs pieux élans interrompre le Prêtre ;  
Mais qui par tout ailleurs, sans Probité, sans Foi,  
Méconnoissent le Dieu qu'ils prêchent chez le Roi.

Sur les Loix du devoir, si, réglant leur conduite,  
J'annonçois aux Chrétiens qu'il n'est Vertu, Mérite,  
Sacrifice ni Vœux dignes d'être exaucez,  
Qu'autant que, dans l'état où Dieu nous a placez,

On sçait , fidèle aux soins d'une Charge publique ,  
 Exact observateur du devoir domestique ,  
 Craindre jusqu'aux Vertus , dont l'éclat étranger ,  
 De nos propres Vertus pourroit nous déranger :  
 Ce point offenseroit tous ceux dont la mollesse ,  
 Par de fausses Vertus consacre leur paresse ,  
 Et qui de leur état , dans un pieux repos ,  
 Négligent les devoirs , à titre de Dévots.

Qui blâmerois-je encor ? ceux qui , de l'Avarice  
 Rendent , jusqu'à l'Autel , la Piété complice ?  
 Aussi-tôt , par ce trait se croiroient figurez ,  
 Ceux qui , loin d'imiter tant d'autres saints Curez ,  
 Dans les solennitez que leur voix recommande ,  
 N'apportent que des yeux attentifs à l'Offrande ;  
 Mercenaires Pasteurs , qui ne vont aux Convois  
 Qu'autant qu'on doit payer leur présence & leur voix ,  
 Et qui font aux Chrétiens , pour grossir leur salaire ,  
 D'une pompe profane un devoir salutaire.

Irois-je par des traits encor plus éclatans ,  
 Attaquant en détail tous les vices du tems ,  
 Montrer à quels écueils le Luxe , la Dépense ,  
 Le Jeu , le soin de plaire expose l'innocence ?  
 Peindrois-je de Plaisirs le cœur enforcé ,  
 Se livrant au péril qu'il s'est dissimulé ,

Et de la Vanité la fureur déguisée ,  
De cent prétextes faux par tout autorisée ?  
Par ces traits , malgré moi , mille gens désignez ,  
Seroient des ennemis contre moi déchaînez....

Hé pourquoi , diras-tu , si , ne nommant personne ,  
Et toujours éloignant des préceptes qu'on donne ,  
Portraits , faits singuliers.... Oüi , je sçai sur ce point  
Tous les ménagemens que la Prudence enjoint ;  
Mais ma plume auroit beau , judicieuse & sage ,  
Du Vice , en le blâmant , ne montrer que l'image ;  
Le Lecteur aussi-tôt l'appliquant bien , ou mal ,  
Croitroit en deviner , en voir l'Original ,  
Et des malignes clefs qu'invente son caprice ,  
Mes Ecrits innocens porteroient l'injustice.

Le parti le plus sage , *Ariste* , & le plus sûr ,  
Est de me prêcher seul , & de rester obscur.

*Fin de la sixième Epître.*



# ÉPITRE VII.

## AU MÊME.

*Du peu de considération qu'on a dans le monde  
pour ceux qui manquent de Fortune.*

**U** veux à ma fortune, *Ariste*, que je pense,  
Et tu crois, accusant toujours mon indolence,  
Qu'insensible aux honneurs, & peu touché du  
Philosophe orgueilleux, je ne désire rien. [ Bien,

Reconnois ton erreur; tout homme, on a beau dire,  
Trop sensible à l'éclat, en secret le désire;  
Tout homme aime l'argent & la commodité;  
Tout homme est homme enfin, & plein de vanité.

Moi-même, comme un autre, & plus encor peut-être,  
Dans un rang élevé j'aimerois à paroître;  
Riche, comblé d'honneurs, de Titres décoré,  
Avec, ou sans mérite, en tout lieux honoré.

Mais sans parler de moi , supposons qu'assez sage ,  
 Pour mesurer toujours son Bien à son usage ,  
 Un homme ait méprisé des biens , des rangs pompeux ,  
 L'abondance inutile & l'éclat fastueux :  
 Du moins il est un point , *Ariste* , où je défie ,  
 Qu'il conserve sa force & sa Philosophie ;  
 Je mets en fait que , sage autant que tu voudras ,  
 Tu le verras gémir , si dans les embarras ,  
 Qu'on trouve allant à pié , téméraire il s'engage ,  
 Et s'il vit à Paris enfin sans équipage.

Tu ris. Mais c'est pourtant un point essentiel ;  
 C'est-là que l'homme infirme & malheureux mortel ,  
 Succombe , & que le Sage oubliant sa sagesse ,  
 Pour avoir un Carosse aspire à la richesse.

Hé , peut-il faire un pas sans être humilié ,  
 De l'air dont sont reçus ceux qui viennent à pié ?

Quand , par exemple , un soir arrivant chez *Narcisse* ,  
 Il voit comment lui parle & lui répond le *Suisse* ,  
 Le *Suisse* qui n'a point , avant qu'on ait heurté ,  
 Entendu de Carosse à sa porte arrêté ;

A peine il le regarde , à peine il se découvre.  
 C'est un brutal ....non , non , dans le moment qu'il ouvre ,  
 En Carosse bruyant arrive un *Maltoisier* ,  
 O ! qu'honnête est alors le féroce Portier !



Il accourt, ouvre, & fait, d'une main prompte & forte,  
 Poussant les deux battans, gémit la lourde porte;  
 Et d'un sifflet perçant, jusqu'au bas du degré,  
 Appelle les flambeaux, dont soudain éclairé,  
 Monte l'homme au Carosse, admis dès qu'il arrive,  
 Pendant que la démarche incertaine & craintive,  
 A peine de la Cour, étant à la moitié,  
 Sans guide & sans flambeau l'autre reste oublié.

Mais ce n'est encor rien. Il arrive, il s'annonce,  
 A peine l'entend-t-on, & lui rend-t-on réponse,  
 L'anti-Chambre le voit trois quarts d'heures honteux,  
 Pour quiconque est à pié, tout Laquais paresseux,  
 Ne se hâte jamais d'annoncer la visite.  
 Il a beau se nommer & beau prier : son mérite  
 Se mesure à son train, plus il ose presser,  
 Moins on l'écoute, & plus il se sent repousser.  
 Restez-là, lui dit-on, en lui barrant la porte,  
 Monsieur a compagnie, attendez que l'on sorte.

Juge combien ce refus lui doit alors souffrir,  
 Sur tout voyant la porte à tout moment s'ouvrir,  
 Et qu'après lui personne en Carosse n'arrive,  
 Qu'un prompt Laquais d'abord n'introduise & ne suive.

Que pendant qu'il attend, vient *Argan* l'Usurier,  
*Esopé* l'Histrion, *Evagre* l'Armurier.

*Argine* fille, sœur & tante de *Mérencière*,  
 Maintenant noble Dame, & riche Financière;  
*Nikus* jadis Laquais, & dix autres entor,  
 Qui tous d'un pas superbe, en habits brodez d'or,  
 A la faveur du Char dont on les voit descendre,  
 Entrent audacieux, sans qu'on les fasse attendre.

Combien son triste cœur pousse d'amers soupirs?  
 Combien naissent en lui d'impétueux desirs?  
 Dis-moi, peut-il en proie au chagrin qui l'accable,  
 Ne pas voir qu'un Carosse est un bien desirable?  
 Un Carosse à ressorts, dont le bruit éclatant,  
 Fait entrer le faquin où l'honnête-homme attend....

Que te dirai-je encore? quand après la visite  
 Il sort, & repart sans Carosse & sans suite,  
 Un Laquais qui s'écrie, en venant l'éclairer,  
*Les gens de Monsieur tel*, le fait desesperer:  
*Monsieur tel*, a chez lui laissé son Domestique,  
 Et le Laquais, qui voit que nul ne lui réplique,  
 Qui n'entend remuer Carosse ni chevaux,  
 Change sa marche, rit, abaisse ses flambeaux,

Et du haut du degré, l'éclairant par derrière,  
Quand il est au milieu retire la lumière,  
Et le laisse, au hasard de tomber en chemin,  
Sortir en tâtonnant des piés & de la main.

Ce n'est pas tout ; le Suisse en lui ouvrant la porte,  
Malicieux lui dit : *Allez-vous sans escorte ?*  
*Où sont donc tous vos gens, qu'aucun d'eux n'a paru ?*  
*Monsieur, on vous prendra pour le Moine bourru,*  
*D'aller ainsi le soir, seul & sans qu'on vous suive !*  
Que répondre ? il enrage, & honteux il s'esquive,  
Et se console, au moins que, marchant dans la nuit,  
Il n'a pas les chagrins où le jour le réduit.

Pense-tu qu'en plein jour, sans chagrin il se montre,  
A pié, croqué, suant, quand par tout il rencontre,  
Cent faquins qu'il connoît, qui de leurs Chars pompeux,  
Semblent jeter sur lui des regards dédaigneux,  
Le saluer à peine, & toujours de manière,  
Que jamais le chapeau n'arrive à la portiere,  
Mais qui du menton seul grâvement incliné,  
Lui rendent le salut, qu'humble il leur a donné.

Triste fort d'être à pié ! car quand, en équipage,  
En Carosse, à son tour, il s'offre à leur passage,

O ! que bien d'un autre air il se voit salué !  
 Tel qui, pour lui piéton, n'auroit pas rendu ;  
 Le trouvant en Carosse , attentif quand il passe ,  
 Pour le mieux saluer du sien ouvre la glace ,  
 Se jette à corps perdu, lui criant : *Serviteur.*

Et tu veux qu'insensible à ce plaisir flateur,  
 Aveugle aux doux attraits dont un Carosse brille,  
 Il marche en Philosophe, en marchant comme un drille ?  
 Non, la Philosophie a beau dans ce moment,  
 En forme, lui prouver que c'est aveuglement,  
 Faiblesse, vanité; son cœur la défavore,  
 Il se reconnoît homme en marchant dans la boue,  
 Et ne se souvient plus, sur un honteux pavé,  
 De ce qu'à son orgueil sa sagesse a prouvé.

Tu traiteras encor ces chagrins de sensibles ;  
 Hé bien, il t'en faut donc montrer de plus sensibles.

N'en est-ce pas un grand de n'avoir point d'Amis ?  
 Est-il à la raison un homme assez soumis ,  
 Pour voir indifférent, que son peu de richesses ,  
 De tous les cœurs pour lui respicidit les caresses ?  
 Or c'est-là, tu le vois, le point, le point fatal,  
 Et d'un sort malheureux l'inévitable mal.

Liche, on a des Amis; Pauvre & dans la disgrâce,  
 On n'en retrouve aucun: c'est ce qu'*Ovide*, *Horace*,  
*Juvenal*, nous ont dit en cent endroits connus,  
 Que tous, jusqu'aux enfans, ont par cœur retenus.  
 Chacun, sur ce sujet, sçait plus d'une Sentence;  
 Et pourtant en sçait moins, que par expérience,  
 N'en apprend l'honnête-homme, à coup sûr méprisé,  
 S'il n'est pas grand Seigneur, ou du moins Riche aisé.

Qui, sans qu'il soit besoin de relever mon stile,  
 Pour peindre les débris de la grandeur fragile,  
 D'exposer ces tableaux, où d'hommes adorés,  
 \* Brûlent au Champ-de-Mars les membres déchirés.  
 Ou du faîte orgueilleux qui flatoit son audace,  
 \* L'insolent favori tombé dans la disgrâce,  
 Ne trouve qu'aux Autels un asyle assuré,  
 Et d'Ami, que le Dieu qu'il a deshonoré.

Sans même dire ici ce qu'en nos jours peut-être,  
 Par plus d'un triste exemple, on a pu reconnoître,  
 Que les meilleurs Amis d'un homme déplacé,  
 Ne le connoissent plus si-tôt qu'il est chassé.

\* *Sejan. Juvenal. Sat.*

\* *Eutrope. Chrysost. Hom.*

Je te soutiens , laissant tout exemple Tragique ,  
 Que tout homme , fut-il un Sage , un vrai Stoïque ,  
 Peu riche est sans Amis , & s'afflige irrité ,  
 De l'air dont il se voit à toute heure traité.

Faut-il te le prouver ? Tu connois *Aristide* ,  
 Dont l'esprit , le sçavoir , la probité solide ,  
 Le cœur droit & sincere.... enfin il t'est connu ,  
 Oüi , dis-tu ; mais par tout je le vois bien venu....  
 Bien venu ? je conviens que quand il se présente ,  
 On ne le chasse pas ; mais si-tôt qu'il s'absente ,  
 On l'oublie , & traité , selon son peu de bien ,  
 D'homme sans consequence , & d'Ami bon à rien :  
 Chacun de tout devoir envers lui se croit quitte ,  
 Une fois en un an à peine on le visite ,  
*Varus* jamais chez lui , chez lui jamais *Ninus* ,  
 Se disant ses Amis , ne font exprès venus :  
*Mélite* est son Amie , il est connu d'*Elvire* ,  
 Elles se font par jour à vingt portes écrire ,  
 A la siéne jamais ; jamais il n'est compté ,  
 Au nombre des objets de leur civilité :  
 S'il s'en plaint , le voilà traité de formaliste.  
 Est-ce avoir des Amis ? nomme-m'en donc , *Ariste* ,

Qu'il puisse croire tels. Je l'ai vu des Amis  
D'*Hipparque*, ce puissant, ce si riche Commis....  
*Hipparque* se disoit son Ami, mais le traître,  
Vient de lui témoigner qu'il rougissoit de l'être.  
Qu'a-t'il fait? c'est un trait, un lâche, un vilain tour.  
Il donnoit une Fête à des Grands de la Cour,  
Tous connus d'*Aristide*, & ses Amis de Classe;  
*Hipparque* n'a pas cru qu'il fût de bonne grace,  
De joindre à ces Seigneurs, un homme qui n'est rien,  
Et mesurant toujours *Aristide* à son bien,  
Loin d'oser l'inviter à partager la Fête,  
Lui-même, il est venu lui jeter à la tête,  
Qu'il ne convenoit pas, n'étant pas grand Seigneur,  
Que d'un pareil Festin il partageât l'honneur.  
De ce sot compliment, quoi; que veux-tu qu'il dise?  
Qu'il en rie, & d'un sot méprise la sottise?  
Non, il sent malgré lui son orgueil s'irriter,  
Et souhaiter le rang qui l'eût fait inviter.

*Hipparque* est-il le seul qui pense de la sorte?  
Peut-être qu'*Aristide* auroit l'ame assez forte,  
D'un mépris généreux pour payer ce mépris;  
Mais il a mille fois à ses dépens appris,

Qu'on ne trouve que gens dont l'Amitié se fonde,  
Sur le rang & le bien qu'un homme a dans le monde.

Dis-moi, quel honnête-homme est aussi-bien reçu,  
Que l'est un Partisan, gros, gras, riche, coiffu ?

En vain, pour ceux qu'éleve une aveugle Fortune,  
Le mépris est public & la haine commune ;  
En vain tombent sur eux de satiriques traits ,  
Tel qui les bat de loin, les caresse de près,  
Et bien-tôt ébloüi de l'or dont ils éclatent ,  
Il se joint , complaisant , aux faquins qui les flatent.

Tous ceux que du fumier leur Usure a tirez ,  
Ne sont-ils de personne aimez , considerez ?  
Tous ceux qui sont, comme eux, enfantez dans la crasse ,  
Ne vont-ils s'allier qu'en une obscure race ?  
Et de leurs vifs plaisirs n'ont-ils pour compagnons ,  
Que d'un pareil fumier les subits champignons ?

En faveur de leur or leur naissance s'oublie.  
Leur Fortune éclatante à peine est établie ,  
Que chez eux le plus noble, & plus sage Officier,  
Va mendier la Dot qui paye un Créancier.

Ainsi de leur roture, en épousant leurs filles ,  
Se soutient la splendeur des antiques familles ,



Et sans l'heureux appui de leur ignoble sang,  
Le sang le plus illustre est déchû de son rang.  
Peut-on les mépriser quand on leur doit sa gloire ?

Que servent ces Ayeux célèbres dans l'Histoire ?  
Les bons, les vrais Parens, les bons, les vrais Ayeux,  
Sont ces riches Fermiers, ces gens pécunieux,  
Par l'or desquels un Gendre, un petit-Fils se place,  
Et se remet aux droits des aînez de sa race.

Cesse, mon cher *Ariste*, ici de déguiser,  
Chacun en est jaloux, semblant les mépriser.

Peut-on, sans envier le sort dont ils jouissent,  
Voir les brillans plaisirs qui chez eux retentissent ;  
Ces bruyans *Pharaons*, où l'or qu'ils ont volé,  
Roule sur une carte, & brille accumulé ;  
Ces Repas, où des tems, plus la misère augmente,  
Plus on trouve en tout genre une chère abondante,  
Où le vin coule exquis, où le gibier, le fruit,  
Echappé des Hyvers qui l'ont ailleurs détruit,  
Fait croire, que pour nous si dures, si stériles,  
Les Saisons, pour eux seuls, roulent toujours fertiles.

De leur condition, scrutateurs obstinez,  
Nous fouillons dans la boue où nous les croyons nez.

Et quand on parle d'eux , instruits de leur Famille ,  
Celui-ci , disons-nous , a porté la Mandille ,  
Cet autre eut pour Ayeul un Maréchal ferrant.....  
Vains discours ; on voudroit être né leur Parent ,  
Et que ces beaux Ayeux , dont l'orgueil de nos Peres ,  
Ont laissé pour tout bien leurs superbes miseres ,  
En riches Financiers eussent dégénéré ,  
Et que leur or , en nous , de leur crasse épuré ,  
Sur un brillant Carosse eût fait du \* *Dextrochere* ,  
Et du *Lion* rampant éclater la chimere.

Alors , sans valoir plus qu'on ne croit que je vaux ,  
Au bruit de mon Carosse , au bruit de mes Chevaux ,  
Chacun me trouveroit un mérite solide ;  
Tu verrois les Amis , si froids pour *Aristide* ,  
Briguer mon Amitié , s'honorer de me voir ,  
Et parmi trente noms que mon Portier le soir  
Me donneroit , exact à marker leurs visites ,  
Je trouverois d'abord *Mélite* , *Elvire* écrites.

*Hipparque* exprès pour moi donneroit ses Festins ,  
Et quand il me plairoit , je verrois les matins  
*Ninus* à mon lever , doux , honnête , agréable ,  
Et *Varus* à midi pour partager ma Table.

\* *Pieces d'Armoiries.*

quitter tout, s'honorant de me voir,  
 e visiter, ou pour me recevoir.  
 Mais mon argent feroit soudain éclorre,  
 ces chers Amis que la misère ignore.  
 L'effet subit d'un état éclatant,  
 huit cent Amis qui naissent dans l'instant,  
 sans qu'il en coûte égard, soin, ni caresse,  
 l'at de l'or inspire la tendresse.  
 Je par mon Bien de devoirs & d'égards,  
 mais, comme *Arphur*, féroce en mes regards,  
 tel que lui, ne ménager personne,  
 de tous les airs que son grand Bien lui donne;  
 que, étourdi, grand parleur, médifant,  
 railleur, fade & mauvais plaisant,  
 une humeur inégale & bizarre,  
 que, ni d'argent, ni de repas avare,  
 vivât chez moi l'or, l'or qui fait les Amis,  
 guéil, avec eux, se croiroit tout permis.  
 Quels seroiét pour moi leurs soins & leurs caresses;  
 ce que sur tout attirent les richesses,  
 ois convier, pour en parler encor,  
 ois qu'*Aristide* a, malgré son peu d'or,

De bons, de vrais Amis, qu'il n'a dans leur commerce,  
Aucun des petits soins dont l'Amitié se berce.  
Pour lui jolis bouquets ne sont point inventez,  
Pour lui rouges Perdrix, ni Canards, ni Pâtez,  
Inscrits aux Messagers, & d'Amiens & du Maine,  
Ne viennent, Port payé, lui donner une Etrenne:  
Le jour de l'An jamais n'a vû chez lui Jambons,  
N'a vû de vins exquis inonder les flacons,  
Ni la solennité de la Fête à la porte,  
Des Tambours de la Ville assemblé la cohorte;  
De la part du Gardien, jamais un Frere Oblat,  
N'est venu lui porter ni Melons, ni Muscat;  
Jamais Abbessé enfin, jamais Dépositaire,  
N'a travaillé pour lui Bourse, ni Reliquaire.

Et tu crois que ces soins, ces petits soins qu'au Bien;  
Au grand Bien l'on prodigue, *Amis*, ne sont rien.

*Fin de la septième Epigramme.*



# ITRE VIII

## AU MEME.

*s qui accompagnent ordinairement les  
Richesses & la prospérité.*

crois que dans mes Vers je ne pense qu'à rire,  
que sur les malheurs que je scable décrire,  
s'écrit des chagrins que je n'ai point sentis,  
affligé quand je me divrois.  
i, crois-tu, que je te viens encore  
pen s'ieux, des malheurs que j'ignore,  
qu'au dessus du chimérique honneur,  
Cour qui au néant se retire son bonheur,  
traint, il est, dans ma Fortune adverse,  
eur accablant, un poignard qui me perce.  
st pas de me voir hors d'état de courir,  
nt des besoins qu'il faudroit secourir,

Et de tendre une main officieuse & prompte ,  
 Au mérite accablé de misère & de honte.

Il est vrai que , touché du sort des malheureux ,  
 Je murmure & me plains , que le Ciel rigoureux ,  
 En me donnant un cœur , pour eux , sensible & tendre ,  
 M'ait refusé les Biens que je voudrois répandre.  
 Mais peut-être est-ce orgueil , non générosité ,  
 Et que selon mes Vœux , si le Ciel m'eût traité ,  
 J'aurois , m'enrichissant , tenu mal mes promesses ,  
 Et trouvé l'Avarice avecque les Richesses.

Tout riche a le cœur dur , est intraitable & vain.  
 Tout homme heureux sent peu le malheur du prochain ,  
 Plus la main se remplit , plus on la tient serrée ;  
 Et ceux dont la Fortune est le plus assurée ,  
 Chez qui l'on voit le bien & l'argent foisonner ,  
 Sont presque toujours ceux qui savent moins donner.

Demandons aux Curez , si dociles à leurs Prônes ,  
 Le plus riche est celui qui fait le plus d'Aumônes ;  
 Life est de leur Paroisse , ~~Ils~~ , ~~Ils~~ en sont ;  
 En Terres , en Contrats , on sait quels Biens ils ont ;  
 De cent fois mille francs leur Bien passe la rente ;  
 Bien , qui toujours profite , & dans leurs mains augmente.

Cependant chaque fois que chez eux a questé ,  
 De Dévotes de nom , le Pasteur escorté ,

la migraine & ne voyoit personne ;  
aux Champs ; pour *Irus* , il ordonne  
ferme sa porte , & du haut du degré  
queste & Questeuse , & Paroisse & Curé.  
nd je vois , *Ariste* , en tant & tant de Scenes ,  
& l'Orgueil des Fortunes humaines ,  
n , comme *Irus* , est un Tigre , un Brutal ,  
l'Eglise , au Pauvre , ailleurs plus liberal ,  
emple , à l'Autel , grave en gros caracteres ,  
de ses Dons , passez chez deux Notaires ,  
as rétablir un Vitrage cassé ,  
fade Ecusson ne s'y trouve enchâssé ,  
votion , de Charité se pique ,  
ue sa bonne œuvre éclate & soit publique.  
je vois quels abus autorise le Bien ,  
st Vertus , ni Loix prescrites au Chrétien ,  
rang , son crédit , son faste , sa dépense ,  
le avoir au riche obtenu la dispense ;  
e , en ses défauts , il s'élève applaudi ,  
n ses discours , en ses airs étourdi ,  
sans nuls égards , sans que rien le retienne ,  
u , le Plaisir , l'Oisiveté l'entraîne ,  
tant aucun fonds de Vertu , de Sçavoir ,  
jamais connu les regles du Devoir ,

On le voit revêtu d'une Charge achetée ,  
Où sa stupide voix comme une autre est comptée ,  
Et peut-être bien-tôt , opprobre du Sénat ,  
D'Intendant de Province aspirer à l'éclat.

Quand je vois que l'argent achete la Noblesse ,  
Que l'argent à la Guerre enrôle la mollesse ,  
Tient lieu , pour la plus noble & sainte fonction ,  
De talent , de mérite & de vocation.

Quand je vois s'abrutir au sein de la richesse  
La Vertu , le Sçavoir , l'Esprit , la Politesse ,  
Qu'*Albin* jadis honnête , est un Ours , un Cheval ,  
Depuis qu'il est au rang de Fermier Général ;  
Et que le Chapeau vert , dont brille son Carosse ,  
D'*Alcidon* humble Abbé , fait un Prélat féroce ;  
Je me console , *Ariste* , & si de tristes soins  
Je me sens affligé , je ne crains pas au moins ,  
Que mes mœurs par mon rang , par mon bien se dé-  
rangent ,  
Que mon argent m'aveugle , ou mes honneurs me  
changent.

Je puis , je puis encor , plein de ma probité ,  
En conserver l'usage , aimer la Verité ,  
N'estimer la Vertu qu'autant qu'elle est sincère ;  
Et combien m'est-il doux , réduit au nécessaire ,



voir à l'abri de ce compte fatal ,  
 ut riche doit rendre au dernier Tribunal ?  
 i ! pourrois-je , comblé d'une abondance heureuse ,  
 ter les plaisirs , quand la misere affreuse  
 : d'hommes , de faim & de soif expirans ,  
 it à mes yeux leurs visages mourans ?  
 ser , insensible à leur disette extrême ,  
 ser qu'à moi seul , idole de moi-même ,  
 ne divertir , bien boire & bien manger ,  
 t que sous mes yeux , le Voisin , l'Etranger ,  
 ont de pain , d'habit , & d'un cri lamentable ,  
 ent les morceaux qui tombent de ma Table :  
 idroit que mon cœur , ou de bouë , ou d'acier ,  
 blât à celui d'*Argan* le Financier ,  
 euve *Erigone* , & du Prêtre *Fabrice* ,  
 eût leur mollesse , ou bien leur Avarice.  
 arice est du Prêtre , & plus âpre que lui ,  
 ller sur tout , à dépouïller autrui ,  
 -dire , à grossir les plus amples salaires ,  
 frais Baptismaux , & des frais Funeraires ,  
 , à faire enfin que nuls , grands ni petits ,  
 isent de naître & de mourir *gratis*.  
 rare , en un mot , on ne connoît personne.  
 arice est aussi de la veuve *Erigone* ,

Le penchant le plus doux ; mais du Prêtre , en ce point ,  
On la voit différer , qu'à l'Avarice est joint  
Pour son corps décrépît un Amour idolâtre.  
Rien ne lui coûte.... tant pour son teint qu'elle plâtre..  
Tant pour les Medecins qui la font rajeunir ,  
Que pour Tailleurs , Marchands , habiles à fournir  
Chaque fois que de neuf *Erigone* s'habille ,  
A sa folle vicillesse un jeune habit de fille ;  
Au lieu que ne pensant qu'à grossir son trésor ,  
Toujours crasseux , le Prêtre avide du seul or ,  
Se laisseroit chez lui mourir d'une mort lente ,  
Sans les repas qu'il prend chez quelque Pénitente.  
Pour l'homme de Finance , à ses sens adonné ,  
Voluptueux , Avare , Yvrogne , Effeminé ,  
Il n'a que pour lui seul , Plaisirs , Table , Parure ,  
Ame molle pour soi , mais pour toute autre dure.  
Voudrois-tu que semblable à ces Tigres , ces Ours ,  
De mon or au prochain refusant le secours ,  
Avare ou sensuel , j'en eusse seul l'usage ?  
O ! que me serviroit d'être riche , si sage ,  
Si toujours consultant la Nature & la Foi ,  
Je pensois que mon bien ne fût pas tout à moi ?  
De quel trouble mon cœur , de quelle inquiétude  
Seroit-il agité , quand faisant une étude

ce qu'un grand Bien doit du riche exiger ,  
is qu'au Prochain je le dois partager ?  
i craindrois-je alors , qu'aveugle en ce partage ,  
ar l'Amour propre , & confondant l'usage  
& nécessaire , avec l'illusion  
ts , de ces faux droits qu'admet la Passion ,  
isse en mon Bien , pour ma part légitime ,  
qui serviroit d'occasion au crime ,  
frais dûs au rang , dûs à la qualité ,  
i frais que demande & suit la vanité ?  
u ! quel embarras ! quel détail ! quelle peine !  
e ame qui veut vivre & mourir Chrétienne ,  
e Ciel combla d'honneur & de trésors ,  
sservie aux soins que demande le corps ,  
de Passions , d'exemples assiégée ,  
ale avec poids doit être ménagée ,  
is défrayer la folle ambition ,  
oté coupable. O ! quelle attention  
voir distinguer à quoi le rang oblige ,  
ce que l'orgueil ou la mollesse exige !  
ndant c'est à quoi tout riche est condamné ,  
s , aux Passions l'argent qu'il a donné ,  
arcin , un vol , que dis-je , un homicide.  
du riche Avare , est la main parricide ,

Qui dépouille , assassine , & seule fait mourir  
Tous ceux que l'indigence accable & voit périr.

De tant d'extrémités où la misère expose,  
Quel riche n'a pas lieu de se croire la cause ?  
Et qui peut s'assurer qu'il n'a pas pris pour lui,  
Cette part de son Bien qu'il n'a que pour autrui !

De ces durs examens , de cet effroi funeste ,  
Je me vois à couvert , tant que , manquant du reste,  
Dans un fidèle Ami , je possède un trésor ,  
Plus digne de mon cœur , plus précieux que l'or.

Là , privé de ces Biens , dont l'emploi difficile  
Pourroit jeter le trouble en mon ame tranquille,  
J'en trouve un , dans le cœur d'un Ami si constant,  
Dont l'usage est facile & me rend plus content,  
Que si mon sort prenoit une face nouvelle ;  
Quel trésor ! dis-le-moi , vaut un Ami fidèle !

Là , jamais je ne crains de manquer au devoir  
Que ce trésor m'impose ; & le matin , le soir ,  
A toute heure , mon cœur , de ce devoir m'acquitte ,  
Puisque j'aime toujours , qui toujours le mérite.

Des soins qu'il prend de moi ; seul je sens tout le poids,  
Poids qui n'a rien de dur. Si mon cœur , quelquefois  
S'abandonne aux desirs d'une heureuse fortune,  
Ce n'est que pour pouvoir la lui rendre commune,

ir en état d'égaliser ses bienfaits ;  
oute , en ce point , que mes Vœux satisfaits ,  
sent plus mon cœur que ma triste impuissance ;  
as je puis donner à ma reconnoissance ,  
ave , un éclat conforme à ce désir ,  
ens en secret , le doux , le doux plaisir  
dans le trésor que l'Amitié me donne ,  
stere , un prix qu'on ne trouve en personne ,  
font les Amis qui , du poids onéreux  
utile Ami , se chargent généreux ?  
ombien m'est plus douce une Amitié si chere ,  
faste , l'éclat , le jeu , la bonne chere ,  
ce qui m'auroit , jouissant d'un grand Bien ,  
indre , ou la mollesse indigne d'un Chrétien ,  
n rang élevé l'orgueil inséparable.  
noi , mon cher *Ariste* , à l'homme misérable ,  
ad bien , un haut rang font d'étranges écüeils ;  
aller ici compulser les recüeils ,  
ceux à qui l'or donna des cœurs barbares ,  
eugla leur bonheur , sont tant de traits bizarres ;  
connu quelqu'un qui , toujours riche , heureux ,  
affectant un air modeste & doucereux ,  
it pas laissé voir un peu de barbarie ?  
s qu'ayant d'*Adraste* acquis la Seigneurie ,

Jouissant des grands Biens qu'il s'est fait adjuger ;  
*Ramire* , en grand Seigneur , est venu s'ériger ;  
On le trouve au dehors aussi simple & modeste ,  
Que quand de grosse farge , ayant l'habit & veste ,  
Il vint , simple Commis , dans un Bureau poudreux ,  
Tordre les premiers fils de son destin heureux.

Va le voir. Pour le voir , ne parle point d'affaire ,  
Tu croiras , à l'accueil qu'on le verra te faire ,  
Qu'il est homme , ou qu'il a quelque chose d'humain.  
Lui-même il te dira , te prenant par la main ,  
Te montrant la Maison , qu'il doit à ses Usures ,  
Qu'il est honteux d'y voir briller tant de dorures ;  
„ Mais elles étoient-là , dit-il , ce n'est pas moi  
„ Qui les ay mises , non. Pour y loger le Roi ,  
„ On croit cette Maison avoir été bâtie ;  
„ Mais enfin je l'occupe , ou du moins en partie ,  
„ Car j'ai , gardant le beau , si bien fait mon marché ,  
„ Que de tout le vilain que j'en ay retranché ,  
„ J'ai trouvé l'art de faire une Maison nouvelle ,  
„ Qui pour d'autres que moi n'est encor que trop belle ;  
„ J'espère la louer à gens de Qualité ,  
„ Le denier , à peu près , que le tout m'a coûté ;  
„ Ainsi , presque pour rien , moyennant ces rognures ,  
„ Je me trouve logé sous ces riches dorures ;

comme moi n'eût pas assurément ,  
 ayant ce qu'il vaut , pris un tel logement ;  
 je connois trop bien ; une telle dépense  
 seroit du scrupule à gens de ma naissance.  
 Reste , il parle ainsi ; mais bien-tôt tu le vois  
 en , en te parlant , de visage & de voix ,  
 un Billet échû pour payer la finance ,  
 tend demander huit jours de surséance....  
*ours , non , il me faut , il me faut de l'argent :*  
*lais sont passez , qu'on appelle un Sergent ;*  
*aille chez Monsieur , & qu'aujourd'hui l'on donne*  
*xploit à Monsieur , parlant à sa personne.*  
 Mais quels hideux Portraits viens-je encor te tracer ?  
 moi ! me verra-t'on toujours recommencer ,  
 ours des Publicains , sur les races maudites ,  
 tant mes Discours te lasser de redites ?  
 aissons-les , & voyons si la Prosperité  
 donne point aux gens d'Esprit , de Qualité ,  
 & plus honnêtes gens au-dessus de la Rouë ,  
 quelques traits ressemblans à ces âmes de bouë.  
 L'homme est hôte ; crois-moi , d'un long bonheur flaté ,  
 en-tôt par quelque endroit il en est infecté ,

Et si vers son néant le sort ne le rappelle ,  
Il s'élève orgueilleux , & s'oublie infidèle.

Je croi , malgré le faste inévitable aux Grands ,  
Et le goût des Plaisirs qui , chez eux différents ,  
Semblent des Voluptez affermir tous les vices ;  
Je crois que dans le luxe , au milieu des délices ,  
Parmi l'éclat flateur de leur autorité ,  
Ils ont de la droiture , ils aiment l'équité.

Qu'il en est quelques-uns d'honnêtes , d'accessibles ,  
Et qui de ces Vertus qu'on leur croit impossibles ,  
( Mais qu'ils peuvent du Ciel obtenir vrais Chrétiens , )  
Ont mandié la Grace , & cherché les moyens  
De conserver , fuyant & le luxe & le faste ,  
Une ame charitable , un cœur humble , un corps chaste ,  
Mais le nombre en est rare. Il est rare de voir ,  
Des hommes dont le rang assure le pouvoir ,  
Toujours heureux , flatez , caressez dans leurs vices ,  
Ne s'en permettre aucun , & des molles Délices ,  
Des profanes Plaisirs , des Spectacles , des Jeux ,  
En Chrétiens éclairez s'abstenir scrupuleux.

Pour un qu'à ce Portrait on reconnoît sans doute ,  
Combien d'autres , du Ciel égarez dans la route ,



l qui n'a pour tous que le même chemin,  
et en reculer l'étude au lendemain ?  
et dans le péril , & d'un pas aussi ferme ,  
la Mort pour eux eût éloigné le terme ,  
etres à leurs yeux tout à coup enlevez ,  
et eux s'en croyant loin , surpris , sont arrivez.  
-là , c'est-là l'effet des perfides Richesses ;  
que aime la vie , & des vaines caresses ,  
Fortune heureuse il s'obstine flaté ,  
à compter sur le tems que lui seul a compté.  
Mort , terme fatal du bonheur de la vie ,  
sinistre Mort , de tant d'horreurs suivie ,  
pour lui des objets , des mots mêmes trop durs :  
ne peut les souffrir , & de voiles obscurs  
et , en lui parlant de ce dernier passage ,  
le mot s'enveloppe , & qu'on cache l'image.  
Aucun , même un Ami , n'a , sans prendre un détour ,  
osé prononcer qu'il doit mourir un jour.  
Les perfides humains la barbare sagesse ,  
ce déguisement a mis la politesse ;  
est auprès d'un Grand un langage impoli ,  
les termes *de Mort & d'Homme enseveli*.

O ! faut-il s'étonner.... mais concluons, *Ariste*,  
Que la Fortune adverse , & le Sort le plus triste ,  
A ses commoditez , & que tout homme heureux ,  
Est plus mal-aisément Chretien & vertueux.

*Fin de la huitième Epitre.*

# ÉPITRE IX.

## AU MEME.

*Les talens & les Vertus mêmes sont peu  
derées , quand on manque de Fortune.*

E te l'avoné , *Ariste* , emporté par mon zele ,  
Je ne t'ai point appris , Ecrivain infidèle ,  
Le sujet important dont j'étois engagé ,  
Ort que tu plains de paroître affligé.  
r d'autres propos , détourné mon Epitre.  
importe ? suis-je seul qui propose un Chapitre  
i traiter un autre ; Et loin de son projet  
ure , en s'égarant de sujet en sujet ?  
iécle où nous vivons , en beaux titres fertile ,  
e est un Auteur qui , Géomètre habile ,  
n Discours solide , avec art-divisé ,  
arte jamais du sujet proposé ?

Qui suive pas à pas son plan & sa matiere,  
 Qui jamais n'y répande une fausse lumiere,  
 Et qui, par les raisons qu'il aura crû trouver,  
 Prouve en effet toujours tout ce qu'il croit prouver.

*Ariste*, il en est peu qui de cette méthode  
 Trouvant, faite de goût, la pratique incommode,  
 N'aiment mieux d'un Discours amplifié, diffus,  
 L'éclatant verbiage, & le brillant confus.  
 Harangues, Complimens, Plaidoyers, le dirai-je ?  
 Sermons même, Sermons usant du privilege  
 Que leur donne l'usage, aujourd'hui la plupart,  
 Ne sont, vuide de sens, que clinquant & que fard.

Mais où m'égare encor cette fougue soudaine ?  
 Venons au fait. Voyons quelle est l'horrible peine,  
 Qui seule d'un grand Bien, d'un Bien sûr & constant  
 Me peut faire envier le bonheur éclatant.

C'est que manque de Bien (la chose est sérieuse,  
 Ce n'est ni vain Discours, ni raison captieuse)  
 C'est que manque de Bien, toujours est combattu,  
 Ou languit sans succès le mérite abbatu.

Un \* Ancien l'a dit, on doit le dire encore,  
 Que dans la Pauvreté, qu'à bon droit on abhorre,  
 Il n'est rien de plus dur & de plus désastreux,  
 Que de jetter sur l'homme un ridicule affreux.

\* *Juvenal. Sat. 3.*

*Pauvre & Sol à la Cour* sont termes synonymes ,  
Ils le sont à la Ville , & parmi nos maximes  
Nous mettons , *qu'il n'est point contre l'honnêteté*  
*De nous moquer du Pauvre & de la Pauvreté.*

La misère est opprobre , une peste , une tache ,  
Un tort qu'on desavouë , une honte qu'on cache ;  
Et le dernier affront qu'on peut faire au prochain ,  
C'est de le regarder comme *un homme sans pain.*

De quel accablement la misère est suivie !  
Dès qu'un homme est sans bien , vient la maligne envie ,  
L'ignorance superbe & le mépris fougueux ,  
L'opprimer d'un seul mot en le traitant de *Gueux.*

Ainsi traité de *Gueux* , appelé *Misérable* ,  
A peine le croit-on animal raisonnable.

En vain , dans ses Discours , éclate la raison :  
On demande , qu'a-t'il ? a-t'il une Maison ,  
Un Equipage , un Train ? non ; hé bien qu'il se taise ,  
Pour avoir de l'esprit , il faut être à son aise.

Crois-tu que j'exagère ? écoute & viens ce soir  
Avec moi chez *Orante* , un quart d'heure t'asseoir ,  
Là , tu pourras entendre & parler de nouvelles ,  
Et décider du prix des Pièces les plus belles.

Qui parle le plus haut ? *Eudoxe* ? non , le Bien  
Lui manque , on le connoît , on connoît qu'il n'a rien.

Non, point de Bien.... mais nul n'a plus d'expérience,  
Plus de sens, chose rare, avec plus de science.

J'en conviens; mais *Bardus* est riche, il tient le dé;  
*Bardus* en beau Carosse, en Juste-au-Corps brodé,  
Prononce, est écouté; décide que *Virgile*  
Est un Poète froid, languissant dans son stile,  
Et pitoyable au choix, aux Portraits des Héros,  
Bon pour des Ecoliers au College encor sots;  
Mais qui n'a ni le feu, ni la veine du Tasse.

*Eudoxe* a beau prouver que ce feu n'est que glace,  
L'or dont brille *Bardus* lui donne le Pion,  
Et *Virgile* est berné, faute d'un Champion,  
Qui, pour le garantir de cette injure atroce,  
Fasse aussi briller l'or, & combatte en Carosse.

Voilà, grossièrement, le Portrait exprimé,  
De l'air dont le mérite, en tout genre opprimé,  
Sur l'Esprit, le Sçavoir, la Vertu, la Sagesse,  
Voit prévaloir d'un sot l'ignorante richesse.

Il faut, il faut du Bien, les eût-on excellens,  
Pour faire reconnoître & valoir ses talens.

Qu'un Medecin à pié visite ses malades,  
Il souffre mille affronts! Il voit Bols & Pomades,  
Drogues de Charlatans aux meurtres aguerris,  
Tuer impunément ceux qu'il auroit guéris.

Mais quand un peu plus riche , à sa roulante Chaise  
Un Cheval attelé le conduit plus à l'aise ,  
A ses prudens conseils on veut bien recourir ,  
Et même par ses mains se résoudre à guérir.

O ! quand jusqu'au Carosse arrive sa science ,  
Combien plus sûr encor de son expérience ,  
Plus sûr de sa sagesse , & de sa probité ,  
Voit-on du Medecin le nom accrédité ?

Nécessaire aux talens , à tout autre mérite ,  
Le Bien est nécessaire , & sans être hypocrite ,  
Souvent l'homme ne doit qu'à l'or dont il jouit ,  
L'éclat de la Vertu dont il nous ébloüit.

Je crois *Fausse* Dévot , mais s'il n'étoit pas riche ,  
Auroit-il à la fois Chapelle , Banc & Niche ,  
Où séparé du Peuple il vient prier caché ,  
Et tranquille , nourrir l'ardeur qui l'a touché ?  
Iroit-il des Couvens , aux Fêtes principales ,  
Bannir l'austérité de leurs Tables frugales ,  
Et dans le Réfectoire , à manger invité ,  
Y faire avec son vin briller sa Charité ?  
Auroit-il , non content d'un lieu pour ses retraites ,  
En tant de lieux divers ces Cellules secretes ,  
Qu'on montre aux Curieux , disant : *En ce beau lieu*  
*Vient se mortifier le Serviteur de Dieu.*

Pourroit-il , revêtu de Charges & d'Offices ,  
Négliger le profit qu'on tire des épices ,  
Pour aller , laissant-là le soin de son métier ,  
De stériles devoirs s'occuper tout entier ?

*Eudoxe* aussi Dévot qu'honnête homme & qu'habile ,  
Peu riche , se contente au sens de l'Évangile ,  
De prier dans la foule , & d'aller inconnu ,  
Dans ces lieux de Retraite , où chacun bien venu ,  
Trouve de la Vertu dans la pratique austère ,  
Pour penser au Salut un repos salutaire.

Mais aussi , devant Dieu , vrai Dévot , vrai Chrétien ,  
Il n'est aux yeux du monde au plus qu'homme de Bien.  
Et dans d'obscurs devoirs sa Vertu renfermée ,  
De ces riches Dévots n'a point la renommée.

Il faut avoir du bien pour avoir du renom ,  
Et sans bien la Vertu garde à peine son nom.

En donnant ce qu'on peut , l'Aumône est véritable ,  
Mais a-t'on , donnant peu , le nom de charitable ?  
Lorsque de ma Paroisse affligé du débris ,  
Aux cris de mon Curé je viens joindre mes cris ,  
Et dire , qu'il faudroit d'une Voûte massive ,  
Soutenir au plutôt la tremblante solive ,  
Trouve-t'on dans mon zele autant de Charité ,  
Que si la Bourse en main , ou riche accredité ,



Je disois : *Travaillez, achevez l'Edifice,*  
*Qu'on n'épargne aucun frais, qu'on se hâte, on bâtit ;*  
*C'est moi qui veut du Temple être Restaurateur ?*

Alors , de charitable & zélé Bienfaiteur ,  
J'aurois , j'aurois par tout , & le titre & la gloire ;  
Et de ma Charité , pour garder la mémoire ,  
Mon nom , avec Eloge , en un Marbre élevé ,  
Seroit au haut du Temple en lettres d'or gravé.

Que dirai-je des soins , que l'extrême disette ,  
Doit faire avoir du Pauvre errant , nud , sans retraite ,  
Qui dans l'extrémité de son malheur fatal ,  
N'a pas même l'espoir d'aller à l'Hôpital ;  
Pauvre , pour qui du Pauvre est la Maison fermée ;  
Maison plus que jamais , chancelante , alarmée ,  
Et réduite à souffrir l'affreuse liberté ,  
De promener la honte & la mendicité.

Croira-t'on qu'un Chrétien ait un cœur charitable ,  
S'il n'apporte à ces maux un remède sortable ,  
Et n'aide à soutenir l'Hôpital indigent ?  
Or , cette Charité suppose de l'argent.

Je sçai sur qui de nous doit tomber l'Anathème ,  
Cet Anathème affreux que Dieu , que Dieu lui-même

Lança dans sa fureur contre ces riches sourds,  
Qui même à l'Hôpital refusent leurs secours.

Je sçai maudits du Ciel, Tygres impitoyables,  
Qu'ils sont même à nos yeux des Monstres effroyables,  
Et que déjà l'Enfer qui leur est destiné,  
Semble saisir sa proie en leur cœur obstiné.  
Mais maudissant les cœurs de ces riches Avars,  
Benit-on ceux qu'on croit moins durs & moins barbares,  
S'ils n'ont pour secourir l'Hôpital endetté,  
Que leur zele, leurs Vœux, leur bonne volonté?

Il faut d'autres secours. Celui qui les refuse,  
Soit que bonne ou mauvaise, on trouve son excuse,  
N'est point dit charitable, & charitable, ou non,  
Il faut, il faut du bien pour obtenir ce nom;  
Il faut être au moins tel, qu'aux jours de grande Fête,  
Espérant bonne Offrande, & large & grosse Quête,  
Un Clerc vous vienne exprès faire ressouvenir,  
Qu'on doit en ces grands jours aux Grand-Messes venir.

Ces artifices saints, que les Aumônes rares,  
Ont forcé d'employer envers les cœurs Avars,  
Ne sont point en usage à l'égard des Chrétiens,  
A qui l'on ne connoît ni Crédit, ni grands Biens,

Et le Clerc qu'on députe aux Ducs , aux Robes rouges ,  
N'a jamais invité ni Boutiques , ni Bouges.

Donc il faut de l'argent , il faut avoir du Bien ,  
Pour être réputé charitable Chrétien.

Jusqu'à l'humilité , pour la mettre en son lustre ,  
L'argent est nécessaire , & le seul humble illustre ,  
Le seul qui , comme tel , soit connu , soit vanté ,  
Est l'humble , s'il en est , à son aise & renté.

*Céphise* , dans le tems que brilloit sa Famille ,  
Entroit dans le Couvent qui renferme sa fille ,  
Et là , sa Politesse & sa Civilité ,  
Sembloient aux bonnes Sœurs profonde humilité.

*O la bonne personne ! ô l'humble & sainte Femme !*  
*Elle ne veut jamais passer qu'après Madame ,*  
*On la voit à la Messe assister comme nous ,*  
*Et daigner s'y tenir un quart d'heure à genoux ;*  
*Toujours elle se plaint d'être trop bien traitée ,*  
*Et murmure des soins dont elle est dorlotée.*

C'est-là ce qu'on disoit. Mais depuis qu'endetté ,  
Et contraint de s'enfuir de peur d'être arrêté ,  
Sans secours & sans bien , son Mari l'a laissée ;  
A vivre en un Couvent , par son malheur forcée ,

Dans l'Eglise , à genoux , elle a beau se tenir ,  
Se contenter du peu qu'on lui daigne fournir ;  
Souffrir sans murmurer les airs des Officiers ,  
Et la mouë & le froid que lui font les Tourieres ;  
L'humilité n'est plus en elle humilité ,  
C'est devoir , bienséance , enfin nécessité.

Et quand on s'apperçoit des larmes qu'elle cache ,  
On croit que de ses yeux son orgueil les arrache ;  
On la nomme Superbe , & son Ambition ,  
Paroît ; dit-on , encor dans son Affliction.

Et tu crois qu'insensible au bonheur des richesses....  
Non , j'aime la Vertu , j'en aime les caresses ,  
Je veux être flaté , loué comme Dévot ,  
Passe , fauté de bien , que l'on me croye un sot ,  
Que de peu de talent & de goût on m'accuse ;  
Et que dans ces Ecrits , dont mon loisir s'amuse ,  
On traite de Vers plats , & qu'on vienne dauber ,  
Ceux que je laisse exprès sur d'autres enjamber ;  
Je ne répondrai point que l'Ecrivain habile ,  
Doit quelquefois changer & varier son stile ,  
Et que souvent les Vers qui semblent négliger ,  
Sont , selon les Sujets , avec art ménager ;

Ce n'est point là le mal qui m'afflige & m'irrite.

Mais que sur d'autres points, ce que j'ai de mérite,  
Que mon cœur, que je crois sincère & généreux,  
Que ma compassion pour tous les malheureux,  
Que le peu que je vaud enfin, quel qu'il puisse être,  
N'ait pas, faute d'un bien qui me feroit connoître,  
Et la gloire & l'éclat qu'on me prodigueroit,  
Dans un rang, dans un bien qui me distingueroit ?

Que mon respect pour ceux, qu'une sainte Retraite,  
Engage, loin du Monde, à la Vertu parfaite,  
Ma vénération, pour quiconque à l'Autel,  
Tient la place ici-bas du Pontife immortel ;  
L'Aumône, qu'en grand train, une Quêteuse avide,  
Superbement arrache à mon Trésor aride,  
Et mon zèle à prêcher, qu'on doit dans le saint Lieu,  
Se taire, être modeste, & n'y chercher que Dieu,  
Me fassent moins d'honneur aux Couvents, aux Fabriques  
Que si, riche, & rendant mes Charitez publiques,  
Ayant fait sonner l'or répandu largement,  
J'en promettois encor à mon Enterrement,  
O ! que ma Charité doit paroître légère,  
N'espérant à ma Mort, ni pompeux Luminaires,

Ni Tenture superbe ; aucun n'a désiré ,  
Pas même le Sonneur , de me voir enterré.

Tu penseras encor que je ris & me mocque ,  
Et que toujours ici mon Discours équivoque ,  
Tend moins à faire voir l'utilité des Biens ,  
Qu'à condamner l'abus , qu'en font tant de Chrétiens ;  
Car enfin , diras-tu , les hommes charitables ,  
Les sinceres Dévots , les humbles veritables ,  
Qu'en mon Kalendrier je mets au rang des Saints ,  
Ne sont point ceux qu'ici vous nous avez dépeints.  
Mais il en est... Je sçai , & le sçai , cher *Ariste* ,  
Que comme dans le cœur la Pieté consiste ,  
Au milieu des grands Biens & dans les plus hauts Rangs ,  
Elle peut rendre saints les Riches & les Grands ,  
Que parmi les Dévots , que l'Oeuvre canonise ,  
Qui donnent , en Public , aux Pauvres , à l'Eglise ,  
Il est des gens de bien , qui malgré leurs flatteurs ,  
Sont humbles ; honorez du nom de Bienfaïcteurs ,  
Qui sans la demander , entendent dans les Prônes ,  
Retentir leur Eloge & sonner leurs Aumônes ,  
Et souffrent , sans orgüeil , que sur leurs pieux Dons ,  
La Fabrique ait gravé leurs Armes & leurs Noms.

Je sçais

## LIVRE SECOND.

451

Je sçais qu'il se peut faire , & je le crois sans peine ,  
Qu'aux repas des Couvents un bon motif amene ,  
Et nous fasse benis , des Serviteurs de Dieu ,  
Eriger en Cellule un agréable lieu.

Ainsi Dieu quelquefois veut qu'on le glorifie ,  
Veut que l'Aumône éclate , afin qu'elle édifie ,  
Et qu'on trouve ici-bas , sans l'avoir recherché ,  
L'honneur du bon exemple aux Vertus attaché.

Mais il est difficile , il faut qu'on me l'avouë ,  
Qu'un Dévot soit Dévot , si toujours on le louë ,  
Et qu'en lui son orgueil , qui jamais ne s'éteint ,  
Ne se réveille pas quand il passe pour Saint.

Si Dieu veut que toujours on donne bon exemple ,  
Ailleurs , dans un Discours non moins fort , non moins  
Il dit , que n'attendant ici-bas nul bonheur , [ ample ,  
Du bon exemple même on doit craindre l'honneur ;  
Et qu'enfin du salut , la route la plus sûre ,  
Est celle , où la Vertu se conservant obscure ,  
Toujours haï du monde , & toujours combattu ,  
On n'a pas même à fuir l'honneur de sa Vertu.

La Vertu se corrompt , riche , applaudie , heureuse ;  
Presque toujours on voit que la vapeur flatueuse

De l'encens , où le riche a scû s'accoutumer ,  
L'entête & le noircit à force de fumer.

Toujours à la Vertu l'or parut redoutable ,  
Pour t'en convaincre encore , écoute cette Fable.

A *Jupiter* un jour la *Vern* vint , dit-on ,  
Se plaindre , que depuis qu'au ténébreux *Pluton* ,  
Etoit abandonné l'Empire des Richesses ,  
Elle n'avoit jamais partagé ses largesses.

*Jupiter* l'écouta , la crut , & jugea bien ,  
Aux habits qu'il lui vit , qu'on ne lui donnoit rien.  
Pour lui faire raison , sur le champ il ordonne ,  
Qu'on appelle *Plutus* auprès de sa personne.  
Le Dieu de l'or arrive , & fait , interrogé ,  
Un long Discours , qu'ici je mets en abrégé.

Si la *Vern* , dit-il , de Biens est dépourvûë ,  
C'est sa faute , & jamais ailleurs je ne l'ai vûë ;  
Pourquoi donc me fuit-elle ? & ne la voit-on pas ,  
Dans les lieux où l'on scâit que j'adresse mes pas ?  
Je ne les cache point. On connoît mes affaires ,  
Tous les jours on me trouve aux Bureaux des Usures ,  
Souvent chez les Marchands , quelquefois dans les Jeux ;  
Ami des Financiers ; j'aime à me voir chez eux ;



Je vas chez les flatteurs ; chez les Bigots je hante ,  
 Et chez quiconque , enfin , vit , flatté de l'attente ,  
 De voir tomber sur lui mon or & mes présents.

Là , je vois des esprits souples & complaisans ,  
 Là , je trouve l'esprit , l'habileté , l'adresse ,  
 La force , le courage , & jusqu'à la Sagesse ;  
 Mais jamais la *Vertu*. Quand même , par hasard ,  
 Je me trouve avec elle & j'entre quelque part ,  
 D'abord elle me fuit , & les lieux où je reste ,  
 Lui semblent un séjour dangereux & funeste ;  
 Et cent fois ~~ma présence~~ ~~ainsi l'a fait~~ quitter ,  
 Jusqu'aux lieux ~~les plus saints~~ qu'on lui vit habiter.

Veut-on que ~~mes bienfaits~~ sur elle se répandent ?  
 Souvent je les refuse à ~~ceux qui~~ les demandent ,  
 Et tel me cherche , ~~tant que la~~ *Vertu* me fuit ,  
 Que je laisse courir & me chercher sans fruit.

Ordonnez donc , Seigneur , que , si mon or la touche ,  
 Elle ait un air pour moi moins fier , & moins farouche ,  
 Qu'elle cesse de craindre & d'éviter mes yeux ,  
 Et se trouve avec moi souvent aux mêmes lieux.

Non , non , dit *Jupiter* , j'approuve sa conduite ,  
 De tes perfides Dons on sçait quelle est la suite ,

Bien-tôt on la verroit se corrompre avec toi.  
Va, fors : & toi, ma fille, ici viens avec moi,  
Par ta fidélité, t'assurant mes promesses,  
Partager des Trésors plus grands que les richesses.

*Fin de la neuvième Épître.*

# ÉPI TRE X.

## AU MESME.

*Qu'il est difficile d'assujettir la Vertu à tous les  
manéges que demande le soin de la Fortune.*

**A**RISTA, c'en est fait, je pense à ma Fortune,  
Sur ce sujet ta voix trop souvent m'importune,  
Vainement jusqu'ici j'ai voulu m'excuser :  
Mais enfin des honneurs, sans craindre d'abuser,  
Las de traîner, obscur, une ennuyeuse vie,  
Je sens de m'élever une louable envie.

Hé que craindre, après tout ? Pourquoi m'imaginer  
Que d'acquérir du bien c'est vouloir se damner,  
Et suivre des chemins à la Vertu contraires ?  
Quoi ! tant d'honnêtes gens, tant d'Abbez, mes confreres,  
Qui n'ont que les grands biens, & les honneurs pour but,  
Ont-ils perdu le soin & l'espoir du salut ?

Dis moi, le Roi veut-il creuser un précipice,  
A ceux qu'il enrichit par un bon bénéfice ?  
Veut-il par-là nourrir & flatter le Peché,  
Et damner les Abbez qu'il nomme à l'Evêché ?  
Non, non, c'est pour placer la Vertu dans son lustre,  
Pour la rendre au Public utile autant qu'illustre,  
Et nul jamais de lui, crois moi, n'obtiendrait rien ;  
Si le plus riche étoit le moins homme de bien.

Laissons-là les Discours où, du nom de Sagesse,  
L'homme couvre, orgueilleux, son oisive paresse,  
Et vient, faux Philosophe, & Chrétien imposteur,  
Donner à sa misere un prétexte flatteur.

N'allons point nous piquer, avugles, foibles hommes,  
D'être plus éclairés, plus forts, que nous ne sommes.  
Tout homme se ressent, aux besoins exposé,  
Du stérile limon dont il fut composé.

Toujours est ici-bas l'argent si nécessaire,  
Que nul homme si saint, qu'on suppose sincère,  
Ne peut desavouer, qu'en tous lieux, en tout tems,  
Il en a reconnus les secours importants.

Malgré la pauvreté dans les Cloîtres jurée,  
L'argent y trouve encore une brigue assurée,  
Et souvent au Chapitre, un habile Quêteur,  
En montrant sa Besace, a tondû le Docteur.

L'argent est souhaité de l'homme le plus sage ;  
Sa Raïson , la Vertu peut en regler l'usage ,  
En réprimer l'ardeur , en moderer le soin ,  
Mais n'en ôte jamais le goût , ni le besoin.

Enfin toujours l'éclat dont brillent les richesses ,  
Réveille , malgré nous , & gagne nos caresses ,  
Et du Réclus , fut-il dans la Grotte enterré ,  
Le riche , plus qu'un autre , est toujours honoré.

Au Riche, où voyons-nous prodiguer plus d'hômmages ?  
Où mieux est-il venu , que chez ces hommes sages ,  
Qui , renonçant au monde , en vivent séparés ?  
Anges purs , dans des corps chastes & macérés ,  
On les voit chez les Grands , qu'ils aiment à connoître ,  
Ainsi que sans besoin , sans scrupule paroître ,  
Et s'honorant d'avoir pour Amis familiers ,  
Les Mondains opulens , les riches Séculars ,  
Traiter souvent de simple & de Moine inutile ,  
Le Solitaire exact qui ne court point la Ville.

Dis-moi donc , voudroient-ils d'un Réprouvé maudit ,  
Gens de bien comme ils font , se targuer du crédit ?  
Et parmi leurs devoirs mettroient-ils leurs caresses ,  
Pour un homme , à coup sûr , damné par ses richesses ?

Quoi ! si tout riche étoit hors d'état de salut ,  
Auroit-on de louange établi ce tribut :  
Qu'au Riche doit payer tout Auteur , quoi qu'il traite ?  
Est-ce que l'Orateur ; est-ce que le Poëte ,  
Comme d'autres , n'ont pas leurs âmes à sauver ?  
Et feroient-ils , pour ceux que l'or doit réprouver ,  
Et dont le seul mérite est l'argent qui les damne ,  
De tant d'Ecrits flatteurs fumer l'encens profane ?  
Toujours en conscience ont crû de bons Chrétiens ,  
Pouvoir aimer , louer , quiconque a de grands biens ;  
Donc nous pouvons , *Ariste* , établir pour maxime ,  
Qu'on peut devenir riche , être riche sans crime.

Ce principe posé , bien prouvé , comme on voit ,  
Allons , cherchons du bien. Je suis , je suis en droit  
D'agir , de m'intriguer , de me fourrer habile ,  
Par tout où mon manège , à la Cour , à la Ville ,  
Peut m'ouvrir le chemin , par où , sots achevez ,  
Se font à tant de biens tant d'autres élevez.

Ils ont eu des Amis. N'en ay-je pas , *Ariste* ?  
C'a , des Amis que j'ai , voyons , lisons la Liste.

*Mécenas*... ah sans doute il sera mon appui ,  
J'ai fait dans ma jeunesse un Voyage avec lui ,

Ma place , par hasard , de la sienne fut proche ,  
Et nous fûmes Amis côte à côte en un Coche.

Je vas de ce tems-là le faire souvenir.

Je puis à son oreille aisément parvenir ,

Et je ne crains de lui mépris , ni rebuffade ,

De son premier Laquais le mien est camarade ,

Allons donc... quoi ! tu ris , & n'est-ce pas ainsi ,

Qu'admis auprès des Grands d'autres ont réüssi ?

Oùi , tout est bon , dis-tu . Pour parvenir au Maître ,

Il est bon aux Valets de se faire connoître ;

Allez donc , poursuis-tu , faites bien votre cour ;

Ne soyez point honteux , montrez-vous nuit & jour .

Qu'ici , l'un , qui chez lui vous trouve avant l'aurore ,

Le soir , à son coucher , vous y retrouve encore ,

Là , qu'un autre pour vous à parler engagé ,

Ne sorte , n'entre point que de vous assiégé ;

Ici , poursuivez l'un quand le Conseil l'appelle ;

Qu'un autre là vous voyant dans la Chapelle ,

Qu'on vous trouve par tout le premier sur les rangs ,

Et soyez à la fois en cent lieux différens .

Mais ce n'est rien encore . Vous perdrez votre peine ,

Si par malheur , flatté d'une espérance vaine ,

Vous allez vous méprendre & vous faire un appui,  
Ou qui n'ose parler, ou qui parle pour lui.

Il fut dans tous les tems, côme au siècle où nous sommes,  
Près des Grands, assés un certain genre d'hommes,  
Ou qui sans nul crédit, font semblant d'en avoir,  
Ou qui gardent pour eux ce qu'ils ont de pouvoir.  
Monsieur, parlez pour moi? Pour vous, laissez-moi faire,  
De votre Affaire, allez, je fais ma propre Affaire.

Monsieur, avez-vous eu la bonté de parler?  
Non pas encor. Quand donc? demain sans retard.

Ainsi de jour en jour on promet; on diffère,  
Puis enfin on répond: Monsieur, à cette Affaire  
Il ne faut plus songer. j'ai parlé: j'ai pressé.  
On ne m'a répondu qu'avec un air glacé.

Comment donc? Je ne sçai, mais vous enrez sans doute  
Quelque ennemi secret. Le malheureux écoute,  
Et croyant que pour lui le perfide a parlé,  
Le remercie encor, comme un Ami zélé;  
Et ne s'applique plus qu'à se faire de reconnaître,  
Le secret ennemi qu'a supposé le traître.

C'est ainsi que pour nous, nous projectant d'agir,  
Un faux Ami nous trompe sans en rien dire, sans rougir.



Pour nous persuader le crédit qu'il nous vante ,  
Nous allarmer encor d'un Discours qu'il invente.

Enfin ( car dans la route où vous allez marcher ,  
Il faut prévoir à tout , & ne vous rien cacher )  
Vous en trouverez peu , de ceux qui sont en place ,  
Qui pour un étranger veüillent rompre la glace ,  
A qui , simples Amis , ne soient indifferens ,  
Et qui ne bornent pas leurs soins à leurs Parens.

Les bienfaits renfermez dans les mêmes Familles ,  
Ne passent aux Amis , qu'après que Fils & Filles ,  
Freres , Sœurs , & Cousins , Beau-Freres sont placez ,  
Et regorgeant de bien , on dit , c'en est assez.

Mais aucun d'eux encor n'a tenu ce langage ;  
Quelques biens qu'on reçoive , on en veut davantage.

Quiconque est en faveur , n'a que d'ingrats Parens ,  
Sur eux ont beau pleuvoir Graces , Dignitez , Rangs ,  
On a beau relever leur Nom & leur Fortune ,  
Ils se plaignent toujours , & leur plainte importune ,  
Se renouvelle au bruit du moindre Don qu'il fait ,  
Jaloux que sur un autre ait tombé le bienfait.

*Ariste* , que dis-tu ? Peu né pour les intrigues ,  
Mal propre , auprès des Grands à me former des brigues ,

Dois-je encor me refondre , & métamorphosé ,  
A titre de Parent leur être proposé ?

Voudrois-tu seulement, sage Ami, me permettre,  
Retranchant de mon nom une Bourgeoise Lettre,  
D'oser , à la faveur de mon nom racourci ,  
Dire , que dès le tems \* d'*Enguerrand de Couci* ,  
Un *Paladin* , nommé du nom qu'au mien j'ajuste ,  
Fut mon treizième Ayeul , ou le douzième au juste ?  
Peut-être sous ce nom , si j'osois l'emprunter ,  
Sur la Race d'autrui je me pourrois enter ,  
Et parmi quelques fots me faire reconnoître ,  
Pour Cousin , pour Parent de qui je voudrois l'être ;  
Mais tu sçais que jamais on ne m'a vû mentir ,  
Et quand d'un autre nom je pourrois m'affortir ,  
Je ne sçais point rougir de celui de mon Pere ,  
Chaque Lettre m'en est , & précieuse & chere ,  
C'est mon seul patrimoine , & quoique né sans bien ,  
Je me tiens honoré d'un nom qui fut le sien.

Ainsi toujours jaloux de mon nom veritable ,  
Ma Noblesse n'est pas assez incontestable ,  
Pour croire que , qui peut se choisir ses Ayeux ,  
Voulût prendre les miens & ne choisît pas mieux.

\* Dans le douzième siècle .

Tout homme qui s'élève aux importantes Places ,  
Peut choisir , à son gré , dans les plus nobles Races ,  
La Ligne & le Degré dont il veut être issu ,  
Il n'en est point de qui , comme Parent reçu ,  
Il ne puisse usurper les Armes anciennes ,  
Ou les écarteler du moins avec les siennes.

Ainsi brillent par tout les Ecussions Bourgeois ,  
De ces marques d'honneur qu'ont accordé les Rois ,  
Et l'on voit tous les jours , sur des Armes obscures ,  
Des plus grandes Maisons , éclater les brisures.

Qui peut , comme il lui plaît , ainsi s'apparenter ,  
Voudra-t'il pour Parent , moi chetif , m'adopter ?  
Quand nous serions Cousins, ouï, vrais Cousins, peut-être ,  
Auroit-il pour Parent peine à me reconnoître.

Les Biens & les Honneurs donnent droit à la fois ,  
D'appeller vrais Parens ceux qu'on forge à son choix ,  
Et de desavoïer , s'ils sont moins honorables ,  
Comme de faux Parens , les Parens veritables.

Pire qu'un étranger est un Parent sans bien ,  
Un Fils avoïe à peine un Pere qui n'a rien.

*Pambo* , grave Prieur d'un humble Monastere ,  
Prêche dans son Chapitre une Morale austere ,

Mais sur nul autre Texte il n'est plus éloquent ,  
 Ne prend un ton plus vif , un tour plus convainquant ,  
 Que sur celui qui dit : *Qu'au Ciel est notre Pere ,*  
*Et que l'homme , ici-bas , n'a ni Pere ni Mere.*

On en rit ; hé pourquoi ? c'est que l'humble Prieur ,  
 Ne veut pas que son Pere , un pauvre Corroyeur ,  
 Bon homme , bon Chrétien , vieillard octogenaire ,  
 S'avise de vouloir être encore son Pere.

Un Prieur doit avoir un Pere d'un autre air ;  
 O ! si le Corroyeur étoit un Duc & Pair ,  
 Que le Prieur bien-tôt diroit , changeant de Texte ,  
 Qu'il n'est raison , motif , excuse , ni prétexte ,  
 Dont l'enfant orgueilleux se puisse autoriser ,  
 Pour rougir de son Pere & pour le mépriser.

Qui d'un Parent obscur aujourd'hui n'a pas honte ?  
 Au nombre des Parens voyons-nous qu'on le conte ?  
 Voit-on son triste nom aux superbes Contrats ,  
 Où les Princes , les Grands , les premiers Magistrats ,  
 Du Roturier , que l'or à la Noblesse allie ,  
 Se plaisent si souvent à signer la folie ?

Sans lui se fait le Nôce & le Contrat sans lui ,  
 A peine un Pere pauvre oseroit aujourd'hui ,

e son Fils enrichi , paroître au Mariage ,  
faut , par Procureur , qu'il donne son suffrage.  
Depuis trois ou quatre ans le bon-homme *Graphis* ,  
l'est plus qu'*incognito* le Pere de son Fils.  
En vain , ce Fils voulant sortir de sa bassesse ,  
par son Pere Bourgeois s'est donné la Noblesse ,  
et l'ayant fait nommer Secrétaire du Roi ,  
Commence les degrés acquis à cet Emploi.  
Toujours dans son Grenier , le nouveau Secrétaire ,  
N'ose de son Fils noble être le Bourgeois Pere ,  
Et Pere , chez son Fils , il n'est le bien venu ,  
Que quand il vient caché sous un nom inconnu.  
Tu vois de tout ceci , ce que je veux conclure ,  
Et c'est de tes Discours la conséquence sûre ;  
Par tes propres avis tu m'as assez instruit ,  
Que je m'intriguerois , que j'agirois sans fruit ,  
Que mes appuis feroient , ou trompeurs , ou frivoles ,  
Que je ne trouverois enfin que des paroles.  
Il faut pour s'enrichir , avoir déjà du bien ,  
*Aristote* l'a dit , de rien on ne fait rien.  
Cependant , diras-tu , nous voyons des Fortunes ,  
Oùï , sur tout en ce siècle , elles sont fort communes ,

Où on peut par la fourbe & le vol se pousser ,  
 C'est ainsi qu'avec rien j'aurois pû m'avancer :  
 Mais aurois-je été propre , homme franc & sincere ,  
 A me faire un cœur double , une ame de Corfaire ,  
 A tromper , à trahir , à veiller diligent ,  
 Pour ravir au Prochain sa place ou son argent ?

C'est par ces beaux talens que de rien on s'élève :  
 Mais c'est aussi par là qu'on iroit à la Grève ,  
 Si par le même argent , dont on l'a mérité ,  
 Le supplice aujourd'hui n'étoit pas évité.

Dieu peut seul , ou du Roi la bonté généreuse ,  
 Enrichir & placer la Vertu malheureuse.

Laisse-moi donc , *Ariste* , au Ciel toujours soumis ,  
 Goûter le seul bonheur qui m'est encor permis ;  
 Ne viens point , me flatant de vaines esperances ,  
 Croyant les adoucir , augmenter mes souffrances ,  
 Et par tes beaux Discours , corrompant ma raison ,  
 Répandre sur ma vie un éternel poison.

De mon cœur , aujourd'hui , telle est l'heureuse afflicté ,  
 Que , si j'ai des desirs , aucun ne m'inquiète ;  
 Attendant les bienfaits sans trop m'en empressez ,  
 Prêt à les recevoir , & prêt à m'en passer.

D'ailleurs l'auguste main de qui l'on doit attendre ,  
Les Biens & les Honneurs , où je n'ose prétendre ,  
N'a pas besoin qu'on aille , ardent Solliciteur ,  
Hâter , de ses bienfaits , la prudente lenteur.

Eclairé dans ses choix , sans qu'on le sollicite ,  
Prince sage , il déterre & place le mérite ;  
Si j'en avois , crois moi , j'aurois beau me cacher ,  
Ses lumieres bien-tôt sçauroient où me chercher.

Mais je sçais me connoître , & mon orgueil docile ,  
Ne m'a jamais flatté d'un espoir inutile ,  
Et d'un Ami fidèle ayant l'heureux support ,  
Mon mérite me semble au-dessous de mon sort.

D'un autre sort , peut-être , aurois-je fait usage.  
Privé de plus d'éclat , peut-être encor plus sage ,  
Je m'en consolerais par ce noble motif ,  
Que Dieu , toujours sur nous , tient son œil attentif ,  
Et des biens d'ici-bas n'accourcit la mesure ,  
Que pour en rendre un jour d'autres avec usure.

C'est ainsi que sans Bien , sans Rang , sans Dignité ,  
Je fais une Vertu de la nécessité.

Heureux , *Ariste* , heureux , si j'ai pû me la faire ,  
Cette Vertu , qu'ici , peut-être téméraire ,

Sage présomptueux, j'ose m'attribuer,  
Et si contre mon sort semblant m'évertuer,  
L'Orgueil ne me vient pas, sous le nom de Sagesse,  
Dicter les beaux Discours que ma plume t'adresse;  
Car toujours l'homme est homme, & sa moindre Vertu,  
Donne prise à l'Orgueil dont il est combattu.

*Fin du second Livre des Epîtres.*



**PIECES**  
**DIVERSES.**



LETTRE  
EN STILE ANCIEN  
A S. A. R. MADEMOISELLE  
DE MONTPENSIER.

*Sur l'application qu'on avoit faite d'un Sermon  
de l'Auteur.*

**P**UISQUE vous voulez de moi Lettre Gauloise,  
Ici l'aurez, Princesse, & ne veux noise,  
Ni prise avoir, désormais avec vous,  
Sçachant trop bien que peut votre courroux,  
Quand une fois vous lui lâchez la bride;  
Plus terrible est, & que fer homicide,  
Et que Tonnerre en l'Olympe grondant.

Tel vous l'ai vu, le jour que décidant,  
En bon Prêcheur, que Danse, Bacchanale,  
Ne se fit onc, sans crime ou sans scandale,

On crut qu'avois voulu poindre le Bal,  
Que suggéra le Démon infernal,  
Au tas d'oïfifs que tenez à vos Gages,  
Bal dont on sçait que dévots Personnages,  
Ont marmonné, disant que n'étoit jeu,  
Et qu'an surplus toute la Cité d'Eu,  
En fut dolente & moult scandalisée.

Or, sur ce point, j'ajoit que déguisée,  
La chose fut, m'étant mis à Prôner,  
On crut qu'avois voulu vous Sermoner,  
Et vous tancer de molle complaisance,  
Que toleriez tant coupable licence.

De ce, n'avois pas un seul mot sonné;  
Mais tout Pecheur qui se sent Sermoné,  
Et qui ne veut tirer profit du Prêche,  
En son peché n'en est que plus revêche.

Vous-même étiez présente, & vis fort bien,  
Que ne blâmiez ce mien Sermon en rien;  
Car m'écoutez, ainsi que soulez faire,  
Sans signe aucun d'ennui ni de colesé;  
Ains m'approuviez de dire, avec raison,  
Qu'en tels' plaisirs gît dangereux poison.

Et crois qu'avez de ce l'experience  
Que tout homme a; car en telle science

Doit être expert , qui né de Royal sang ,  
A tous plaisirs donne accès par son Rang.

Ou si vous manque experience telle ,  
C'est que toujours grande fut la cautelle ,  
Qu'en si haut Rang prites pour refréner ,  
Tout plaisir propre à vous empoisonner.

Enfin final , approuvâtes mon dire ,  
Il vous parut Sermon , non pas Satire ,  
Quoi qu'eusse dit , n'eûtes lieu de penser ,  
Qu'eusse voulu tant soit peu vous tanfer.

Mais las des Grands , jusqu'où va la foiblesse !  
Grand dommage est qu'en ce rang de Princesse ,  
Soyiez toujours emmi les flagorneurs ,  
L'oreille ouverte aux Discours suborneurs.

De votre Rang c'est le laid appanage ,  
Prince voit-on , tant avisé , tant sage ,  
N'écouter ja ces flagorneurs maudits ?  
Sans eux , seroit chez vous vrai Paradis.

A peine fut ma Morale finie ,  
Et de ma main votre Altesse benie ,  
Que Satan vint entour de vous jaïer ,  
Disant : Hé quoi ! ce Prêcheur peut ofer  
Pincer vos gens ? Faite à vous est l'injure ,  
Oùï , faite à vous ; car c'est maxime sure ,

C'est axiome en Proverbe tourné,  
Qu'en ses Valets le Maître est sermoné.

O ! quel grand mal a-t'on fait , je vous prie ,  
Pour exciter telle criaillerie ?

Vos Officiers , de mollesse engourdis ,  
Masquant , Ballant , se sont brin ébaudis.

O le grand cas ! Quels Officiers de Prince  
Ne font pas pis ? Pour un méfait si mince ,  
Falloit-il tant & si haut clabauder ?

Il y devoit à deux fois regarder ;  
Faire plutôt , ainsi que font tant d'autres ,  
Qui n'en font pas pour ce , moins grands Apôtres ,  
Sermon en l'air propre à vous endormir.

Dans ses Erreurs voulez-vous l'affermir ?  
Car ce Prôneur s'est mêlé de prescrire  
En certains Vers , que tant aimez à lire ,  
*Art de Prêcher* , & dans ces Vers prétend ,  
Que tout Sermon convienne à qui l'entend.

Or ce n'est pas ainsi qu'il faut qu'on prêche  
Devant les Grands , & ce Principe pêche  
Contre l'usage ; en tout lieu redoutez ,  
Les Grands Seigneurs sont au Sermon flatez ;  
Par les Prêcheurs mis au-dessus des nuës ,  
Et cettui-ci de regles fogrenuës ,

C'est fait un Plan qui l'oblige, dit-il,  
A tout Chrétien de montrer le péril,  
Et le scandale où Volupté l'expose.

Vous l'avez vu, sur ce Principe, il ose  
Faire Sermons, où n'usant d'aucun fard,  
Petits & Grands prennent chacun leur part.

A votre nez prêcher telle Morale,  
C'est mettre en jeu votre Altesse Royale.

Aussi voyez, que bien qu'en général  
Il ait parlé, n'ait sonné mot du Bal;  
Chacun pourtant à cettui Bal applique,  
La tant sévère & chrétienne Critique;  
Or en vos gens c'est vouloir vous honnir,  
Par conséquent le devez tôt punir.

Ainsi parla Satan, prenant la mine,  
La rauque voix, l'épaisse & large échine,  
Ne dirai pas de qui, car le sçavez,  
Et je pardonne à gens tant réprouvez,  
Qu'ils se sont faits du Diable les Ministres,  
Pour détourner, par leurs Discours sinistres,  
Le grain qu'avois en votre cœur semé,  
Grain qui sembloit déjà demi germé,  
Ant cettui cœur est terre préparée,  
Et de Vertus saintement labourée.

Mais ce bon grain, d'oiseaux tels picoté,  
Merveille n'est qu'il n'ait pas profité.

Ce que Satan vous dit, las! vous le crûtes,  
Rougeur au front vous en vint, & ne fûtes,  
Telle pour moi que souliez, vous montrer;  
La sage \* *Fiesque* eut beau vous remontrer,  
Que n'avois dis rien que n'eusse dû dire,  
Le blond Soleil se coucha sur votre ire.

Le lendemain s'en vint de toutes parts  
Message à moi, grands bruits ailleurs épars  
Furent encor; car toujours ont cent ailes,  
Cent voix aussi les mauvaises nouvelles.

Cil, qui jaloux de vos bontez pour moi,  
En enrageoit, le premier en émoi,  
Riant sous cappe, & d'une ame traître,  
Prenant le ton d'hypocrite triste,  
S'en vint me dire: Hé quoi! sçavez-vous bien...  
Comment aussi d'un Sermon si Chrétien,  
Vous êtes-vous avisé? falloir faire  
Joli Sermon, tel que fait ce bon Pere....  
Pour profiter, Grands vont-ils au Sermon?  
Si le croyez, faut que soyiez bien bon.

Ainsi par tout retentit ma disgrâce,  
Ne la pus croire; enfin le jour se passe,

\* *Madame de Comtesse de Fiesque.*



Sans recevoir votre Ordre accoutumé.  
Par-là me fut de tout point confirmé  
Votre courroux, plus encor par la mine  
Du bon *Jaquet*, ce grand Chef de cuisine,  
Qui me voyant ne me regarda pas.

Finalement, tous ceux que sur mes pas  
Je rencontraï, battirent en retraite ;  
Plus devant moi ne faisoient la courbette ;  
Ceux qu'avois vûs dans ma prospérité,  
Aux jours qu'étois de vous si bien traité,  
Ne m'aborder qu'avec des révérences.  
Car de faveur, aux moindres apparences,  
Comme chacun vous courtise & vous suit,  
En défaveur aussi chacun vous fuit.

Trop sûr alors qu'en votre male grace,  
Le vieux Satan, ou quelqu'autre à sa place,  
Pire que lui, pour ce coup m'avoit mis ;  
Vous l'avoürai, la nuit point ne dormis,  
Tant faisois cas de votre bienveillance ;  
Mais du Sermon n'eûs brin de repentance,  
Ains me disois, prenant mon mal en gré,  
Qu'il valoit mieux pour ce cas dénigré,  
Avoir perdu l'heur de votre présence,  
Que si m'eussiez banni par inconstance.

Car inconstance est vice si fréquent  
Aux Grands Seigneurs , qu'on ne sçait jamais quand ,  
Auprès d'iceux la faveur est si sure ,  
Que plus d'un jour ou d'un mois elle dure.

Et le dirai , n'ai passé jour ni mois ,  
Depuis le jour que vas chez vous par fois ,  
Sans être en transe , & craindre que changeante ,  
Ne fût pour moi votre humeur obligeante.

Qui hante Grands , onc ne fut certain ,  
Qu'ils soient le soir ce qu'ils sont le matin ;  
Non , que ne voye en vous esprit solide ,  
A vos conseils Sagesse qui préside ,  
Et grandeur d'ame & noble fermeté ,  
Et rare aux Grands , goût pour la Verité.

Mais deux raisons fôndoient icelle transe ,  
Premierement , votre haute naissance ,  
Ce Rang sublime , où tout semblant permis ,  
On se croit prou n'avoir besoin d'Amis ,  
Ne jugeant pas l'Amitié nécessaire ,  
A qui tout fit , tout s'étudie à plaire.

Donc , me disois-je , ( & c'est mon second point  
De défiance ) en moi ne trouvant point ,  
Ni beau flateur , ni conteur de sornette ,  
Ains cœur qui va toujours à la franquette ,

e enfin, chez les Grands bonne à rien,  
i, chez eux, on se passera bien.

ut donc pas tant surpris que l'on pense,  
c prétexte, au moins en apparence,  
it chez vous le revers tant commun,  
ez les Grands vient sans prétexte aucun.

de tous Grands, distinguant votre ALTESSE,  
pour vous, au fort de ma détresse,  
ele saint, fâché qu'en votre esprit,  
évalu l'Erreur qui vous aigrit,  
ERNEL j'adressai mes Prières,  
ijurant, que puisque les lumieres  
Comtesse, Ange consolateur,  
ent suffi contre le Séducteur,  
es, comme elle, il augmentat le nombre,  
partir, les couvrant de son ombre,  
ombreuse & forte légion,  
qu'enfin fut la séduction,  
rt Armé, par plus Fort dissipée,  
re ALTESSE a parfin détrompée.  
ces au Ciel tôt me vis exaucé,  
r de vous descendit empressé,  
es brillans, un escadron propice,  
n'a pû résister la malice,

Ni de Satan ; ni du Suppôt maudit ;

Qui maintenant tout honteux se dedit.

Or me faudroit dire sous quels visages,  
 Vous ont paru ces Anges bons & sages,  
 Par qui chez vous fut sauvé l'innocent ;  
 Et c'est à quoi, mon cœur reconnoissant,  
 Se croit tenu par la raison contraire,  
 A celle qui du malin m'a fait taire ;  
 Car n'ai pas moins de goût & de penchant,  
 A Prôner bons, qu'à taire le méchant.

Les voici donc, ces Anges tutélaires,  
 Qui de *Fiesque*, aux secours salutaires,  
 Daignant se joindre, ont remis en honneur,  
 Auprès de vous, le Prône & le Prôneur.

Première en date est la noble *Gamache*,  
 Il fit beau voir comment prenant à tâche  
 De détromper votre esprit prévenu,  
 Elle soutint que, quand aurois connu  
 Qu'on dût au Bal, dont fut tant grand scandale,  
 De mon Sermon appliquer la Morale,  
 N'aurois pas moins, blâmant la Volupté,  
 Dû, comme ay fait, prêcher la Verité.  
*Saint Valery, Cayen*, les belles filles,  
*Cambout, Breval*, honneur de leurs Familles,

A S. A. R. MADEMOISELLE.

71

le sage , & son sage *Mari* ,  
l'oncle , & *Rolinde* agueri  
long-tems au bruit de tels Orages ,  
s pour moi signalé leurs courages.  
res encor , *Lignieres* , *Senarpont*....  
détail deviendrait par trop long ,  
pré moi me faut , de mes bons Anges ,  
res tems réserver les louanges.  
voilà donc , d'un front rasséréné ,  
me voir ; par vous est condamné ;  
mpt courroux qui vous rendit crédule :  
est-ce donc qui vous tarde & recule ?  
avez dit , *Dimanche* encor viendrez  
ndre , & puis , par après , me verrez ;  
tes-vous , seriez embarrassée....  
de Princesse. O ! que telle pensée ,  
me fait des Grands plaindre le sort !  
fâcher plus sentent qu'ils ont tort ,  
ont de peine à soutenir la vûë ,  
i , sans cause , a leur colere émûë ;  
nt vaut mieux les avoir offensez ,  
sans sujet les avoir courroucez.  
pardonner , les Grands sont plus capables ,  
de paroître & s'avoüer coupables.

A vous , pourtant , ne convient ce Discours ,  
Si differez encor de quelques jours ,  
Auprès de vous , la Grace de m'admettre ;  
Vous m'ordonnez que par gauloise Lettre  
Je me présente , & cela , c'est tout un ,  
Car c'est , je pense , un Proverbe commun ,  
Du moins je crois l'avoir entendu dire ,  
Qu'on aime à voir l'Auteur qu'on aime à lire.

SUR LA  
OLITUDE  
LA CAMPAGNE.  
STANCES.

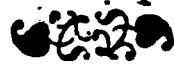
M. D. C. Religieuse Annonciade.

**D**ANS le fond d'un \* Vallon rustique,  
Entre deux champêtres Côteaux,  
De toutes parts entouré d'eaux,  
'éleve un Bâtiment antique.  
Des Prez s'étendent d'un côté,  
De l'autre, avec art est planté  
Un Bois, percé de vingt Allées :  
Au milieu, roule en un Canal,  
La masse des eaux rassemblées,  
Et fuit, en napes de cristal.

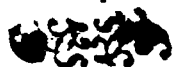


## SUR LA SOLITUDE

C'EST-LA l'aimable Solitude,  
 Où, d'un tranquille & doux loisir,  
 Je goûte l'innocent plaisir,  
 Libre de toute inquiétude.  
 Avec le monde que j'ai fui,  
 S'est éloigné le sombre ennui ;  
 J'ai vu les soucis disparaître ;  
 Et loin, ici, de tous chagrins,  
 Loin des objets qui les font naître,  
 Mes jours coulent toujours sereins.



Mon cœur ici, de votre absence,  
 Apprend à ne plus s'attrister ;  
 Dans le soin de \* vous imiter,  
 Je retrouve votre présence.  
 Loin tout profane sentiment,  
 Loin, l'ardeur & l'empressement,  
 Dont la raison n'est pas maîtresse ;  
 Une Amitié sainte bannit  
 Cette aveugle & folle tendresse,  
 Des cœurs innocens qu'elle unit.



\* Ces vers sont adressés à une Personne entièrement séparée du monde.



Loin aussi, la voix importune,  
 Qui, pour me faire un sort plus doux,  
 Me crie : *Allons, efforcez-vous,*  
*Briguez la Gloire & la Fortune.*  
 Ici, sans brigue & sans efforts,  
 Je jouis des riches Trésors,  
 Des riches Dons de la nature ;  
 Pour moi les Champs se font parer ;  
 Pour moi, d'une lumière pure  
 La Terre & l'air sont éclairer.



Mon ame, à ces objets ravie,  
 Goûte, tranquille, leur beauté,  
 Et mon humble félicité  
 Ne fait point murmurer l'envie.  
 Par tout où je conduis mes pas,  
 Sans obstacle & sans embarras,  
 Naît un plaisir pur & sensible ;  
 Charmé d'objets toujours nouveaux,  
 Je n'entends, en ce lieu paisible,  
 Que le murmure des Ruisseaux.



Au doux plaisir joignant l'Utile,  
 Et des leçons, qu'en ces beaux lieux,  
 Dieu semble tracer à mes yeux,  
 Profitant, Disciple docile,  
 Je sens, des folles passions  
 S'affoiblir les impressions,  
 Et tout vain langage se taire.  
 Au-dessus des objets Mortels  
 Je m'élève, ici, Solitaire,  
 Comme vous au pié des Autels.



DANS le sein d'une paix profonde,  
 Ici, se ranime ma Foi  
 Et, sans fard, se présente à moi  
 La vaine image de ce monde;  
 La fragile félicité,  
 Dont l'homme aveugle est enchanté;  
 Le rang où toujours il aspire;  
 Les charmes de ses vains plaisirs;  
 Ces Biens, ces faux Biens qu'il désire,  
 Sans qu'ils remplissent ses desirs.



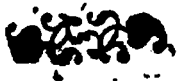
## DE LA CAMPAGNE.

74

our semble, ici, de la misère  
tracer de vivans portraits;  
tôt, à l'ombre des Forêts,  
Foi nouvelle qui m'éclaire,  
rime à mes yeux dessillez,  
s les Champs de fleurs dépouillez,  
Biens de si peu de durée,  
Richesses & les Honneurs,  
notre ame court enivrée,  
qui tombent comme les fleurs.



L'arrôt, dans ces Chênes superbes,  
l'Automne déjà flétris,  
dont mes pas dans leurs débris,  
ulent la feuille avec les herbes,  
lis le sort de ces Héros,  
ue la Vieillesse, ou le repos,  
it souvent survivre à leur gloire;  
vois ces Ministres mourans,  
ont la Fortune & la mémoire  
avilissent dans leurs Parens.



On les a vus, dis-je en moi-même,  
 Dans leur Ministère orgueilleux,  
 Entraîner la foule après eux,  
 Et faire ombre au pouvoir suprême :  
 Hélas ! Que sont-ils devenus ?  
 Leurs Héritiers presque inconnus,  
 Ont eu leurs noms pour héritages ;  
 Mais les traînant humiliés,  
 Il ne reste de leur ombrage,  
 Que les feuilles qu'on foule aux pieds.



Tantôt, errant dans les Prairies,  
 J'étudie au bord des Ruisseaux,  
 Dans l'éternel cours de leurs eaux,  
 Le cours abrégé de nos vies ;  
 Comme, l'un par l'autre poussés,  
 Mille & mille flots sont passés,  
 Sans qu'il en reste nulle trace ;  
 Ainsi, d'un cours précipité,  
 Tous les hommes, de race, en race,  
 S'abîment dans l'éternité.



## DE LA CAMPAGNE



Contemplant ce portrait fidèle,  
Rapide cours de nos ans,  
Enrôlé, dans tous les tems,  
X qu'à l'esprit je me rapelle;  
X que j'ai vus naître & finir,  
X que cache encor l'Avenir,  
Leur mort tous m'offrent l'image;  
Heureux, de pouvoir m'assurer,  
Dans le moment de mon passage,  
Seul bonheur qui doit durer.



Ici, pour l'Auteur de mon Etre,  
Tout sollicite mon Amour,  
Tout me l'annonce, & tout à tout,  
Chaque objet le fait reconnoître.  
Le chant des Oiseaux de nos Bois,  
Semble inviter aussi ma voix,  
A ses louanges immortelles;  
Le soin qu'il a de les nourrir,  
M'apprend, qu'à ses mains paternelles,  
J'ai droit aussi de recourir.



## SUR LA SOLITUDE

Alors, occupant ma mémoire,  
 Des esperances de ma Foi,  
 Je vois, sans peine, loin de moi,  
 Rouler l'or & briller la gloire.  
 Quoi ! dis-je, Dieu dans ses présents,  
 Des hommes sans choix bienfaisants,  
 A-t'il l'aveuglement bisarre ?  
 Lui trouve-t'on, comme aux humains,  
 Pour les Pauvres un cœur avare ?  
 Et riche ferme-t'il ses mains ?



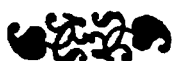
Toujours, égale à sa puissance,  
 Sa bonté veille à mes besoins,  
 Et pour me prodiguer ses soins,  
 Il n'attend que ma confiance.  
 Quand enrichi de ses bienfaits,  
 Tout l'Univers sent les effets,  
 De la Puissance secourable,  
 De Lui me verrois-je oublié ?  
 Qui, des Mortels fut misérable,  
 S'étant à ses soins confié ?



## DE LA CAMPAGNE.

178

mes yeux, la magnificence,  
e au lever du Soleil,  
e cet Astre, à mon réveil,  
templant ici la naissance,  
ois de feux étincelants,  
ormer cent groupes brillants,  
t couleurs à la fois paroître,  
ar tout, en traits radieux,  
rouve écrit le nom du Maître,  
i forma la Terre & les Cieux.



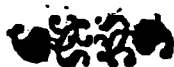
e me récrie, à ce Spectacle,  
au Ciel, est un Dieu tout-puissant.  
vain, de l'Astre ébloüissant,  
nt il a fait son Tabernacle,  
loigne mes foibles regards,  
nsi qu'au Ciel, de toutes parts,  
n Nom éclate sur la Terre ;  
n Nom retentit dans les airs ;  
est lui qu'annonce le Tonnerre,  
t que font briller les éclairs.



La nuit même, la nuit obscure,  
 Semble m'aider à le mieux voir.  
 Si-tôt que dans l'ombre du soir,  
 Se cache ici-bas la Nature,  
 Aux yeux se montrent découverts,  
 Ces vastes Cieux où je me perds,  
 Mesurant leur espace immense ;  
 Mais là, Dieu me parle sans bruit ;  
 Tout semble garder le silence,  
 A la voix du Dieu qui m'instruit.



PROMENANT à loisir ma vue  
 Sur ces brillans, ces vastes corps,  
 Qui par d'invisibles ressorts,  
 Roulent leur masse suspendue,  
 Je m'interroge curieux ;  
 Cent fois je demande à mes yeux,  
 Quel en est l'ordre & la nature ?  
 Quels sont ces feux au Ciel semez ?  
 Et je ne vois dans leur structure,  
 Que le Dieu qui les a formez.





Or ! chaque Etoile est-elle un Monde,  
 que ce Monde habité ?  
 Qui, Seigneur, a limité,  
 ton bras la vertu féconde ?  
 peut-être, le Tout-puissant,  
 fait un Peuple obéissant,  
 cœurs à sa Loi plus fidèles,  
 peut-être, aimé, respecté,  
 a point, de nos cœurs rebelles  
 combattre la dureté.



Qu'a-t'il fait, pour s'en faire craindre,  
 et pour ce Monde il n'ait pas fait ?  
 si magnifique et plus parfait,  
 s'il eu soin de s'y dépêindre ?  
 ont-ils vu souffrant, abattu,  
 leur nature revêtu,  
 leurs misères se réduire ?  
 voulant les en préserver,  
 livre pauvre pour les instruire,  
 mourir en Croix, pour les sauver ?



Non, non, ma Foi persuadée,  
Que pour nous seuls il est venu,  
De tout autre monde inconnu,  
Bannit la téméraire idée.

Non, chaque Etoile au Ciel ne luit  
Que pour éclairer dans la nuit;  
La Terre en reçoit l'influence,  
Et pare d'un nouvel éclat,  
Ces Dons, ces Biens, dont l'abondance  
Ne sert qu'à rendre l'homme ingrat.



D'AUTRES Leçons, d'autres pensées,  
Me donne encor la sombre nuit,  
Où du Soleil qui tombe & fuit,  
Les lumières sont éclipsées.  
Ainsi chaque jour finira,  
Aussi bien-tôt me couvrira,  
L'affreuse Mort de sombre voiles!  
Dans l'ombre je crois voir le deuil,  
Je crois trouver dans les Etoiles,  
Les pâles flambeaux du cercueil.



si , dans ce lieu Solitaire ,  
 tant mes jours innocens ,  
 objets qui frappent mes sens ,  
 développe le mystère.  
 ciel s'adressent tous mes Vœux ,  
 appelle trois fois heureux ,  
 qu'attache ici leur naissance ,  
 vils & grossiers habitans ,  
 de notre heureuse innocence ,  
 retracent les premiers tems.



Oh ! qui pourroit de la richesse ,  
 recevoir ici le désir ?  
 pourroit s'y laisser saisir ,  
 lâche Amour de la mollesse ,  
 , chacun content des fruits ,  
 de sa nourriture produits ,  
 s cultive & les laisse croître ,  
 , paisible , mange le pain  
 qu'il a semé , qu'il a vu naître ,  
 qu'affaïsonne toujours sa faim.



# SUR LA SOLITUDE

Trois fois heureuse la Campagne !  
 Où l'homme exempt de passion,  
 Ne connoît, ni l'Ambition,  
 Ni la fureur qui l'accompagne ;  
 Où, jamais sa coupable main,  
 Ne s'arma d'un fer inhumain,  
 Pour avoir place dans l'Histoire ;  
 Où, tranquille dans ses Foyers,  
 Il méprise la folle gloire,  
 De cueillir de sanglans Lauriers.



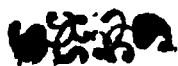
Se bornant aux biens de ses Peres,  
 Il ignore l'art assassin,  
 De s'autoriser au larcin,  
 Par des avances usuraires ;  
 On ne voit point sa vanité,  
 Le parant d'un Titre acheté,  
 Lui faire publier sa naissance,  
 Et regorgeant de biens pillés,  
 Insulter par son opulence,  
 Les Peuples qu'il a dépouillés.



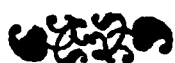
MAIS, sous son humble Chaumière,  
voit les soins voltiger,  
triste peur l'assiéger ;  
qu'il ferme la paupière,  
suisant d'un doux sommeil,  
craint point qu'à son réveil,  
plaigneur vienne le surprendre,  
que l'assignant, sans délais,  
oblige, pour se défendre,  
courir en hâte au Palais.



FRANCHI de la complaisance,  
nous asservissent les Grands,  
empt des devoirs différens,  
ne incommoder bien-séance,  
as son heureuse obscurité,  
en n'enchaîne sa liberté,  
aujourd'hui tout entier à lui-même,  
l'aisément l'homme ainsi caché,  
s'élève vers l'Être suprême,  
se dégage du péché !



Tous les jours cette heureuse vie,  
 Venant ici se retracer,  
 Je crois, à force d'y penser,  
 Goûter le repos que j'envie.  
 Heureux, si j'y pensois toujours!  
 Et que par là finît le cours  
 De ma carrière, qui s'avance;  
 Mais plus heureux, si, comme à vous,  
 Et la ferveur & l'innocence  
 M'assuroient un repos si doux !



Toujours fidèle à la Retraite,  
 Dont Dieu vous inspira le choix,  
 Vous y trouvez, mieux qu'en nos Bois,  
 Une Paix solide & parfaite ;  
 C'est-là, que toujours ignoré,  
 Le Monde est de vous séparé  
 Par un Désert inaccessible ;  
 Et que se cachant aux Mortels,  
 Votre ame innocente & paisible,  
 Se file des jours éternels.



# R L E S É J O U R E S U C Y ,

de Campagne qui a la vûe de Paris :

## 3 T A N C E S.

**Q**UAND pourrai-je, sage & tranquile,  
En ces lieux fixer mon séjour,  
Loin du tumulte de la Ville,  
Loin des embarras de la Cour ?  
De Paris la vaste étendue,  
Si, de loin, offre à la vûe  
Un spectacle toujours charmant.  
Que ce coup d'œil est agréable !  
Que d'ici Paris est aimable !  
Qu'il est beau dans l'éloignement !



J'EN vois les pompeux édifices ,

En foule s'élever aux Cieux ;

Et je ne vois aucuns des vices

Qui me le rendent odieux.

Chez un Ami sage & fidèle ,

De ma droiture naturelle ,

Rien ne gêne la liberté ;

Toujours équitable & sincère ,

Je puis , sans craindre de déplaire ,

Etre Ami de la vérité.



Je puis marquer , sans complaisance ,

Un légitime & fier mépris ,

Pour ces hommes , dont la naissance ,

Ou la Charge , fait tout le prix ;

Et sans que personne s'irrite ,

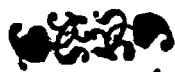
Toujours contre le faux mérite ,

Hautement ici déclaré ;

Blâmer tout ridicule usage ,

Tout mauvais goût , tout vain Ouvrage ,

Tout vice à Paris toléré.





Ici, le VRAI trouve un asyle,  
 L'aïse est ici la Vertu;  
 On n'y vit point, comme à la Ville,  
 D'éternels égards combattus;  
 On n'y voit abus, ni licence;  
 Que la rigueur, ou la bienfaisance,  
 Vous oblige de partager;  
 Nul entretien fade & frivole,  
 Nul caprice de femme folle,  
 Nul fat enfin à ménager.



Ici, nul objet n'importune,  
 Rien n'y révolte le bon sens;  
 Je ne vois point à la Fortune,  
 Donner un mercenaire encens;  
 Je ne sens pas ma bile émue,  
 Par l'incommode & triste vue,  
 Des fots que Paris applaudit,  
 Des fainéans qu'il autorise;  
 Des faux Dévots qu'il canonise;  
 Des Faquins qu'il met en crédit.



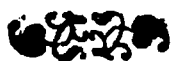
Ici, nulle folle jeunesse  
 Ne vient, d'un visage hardi,  
 Fiere de son impolitesse,  
 Apporter un air étourdi;  
 Je n'y vois point, de l'homme en place,  
 Sous un air sec, un front de glace,  
 Se hériffer la Dignité,  
 Ou pour paroître populaire,  
 Soutenir mal le caractère,  
 D'une sage & noble fierté.



Je ne vois en ces lieux paroître,  
 Du Sénat aucun Officier,  
 Que me déguise en Petit-Maître,  
 Un habit, un air Cavalier;  
 Nul Abbé, que me défigure  
 Sa longue & blonde chevelure;  
 Nul Bourgeois, trahissant du Seigneur;  
 Nul Pédant, bouffi d'arrogance;  
 Nul Financier, dont l'opulence,  
 Des tems insulte le malheur.



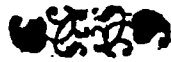
Je ne vois point une Noblesse,  
 Destinée aux emplois de Mars,  
 S'accoutumer par la mollesse,  
 A fuir, à craindre les hasards,  
 A sentir, quand il faut combattre,  
 Tout à coup trembler & s'abattre,  
 Un cœur esclave du repos,  
 Le plaisir plus cher que la Gloire,  
 Faisant échoüer la Victoire  
 Sur les pas mêmes des Héros.



Du Droit, au sortir des Ecoles,  
 Je ne vois point un Juge admis,  
 Après des épreuves frivoles,  
 Sur le Tribunal de Thémis,  
 Par la paresseuse habitude,  
 De fuir le travail & l'étude,  
 Lâche Magistrat s'avilir;  
 Et dans le Palais qu'il abhorre,  
 Dans le Sénat qu'il deshonore,  
 Stupide Pagode vieillir.



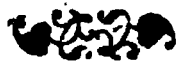
Ici, n'est point l'homme inutile,  
 En quête de tous les quartiers,  
 Où pour le Jeu, son seul asyle,  
 L'oisiveté demande un tiers,  
 Ni la femme frivole & vaine,  
 Que midi sonnant peut à peine  
 Au lit paresseux arracher,  
 Et qui des plaisirs occupée,  
 Acheve le jour, dissipée,  
 A les attendre, ou les chercher.



Je n'attens point les Nouvelistes,  
 Attroupez ici par essains,  
 Sur les succès heureux, ou tristes,  
 Bourdonner autour des Bassins.  
 Loin de leur cohue inquiète,  
 J'attens, en paix, que la Gazette,  
 M'instruise des événemens;  
 Et ne vois point chaque aventure,  
 Exciter de folle gageure,  
 Et de vagues raisonnemens.



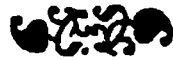
D'un frivole Auteur qui s'admire,  
 ne crains point l'irruption,  
 qu'à l'écouter, ou le lire,  
 n force mon attention.  
 Si, sur nos murailles nues,  
 toutes Affiches ne sont liées,  
 tous titres vains, de froids Ecrits;  
 Si, par intrigue, ou par grace,  
 l'un fat n'usurpe point la place,  
 Des Sçavans, ou des beaux Esprits.



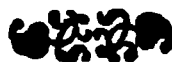
Je ne vois point, sur l'Eloquence,  
 Et Précieuses & Pédans,  
 Par cabale, ou par ignorance,  
 Se donnant des airs décidans,  
 Déferer la palme du stile,  
 A la cadence puérile,  
 D'un Discours toujours affecté;  
 Et traiter d'Ecrivain vulgaire,  
 L'habile Ecrivain qui sçait plaire  
 Par sa noble simplicité.



Je ne vois point cette autre engeance,  
 De fats, qui par tout répandus,  
 Se donnent pour gens d'importance,  
 N'étant qu'importuns assidus,  
 Qui, Parasites, s'introduisent  
 Auprès des Grands qui les méprisent,  
 Et s'y font supporter flatteurs;  
 S'ingérant au soin des ménages,  
 De querelles, de mariages,  
 Inutiles entremetteurs.



D'UNE autre espece extravagante,  
 Je ne vois point la vanité,  
 Du petit Bourgeois qui se vante  
 D'un commerce de qualité;  
 Qui, d'un air vain, nomme sans cesse,  
 Comte, Marquis, Duc & Duchesse,  
 Dont il se prétend familier;  
 Et fuit tout Bourgeois, son Confrere,  
 Qui, sage, ne croit point se faire  
 Un mérite de s'oublier.



De son bon goût en bagatelles ,  
 ul ici follement jaloux ,  
 'a , des modes les plus nouvelles ,  
 i fureur d'avoir des Bijoux ;  
 : de sa poche inépuisable ,  
 rant , d'un fardeau qui l'accable ,  
 i pesante inutilité ,  
 'étale aux yeux vingt Tabatieres ,  
 : du nouveau goût des Charnieres ,  
 e vante la rare beauté.



Lors ces hommes de bonne chere ,  
 rbitres souverains du goût ,  
 ont tout le mérite est de faire  
 l'assaisonnement d'un ragoût.  
 oin' ces Tyrans impitoyables ,  
 ui veulent qu'on ne mange aux Tables ,  
 ue ce qu'ils ont déclaré bon-  
 e la Science qui raffine ,  
 r le vin & sur la Cuisine ,  
 ignore ici jusqu'au jargon.



AUPRÈS d'un Malade crédule,  
 Je ne vois point un meurtrier,  
 Du poison, qu'il donne en pillule,  
 Se faire applaudir & payer ;  
 Je ne vois point, dès que commence  
 Un léger mal, que l'abstinence,  
 Et le repos peuvent guérir ;  
 Qu'aux Empyriques l'on se livre,  
 Et qu'à force de vouloir vivre,  
 On aide à se faire mourir.

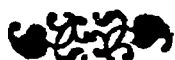


FAROUCHE, ou sottement civile,  
 L'impolitesse du Bourgeois,  
 Ne vient point, toujours indocile,  
 M'accabler ici de son poids ;  
 Nul aussi n'y vient de Versailles,  
 Traitant les Bourgeois de Canailles,  
 Se donner de faux airs de Cour ;  
 Et des Princes, Singe infidèle,  
 Nous défigurer le modèle,  
 Dont il approche chaque jour.

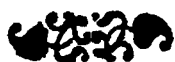




De tous ces bisares usages ,  
 Il ne nous blesse ici les yeux ;  
 En n'y rappelle les images  
 abus encor plus odieux ;  
 Nous n'y voyons point les Usures ,  
 noblir les Races obscures ,  
 Et qui le Peuple est dépouillé ;  
 nul ici , Voleur habile ,  
 Va le front de se dire utile  
 A malheureux qu'il a pillé.



Nous n'y voyons point l'Hypocrite ,  
 Amner de pleine autorité ;  
 Et nous prêcher un Dieu , qu'irrite  
 La mollesse , ou la vanité.  
 De ces Dévots fiers , indociles ,  
 En détours , en manège habiles ,  
 Nous n'avons point à nous garder ;  
 Loin la Piété politique ,  
 Loin la Vertu , qu'on ne pratique  
 Que pour se faire regarder.



Ici, d'une avare Famille,  
 On ne voit point la main former  
 La chaîne qui lie une fille,  
 Au Couvent qui va l'enfermer;  
 Ni le zèle aveugle & bifare,  
 Qui bâtit l'Autel, ou le pare,  
 De l'argent qu'on doit au prochain,  
 Et qui grave son injustice,  
 Au front du pieux Edifice,  
 Et sur le Marbre & sur l'Airain.



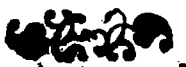
On ne voit point dans les ténèbres,  
 Un Mort au Sépulchre emporté,  
 Eclairer de flambeaux funébres,  
 La pompe de la Vanité;  
 Ni la Famille consolée,  
 Borner ses soins à l'Assemblée,  
 Qu'elle invite autour du Cercueil,  
 Et pour celui dont elle hérite,  
 De tout devoir se croire quitte,  
 Par la Tenture & par le Deuil.



On n'entend point de Bans au Prône,  
noncer le fatal lien,  
ni ne marie à la personne,  
je pour en épouser le bien.  
On ne voit point ici la femme  
jugir de l'innocente flâme,  
le l'Hymen a droit d'allumer;  
l'Epoux, par délicatesse,  
voir honte de sa tendresse,  
sur la seule qu'il doit aimer.



O ! qu'agréable est la demeure,  
à loin des Vices éclatans,  
que Paris nous montre à toute heure,  
on se dérobe aux mœurs du tems !  
! qui, dans la superbe Ville,  
put conserver pur & tranquille,  
son cœur, de tant d'objets blessé ?  
où la Verité fuit craintive,  
où la Vertu gémit captive,  
où le Vice est récompensé.



## SUR LE SE'JOUR

Où , par l'interêt applaudie ,  
Des Procès regne la fureur ,  
Et de la noire perfidie ,  
Le succès efface l'horreur.  
Où semble s'honorer la Femme ,  
De l'intrigue qui la diffame ;  
Où tout méchant se fait un front ;  
Et souvent l'Epoux , ou le Pere ,  
Est confident de l'Adultere ,  
Dont sur lui retombe l'affront.



Où , parmi les Grands , la Dépense ,  
Est une Loi pour emprunter ;  
Et le Luxe , une bienfaisance ,  
Qui leur défend de s'acquitter ;  
Où , sur ce Luxe on voit l'audace ,  
De l'homme sorti de la crasse ,  
Aux grands Seigneurs se mesurer :  
Et d'habits d'égale richesse ,  
Et la Bourgeoise , & la Princesse ,  
Au mépris des Loix , se parer.



or, plus des tems croît l'indigence,  
 le Riche, au Luxe obstiné,  
 menté sa magnificence,  
 l'or, aux Pauvres destiné,  
 sa Vanité, sa Mollesse,  
 superflu de sa Richesse,  
 ure l'infidèle emploi;  
 n'écoute, sur la misère,  
 qui n'a pas le nécessaire,  
 la Nature, ni la Foi.

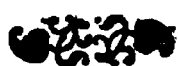


Du, sur un profane Théâtre,  
 Vers, le Chant, la Fiction,  
 s Vices, qu'on y doit combattre,  
 vorisent l'impression;  
 i, toujours de flâmes impures,  
 art développe les peintures  
 ont les cœurs sont empoisonner,  
 rtifiant ces flâmes funelles,  
 ur des Actrices peu modestes,  
 t des Amans passionnez.



## SUR LE SÉJOUR

Où des crimes qui les maîtrisent,  
 Pour étouffer tous les remords,  
 Des fous, sans sçavoir ce qu'ils disent,  
 Font sur la Foi les esprits forts;  
 Et d'un ton railleur & profane,  
 De la raison, qui les condamne,  
 Eludant tous les argumens,  
 N'ont de Vertus que leurs caprices,  
 De Dieu, que l'amour de leurs Vices;  
 De Loix, que leurs entêtemens.



Où, jusqu'au Temple redoutable,  
 Aux yeux même de l'Eternel,  
 D'un air immodeste & coupable,  
 On porte l'orgueil criminel.  
 Où nous voyons, toujours stérile  
 La parole de l'Evangile,  
 Ne produire plus que des sons;  
 Et réduits au vil soin de plaire,  
 Les tristes Orateurs nous faire  
 De beaux Discours, pour des Sermons.



EST ici, par l'heureuse absence,  
 tant d'objets contagieux,  
 la Paix jointe à l'Innocence,  
 ne un séjour délicieux.  
 s ceux que l'estime y rassemble,  
 envi, conspirent ensemble,  
 os sages & doux plaisirs;  
 e leur Hôte incomparable,  
 ant la Sageffe aimable,  
 ndent ses nobles désirs.



de toutes parts, le voisinage, \*  
 s approche d'hommes fameux,  
 goûtant les plaisirs du Sage,  
 font aussi goûter chez eux;  
 iours polis dans leurs manieres,  
 iours justes dans leurs lumieres,  
 iours sûrs par leur probité,  
 t l'agrément, dont la conduite;  
 en tout tems voir un mérite  
 dessus de leur dignité.



rs de Harlay, le Camus, Daguesséan, de Rebyere,

Ici, l'Astre qui nous éclaire,  
 Brille dans toute sa beauté,  
 Et toujours, d'un air salubre,  
 Nous respirons la pureté.  
 Ici, toujours prêt & facile,  
 D'une promenade tranquille,  
 Nous avons l'aimable secours ;  
 Nous ne trouvons, dans nos prairies,  
 Ni la presse des Tuilleries,  
 Ni la poudre qui vole au Cours.



Le seul mauvais tems est l'obstacle  
 Qui balance un plaisir si doux ;  
 Et nul ne s'y donne en spectacle,  
 A des yeux malins & jaloux :  
 On n'y voit point de foule oïfive,  
 A s'entre-observer attentive,  
 Nous assiéger de toutes parts :  
 Ni de grande & poussiéreuse Allée,  
 Où la mollesse rassemblée,  
 Accoure chercher des regards.





ous sçavons ici, sans mollesse,  
 rger nos délassemens,  
 ire regner la Sagesse  
 u'en nos Divertissemens :  
 que nous donne de science,  
 l'Etude & l'experience,  
 me, anime chaque Entretien ;  
 jamais, dans nos Promenades,  
 ous n'admettons de railleurs fades,  
 d'ennuyeux diseurs de rien.



L'USAGE odieux de médire,  
 Qui nous assassine à Paris,  
 La malignité, la satire,  
 sont ici des Vices pros crits.  
 Si quelquefois aux bagatelles,  
 Aux bruits qui courent, aux nouvelles,  
 On est contraint de se prêter,  
 Par le tour, qu'au Discours on donne,  
 Par le sel dont on l'affaïsonne,  
 On sçait, & plaire & profiter.



## ODE SUR LA GUERRE

Ah! né, sans doute, hommes sauvages,  
 Sous un Ciel brûlant ou glacé,  
 Loins des lieux où, par des Loix sages,  
 Chaque Peuple s'est policé;  
 Ce sont Nations allaitées  
 Au sein des Brutes indomptées,  
 Que nulles Loix n'ont pu ranger;  
 C'est-là qu'au carnage nourrie,  
 Chacun a succé la furie  
 De se combattre & s'égorger.

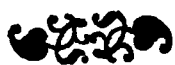


MAIS, me trompai-je? est-ce un Prestige?  
 Qui me falcine ici les yeux?  
 J'y vois des hommes de la Tige  
 De ceux qui peuplerent ces lieux;  
 J'y vois ceux que, pour magnanimes,  
 Pour nobles cœurs, ames sublimes,  
 Pour grands Hommes l'on fait passer;  
 Et c'est, dit-on, par ces carnages,  
 Qu'ils s'assurent, dans tous les âges,  
 Un nom qui ne peut s'effacer.

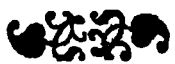


## SUR LES VRAIS HEROS. 155

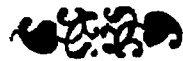
CE n'est point sous un Ciel barbare,  
Cuvages éleves des Ours,  
Qu'ils ont, à leur fureur bîfarre,  
Laiſſé prendre ce libre cours;  
Plus loin que l'animal feroce,  
Ils ont pouſſé l'excès atroce  
De leur barbare cruauté.  
L'Ours ne respire le carnage,  
Que quand on irrite ſa rage;  
Mais l'homme y court par Vanité.



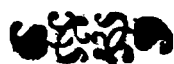
CE n'est ni Vengeance, ni Haine,  
C'est l'ardeur de ſe ſignaler,  
Qui plonge ſa main inhumaine  
Dans le ſang qu'elle fait couler:  
O folle ardeur! ô fauſſe Gloire!  
Pour éterniſer ſa mémoire,  
L'Homme aux Meurtres vient ſ'animer;  
Jaloux des Vertus qu'il eſtime,  
Il prend le fer vengeur du crime,  
Et ſ'en ſert pour les opprimer.



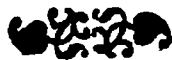
Est-ce donc vous, Dieux qu'on adore,  
 Du Monde, Arbitres souverains,  
 Qui du Ciel, où l'on vous honore,  
 Donnez cet exemple aux Humains?  
 Est-ce votre main meurtrière,  
 Qui dans la seule ardeur guerrière,  
 Placa la Gloire des Héros?  
 Non l'Enfer enfanta la Guerre,  
 Les Dieux n'enseignent à la Terre  
 Que la Concorde & Repos.



Ils ont créés, pour vivre ensemble,  
 Et s'unir d'éternels liens,  
 Tous ceux que la Terre rassemble,  
 D'un même Monde Citoyens;  
 Ils ont, pour animer l'argile,  
 Dont fut formé l'homme fragile,  
 Soufflé sur lui l'Esprit de Paix.  
 La Masse, à ce souffle s'anime,  
 Ouvre les yeux, parle & n'exprime  
 Qu'un tendre penchant aux bienfaits.



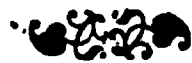
PROMPT au secours de son semblable ,  
 L'Homme avec l'Homme partagea  
 Les biens , dont le Ciel favorable ,  
 L'enrichit , ou le soulagea.  
 L'habitant des Plages stériles ,  
 Trouva dans les Plaines fertiles  
 Des Astres pour lui moins cruels :  
 Chacun à son gré se disperse ;  
 Mais se rejoint par le Commerce  
 Des Dons & des soins mutuels.



Ce premier tems , cet heureux âge ,  
 Fut le siècle des vrais Héros.  
 Seul de ce nom , digne est le Sage ,  
 Qui des hommes veille au repos ,  
 Et quand la Discorde effrénée ,  
 Enfant l'Erreur forcenée ,  
 Qui donna ce nom aux Guerriers ;  
 Nul Guerrier ne fut Héroïque  
 Que celui , qu'à la Paix publique ,  
 On vit immoler ses Lauriers.




QUELQUE grand que soit son courage,  
Si la Raison n'arme son bras,  
Si l'Equité ne les engage,  
Le vrai Héros fuit les Combats.  
Loin d'aimer la Guerre, il l'abhorre,  
En triomphant même, il déplore  
Les defastres qu'elle produit.  
Et couronné par la Victoire,  
Il gémit de sa propre Gloire,  
Si la Paix n'en est pas le fruit.



ALLEZ donc, Ecrivains fidèles,  
Du rang des Héros effacer,  
Ceux que *Cannes*, *Pharsale*, *Arbelles*,  
En ce rang nous ont fait placer.  
Détestez leur Guerrière audace,  
Et courez graver à leur place  
Un Roi juste dans ses projets;  
Qui du Ciel, s'armant pour la Cause,  
Vainqueur, Vaincu, ne se propose  
Que le bonheur de ses Sujets.





# LETTRE

## ALLEGORIQUE ET CRITIQUE Sur l'Eloquence & sur la Poësie.

*A un jeune homme qui commençoit à étudier  
les Belles Lettres.*

**B**EL ESPRIT, tient sous son Empire,  
Un Pays célèbre & vanté ;  
Pays, où souffle un doux Zéphire,  
Que l'on appelle \* AMENITE ;  
A qui l'on doit la pureté  
De l'air charmant qu'on y respire.

Mais quelquefois l'orageux vent,  
Qu'on nomme *Faux*, *demi-Sçavant*,  
Couvrant tout le Pays de glace,  
Le change en un Désert affreux ;  
Chacun fuit ce vent orageux ;  
Les seuls *Pédans* restent en place.

\* On appelle ainsi l'Elégance & le sel des Ouvrages d'esprit.

Que dis-je , seuls ; toujours *Audace* ;  
Toujours *Orgueil* loge avec eux.

Tout ce Pays souvent stérile ,  
A ce fâcheux vent exposé ,  
Du fleuve GLOIRE est arrosé ,  
Et n'en est guères plus fertile.

Ce grand fleuve voit sur ses bords  
Croître un Laurier foible & fragile ,  
Ce sont ses uniques trésors.

Pour subsister dans son Empire ,  
Il faut que dans DISCERNEMENT  
BEL ESPRIT loge , & se retire  
Dans le fort nommé JUGEMENT.

C'est-là qu'il regne & qu'il dispose  
A son gré , de Peuples nombreux ,  
Peuples depuis long-tems fameux ,  
Qu'on nomme POESIE & PROSE.

L'un est à pied , l'autre à cheval ,  
ETUDE est le nom , ce me semble ,  
Du COMMISSAIRE Général ,  
Qui sous ses ordres les assemble.

Leur principal Chef est BON SENS ;  
C'est un homme tout d'une pièce ,  
Mais qui gouverne avec sagesse ,



Selon les lieux, selon les tems.

Chacun des Peuples qu'il gouverne,  
Quand il s'agit d'un mouvement,  
Reçoit l'ordre directement  
D'un vieux Officier subalterne.

ENTHOUSIASME est l'Officier  
Qui fait avancer POESIE :  
On dit qu'il est Avanturier ,  
E suit un peu sa fantaisie.

Ce qui le rend audacieux,  
C'est qu'il se croit du sang des Dieux ;  
Son Peuple, du même avantage,  
A son exemple , s'est flaté ;  
Et si l'on croit sa vanité,  
Né des Dieux , il a leur langage.

Comme le Chef est imprudent ,  
Le Soldat , s'il n'y prend bien garde ,  
Sous les Loix d'un tel Commandant ,  
Trop entreprend & trop hasarde.

On a commis , pour le regler ,  
Un Magistrat nommé PRUDENCE ,  
Auquel on en doit appeller  
Quand les choses sont d'importance.

PROSE est un Peuple plus humain ,

Son Capitaine est PERIODE ,  
Grec , devenu Bourgeois Romain ,  
Qui marche toujours bride en main ,  
Et ne fait rien qu'avec méthode.

Quand au combat il faut aller ,  
A son Char il fait atteler  
Des Courriers d'égale encolure ;  
De même poil , de même allure ;  
Quelquefois deux , quelquefois trois ;  
Mais plus souvent il en a quatre ,  
Qui , dressez exprès pour combattre ,  
Connoissent & suivent sa voix.

Ces deux Peuples d'intelligence ,  
S'unissent dans l'occasion ;  
Et quand le Magistrat PRUDENCE ,  
Juge à propos leur union ,  
On connoît leur correspondance.

ENTHOUSIASME se plaît fort  
De voir PROSE prenant l'effort ,  
Changer sous lui de contenance ;

Et PERIODE sçait fort bien  
De POESIE , en récompense ,  
Mesurer le pas sur le sien.

Certaines gens nommez FIGURES ,

Qui font l'emploi d'Enfans perdus,  
Dans ces deux Corps sont répandus ;  
Ce sont vrais coureurs d'Avantures :  
Mais pour empêcher que l'Etat  
Ne soit troublé par leur audace ,  
PRUDENCE , ce grand Magistrat ,  
A soin de les tenir en place.

Ces Peuples ainsi gouvernez ,  
Et sagement disciplinez :  
Maint Peuple sauvage & farouche  
S'est à leur Loix assujetti ;  
C'est assez qu'ils ouvrent la bouche ,  
On se range de leur parti.

C'est en cela seul que consiste  
La force qui les rend vainqueurs ;  
Leur voix leur gagne tous les cœurs ,  
A cette voix nul ne résiste.

PROSE a plusieurs tons differens ,  
Qui changent selon l'occurrence :  
Ces tons , suivant leur difference ,  
Ont des succès plus ou moins grands.

Le ton qu'on nomme EPISTOLAIRE ,  
Est naturel & délicat ;  
C'est sur ce ton qu'un cœur sincère

Se développe fans mystere ,  
 Qu'il badine , ou parle d'affaire ,  
 Regle la Guerre , instruit l'Etat :  
 Mais quelquefois il dégénere  
 En ton , & languissant & plat.

Souvent pour vouloir trop bien faire ,  
 Il s'élève , *ab hoc & ab hac* ,  
 Et va se perdre à l'avanture ,  
 Prenant , fans regle & fans mesure ,  
 La *Basse* qu'on nomme BALSAC ,  
 Ou le *Fausset* nommé VOITURE.

Ton ORATOIRE est au Barreau ,  
 D'un grand secours , pourvu qu'on sçache  
 S'en bien servir , & qu'on s'attache  
 A préférer le BON au BEAU.

Trop d'artifice & de cadence ,  
 En affoiblit la véhémence :  
 Car ce n'est point à l'Audience  
 Que l'on doit répandre des fleurs :  
 On y doit prendre la défense  
 De l'Equité , de l'Innocence ,  
 De la Vertu , des bonnes Mœurs ,  
 Bien , l'Orateur \* par excellence ,  
 En avoit fait l'expérience.

\* *Cicero. Orat. pro Roscio Amer.*

Il se plaint, ce grand Orateur,  
En déplorant dans sa Vieillesse,  
Les faux brillans de sa Jeunesse,  
D'avoir, d'un ton déclamateur,  
Et d'une bouche encore novice,  
Avec trop d'art peint le supplice,  
Dont on vouloit qu'on fit justice  
Du parricide malfacteur.

Ton HISTORIQUE, à la mémoire  
Des tems passez est consacré ;  
Mais pour avoir toute sa gloire,  
Il doit, dans les faits de l'Histoire,  
Se tenir toujours resserré.

Dans ses récits simples, sublimes,  
Les faits, bien plus que les maximes,  
Doivent servir d'instructions.

Il ne va point, quittant sa route,  
S'écarter en réflexions,  
Ni par des Dissertations  
Eclaircir les faits dont on doute.

Il ne combat la fausseté,  
Qu'en racontant la Vérité ;  
Et quoique, d'un stile énergique,  
Il sçache la mettre en son jour,

Il n'imite jamais le tour

Oratoire, ni Poétique.

Ami de la simplicité,

Il abhorre l'air affecté

De maint Auteur accrédité,

Historien moins que Poëte,

Dont la phrase doit la beauté,

Au choix brillant d'une Epithete.

Combien d'Auteurs, quittant ce ton,

Veulent pourtant garder son nom !

Cela sur tout se vérifie,

En ceux qui des SAINTS font la Vie,

Comme une Histoire on la publie ;

Mais, bien souvent, c'est un Sermon,

Un Eloge, un Apologie.

On peut, par là, se proposer,

De faire honneur à leur mémoire ;

Mais cela n'est pas une Histoire ;

Pourquoi vouloir nous imposer ?

Changez de titre, & votre Ouvrage

N'en sera pas moins estimé :

Qui dans l'Histoire est renfermé,

Doit un Récit, rien davantage.

Qu'il écrive les actions,

C'est où se doit borner la plume :  
 Mais on veut faire un gros volume ;  
 Pour le grossir , *Citations* ,  
*Sens figurez* , *Digressions* ,  
*Sermons* enfin sont nécessaires :  
 Mais tout cela fait à l'Auteur ,  
 Fait aux *SAINTS* même moins d'honneur ,  
 Que de leurs faits récits sinceres.

Si par leur vie on veut toucher ,  
 Celui qui l'écrit , doit tâcher  
 De prendre , autant qu'il peut , le stile  
 Des Ecrivains de l'Evangile.

Il a , dans ces Auteurs divins ,  
 De son Histoire , un beau modèle :  
 C'est au récit simple & fidèle  
 Que se bornent ces Ecrivains.

Sans ornement , sans flatterie ,  
 Disant ce que JESUS a fait ;  
 Ce récit produit son effet ;  
 Il frappe , il touche : on se récrie ;  
 Que ces faits-là marquent un DIEU.

Enfin , dans sa divine Histoire ,  
 Le simple récit donne lieu  
 De dire , qu'en lui l'on doit croire.

C'est ainsi, qu'à proportion,  
 Du récit de chaque action,  
 Naît pour les SAINTS amour, estime.  
 Que l'Ecrivain s'en tienne-là,  
 Chaque Lecteur leur donnera  
 Tous les Eloges qu'on supprime.

Quelquefois voulant publier,  
*Chose nouvelle & chose rare,*  
 ROMAN, ce grand Aventurier,  
 Du ton HISTORIQUE s'empare,  
 Et sur ce ton il fait fanfare :  
 Mais chacun doit s'en défier ;  
 Car tôt ou tard il nous égare.

Guide toujours pernicieux,  
 Qui fait semblant de nous instruire :  
 Mais en Pays nous sçait conduire,  
 Dont l'air est fort contagieux.

Chez lui du beau nom de *Sagesse* ;  
 L'Amour profane revêtu,  
 Ne chantant que Force & Vertu,  
 N'inspire que Vice & Mollesse.

En ton HISTORIQUE masqué,  
 Un autre ton est fort à craindre,  
 Et doit encore être attaqué.



C'est celui qui se plaît à feindre ,  
Nos aventures de Romans :  
Mais dans l'Histoire véritable ,  
Aux Veritez joignant la Fable ,  
Secrets motifs d'événemens.

Là , bruit qui court , & conjecture ,  
Se débitant pour chose sûre ,  
Impose à la Ville , à la Cour.

Mais la Verité se fait jour ,  
Et découvrant , par ses lumieres ,  
Les mensonges qu'ont ajoûté ,  
Ou vangeance , ou malignité ,  
A ce qu'ont de vrai leurs matieres :  
Bien-tôt tombez , presqu'inconnus ,  
Tels Ecrivains ne servent plus  
Que d'enveloppes aux Beurrierés :  
Et quelquefois vont aux Galeres ,  
De leurs Portraits injurieux ,  
De leurs Ecrits séditieux ,  
Se faire payer les salaires.

Quelquefois , sans malignité ,  
Aimant toujours la fausseté ,  
ROMAN , pour trop chercher à plaire ,  
Change les tems , le caractère :

Des Héros de l'Antiquité.

Dans ce barboüillage inventé,  
 Mainte femme cherchant l'Histoire,  
 Croit, sur la foi de tels recits,  
 Que ces Héros mirent leur gloire  
 A faire les Amans transis.

On ne sçauroit plus en démordre;  
 De ces mensonges trop imbus,  
 L'esprit, le cœur ne goûtent plus  
 Une Histoire qui soit dans l'ordre.

TITE-LIVE leur paroît sec,  
 Et THUCYDIDE est toujours Grec,  
 Quoiqu'en François on le traduise:  
 Tous Héros sont là mal reçus,  
 Historiens ne sont point lus:  
 On veut des Héros à sa guise,  
 On lit CLEOPATRE. OUL CYRUS.

Si ces *Romans* sont trop antiques,  
 (Car tout vieillit avec le tems)  
 On en cherche de plus récents,  
 Dans les *Nouvelles Historiques*.

Sans respecter le nom des Rois,  
 Inventant intrigues secrètes,  
 De mille fades Amourettes,

On deshonore les VALOIS.

Princes fameux par leurs Exploits ,  
Sont , par SEGRAIS & ses Eleves ,  
Réduits , d'Amour à demi fous ,  
A venir languir aux genoux  
De quelque *Princesse de Cleves*.

Plaignez , plaignez , que tant d'esprit ,  
Tant de goût , de délicatesse ,  
N'ait travaillé qu'à la justesse  
D'un dangereux & faux Ecrit.

L'Histoire , avec raison regrette ,  
Que profanant tant de beauté ,  
Dont elle auroit nécessité ,  
On la prodigue à la fornette.

Un autre ton vif & précis ,  
Chez PEUPLE PROSE est d'un grand prix :  
Ce ton-là s'appelle APOPTHEGME ;  
Pour le bien prendre , il faut avoir  
Beaucoup d'esprit , beaucoup de flegme ,  
Grand jugement & grand sçavoir.

Chacun , comme dans un miroir ,  
Y reconnoît son caractère.  
Le fat qui se croit nécessaire ,  
Le faux Brave , le faux Dévot ,

L'Ingrat, le Glorieux, le Sot,  
Et tout Ridicule, en un mot,  
Trouve là son portrait sincere.

Mais au lieu d'être salutaire,  
Quelquefois malin, ou colere,  
Ce ton devient mordant & dur,  
Et quelquefois confus, obscur,  
Il affecte un air de mystere,  
Et sous un nom imaginaire,  
Représentant chaque portrait,  
Autorise de son secret  
La conjecture téméraire.

Le Vice, & non le Vicieux,  
Doit à ce ton donner matiere;  
D'une Satyre singuliere,  
Tous les portraits sont odieux:  
Mais en tout tems sont précieux,  
Les caracteres sérieux  
De la Vertu mise en lumiere.

Peignez le Vice en général,  
Ou que du moins votre Censure,  
Sçache cacher l'original  
Et ne montrer que la peinture.

Mais puisqu'à tout spécifier,

Insensiblement je m'engage ;  
Je n'ai garde ici d'oublier  
D'ENTRETIEN le ton familier ,  
Car PROSE en fait un grand usage.

Là , ceux qui parlent cherchent peu  
A distinguer leur Eloquence ,  
Chacun y parle , en apparence ,  
Comme on parle au coin de son feu.

D'expressions trop concertées ,  
Sur ce ton l'on doit s'abstenir ,  
Et par hasard , au souvenir ,  
Les choses les plus méditées  
Doivent sembler représentées.

Sur tout qu'on sçache soutenir ,  
Introduisant un Personnage ,  
Le caractère où l'on l'engage.

Que le choix en soit toujours sage ,  
Et , comme en certains Entretiens ,  
Pour avoir victoire certaine ,  
Ne mettez pas gens sur la Scene  
Défendant mal les Anciens.

Que chaque Acteur soit raisonnable ,  
Instruit sur le point contesté ,  
Qu'il ait bon sens & fermeté ;

On ne défend la Verité  
Qu'à la faveur du vraisemblable.

Je n'oserois, parlant des tons  
Que sçait prendre la voix de Prose,  
Exalter ceux dont elle expose  
La Morale dans les Sermons.

C'est-là que souvent elle cause  
Grande Assemblée & grand fracas :  
Mais pour du fruit, c'est autre chose,  
C'est de quoi je ne réponds pas.

Quand, sur la *Note Evangelique*,  
Ces tons-là furent mesurez,  
Dans la carrière Apostolique,  
Elle eut des succès assurez.

Elle a depuis changé ce stile ;  
Le ton qu'elle fait éclater,  
Pour vouloir trop le frelater,  
Ne produit qu'un son inutile.

Faire accourir, pour être vu,  
Mettre Carosses à la file,  
C'est où consiste sa Vertu.

On aime à se trouver ensemble,  
Où ce vain son est entendu :  
Mais c'est autant de tems perdu,

On vient pour être où l'on s'assemble.

On a beau prêcher sur un ton  
Docte , élégant , vif , pathétique ,  
L'un applaudit , l'autre critique :  
C'est-là tout le fruit du Sermon.

Mais nous devons en conscience ,  
De l'abus de leur éloquence ,  
Disculper les Prédicateurs :  
La Chaire encor , il faut le dire ,  
A de grands , de saints Orateurs :  
Mais désir manque aux Auditeurs ,  
Et de mieux vivre , & de s'instruire.

Dirai-je que du ton DOCTEUR ,  
Le Destin est presque semblable ,  
Soit qu'il s'explique avec hauteur ,  
Soit que d'un air plus charitable ,  
Il soutienne un point véritable :  
Il en est peu , qui de bon cœur ,  
Prennent le parti raisonnable ,  
De céder à ce ton vainqueur.

Plus on a tort , plus la chaleur  
De la Dispute est indomptable :  
D'écrits , d'injures l'on s'accable ,  
L'on se déchire sans pudeur ,

Chacun disant qu'il n'a d'ardeur  
Que pour une Cause équitable,  
Suit sa vengeance, ou son humeur :  
Et le Public toujours rieur,  
Ne pouvant voir où gît l'Erreur,  
Se fait un Spectacle agréable,  
De ces combats pleins de fureur.

Mais un effet plus déplorable,  
C'est que souvent, à la faveur  
D'une Dispute intarissable,  
La Verité cede à la Fable,  
Et la lumière à la lueur.

Si le Decret incontestable,  
D'un Tribunal supérieur,  
Finit la Dispute, l'aigreur  
En est toujours inaltérable.

Apprenez donc, car il n'est rien  
Qu'on doive plutôt vous apprendre :  
Qu'à tout bon esprit il sied bien,  
Quand il est vaincu, de se rendre.

Que vaincre sa propre fierté,  
Est une éclatante victoire :  
Et que d'un combat disputé,  
Celui-là remporte la gloire,



Que defarme la Verité.

Je mets trop tard dans cette Liste,  
Le ton nommé PANEGYRISTE :  
Car comme on le voit ressembler,  
En quelque chose, au ton d'HISTOIRE,  
Plus encore au ton ORATOIRE,  
J'aurois dû, ce semble, en parler,  
Quand de ces tons j'ai fait mémoire.

Du ton d'HISTOIRE il prend les faits,  
Du ton ORATOIRE les traits,  
Qui composent son éloquence :  
Mais tout ce que dans ces deux tons,  
Comme vice nous combattons,  
De celui-ci fait l'élégance,

L'Art lui convient, qui par ses tours,  
Embellit, farde le Discours.

Les fleurs du Barreau rejetées,  
A lui, de droit, sont affectées.

Comme son but est de louer,  
Il ne sçait point prendre le change,  
Et jamais il n'ose avouer,  
Rien qui ne serve de louange.  
Tous défauts il doit pallier,  
Sur tous Vices il doit se taire,

Ne mettre en son jour , au contraire ,  
Nulle Vertu qu'il n'exagere :  
Qu'y faire ? c'est-là son métier.

Si sur ce ton vous voulez plaire ,  
En paroissant toujours sincere ,  
Sçachez d'un fujet faire choix ,  
Dont la Vertu , le caractère ,  
Du Public ait pour lui la voix.

Loüez un Ami ; car peut-être  
Il en est un qu'on peut connoître ,  
Qui d'un Ami , ferme soutien ,  
Lui sçache partager son bien.

Avec qui Prudence & Justice ,  
Viennent présider au Palais :  
Dont le cœur n'approuva jamais ,  
Jamais ne tolera le Vice ;  
En qui de l'aimable Candeur ,  
La majesté , la douceur brille ,  
L'honneur , l'appui de sa Famille ,  
Pour ses seuls devoirs plein d'ardeur.

Loüez un Prélat , dont le zele ,  
Sans violence & sans aigreur ,  
Soit toujours exact & fidèle :  
Qui soit humble dans la faveur ,

Et recüeilli dans les affaires :

Qui sous la pourpre ait la ferveur ,  
L'austérité des Solitaires.

Reconnoissant de tels portraits ,  
Applaudissant à tous leurs traits ,  
Tout le monde y voudra souscrire :  
Et dans un Eloge éclatant ,  
Quoi qu'avec art vous puissiez dire ,  
Vous n'en direz jamais autant ,  
Que le Public qui les admire.

Mais d'un Eloge non flaté ,  
Aimez-vous la sincérité ?  
D'un ton encor plus magnifique ,  
Loüez ce Roi , l'appui des Rois ,  
Le Défenseur des justes droits :  
Loüez sa sagesse héroïque ,  
Son grand courage & ses exploits ;  
Vous n'aurez point recours aux Loix ,  
Qui nous permettent quelquefois  
De farder un Panegyrique.

POESIE. a de son côté  
Ses divers tons : mais on peut dire ,

(S'il faut dire la Verité ,)

Que tous ces tons ( tant on empire )

Ne sont plus tels qu'ils ont été.

On n'entend plus la mélodie

Du ton EPIQUE , ce grand ton ,

Qu'au Royaume de *Rapsodie* ,

Chez le Plagiaire \* *Centon*.

Là , maint Poète mal habile ,

Ecorchant le pauvre VIRGILE ,

Croit de Virgile avoir la voix ,

Et mériter qu'on l'applaudisse ,

Qui le fait parler , comme un Suisse ,

Sçait parmi nous parler François.

On n'en sçait guères davantage ,

Cela soit dit sans offenser

Gens qu'on voit , sur tout à votre âge ,

Du Latin croire avoir l'usage ,

Et de flater d'un beau langage ,

Quand ils ont pu rapétacer

De Vers cousus , un foible Ouvrage.

Qui des Poètes les plus fins ,

Laisant l'esprit , pillant la phrase ,

\* *Centon*, c'est une Piece composée de plusieurs morceaux

Prenant pour beau stile, l'emphase,  
Parlent François en mots Latins.

Ton EPIQUE, en Langue vulgaire,  
N'a pas un destin plus heureux,  
Quoi qu'entassant Livres nombreux,  
On ait tant vû d'Auteurs fameux,  
Sur ce ton-là chercher à plaire:  
Egalement pestent contr'eux,  
Et le Public, & le Libraire.

Dans leurs Poèmes ennuyeux,  
Sourdes à la voix du Poète,  
Les oreilles laissent les yeux,  
Parcourir Estampe & Vignette.

Car ils ont crû, ces grands Auteurs,  
Enrichissant tous leurs volumes,  
Pouvoir éterniser leurs plumes  
Avec le burin des Graveurs.

Mais trompez dans leurs conjectures,  
Dans ces Livres de tant de frais,  
On ne connoît que les Gravures,  
Et que \*CHAUVEAU dans \*Desmarais.

Si sur le noble ton EPIQUE

180      **LETTRE SUR L'ELOQUENCE**

Poesie a dégénéré,  
Celui qu'on nomme **DRAMATIQUE**,  
Ce ton de nos jours admiré,  
Ne semble pas moins altéré.

On dit qu'au grave ton **CORNEILLE**,  
Au ton **RACINE** si touchant,  
Succede un froid & triste chant,  
Où rien ne pique & ne réveille.

On dit aussi, ( car je dois fort  
En croire autrui, cette matiere  
N'étant pas trop de mon ressort, )  
Que ton **QUINAULT** & ton **MOLIERE**,  
Ont, à peu près le même sort.

Si quelqu'un dit qu'on lui fait tort,  
Et qu'on ne peut, sans injustice,  
Dire que le Théâtre est mort :  
Qu'il en accuse la malice  
De ceux qui m'ont fait ce rapport.

Mais, heureux, si dans leur disgrâce,  
Les Spectacles font désertez,  
Et si d'Auteurs tant regrettez,  
Aucun Auteur ne prend la place :

Car ( cela soit dit en passant )  
Des passions cause ou complice ,  
Le Théâtre , toujours du Vice  
Applanit le chemin glissant ,  
Et n'en est pas plus innocent ,  
Quoiqu'aux Vertus il applaudisse.

Mais reprenons notre Discours.

Ton *Poétique* , tous les jours ,  
Devenu plus sec , plus stérile ,  
N'a conservé quelques doux sons  
Que par hasard dans les Chançons  
Que chantent la Cour & la Ville :  
C'est-là que nous les retrouvons ,  
Et le Cavalier VAUDEVILLE  
Est , dans le siècle où nous vivons ,  
Notre HOMERE & notre VIRGILE.

Encor veut-il , ce siècle ingrat ,  
A Poésie ôter l'éclat  
Du *Latium* & de l'*Attique* ;  
Le ton VIRGILE est un ton plat ,  
HOMERE parle comme un fat.

Ainsi , tous les jours s'en explique ,

# LETTRE SUR L'ELOQUENCE

Qui les ignore & les critique.

Le trouble & la confusion,  
De POESIE en décadence,  
A réveillé l'attention,  
Du Peuple ; où domine *Ignorance*.

L'aveugle & sourde Nation,  
Profitant de la circonstance,  
A fait chez elle irruption.

Ayant pour Chef *Présomption*,  
Et grossissant sa faction  
Des Peuples nez dans *Indigence* ;  
Peuples vivans d'invention,  
Chez POESIE elle a , dit-on ,  
Saïsi maint Fort , maint Bastion ,  
Et mainte Place d'importance.

SONNET , ce Fort , qui sous GOMBAUD,  
SOUS SARRASIN & sous VOITURE ,  
Sembloit , par son Architecture ,  
A l'épreuve de tout assaut.

STANCES , d'où tant de saints Cantiques  
Ont fait sous GODEAU , sous TESTU ,  
Retentir leurs sons magnifiques :



Maint autre Fort est abbatu.

MADRIGAL seul, par son assiette,  
 ( Car d'Ignorance il est voisin )  
 A trouvé grace, & son destin,  
 Est d'être l'obscur retraite  
 De qui, de rimer entêté,  
 Plein d'une sotte Vanité,  
 Veut, sans génie, être Poète.

Tous ces Forts ainsi ruinez,  
 Ou la plupart abandonnez;  
 COTHURNE aussi tombé par terre:  
 Ignorance, par trahison,  
 A transporté leur Garnison  
 Dans OPERA, Château de verre.

Là, promettant aux *Passions*,  
 Même autorité qu'en *Tragique*,  
 Et sur l'oisiiveté publique  
 Leur assignant des Pensions,  
 Elle a trompé leur politique,  
 Car ces promesses sont Chançons.

Dans OPERA toujours gênées,  
 Ces *Passions* infortunées,

Sont tous les jours , en cent façons ,  
Par des Sorciers emprisonnées.

Là, leur Capitaine PATROS  
A perdu sa force divine ,  
Et ne fait plus que par machine  
Agir les Dieux & les Héros.

On le croiroit presque en démente,  
Car quand l'objet, la circonstance ,  
Nous doit imprimer la terreur ,  
Dans des sujets remplis d'horreur ;  
Dans sa colere & sa fureur ,  
On le voit qui chante & qui danse.

Enfin , languissant , abattu ,  
Sous un pouvoir si tyrannique ,  
On veut , que né pour la Vertu ,  
Il quitte le ton pathétique ,  
Par où le Vice est combattu ;  
Et que d'un air fade il s'applique  
A célébrer *Amour lubrique ,*  
*Plaisirs , Jeunesse , & cetera.*  
Car c'est toujours dans OPERA ,  
Sur ces belles maximes-là,

Que roulent Chançons & Musique.

Dans un pareil renversement,  
POESIE à peine respire ;  
Le ton HORACE seulement  
Se conserve encore un moment  
Dans *Santeuil*, *Boutard* & *Commire*.

Mais quelque jour, ces tons divers,  
Seront ranimez par vos Vers ;  
Vous rétablirez leur Empire.

C'est, de l'air dont vous commencez,  
Ce que votre Esprit se propose,  
Du moins en tout ce qu'il compose,  
Des deux Peuples que j'ai tracez,  
Et de POESIE & de PROSE,  
Les Ennemis sont terrassez.

Les Peuples d'*Expressions basses*,  
Languissent, tombant à vos pieds.  
Ceux de *Phœbus* humiliez  
Perdent devant vous leurs échâsses.

Désespérant d'être approuvé  
Des Grands, jadis ses Idolâtres,  
*Mauvais Goût* fuit, & s'est sauvé,

Dans les Farces de nos Théâtres.

*Pointes*, Peuples séditieux,  
Dont le talent est de surprendre,  
En jettant de la poudre aux yeux,  
Ne peut, chez vous, rien entreprendre.

En vain il ose protester,  
Qu'il a deux mille ans d'hypothèque,  
Et qu'on devroit le respecter,  
En faveur du fameux SENEQUE.

En vain a-t'il de son clinquant,  
Paré maint Auteur important,  
Gâté jusqu'au charmant VOITURE;  
Toujours on vous voit l'attaquant,  
Toujours Ami de la Nature,  
Vous démasqués son faux brillant.

Ainsi par vous *fausses pensées*,  
*Antithèses & Jeux de Mots*,  
Elégances trop compassées,  
Dont la lueur surprend les Sots,  
De votre Empire sont chassées.

Tout cela fuit delà les Monts;  
Ou ne reste dans nos Cantons

Qu'*incognito* dans les Boutiques ,  
Où gisent ces Peuples étiques ,  
Enflez de vent comme Balons ,  
Qu'on nomme *Recueils Poétiques*.

Le *Stile dur*, ce Peuple affreux ,  
Qui, né sous un Ciel orageux ,  
Me marche jamais dans la Plaine ;  
Mais qui par des Monts escarpez ,  
Et de Torrens entrecoupez ,  
A qui le suit fait perdre haleine ;  
Ce triste Peuple implore en vain  
*Stace* , *Nerveze* , ou *Chapelain*.  
Si ces grands Chefs osent revivre  
Dans leurs pefans imitateurs ,  
Vous ne cessez de les poursuivre ;  
Et quels que soient leurs Sectateurs ,  
Vous confondez leurs entreprises ,  
Et les raillant tous, sous un ton  
Où les pointes vous sont permises ,  
Vous dites que chacun n'est bon  
Qu'à servir , où l'on vend le plomb ,  
D'enveloppe à des Marchandises

518. LETTRE SUR L'ELOQUENCE

Aussi lourdes que leur jargon.

Les gens ennemis du Vulgaire ,  
Gens à quatre épingles tirez ,  
Qui fuyant la route ordinaire ,  
Aiment les sentiers égarez :  
*Précieux* , qui sur tout raffinent ,  
Dont l'air , le ton est affecté ,  
Se sont retranchés , où dominant  
*Petit Esprit & Vanité.*

*Mots nouveaux & Phrases brillantes ,*  
Venant en foule à leur secours ,  
Des Femmes qui font les Sçavantes ,  
Ont infecté tous les Discours.

Un Peuple à celui-là semblable ,  
De Sçavoir faisant Vanité ,  
Est de vous aussi rejeté ,  
Peuple , ami de l'obscurité ,  
Qui sous RONSARD fort respecté ,  
Jouïssoit d'un fort honorable ;  
Mais qui maintenant rebuté ,  
Ne trouve d'accueil favorable  
Que chez certaine Faculté.

Là, mots qu'ensemble on ne voit guères,  
Que hors de là l'on n'a point vûs,  
Semblent avoir rares Vertus;  
Et moins ces mots sont entendus,  
Plus ils paroissent salutaires.

Pour ce jargon à demi Grec,  
Chacun faisi d'un saint respect,  
Fait au hafard ce qu'il ordonne;

Si-tôt qu'il parle, il n'est personne  
Qui n'aime à le voir discourir,  
Et qui n'espere de guérir  
Par la drogue qu'il assaisonne.

Enfin, si grands sont les appas,  
Telle est sa force & sa puissance,  
Qu'un Malade ne voudroit pas  
Guérir malgré son Ordonnance.

Mais par tout ailleurs mal reçu,  
*Galimatias* ayant conçu,  
Que trop de gens osoient apprendre  
Ce point qu'il croyoit ignoré,  
Que *quand on parle, il faut s'entendre,*  
S'est d'un autre asyle assuré.

Loin du sentier que l'Évangile  
Trace aux parfaits , aux vrais Dévots ,  
Il a d'inexpliquables mots  
Embarassé le dévot stîle.

De ce subtil raffinement ,  
De ce langage obscur , qu'ignore  
Tout bon Chrétien , qui simplement ,  
Servant son Dieu , l'aime & l'adore ,  
Naît maint superbe entêtement ,  
Mainte chimere , & pis encore.

Fuyez , fuyez ( car je vous dois  
Sur ce sujet bien plus instruire ,  
Que sur les Regles & les Loix  
Qu'il faut garder pour bien écrire. )

Fuyez ce saint *Galimatias* ,  
Qui commence & n'acheve pas ,  
Et souvent détruit l'édifice ;  
Qui met l'esprit dans l'embarras ,  
Et laisse le cœur dans le Vice.

*Avoir pour l'ETRE SOUVERAIN ,  
Aimer qui tout Amour surpasse ;  
Et ne jamais faire au Prochain*



*Ce qu'on ne veut pas qu'il nous fasse ;  
Craindre les feux dont Dieu menace ,  
Désirer le Ciel , l'espérer ,  
Et ne pouvant rien sans la Grace ;  
Par la Priere l'implorer ;  
C'est-là ce qu'un Chrétien doit faire ;  
A tous Dévots de tous Etats ,  
Cet Evangile est nécessaire ,  
Cela n'est point Galimatias.*

*Mais retournons aux Loix du stile ,  
L'Outré , le Froid , le Puérile ,  
Stile trop sec , ou trop diffus ,  
Seront encor par vous vaincus.*

*L'Outré des bords de la Garonne ,  
A beau venir vous insulter ,  
Par tout vous sçavez éviter  
Son air & sa phrase Gascone ;  
Et votre esprit même s'étonne  
Que d'autres daignent l'écouter ,  
Et que dans maints Panégyriques ,  
Dans maintes actions publiques ,  
On semble encore le goûter.*

Sur tout , sçachant combien déroge ,  
 S'avilit un Prédicateur ,  
 Quand , par un récit imposteur ,  
 Ou par un ton lâche & flatteur ,  
 Il profane un Funébre Eloge ;  
 Vous voudriez que l'Orateur ,  
 Du saint Evangile Interprète ,  
 Sçût garder , comme a fait \* ROQUETTE ,  
 Dans les loüanges d'un Mortel ,  
 Et du Bon Sens la Loi discrete ,  
 Et le respect du saint Autel .

Vous renvoyez à \* *Théophile*  
 La froide & forte allusion ,  
 Où *rougit de confusion*  
*Un poignard , d'où le sang distille ;*  
 Ce trait si froid , si puérile  
 Vous remplit d'indignation .

Exact dans votre Diction ,  
 Vous sçavez , quand il le faut faire ,  
 La hasarder un peu pour plaire ,

\* *Oraison Funébre du Roi d'Angleterre.*

\* *Dans la Tragédie de Thibé , Despreaux s'est aussi servi de cet exemple.*

Préférant toujours l'*Onction*

Aux séches Loix de la Grammaire.

Sur ces Loix vous êtes sévère ,  
Mais non , au point , Critique austère ,  
De crier au meurtre , au secours ,  
Quand une Voyelle insolente ,  
Rendant la phrase moins coulante ,  
D'un léger choc heurte un Discours.

Vous riez , voyant un Critique ,  
Qui s'est à ce vil soin borné ,  
Sur un mot , un *Rien* mal tourné ,  
Former un Procès juridique ,  
Et vouloir ~~que~~ soit condamné ,  
L'Auteur qui se l'est pardonné.

Vous destinez mieux votre zèle ;  
Dans un Discours toujours sensé ,  
D'un mot impropre , ou mal placé ,  
Vous méprisez la bagatelle.

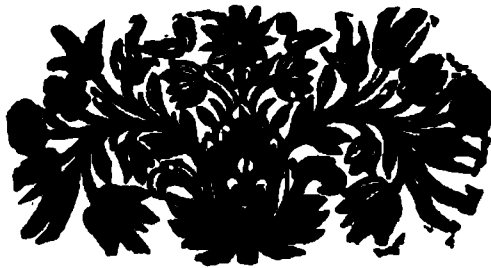
Mais loin , Discours mal digéré ,  
Qui dans cent redites frivoles  
Promenant un sens égaré ,  
Ne l'arrache , que délabré ,

D'un labyrinthe de paroles.

Fixé sur les points importants ,  
De votre sujet toujours maître ,  
Vous sçavez bien avoir le tems ,  
D'être aussi court qu'il le faut être.


Finissons donc. Tant d'Ennemis  
De Netteté , de Politesse  
Et de Bon Sens , & de Justesse ,  
Jamais chez vous ne sont admis.

Ne prenant jamais pour sublime ,  
L'Outré , le Faux , ni le Gascon ,  
Et le VRAI seul vous paroît bon ,  
Et le BON seul a votre estime.



SUR LA PERTE DU TEMS  
AU JEU.

A. M. D. M.

 Ous trouvez mauvais que je forte ,  
Ou veüille au moins gagner la Porte ,  
Quand chez des gens , que par devoir ,  
Ou par Amitié je vas voir ;  
J'arrive , & trouve la cohüë ,  
De deux ou trois Tables de Jeu ,  
Dont me déplaît autant la vüë ,  
Que ma présence leur plaît peu.



\* *Mademoiselle Joly de Menainville, fille d'esprit qui ne joue que par complaisance, & qui semblant faire icy l'Apologie du Quadrille, le tourne en ridicule.*

*Hé bien , direz-vous , on vous passe ,  
 Que le Jeu , sans lui faire grace ,  
 Soit pour vous objet ennuyeux ;  
 Mais vous , croyez-vous faire mieux ,  
 En demandant , comme vous faites ,  
 Qu'est celui-ci ? Qu'est celui-là ?  
 Est-ce un Bourgeois ? A-t'il des Dettes ?  
 A quoi monte le Bien qu'il a ?*



*Ces questions de vous font rire ,  
 Autant que le Jeu vous inspire  
 D'aversion & de mépris.  
 Le beau Turlu qui vous a pris :  
 Or , sçachez donc , ( par parenthese , )  
 Qu'ici chacun a son défaut.  
 Mais du Jeu reprenons la Thèse ,  
 Parlons-en , puisqu'il le faut.*



RIEN ne vous semble moins sortable ,  
 Que de ficher contre une Table ,  
 Et d'y brider, comme un Oyson,  
 Un homme doué de raison ;  
 Et là , d'un air presque stupide ,  
 Lui faire , sans jamais penser  
 Rien d'important , rien de solide ,  
 Passer son tems , pour le passer.



*D'accord ; mais puisque c'est l'usage ,  
 Suivi du Fou , souffert du Sage ,  
 Pourquoi seul vous en excuser ?  
 Et superbement refuser  
 La Carte , que ceux qu'on visite ,  
 Courent d'abord vous présenter ;  
 Pourquoi seul vous faire un mérite ,  
 De brusquement la rejeter ?*



*C'est à cet usage commode ,  
Que notre siècle doit la mode ,  
Propre aux Muets , utile aux Sourds ,  
De choisir , de prendre ses jours ,  
Jours , où tour à tour on s'assemble ,  
Et l'on trouve l'invention  
De converser toujours ensemble ,  
Sans nulle conversation.*



*Tout Entretien seroit étique ,  
Si l'on proposoit , à l'antique ,  
De s'entretenir en parlant ,  
Et dans quel état violent  
Seroit-on ? ne sçachant que dire ,  
( Et n'ayant pas même toujours ,  
De son prochain lieu de médire , )  
S'il falloit fournir au discours.*





*Vous le sçavez , sans qu'on le dise ,  
Dans les maisons , où l'on s'avise  
De croire encor , comme autrefois ,  
S'imaginoient nos bons Gaulois ,  
Que la parole fut donnée ,  
Pour s'en servir dans l'Entretien ;  
La Compagnie est étonnée ,  
S'entre-regarde & ne dit rien.*



*Où , si rebelle à la coutume ,  
Par trop d'audace , elle présume ,  
Qu'on pourrait encor maintenant ,  
Se parler en s'entretenant ,  
Doit-on compter pour des paroles ,  
Et pour raisonnable Discours ,  
Le son de ces Discours frivoles ,  
Auxquels il faut avoir recours.*



*Après avoir dit les Nouvelles ,  
Parlé d'Etoffes , de Dentelles ,  
Louié d'abord , puis condamné ,  
Toupet en Barbet tignoné ,  
Sur le beau Temps , ou sur la Pluie ,  
On se jette à travers les choux ,  
Puis on bâille , puis on s'ennuye  
Disant : Hé bien , que dirons-nous ?*



*Si par hasard quelqu'un , capable ,  
D'un Entretien plus raisonnable ,  
Se mêle à son tour de parler ;  
L'un ne pense qu'à s'en aller ,  
L'autre , disant : Suis-je à l'Ecole ,  
Pour m'entretenir en Pédant ?  
Se leve , & coupe la parole ,  
Au beau discoureur imprudent.*



*Graces au Jeu , chacun à l'aise ,  
 Dans son Fauteüil , ou sur sa chaise ,  
 Converse sans tant d'embarras ,  
 Pourvu qu'il sçache , en certains cas ,  
 Nommer Carreau , Cœur , Treffle , ou Pique ,  
 Et demander : A-t'on passé ?  
 C'est-là toute la Rhétorique ,  
 D'un homme , au Jeu , sage & sensé.*



*Jamais commodité plus grande :  
 Qu'un Entretien , qui ne demande ,  
 Aux gens d'Esprit , non plus qu'aux Sots ,  
 Par-ci , par-là , que quelques mots ;  
 Où , quand seroit pure sotise ,  
 Le profond silence gardé ,  
 Comme Vertu , Sageſſe exquiſe ,  
 Et vrai mérite , eſt regardé.*



Où le refus , l'incomplaisance ,  
 Se permettent sans consequence ,  
 Où chacun se fait une Loi ,  
 De ne s'interessier qu'à soi ;  
 Et de son mieux , hâte & procure  
 L'infortune de son Prochain ;  
 Et sur ses dépouilles assure  
 L'espoir du profit & du gain.



Asile ouvert à la Mollesse ,  
 Ressource honnête de Paresse ,  
 Sûr garant de la Liberté ,  
 Doux emploi de l'Oisiveté ;  
 Art de bannir de la Mémoire  
 Tous souvenirs inquiétans ,  
 Et de mourir avec la gloire  
 D'avoir bien sçû tuer le Temps.



## SUR LE JEU.

603

*Avoïez que l'Homme est loüable ,  
De pouvoir , quand l'ennui l'accable ,  
De son ennui se faire un Jeu ;  
C'est en quoi , d'un commun aveu ,  
Consiste l'humaine Sageſſe.  
On n'a donc lieu que de loüer ,  
Celui qui , jusqu'à la Vieilleſſe ,  
Et demande & donne à joüer.*



*AINSI , mon illustre Voisine ,  
Sur le Jeu , votre eſprit badine ,  
Et peut-être le combat mieux ,  
Que quand j'oſe , plus ſérieux ,  
Soutenir , qu'en bonne Morale ,  
Eſt défendu trop de loisir ,  
Et que la défenſe eſt égale ,  
De perdre ſon tems à plaiſir.*



Tout ce , qu'au reste , je puis dire ,  
Des questions dont j'ai fait rire ,  
C'est d'avouer , qu'on eût raison ,  
Et qu'enfin , sans comparaison ,  
Toujours vaut mieux , je vous l'accorde ,  
Se taire , comme j'aurois dû ,  
Que risquer , de parler de corde ,  
Dans la Famille d'un pendu.

S U R  
MA VIEILLESSE.

A M\*\*\*\*

**P**AR quelle étrange politesse,  
Portez-vous la mauvaise foi,  
Jusqu'à me flatter de jeunesse,  
Quand je vois mourir de vieillesse,  
Des Vieillards, moins Vieillards que moi ?



\* BALNUS, mon Compagnon de Classe,  
Vient de mourir ; & si la Mort  
Semble me faire plus de grace ,  
C'est une faveur qui menace ,  
D'un semblable ou plus triste sort.



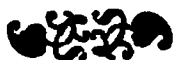
\* *Le Père de la Baume, célèbre Jésuite.*

C c üj

Son âge , dit-on , incapable  
De résister au moindre mal ,  
Dans un mal peu considerable ,  
Par une vieillesse incurable ,  
L'a conduit au terme fatal.



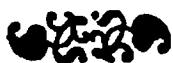
QUELLE esperance m'est donnée ,  
Avec un sang non moins glacé ,  
D'avoir une autre destinée ,  
Que celle qu'il a terminée ,  
Dans un âge moins avancé ?



QUEL Discours encor plus étrange ,  
Tient le bon \* *Glascart* , s'il vous dit :  
Que l'âge en moi rien ne dérange ,  
Puisque je bois , & que je mange ,  
Toujours d'un égal appetit !



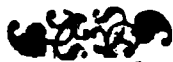
VAINEMENT , Medecin commode ,  
*Esculape* moins entêté ;  
Il me laisse vivre à ma mode ,  
Et m'affranchit de la méthode  
Prescrite par la Faculté.



\* *Fameux Medecin.*



QUAND , par son obligeant génie ,  
Ce docte & sage Medecin ,  
M'épargneroit sa tyrannie ;  
Pourroit-il garantir ma vie ,  
D'un plus formidable assassin ?



CONTRE moi , tyran intraitable ,  
Le Tems n'a-t'il pas conspiré ?  
Et de sa Faux inévitable ,  
Le coup est-il moins redoutable ,  
Quoiqu'il soit encor différé ?



Vous trouvez dans mon bon visage ,  
Un long présage de santé ;  
Mais je trouve , en comptant mon âge ,  
De ma fin prochaine un présage ,  
D'une toute autre autorité.



INSENSE l'homme , qui s'obstine ,  
A se croire loin du trépas ,  
Quand les débris de sa machine ,  
D'une entiere & prompte ruine ,  
L'avertissent à chaque pas !



HELAS ! sous l'éclat équivoque ,  
D'un teint , dont on paroît surpris ;  
Mais , dont moi-même *je me mocque* ,  
Je sens , d'un Corps qui se disloque ,  
De jour en jour quelque débris.



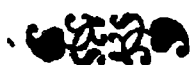
A ma légère & droite allure ,  
On croit que fermes sont mes piés ;  
Mais le chemin , pour peu qu'il dure ,  
Fait , qu'au contraire , on se figure  
Qu'ils sont tous deux estropiés.



POUR toute voix , à basse note ,  
Pour tout bredouilleur je suis sourd ;  
Moi-même , à mon tour je marmotte ,  
Et sens que ma vieille voix trotte ,  
D'un pas plus tardif & plus lourd.



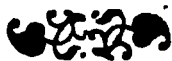
DE JÀ de ma cuillier je mouille ,  
Ce qui se trouve en son chemin ;  
Et j'entens ceux qu'elle barbouille ,  
Se plaindre , & tout bas chanter pouille ,  
A ma vieille & tremblante main.



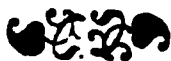
MAIS, de mon propre témoignage,  
Je n'aurois pas ici besoin ;  
Par leur air & par leur langage ,  
De me représenter mon âge ,  
Tous ceux que je vois , prennent soin.



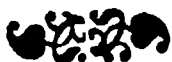
A peine fais-je une visite ,  
Qu'on ne me fasse appercevoir ,  
Que , comme déjà décrépité ,  
Ma vieillesse par tout n'excite ,  
Désir , ni plaisir de me voir.



QUAND je fors , on dit : Prenez garde ,  
A descendre seul l'escalier ,  
A votre âge trop on hasarde ;  
Et , comme un soin qui le regarde ,  
Chacun prend soin de m'appuyer.



Vous aimez mes Vers & ma Prose ;  
Mais faites-m'en ici l'aveu ;  
Vous n'en admirez qu'une chose ;  
C'est qu'à mon âge je compose ,  
Avec quelque reste de feu.



Si ma main toujours naturelle,  
Peint avec feu, ce qu'elle peint,  
Ce feu n'est plus qu'une étincelle,  
Dont la lueur se renouvelle  
A mesure qu'elle s'éteint.




Je n'ai donc, du tems qui me reste,  
Qu'à tâcher de tirer du fruit;  
Et soumis à l'Ordre céleste,  
Fuir, du Péché que je déteste,  
Le vieux penchant qui m'y conduic.



Soumis à cet Ordre suprême,  
J'attens que l'Auteur de mes jours,  
Puisqu'il connoît mieux que moi-même,  
Ce qui me convient, & qu'il m'aime,  
En mesure à son gré le cours.

AUTRES STANCES  
DE LA MESME MESURE,  
SUR MA VIEILLESSE.

 Bandonné dans ma vicillesse,  
Autant qu'autrefois recherché,  
A mes ennuis, à ma tristesse,  
Nul aujourd'hui ne s'intéresse,  
Nul aujourd'hui n'en est touché.

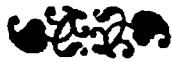


Que faire ? Faut-il que j'accuse  
Mes Amis d'infidélité ?  
Et, sans écouter leur excuse,  
Que les derniers chants de ma Muse,  
Soupirent un air irrité ?



Du Monde à quoi donc sert l'usage ? •

Que me sert de l'avoir connu ,  
Si , vieux Philosophe , moins sage ,  
Je viens démentir le langage ,  
Que jeune j'ai toujours tenu ?



J'ai dit en Vers , j'ai dit en Prose ,  
Qu'il étoit peu de vrais Amis :  
Que sous ce titre on se propose ,  
Quiconque jouït , ou dispose ,  
Des divers biens qu'on s'est promis.



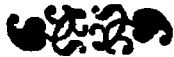
Or , à quel intérêt engage  
Un Vieillard presque décrépît ,  
Qui même , dans le plus bel âge ,  
N'eut d'autre richesse en partage ,  
Qu'un peu de droiture d'esprit ?



A ce peu de bon or si rare ,  
Fit-on jamais autant la cour ,  
Qu'à l'or qui brille & qui nous pare ,  
Ou , dont l'éclat chez un Avare ,  
N'en met que la folie au jour.



MAIS quoique la Raison n'attire  
Que peu d'égards pour qui la fuit,  
Un peu de Raison peut suffire,  
Par les doux fruits qu'on en retire,  
Pour pardonner à qui nous fuit.



N'ESTRE recherché de personne,  
Est au fond un heureux destin :  
Quand le Monde nous abandonne,  
De cent & cent dégoûts qu'il donne,  
Le remede est prompt & certain.



Dois-je me plaindre qu'on me fuie,  
Ou, qu'à me voir on songe peu ?  
Quand fuit aussi ce qui m'ennuie,  
Et, comme à l'abri de la pluie,  
On me met à l'abri du Jeu.



J'AI trop fait voir qu'intolérable  
M'étoit le Monde, où pour joüer,  
Et perdre un tems irréparable,  
On court entourer une Table,  
Et sur un siège se cloüer.



NULLE politesse hypocrite  
Ne gêne ma sincérité ;  
Et moins le Monde me visite ,  
Moins je vois d'esprits faux qu'irrite ;  
Mon amour pour la Verité.



Je ne suis plus contraint de faire  
Ou fots , ou flateurs complimens ,  
A la Beauté sexagénaire ,  
Qui veut encore , & qui croit plaire  
Sous de jeunes ajustemens.



A l'Auteur qui croit bien écrire ,  
Et dit toujours : *Voilà du neuf* ,  
Je me vois dispensé de dire ,  
Que de vingt pages qu'il vient de lire ,  
Il faut en effacer dix-neuf.



Je ne suis plus , avec instance ,  
De toutes parts sollicité ,  
Ni dans la triste circonstance ,  
Où donne si peu d'assistance ,  
Mon impuissante Charité.





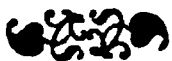
DANS les matières contestées ,  
Je n'ai point la douleur de voir ,  
Jusqu'à des Femmes entêtées ,  
Du Parti qui les a flatées ,  
Les décider sans les sçavoir.



Ni de Pédant , qui d'esprit rare ,  
Se croît flaté , quand faux Sçavant ,  
En subtilisant il s'égare ,  
Et dont l'Avis toujours bifare ,  
N'est que *Verbiage* & que vent.



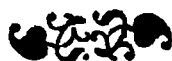
Ni ces gens de Parti contraire ,  
Haine & fiel toujours respirant ,  
Auxquels il n'est que nécessaire  
D'avoir un cœur humble & sincère ,  
Pour terminer leur différend.



Ni le Chicanneur incommode ,  
Qui se disant las de Plaider ,  
Veut de bon cœur qu'on l'accommode ,  
Pouvû que ce soit à sa mode ,  
Et qu'on lui veuille tout céder.



LIBRE enfin dans mon caractère ,  
Sans le déguiser d'un seul mot ,  
Je puis parler , & ne pas taire ,  
Que le Dévot le plus austere ,  
Qui n'est pas humble , est faux Dévot.



QUEL regret donc , quand on me quitte ,  
Quel regret peut m'être permis ?  
Il ne me reste , foible Hermite ,  
A souhaiter que la visite  
Des vrais Chrétiens , / seuls vrais Amis.



AINSI ma Muse me console ,  
Et sous quelques traits naturels ,  
Me traçant ce Monde frivole ,  
M'en fait mieux connoître l'Idole ,  
Et chercher des Biens plus réels.





# DERNIERES STANCES

S U R

## MA VIEILLESSE.

**P**UISQUE dans l'une & l'autre P I E C E ,  
Où je suis déclaré V I E U X ,  
On a crû voir de ma Jeunesse ,  
Un reste encor briller aux yeux ,  
Il est tems que , sur ma Vieillesse ,  
Je prenne un ton plus sérieux.



DANS ma quatre-vingtième année ,  
Est-il donc trop tôt de penser ,  
Que ma mortelle destinée ,  
Touche à son terme , & va cesser ,  
Et que ma dernière journée ,  
Est celle qui va commencer ?



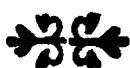
AUROIS-JE dû , faisant mystère ,  
 D'un fait trop sûr , trop attesté ,  
 Démentir , & mon caractère ,  
 Ami de la sincérité ,  
 Et l'autentique Baptistaire  
 Où mon premier jour est daté ? \*



MAIS quoi donc , Philosophe sage ,  
 De tout *faux* ennemi juré ,  
 J'aurois affecté que mon âge ,  
 A tout venant fût déclaré ,  
 Et sur la Mort qu'il me présage ,  
 Je ne ferois pas préparé ?



IL est vrai , j'avoüe à ma honte ,  
 Que tous ces grands , ces beaux Discours ,  
 Le fardeau des ans que je compte ,  
 L'aveu du danger que je cours ,  
 Contre l'écüeil d'une Mort prompte ,  
 Ne sont qu'un frivole secours.

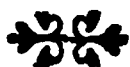


\* *L'Anteur est né le 10. de Mai 1648.*

CE n'est point par le *verbiage* ,  
Que l'on se prépare à la Mort.  
Que sert , dans le fort de l'Orage ,  
De se croire voisin du Port ,  
Si , pour se sauver du Naufrage ,  
On ne fait un nouvel effort ?



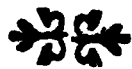
QUE sert de penser & de dire :  
Que tout Mortel meurt à son tour ,  
Si , tant qu'ici bas on respire ,  
On s'y flatte d'un long séjour ,  
S'il n'est aucun jour qui n'inspire  
L'espérance d'un autre jour ?



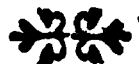
J'AI beau dire que c'est folie ;  
Moi-même , hélas ! quoique certain ,  
Quoiqu'en Prose , en Vers , je publie ,  
Que mon dernier jour est prochain ,  
Aujourd'hui , que je suis en vie ,  
J'espere encor vivre demain.



Toujours foible (quoique je dise, )  
Toujours voulant, ne voulant pas,  
De la Vertu que j'ai promise,  
Me démentant à chaque pas,  
Et du Monde que je méprise,  
Toujours sensible aux faux appas.



GRAND DIEU ! qui connois ma foiblesse,  
Répands ta GRACE, & que toujours,  
La liberté qu'elle me laisse,  
Signale, augmente le secours,  
Qui seul peut aider ma Vieillesse,  
Et rendre heureux mes derniers jours.



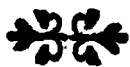
De cette *liberté*, rebelle,  
Efface de ton souvenir,  
La route souvent criminelle,  
Qu'aveugle elle m'a fait tenir,  
Et dont ta Bonté paternelle,  
A différé de me punir.



SEIGNEUR , acheve ton Ouvrage ,  
 Et par ton secours tout-puissant ,  
 Empêche que d'un vain langage ,  
 Ma foiblesse se repaissant ,  
 N'étouffe au déclin de mon âge ,  
 Un fruit qui n'est que commençant ;



D'ILLUSION folle & grossiere ,  
 Sans avoir lieu de les traiter ,  
 Comme humble & fervente Priere ,  
 Daigne , SEIGNEUR , daigne écouter ,  
 Les Vers qu'au bout de ma Carriere ,  
 Mon triste cœur me fait chanter.



C'EST lui , c'est mon cœur qui soupire ,  
 Qui s'élève à Toi par ses cris ,  
 Qui gémit encor sous l'empire  
 D'un Corps , où sans Toi je pémis :  
 C'est à lui que ta GRACE inspire ,  
 Et dicte les Vers que j'écris.



64 DERNIERES STANCES, &c.

Puisqu'en TOI seul je me confie ,  
Change en Amour surnaturel ,  
En Amour qui me justifie ,  
Ce que mon cœur a de charnel ;  
Et fais , m'ôtant bien-tôt la vie ,  
Que cet Amour soit éternel.



De toute Dispute inutile ,  
Jusqu'à la Mort préserve-moi ;  
Sans raffiner sur l'Evangile ,  
Que j'en fasse ma seule Loi ;  
Et de l'EGLISE , Enfant docile ,  
Je vive & meure dans la Foi.





## V E R S

*Que l'Auteur a crû devoir mettre à sa Porte,  
pour éviter les sollicitations dont  
il s'est vû accablé.*

---

### DE PAR CELUY

**Q**ui doit à l'Amitié la paix douce & tranquile ,  
Dont , sans ambition , dans cet heureux Asyle ,  
Et content de son sort , il jouït aujourd'hui ;

ON FAIT SCAVOIR , que , qui s'adresse à lui ,

Pour obtenir la faveur & l'appui ,

Du nouveau PRETEUR de la Ville ,

Implore un crédit inutile.

Non , qu'il manque de charité ,

Ou que , comme le RAT reclus dans un fromage ,  
Il ne soit attentif qu'à sa commodité.

De son peu de fortune il sçait mieux faire usage ,  
Et n'a pour le prochain que trop d'humanité.

Mais de son bienfaiteur il connoît l'équité ;  
Sûr que le Magistrat , non moins sage qu'habile ,  
Bon Citoyen , sensible aux disgraces d'autrui ,  
Choisira les moyens d'en soulager l'ennui ,

D d ij

Il laisse à sa prudence un choix si difficile ;  
 Et croit , de ses bienfaits qu'à toute heure comblé ,  
     Sa reconnoissance la moindre ,  
     Doit l'empêcher d'aller se joindre  
 Aux importuns dont il est accablé.



## AUTRE INSCRIPTION.

*Sur le peu de vrais Amis.*

---

### CONTEMNI ET CONTEMNERE.

Ayant de plus en plus , en vieillissant , appris ,  
 Que des Amis du temps l'estime & le mépris ,  
     Se mesurent à la fortune ;  
 De tous ces faux Amis , enfin , desabusé ,  
 Je sçay , sans nul chagrin , en être méprisé ;  
 Je sçay les mépriser , sans fiel & sans rancune.





## AUTRE INSCRIPTION.

*Sur les peines attachées à la vie.*

**O**N dit que , quand le fameux Promethée ,  
Voulut de terre , encor mal humectée ,  
Bâtir le corps du premier des humains ;  
Trois fois l'ouvrage échapa de ses mains.

La terre alors , sans consistance stable ,  
N'étoit que poudre ou sec , & menu sable :

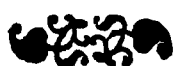
Le pauvre Sire en vain recommença ,  
Jusqu'à trois fois , trois fois se déplaça  
Quelque morceau. De dépit & de rage ,

Il en pleura. Mais , plus heureux que sage ,  
Si l'on en croit ce fidèle recit ,

Ce fut par-là qu'enfin il réussit.

Car de ses pleurs la terre détremmée  
Devint docile , & forma la *Poupée*.

Et c'est de-là que , de pleurs arrosé ,  
Pleure en naissant , tout humain composé ,  
Et qu'ici-bas la vie a peu de charmes ,  
Qui tôt ou tard ne soient mêlez de larmes.



---

*Nota. On n'a point mis dans ce Recueil la Priere à JESUS-CHRIST ; parce qu'on la trouve chez le même Imprimeur , dans un Volume séparé , avec les Réflexions auxquelles ce petit Poëme a donné lieu.*

A SON EMINENCE  
MONSEIGNEUR  
LE CARDINAL DE FLEURY.

\* **L**A PAUSE, dont l'Eloquence,  
Est connue à la Ville, est connue à la Cour;  
Zélé Voisin, me gronde chaque jour,  
Et peu s'en faut, qu'en conséquence,  
Il ne s'exprime sans détour,  
Et ne traite d'impertinence,  
Ce qui m'a fait tarder de venir à mon tour,  
Rendre hommage à VOTRE EMINENCE.

Moy, qui connu de vous, presque depuis l'enfance,  
Aurois dû le premier chez vous me faire voir,

\* M. l'Abbé de la Pause, qui a prêché l'Avent devant les  
Majestés.

**Le premier accourir m'acquitter d'un devoir,  
Dont la paresse étonne & la lenteur offense.**

Quand je m'excuse & dis qu'après trois fois quinze  
ans ,

Que j'ay passez loin de votre Présence,  
Je n'ose me flatter, qu'une si longue absence,  
Vous ait laissé de moy quelques traits ressemblans.

Il me répond que c'est Vous faire injure,  
Et que j'ay dû sçavoir, comme chacun l'assure,

**Qu'avec les sublimes talens ,**

**Qui vous font partager la gloire,**

**Des Grands, des beaux Esprits, des Esprits excellens,  
On admiroit en Vous une heureuse memoire.**

**Qu'enfin , dû souvenir qui de tout le passé ,**

**Quand il vous plaît , Vous rappelle l'histoire ;**

**Il sçavoit que mon nom n'étoit pas effacé ,**

Que même avec plaisir Vous étoit retracé ,

**Le temps , ce premier temps , qui par le privilège**

## De l'amitié qu'enfante le Collège,

**Sembloit m'avoir permis ,**

**De me dire aujourd'huy de vos plus vieux amis.**

Il est vray, vous aimer alors & vous connoître,

Ce fut pour moy tout un ;

Le merite à tout âge, au-dessus du commun,

Pour être aimé, n'a qu'à paroître,

Sur tout quand on y joint l'attrait & la beauté,

De l'humeur obligeante & de la politesse ;

Bref, qu'on est tel que Vous avez été,

Dés votre premiere jeunesse :

C'est-là de quoy je me souvien,

Tout aussi-bien que Vous, peut-être mieux encore,

Du moins s'il s'agissoit de dire, à qui l'ignore,

En ce temps-là combien,

Votre merite en commençant d'éclorre,

Vous faisoit estimer & rechercher de tous,

Je le dirois plus hautement que Vous.

On sçait trop bien que votre modestie,

Loin de vous faire convenir

De ce premier échat de votre illustre vie,

Semble vous en avoir été le souvenir.

Mais moy qui au détail d'une vie aussi belle,

Tiens dans mon cœur le Registre fidelle,

J'ay des preuves en main, du merite éclatant,

◆ A SON EMINENCE

Que j'ay vû presque naître ,  
Et de celuy qu'en temps plus important ,  
Vous avez fait connoître ,  
Et qu'on a vû toujours aller en augmentant.

Or , pourquoi donc , depuis que de ce vrai mérite ,  
La récompense éclate , & qu'à peine appelé  
Auprès du R O Y , s'est pour lui signalé ,  
Par votre sage & prudente conduite ,  
Le zèle auquel l'aimable Prince excite ,  
N'avez-vous eu de moi ni lettre ni visite ?

Pourquoi , depuis que le Monarque instruit ,  
Par une douce experience ,  
Des heureux soins , dont il cueille le fruit ,  
En vos conseils a mis sa confiance ?  
Et que déjà par une longue paix ,  
Serrant des Souverains le nœud qui les accorde ,  
On vous verra peut-être éteindre désormais ,  
D'une sage douceur n'employant que les traits ,  
Les feux que dans l'Eglise allume la discorde ,  
Et faire sous un R O Y , par vos leçons formé ,  
De son Auguste Epouse aidé par la sagesse ,  
Pere de ses Sujets , respecté , craint , aimé ,



**M. LE C. DE FLEURY.**

**Renâitre l'âge heureux , où l'on vit la mollesse ,  
Et le luxe bannis enrichir la Noblesse.  
Et sans avoir à craindre & lieu d'être allarmé ,  
Le Peuple en son état se tenant renfermé ,  
Goûter de son travail la Paix & la Richesse.**

**Enfin depuis que de votre vertu ,  
Brille sur vous la couleur éclatante ,  
Et que selon nos vœux , & la publique attente ,  
De la Pourpre Romaine on vous voit revêtu ;  
En si beau champ pourquoi me suis-je tu ,  
Et n'ai-je pas aussi pris l'air de confiance ,  
Avec lequel , tant d'autres moins connus ,  
Dés votre première Audience ,  
Pour vous féliciter sont en foule venus ?**

**Je l'aurois pû , puisqu'enfin c'est la mode ,  
Quand la faveur rit à quelqu'un ,  
De courir l'accabler d'un respect incommode ,  
Et de l'assassiner d'un encens importun.**

**Mais toujours simple , & s'il étoit possible ,  
Zélé pour Vous , encor plus qu'autrefois ,  
J'ay crû devoir vous épargner le poids**

## A SON EMINENCE

D'une complaisance pénible.

Je l'avouray de bonne foy,

Pour m'excuser c'est la plus courte voye,  
Et même à votre égard la meilleure, je croy,

Si vous vous souvenez de moy,

Autant qu'on veut que je le croye.

Vous vous ressouviendrez de la simplicité,

Que dans le temps que j'ay été,

Ne me fut que trop ordinaire,

Et qu'amy de la verité,

A la moindre duplicité,

Mon esprit toujours contraire,

Peut-être fut la seule qualité,

Qui put en moy vous plaire.

J'avouray donc, que ne pouvant avoir,

Ni le talent de me faire valoir,

Ni l'art de me fourer, sans titre & sans affaire,

L'on n'a pas grand besoin de me voir;

J'ai craint qu'en me hâtant de remplir mon devoir,

On ne me demandât ce que je venois faire;

Ou que depuis long-temps, mon visage ignoré,

Ne m'obligeât, pour me faire connoître,

De décliner mon nom , & que mon nom peut-être ,  
Ne fut pas mieux connu , pour s'être déclaré.

Depuis qu'on m'a donné l'agréable assurance ,  
Que vous daigniez encor de moy vous souvenir ;  
J'ay craint ( crainte qui seule eût pû me retenir , )  
Que vous ne jugeassiez que c'étoit l'espérance  
De vos bienfaits qui m'auroit fait venir.

Quand vous l'auriez pensé , ce ne seroit merveille.  
Avez-vous vû quelqu'un de ma profession ,  
Qui ne demandât pas , approchant votre oreille ,

.. Ou Benefice ou Pension.

Non pas , qu'il me fut agréable d'apprendre ,  
La part qu'à ma fortune , il V o u s plairoit de prendre ;  
Mais je ne sçay , si c'est encor simplicité ,

Ou sot orgueil , ou sage humilité.

J'ay pris l'heureux parti de ne plus rien prétendre ;  
( Car ne rien demander , c'est vouloir rien n'attendre )  
Et me suis fait vertu de la nécessité.

Presque insensible à l'amour des Richesses ;  
A tout riche bienfait , qui seroit mandié ,  
Je préfère les soins , les égards , les caresses ,

**À SON ÉMINENCE , &c.**

**Dont m'honore un ami , sans en être prié ;  
Et si , dans cet état tranquille ,  
Je recevois d'ailleurs quelques nouveaux bienfaits ,  
Ce seroit pour m'aider à soulager le faix ,  
Dont j'accable la main qui seule est mon asyle.**

**Mais bien loin de penser que ce soit le motif  
Des Vers , steriles fruits de ma triste vieillesse ,  
Qu'avec crainte & respect ma plume vous adresse ;  
Croyez que le seul zele en tout temps attentif ,  
A tout ce qui vous interesse ,  
Ne m'a fait vaincre enfin , ma timide paresse ,  
Que pour vous souhaiter , par de sinceres vœux ,  
\* Le sort promis à la sagesse ,  
Dans une longue vie , un sort toujours heureux.**

**\* Prov. 4. v. 10.**

**F I N.**

# TABLE

Des Ouvrages contenus dans ce Recueil.

---

## L'ART DE PRÊCHER.

- Chant I. *V*ocation , mœurs & qualitez du Prédicateur<sup>eur</sup> pag. 3  
Chant II. Du stile de la Chaire , & des diverses parties du Sermon. 25  
Chant III. Consulter. Fuir les flatteurs. Comment traiter chaque matiere , mysteres , morale , &c. 53  
Chant IV. Oraisons funebres , Panegyriques , Complimens , & de l'Action. 72

## DE L'AMITIÉ.

- Chant I. Amitié ignorée , ou negligée ; ses avantages , ses douceurs. III  
Chant II. Du choix des Amis. 129  
Chant III. Des qualitez des Amis. 155  
Chant IV. Des devoirs des Amis. 175

## DE L'ÉDUCATION DES ROIS dans leur Enfance.

- Chant I. Contre les études précipitées. 205  
Chant II. Ce qu'on doit se proposer en instruisant un Roy. 219  
Chant III. Continuation du même sujet. 233  
Chant IV. Des differens défauts dont on doit s'étudier de préserver les Rois dès leur enfance. 246

# TABLE.

## ÉPIQUES.

### Livre premier.

- Épître I. *A Monseigneur le Duc de Bourgogne , sur les  
esperances que donne le Prince également vertueux &  
sçavant.* 265
- Épître II. *A Monsieur Rigaud , Peintre celebre. De la  
vanité de ceux qui veulent être flattez dans leur por-  
trait.* 275
- Épître III. *A un Homme qui estimoit de mauvais Ouvra-  
ges , & sur tout les Tragédies de l'Opera.* 295
- Épître IV. *A un Académicien qui reprochoit à l'Auteur  
quelques Vers negligez.* 313
- Épître V. *A un jeune Magistrat , sur l'obligation de  
prendre l'esprit de sa profession , & d'en garder les bien-  
séances.* 327
- Épître VI. *A Cléante , sur une Dame du monde , qui se  
piquoit de devotion.* 339
- Épître VII. *A Euloge , sur le stile brillant que quelques  
Ecrivains modernes semblent affecter.* 355
- Épître VIII. *L'Auteur à son Valet.* 367

### Livre second.

- Épître I. *A Ariste , sur les reproches faits à l'Auteur ,  
touchant son indolence.* 387
- Épître II. *Au même. De la difficulté de prêcher au goût  
des Auditeurs d'aujourd'hui.* 393
- Épître III. *Au même. Du peu de fruit des Sermons , vu  
l'esprit avec lequel on les entend.* 401
- Épître IV. *Au même. Que l'approbation des Auditeurs n'est  
pas une gloire qui puisse contenter les Prédicateurs.* 411
- Épître V. *Au même. De la difficulté de faire des Livres ,  
& premierement d'écrire l'Histoire ancienne.* 419

## TABLE.

Épître VI. <i>Au même. De la difficulté d'écrire l'Histoire moderne , &amp; de traiter la Religion &amp; la Morale.</i>	429
Épître VII. <i>Au même. Du peu de considération qu'on a dans le monde pour ceux qui manquent de fortune.</i>	441
Épître VIII. <i>Au même. Des vices qui accompagnent ordinairement les richesses &amp; la prospérité.</i>	455
Épître IX. <i>Au même. Que les talens &amp; les vertus mêmes sont peu considérées , quand on manque de fortune.</i>	469
Épître X. <i>Au même. Qu'il est difficile d'assujétir la vertu à tous les manéges que demande le soin de la fortune.</i>	485

## PIECES DIVERSES.

Lettre en stile ancien à S. A. R. Mademoiselle de Montpensier ; sur l'application qu'on avoit faite d'un Sermon de l'Auteur.	501
Stances sur la solitude de la Campagne.	513
Stances sur le séjour de Sucy. Détail des ridicules & des vices qui regnent à Paris.	529
Ode sur la Guerre & sur les vrais Héros.	551
Lettre allegorique & critique sur l'Eloquence & sur la Poësie.	557
Stances sur la perte du temps au Jeu.	595
Stances de l'Auteur sur sa vieillesse.	605
Vers que l'Auteur a crû devoir mettre à sa Porte , pour éviter les sollicitations dont il s'est vû accablé.	625
Autre Inscription. Sur le peu de vrais Amis.	626
Autre Inscription. Sur les peines attachées à la vie.	627

Fin de la Table.

---

**J'** Ay lû avec un nouveau plaisir les différentes Pieces de cette nouvelle Edition , & je n'en ay blâmé que l'indifference de l'Auteur pour ses propres Ouvrages ; qu'on ne peut , ce me semble , conserver avec trop de soin , ayant trouvé l'art de traiter dans une Poësie également élégante , exacte & naturelle , des Morales qu'il ne s'est crû jamais permis d'égayer par des Satyres personnelles. Fait à Paris le premier de Fevrier 1727.

FRAGUIER.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L** OUIS , par la grace de Dieu , Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé & feal LE SIEUR DE VILLIERS , Nous ayant fait représenter qu'il auroit composé plusieurs Ouvrages tant en Prose qu'en Vers , qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public , s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant & reconnoître son zèle ; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes , de faire imprimer lesdits Ouvrages , tant en Prose qu'en Vers , en tel volume , forme , marge , caractère , conjointement ou séparément , & autant de fois que bon luy semblera ; & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume , pendant le temps de quinze années consecutives , à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes , de quelque qualité & condition qu'elles



soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi à tous Imprimeurs , Libraires & autres , d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , debiter , ni contrefaire lesdits Ouvrages , tant en Prose qu'en Vers , en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation , correction , changement de Titre ou autrement , sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant , ou de ceux qui auront droit de luy , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mil livres d'amende contre chacun des Contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Sieur Exposant , & de tous dépens , dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente , les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages , seront remis dans le même état où les Approbations y auront été donnez , es mains de notre tres-cher & feal Chevalier , Commandeur de nos Ordres , Garde des Sceaux de France , le Sieur Fleuriau d'Armenonville ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notredit tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur Fleuriau d'Armenonville , Commandeur de nos Ordres , le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement :

Voulons que la copie desdites Presentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages , soit tenuë pour dûëment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires , foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte-Normande , & Lettres à ce contraires : **CAR** tel est notre plaisir. **DONNE** à Paris le sixième jour du mois d'Avril l'an de grace mil sept cent vingt-quatre , & de notre Regne le neuvième. Par le Roy en son Conseil,  
Signé , **FOUBERT**.

*Registré sur le Registre V. de La Chambre Royale & Syndicale de l'Imprimerie & Librairie de Paris , N. 801. Folio 492. conformément aux Reglemens de 1723. qui fait défenses , Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient , autres que les Imprimeurs & Libraires , de vendre , debiter , faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leur nom , soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le 11. Avril 1724.*  
Signé , **BALLARD** , Syndic.

---

## **ERRATA**

**Pag. 433. lig. 16. qu'elle ressent , lisez , qu'elle retient.**

---

**A PARIS ,**  
**Des Caracteres & de l'Imprimerie de JACQUES COLLOMBAT ,**  
**L. Imprimeur ordinaire du Roy , &c. 1728.**



61625576





32







